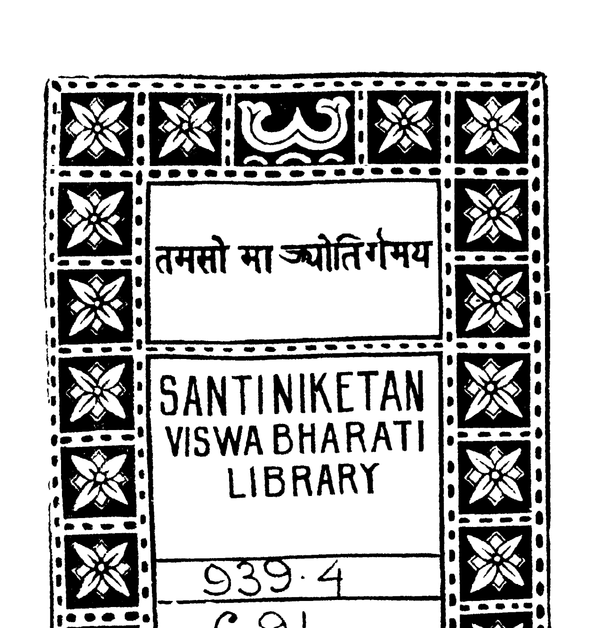


तमसो मा ज्योतिर्गमय
SANTINIKETAN
VISWA BHARATI
LIBRARY
939.4
C91



ÉTUDES SYRIENNES

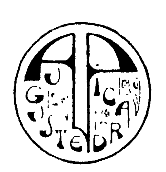
ÉTUDES SYRIENNES

PAR

FRANZ CUMONT

MEMBRE DE L'INSTITUT

LA MARCHE DE L'EMPEREUR JULIEN
L'AIGLE FUNÉRAIRE ET L'APOTHÉOSE
LES CARRIÈRES ROMAINES D'ÉNESH
LE TEMPLE DE ZEUS DOLICHÈNOS
TROIS MAUSOLÉES DE COMMAGÈNE
CYRRHUS - DIVINITÉS SYRIENNES
INSCRIPTIONS - MANUSCRITS



PARIS

AUGUSTE PICARD - ÉDITEUR

82 - RUE BONAPARTE - 82

1917

Rome — Imprimerie du Sénat de J. Bardi.

À CHARLES CLERMONT-GANNEAU

INTERPRÈTE PÉNÉTRANT

ET COMMENTATEUR ÉRUDIT

DES ANTIQUITÉS SYRIENNES

PRÉFACE

Ce volume expose les résultats archéologiques et géographiques d'un voyage entrepris au printemps de 1907 dans la Syrie du Nord, et de recherches poursuivies pendant les années suivantes grâce aux documents rapportés de ces régions jusqu'ici peu explorées. Quelques-unes de ces « Études Syriennes » ont déjà été publiées au moins partiellement dans des recueils périodiques, mais celles qui n'étaient pas inédites, ont été retouchées ou remaniées (1). Elles contribueront, on l'espère, à faire mieux connaître la topographie encore bien incertaine, les monuments antiques et les cultes païens d'un pays qui exerça une influence considérable sur l'évolution artistique et religieuse de l'empire romain.

(1) Sont inédits les chapitres I (sauf les pp. 16-8), V (sauf les pp. 196-19), VI, VII et l'Itinéraire; ont été remaniés les chap. II, IV et VIII, dont les pp. 247-255 n'avaient paru qu'en traduction italienne. Le chap. III, donné en 1916 aux *Mélanges de l'École de Rome*, n'a reçu que quelques additions. Les inscriptions (pp. 318-344) sont en partie déjà publiées, en partie nouvelles.

Ces pages ont été écrites ou mises au point tandis que sévissait la guerre, et sans doute aurions nous pu améliorer certaines d'entre elles, si nous n'avions été condamnés à ignorer des faits ou des idées qui simultanément peut-être ont été exposés ailleurs. De la région dont nous nous occupons, nul renseignement ne nous parvient plus depuis près de trois ans; à cet égard nous vivons isolés à peu près comme durant le haut moyen-âge, quand presque toute communication était coupée entre le monde latin et l'empire des khalifes. Nos successeurs auront peine à se figurer une situation où chaque moitié de l'Europe étant séparée par une barrière de feu de l'autre moitié et d'une partie de l'Asie, chacune ne savait pas ou n'apprenait qu'en gros ce que la science découvrait au delà de la ligne des combats, malgré tout l'intérêt qui pouvait l'engager à s'en instruire. Car, dans la grande crise qui ébranle le monde, partout les hommes d'étude que leur âge ou leur infirmité retenaient loin des batailles, semblent avoir éprouvé le souci de ne pas laisser s'interrompre la continuité de la production scientifique, comme si redoutant l'atteinte profonde que le sacrifice des jeunes générations devait porter au savoir humain, ils cherchaient dans la faible mesure de leurs forces à la rendre moins désastreuse.

En voyageant par la pensée dans la Syrie d'autrefois, nous espérions trouver une diversion à l'obsession anxieuse du présent et de l'avenir. Mais comment oublier que ce pays aussi, où déjà notre civilisation avait semé à pleines mains les germes de progrès, ravagé maintenant par la famine et les tueries, était

replongé dans une indicible misère? Cependant son sol offre tant de ressources naturelles et les races qui le peuplent sont d'une intelligence si déliée, qu'il suffirait presque de lui assurer la sécurité et la justice pour que, contrée d'antique culture, il reprenne un développement comparable à celui de l'Égypte, sa rivale d'autrefois. Puisse-t-il bientôt sous un gouvernement humain voir s'ouvrir pour lui une ère réparatrice de prospérité pacifique, telle qu'il n'en a plus connu depuis les siècles lointains où y régnaient les Césars.

Rome, Mai 1917.



I.

LA MARCHE DE L'EMPEREUR JULIEN
D'ANTIOCHE A L'EUPHRATE

Le 5 mars 363, l'empereur Julien quittait Antioche, où il avait hiverné, pour entreprendre la grande expédition contre les Perses qui devait causer sa perte. Il conduisit son armée vers l'Euphrate *solitis itineribus*, nous dit Ammien Marcellin (1), c'est-à-dire par Bérée (Alep) et Hiérapolis (Membidj). Suivant Procope, un bon marcheur mettait deux jours d'Antioche à Bérée, deux autres jours de Bérée à Hiérapolis, mais des troupes y employaient aisément le double (2). On trouvera une preuve nouvelle des graves lacunes que présentent nos documents anciens indiquant le réseau des voies romaines de Syrie, dans ce fait qu'au moins la première partie de cette route, celle d'Antioche à Bérée, ne figure ni dans l'*Itinéraire d'Antonin*, ni sur la *Table de Peutinger* (3). Par bonheur, Julien lui-même nous a laissé une pré-

(1) Ammien, XXIII, 2, 6: « Iamque apricante caelo tertium nonas Martias profectus Hierapolim solitis itineribus venit ».

(2) Procope, *Bell. Pers.*, II, 7 (p. 178, 1 Haury): Βέροια δὲ Ἀντιοχείας μὲν καὶ Ἱεραπόλεως μεταξὺ κεῖται, δυοῖν δὲ ἡμερῶν ὁδῷ εὐζώνῳ ἀνδρὶ ἑκατέρας διέχει κ. τ. λ. Chosroès suivit la même route que Julien, mais en sens inverse; cf. *infra*, p. 14 et p. 18 n. 3.

(3) L'Itinéraire (191) donne seulement une route de Callicomé à Édesse par Batné et Hiérapolis. La Table indique une route d'Antioche à Alep, mais par Chalcis, non par Litarba.

cieuse relation de ses premières étapes dans une lettre qu'il adressa d'Hiérapolis à son ami le sophiste Libanius (1).

Cette sorte de journal commence par les mots: « *J'arrivai* jusqu'à Litarba; c'est un village du territoire de Chalcis » (2). Ce « village » est plus connu dans l'histoire que mainte cité (3). *Ellitarbi* était le chef-lieu d'un des dix-neuf cantons du royaume de Hamât, annexé à l'Assyrie par Téglatphalasar III. Les écrivains syriaques qui en font mention à plusieurs reprises (4), l'appellent *Lîtârib* ou *Lîtâreb*, dont les Grecs, nous venons de le voir, firent Λίταρβα (5) et les Arabes, plus tard, *Al-'Athârib*. Cette place, alors défendue par un château, est mentionnée dans le traité de partage de la Syrie du Nord conclu entre Nicéphore Phocas et le prince d'Alep, en 969 ap. J.-C. (6). A l'époque des croisades, *Atareb* était une des forteresses de la principauté latine d'Antioche, et elle est souvent citée dans les luttes entre les Francs et les Musulmans (7). Au temps de Yakout, dans la première moitié du XIII[e] siècle, le château était ruiné, mais à côté subsistait un village, qu'on continuait à désigner par son

(1) Epist. 27, Hertlein.

(2) Μέχρι τῶν Λιτράρβων ἦλθον· ἔστι δὲ κώμη Χαλκίδος.

(3) Les textes où il est mentionné ont été diligemment réunis par Sachau, *Zur historischen Geographie Nord-Syriens* dans *Sitzungsber. Akad. Berlin*, 1902, p. 336 ss.

(4) Signature d'un document de l'année 571 ap. J.-C. (Sachau, p. 387) etc. Une lettre de Jacques d'Édesse (mort en 708) à Jean, stylite de Lîtârib, a été publiée par Wright et traduite en français par l'abbé Nau, *Revue de l'Orient chrétien*, 1905, pp. 198 ss., 258 ss. Le même stylite est connu par les lettres de Georges, évêque des Arabes (Ryssel, *Georg des Araberbischofs Ged. u. Briefe*, 1891, p. 112 ss.).

(5) Julien, l. c; Évagrius, VI, 11.

(6) Freytag, *Zeitschr. der Deutschen Morgenl. Gesellschaft*, XI, 1857, p. 232: « Dem Fürsten von Aleppo sollten gehören... Atârib einschliesslich des festen Schlosses welches an Atârib anstösst ».

(7) Sachau, l. c.; cf. Le Strange, *Palestine under the Moslems*, 1890, p. 403.

vieux nom. Il en est exactement de même aujourd'hui, seulement ce nom d'Al-'Athârib s'est dégradé en El-Térib.

Nous pouvons donc suivre la destinée de ce bourg syrien depuis le VIIIe siècle av. J.-C. jusqu'à nos jours, et les antiquités qu'on y trouve, appartiennent aux diverses époques de cette longue histoire.

Térib ou El-Térib est un gros village arabe construit à la mode du pays, c'est-à-dire que ses maisons sont des cubes de pierre surmontés d'une calotte de terre battue. Elles se massent au pied d'un *tell* d'une cinquantaine de mètres de haut (fig. 1). Ce

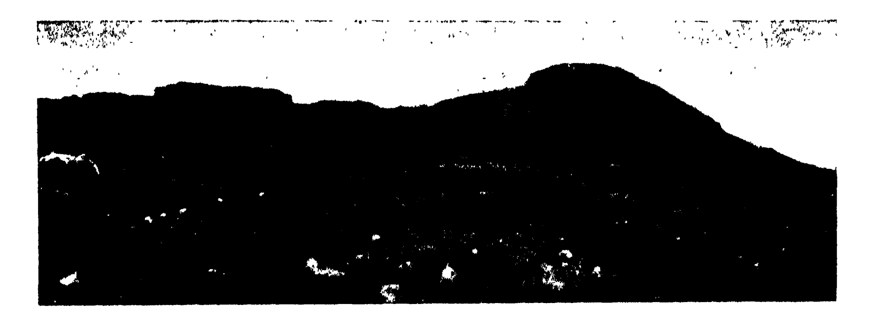


Fig. 1. — El-Térib (Litarba).

monticule est constitué tout entier, jusque dans ses profondeurs, par des ruines superposées, amoncellement de décombres formés par des destructions successives et sur lesquels sont venus se fixer les nuages de poussière que balaie le vent dans la plaine, comme il accumule et roule en larges dunes le sable des plages. Au sommet de la colline artificielle, qui a été largement éventrée par les paysans en quête de matériaux de construction tout taillés, se voient encore les restes d'une tour ayant appartenu au château médiéval. Du sommet de cette position, la vue s'étend vers le sud-ouest sur la vaste plaine de Térib jusqu'aux montagnes du Djébel-el-A'lâ, qui la séparent de la vallée de l'Oronte. Partout où les fouilleurs ont creusé le *tell*, ils ont fait apparaître au milieu de débris de tout genre des restes de bâtisses. Parmi

les fragments que m'apportèrent les Arabes, quelques-uns appartenaient à des figurines en terre cuite du type le plus ancien, déesse grossièrement modelée se pressant les seins, qui remonte sans doute au temps ou Ellitarbi faisait encore partie du royaume de Hamât. D'autre part, plusieurs morceaux d'inscriptions arabes, encastrés dans les murs des maisons du village, datent au plus tôt du moyen-âge. Mais surtout les restes de la période romaine étaient nombreux: on m'offrit des monnaies impériales, des pierres

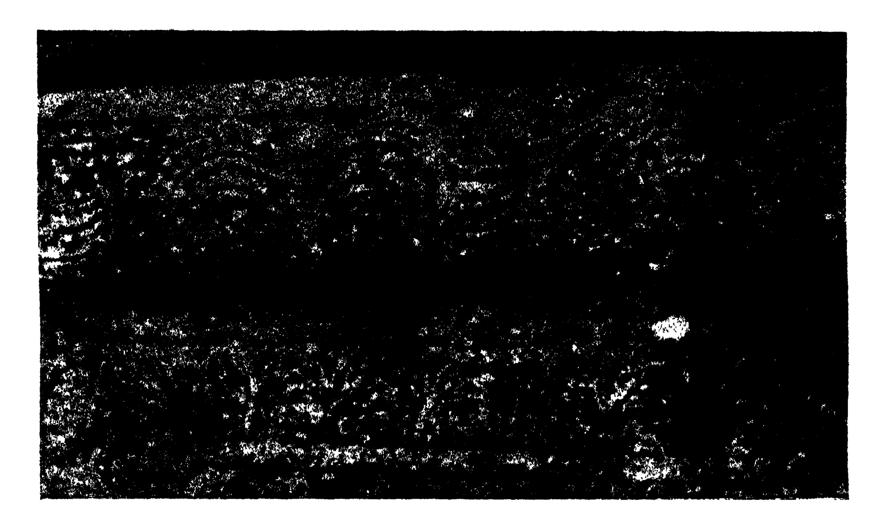
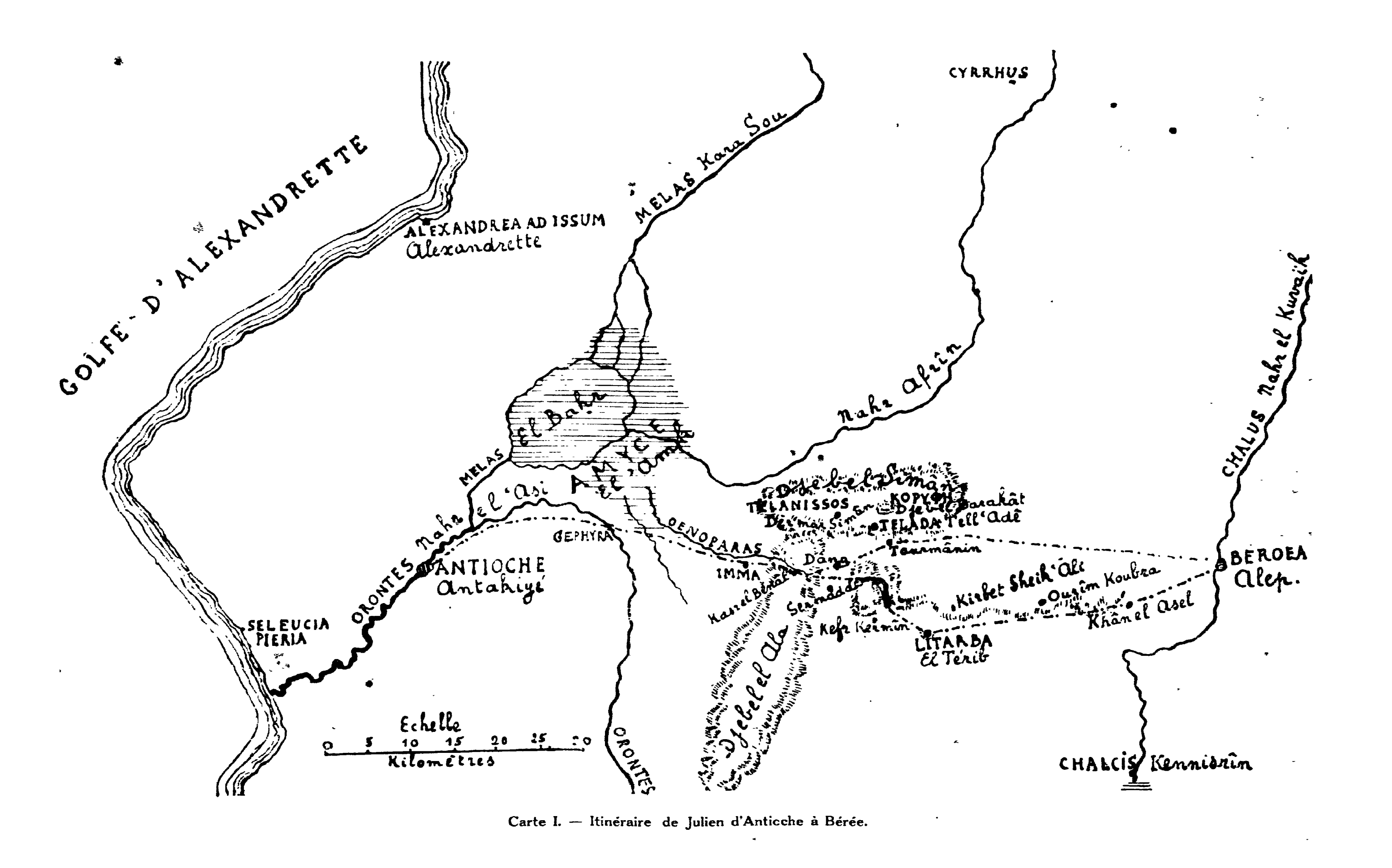


Fig. 2. — Débris d'entablement à El-Térib.

gravées, des lampes de terre cuite, toutes les antiquailles qu'on recueille sur l'emplacement des bourgades antiques. Vers l'ouest du monticule, des excavations avaient mis au jour les fondations d'un mur construit en gros blocs de calcaire bien équarris et les débris d'un entablement décoré de feuilles d'acanthes et de rinceaux; son style lui assigne une date relativement tardive, mais certainement antérieure à la conquête musulmane (fig. 2). Enfin une inscription latine malheureusement très mutilée (1), semble appartenir à una dédicace contenant le nom d'un fonctionnaire romain qui avait présidé à quelque travail.

(1) Cf. *infra*, Inscr. n° 3.



Carte I. — Itinéraire de Julien d'Anticche à Bérée.

*
* *

Litarba donc fut la première étape de Julien : il y parvint vers la neuvième heure du jour, c'est-à-dire, en mars, entre deux et trois heures de l'après-midi, bien que la route fût longue et difficile (1). L'empereur et sa suite avaient de bons chevaux, car d'Antioche à Litarba on comptait près de trois-cents stades (2), c'est-à-dire environ 55 kilomètres. Aussi, mettait-on souvent deux jours à parcourir cette distance (3). Comme l'exige encore la politesse orientale, Libanius avait voulu faire escorte à son souverain et ami, seulement il ne s'était pas senti la force de l'accompagner jusqu'au bout. Il rebroussa bientôt chemin et retourna coucher à Antioche, mais, rentré chez lui, il fut pris de remords, ou tout au moins il l'affecta, et dépêcha à l'empereur un courrier qui le joignit à Hiérapolis (4).

Le parcours était pénible, affirme Libanius, et Julien le con-

(1) *Epist.* 27: 'Επεὶ δε διαβὰς μόλις ἦλθον εἰς τὸν πρῶτον σταθμὸν ἐννέα που σχεδὸν ἦσαν ὧραι.

(2) Évagrius, VI, 11: 'Εν Λιτάρβοις τῷ χωρίῳ διεστῶτι Θεουπόλεως (Antioche) ἀμφὶ τοὺς τριακοσίους σταδίους.

(3) Les géographes arabes indiquent: « d'Al-Athârib à Alep, un jour; à Antioche, deux jours » (Le Strange, op. cit., p. 403). Selon Procope (*supra*, p. 1, n. 2) il faut cheminer rapidement pour aller d'Antioche à Bérée (Alep) en deux jours.

(4) Libanius, *Epist.* 712: "Οσα κατηγόρησα τῆς ὁδοῦ (καὶ γὰρ ἦν χαλεπή), τοσαῦτα ἐμαυτοῦ, καὶ ἔτι πλείω ταχέως ἀναστρέψας, ἀλλ' οὐκ ἐπ' αὐτὸν ἐλθὼν τὸν σταθμὸν καὶ δοὺς ἐμαυτῷ τὸ καὶ τῆς ὑστεραίας ἅμα τῷ ἡλίῳ τὴν θείαν κεφαλὴν ἰδεῖν. La suite de la lettre montre qu'elle est écrite avant que Julien eût passé l'Euphrate ('Αλλὰ νῦν διάβαινε τοὺς ποταμοὺς καὶ ποταμοῦ φοβερώτερος ἔμπιπτε τοῖς τοξόταις), c'est-à-dire qu'elle le toucha à Hiérapolis et se croisa avec celle qu'écrivait de là Julien au sophiste. Julien dut encore répondre à celui-ci de Mésopotamie; cf. Libanius, *Or.* I § 132 (p. 90 R.): Γράμματα ὕστατα πέμψας ἀπὸ τῶν τῆς ἀρχῆς ὅρων ἤλαυνε ('Ιουλιανός), mais cette dernière lettre s'est perdue avec beaucoup d'autres.

firme (1) : « La route était rude toute entière, en partie un bourbier, en partie une montagne ». Il ne faut pas comprendre, comme on l'a fait, qu'elle était resserrée entre une hauteur abrupte et un marais (2). Au sortir de la ville, elle suivait la rive gauche de l'Oronte, puis, après avoir franchi le fleuve, traversait la plaine marécageuse d'Amyce — aujourd'hui El-'Amk — où l'Œnoparas s'épanchait avant de se perdre dans le lac d'Antioche. Les pluies d'hiver, en enflant la rivière, avaient probablement coupé le chemin de fondrières. Au delà, celui-ci atteignait le bourg d'Imma, aujourd'hui Yéni-Shéir (3), dans une position stratégique avantageuse sur un contrefort des montagnes. C'est ici, ce semble, que Julien rencontra les restes d'un camp établi par les gens d'Antioche (4) : on y voit encore les vestiges d'anciens remparts (5). De bonne heure, ce lieu a dû être fortifié, car il garde l'extrémité du défilé, où la route s'engage bientôt après, pour gagner Kasr-el-Benât (*Castrum Puellarum*) et la plaine de Dâna. Par places, le couloir, taillé dans le roc, est aujourd'hui si étroit que les chevaux ne peuvent y passer qu'à la file. Cependant dans ces montagnes, que Julien trouvait si âpres, les ruines abondent le long de la grande voie de communication qui les franchissait (6).

Le texte de l'épître est peu sûr dans la phrase suivante, et il me paraît avoir été mal compris (7). Dans le marais où il

(1) L. c. : Ἦν δὲ αὐτῆς (ὁδοῦ) τὸ μὲν τέλμα, τὸ δὲ ὄρος, τραχεῖα δὲ πᾶσα.

(2) Talbot, *Œuvres de Julien*, 1863, p. 383. Allard, *Julien l'Apostat*, t. III, p. 190.

(3) La situation d'Imma a été fixée définitivement par la découverte, faite par M. Chapot (*Bull. corr. hell.*, XXVI, 1902, p. 171), d'une inscription commençant par : Οἱ τήνδε τὴν Ἰμμ[η]νῶν κατοικοῦντες... Cf. Chapot, *La frontière de l'Euphrate*, 1907, p. 343.

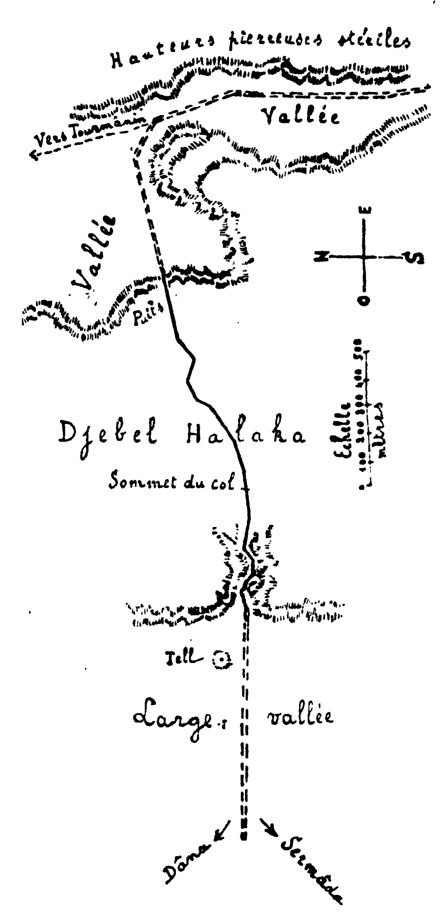
(4) Ἐνέτυχον ὁδῷ λείψανα ἐχούσῃ χειμαδίων Ἀντιοχικῶν.

(5) Chapot, l. c.; *Bull. corr. hell.*, l. c., p. 170.

(6) Chapot, l. c.; cf. H. Crosby Butler, *American Expedition to Syria, Architecture*, New York, 1904, p. 59.

(7) Καὶ ἐνέκειντο τῷ τέλματι λίθοι ὥσπερ ἐπίτηδες ἐρριμένοις ἐοικότες, ὑπ' οὐδεμίας τέχνης συγκείμενοι, ὃν τρόπον εἰώθασιν ἐν ταῖς ἄλλαις πόλεσιν τὰς λεωφό-

passa, l'empereur remarqua des pierres qu'on aurait cru jetées à dessein et qui lui rappelèrent les pavés, enfoncés dans un lit de terre meuble, qu'il avait vus dans certaines villes, peut-être de la Gaule. Je pense que Julien fut frappé par un phénomène géologique ou pétrographique qu'on peut observer en plusieurs lieux de Syrie. Il est fréquent dans le Ledjâh du Haurân, et je l'ai rencontré dans la vallée du Kara-Sou, au sud-ouest de Cyrrhus (1). Des coulées de lave s'y sont décomposées sous l'influence de l'atmosphère, de telle sorte que les blocs détachés s'y accumulent en amas de formes variables. J'ai remarqué parfois que la pierre, crevassée et délitée, prenait l'aspect de gros cailloux, posés les uns à côté des autres, et ressemblait de loin à un pavage, en sorte que je me suis demandé si je me trouvais en présence d'un reste de chaussée antique ou d'un jeu de la nature. Julien paraît avoir été trompé par la même apparence dans la plaine d'Antioche, où un des compagnons



Carte II. — Voie antique près de Litarba.

ρους οἱ ἐξοικοδομοῦντες ποιεῖν, ἀντὶ μὲν τῆς κονίας πολὺν τὸν χοῦν ἐποικοδομοῦντες, πυκνοὺς δὲ ὥσπερ ἐν τοίχῳ τιθέντες τοὺς λίθους. Au lieu d'ἄλλαις, qui donne un sens médiocre, je pense qu'il faut lire Γαλλίας. Le participe ἐποικοδομοῦντες, amené par l'ἐξοικοδομοῦντες qui précède, est aussi suspect.

(1) Cf. *infra*, Itinéraire, 30 mai.

de Chesney vit de ces pierres basaltiques. Cet explorateur se figura qu'elles avaient été projetées au loin par l'éruption de volcans, dont les tells étaient les cratères éteints (1).

Au delà du défilé de Kasr-el-Benât, la route descend dans une large vallée, qu'elle traverse de l'ouest à l'est, entre le village de Sermâda, au sud, et, au nord, celui de Dâna, où s'élève un beau mausolée romain (2). Elle passe au pied d'un *tell*, puis elle remonte par une pente douce vers un col peu élevé du Djébel-Ḥalakah, et s'abaisse de nouveau sur le versant opposé (carte II). Elle est ici merveilleusement conservée sur une longueur de plus de douze cents mètres. Elle est formée de gros blocs de calcaire dur, équarris et posés sur la roche vive (figg. 3-4). Quelques-uns atteignent plus de 2^{m} de long sur 0^{m} 80 de large et 1^{m} 20 d'épaisseur; en moyenne, ils mesurent environ 0^{m} 70 de côté. Ces blocs, qui étaient autrefois rayés, pour empêcher les chevaux de glisser, ont été polis par un long usage et creusés à certains endroits

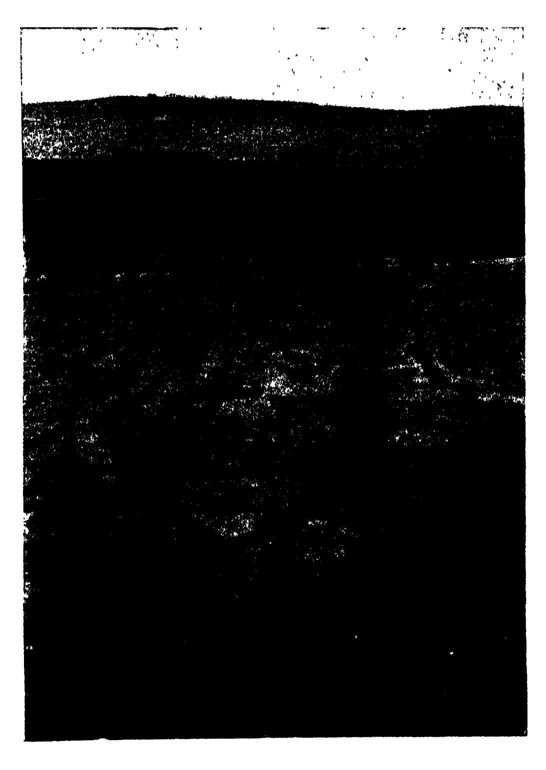


Fig. 3. — Voie antique. Vue prise vers l'ouest (plaine de Dâna).

(1) Chesney, *Narrative of the Euphrates expedition*, Londres, 1868, p. 410.
(2) Cf. *infra*, chap. VI.

de cavités profondes par l'action des eaux; mais aucun n'a été brisé, ni déplacé, et leur robuste assemblage ne s'est pas disjoint. Large d'environ 6 mètres, la chaussée s'élève partout d'au-moins 0^{m} 50 au dessus du terrain rocailleux qui la borde (1). Il semble qu'à cause de son inclinaison on ait voulu la construire ici avec une solidité particulière. Au delà du col, elle descend dans une vallée étroite, et bientôt s'en détache vers le nord un chemin moderne allant vers Tourmanîn. Ici, elle ne s'est pas conservée aussi parfaitement: le pavage a presque disparu, il ne subsiste que des restes de l'infrastructure. Parfois elle est envahie par des cultures de blé, mais elle forme, dans le fond plane de la vallée, comme une digue, dont on suit aisément la direction. Contournant un contrefort de montagne, elle s'infléchit vers le sud en longeant sur une longueur de 2 kilom. la chaîne de collines qui borde la vallée à l'est, jusqu'au moment où elle atteint la grande plaine d'El-Térib. Ici se trouve un puits, et l'on distingue de nouveau les deux rangées de grosses pierres qui formaient la bordure de l'enrochement. Laissant à droite le village de Kefer-Kermîn, elle

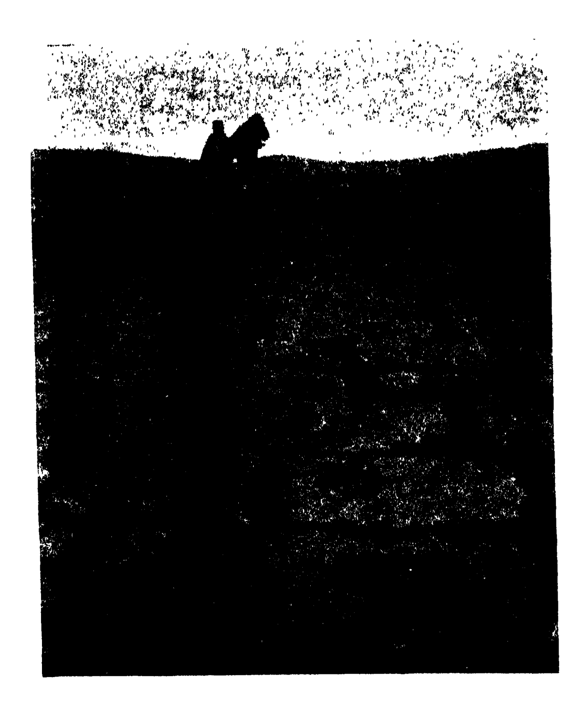


Fig. 4. — Voie antique (vue du sommet vers l'est).

(1) Cette section de la route a été relevée et décrite aussi par Butler, op. cit., p. 58 ss.

tourne vers le sud-sud-est et, se dirigeant droit vers El-Térib, qui est à trois quarts d'heure, elle se perd bientôt dans les champs cultivés. Par endroits, quelque pierre taillée du pavage, restée en place, est comme un témoin isolé, qui révèle sa continuation.

* * *

« De Litarba je marchai jusqu'à Bérée », note brièvement l'empereur (1). La route était ici commode et l'étape assez courte. D'El-Térib à Alep, j'ai mis 6 $^1/_2$ heures en passant par Ourîm-Zoura (1^h 15), Ourîm-Koubra (1^h 10) et Khân-el-Asel, le « Khân du Miel », où se voit en effet, près d'une source, les restes d'un ancien caravansérail avec une inscription arabe au dessus de sa porte. La route romaine resta en usage à l'époque musulmane, et les « khâns » y succédèrent aux *mansiones* (2). J'ai relevé des traces de la voie antique au sortir d'El-Térib, à gauche du chemin actuel. Un quart d'heure au delà de Khân-el-Asel, se voient aussi les restes d'une ancienne chaussée, qui monte sur le plateau, mais sa date est incertaine.

La route moderne coupe une série de vallées et de côteaux sans pente rapide ni défilé étroit, et, même si la voie romaine ne suivait pas exactement le même tracé, elle n'a pas dû rencontrer de plus grands obstacles. Les ruines que je rencontrai étaient peu nombreuses. A trois quarts d'heure à l'est-nord-est d'El-Térib, on aperçoit sur une colline les restes d'une tour construite en grands blocs, soigneusement appareillés, et tout autour des pans de murs, appartenant à des habitations de pierre, avec leurs citernes et leurs pressoirs. Le tout paraît avoir été entouré d'une

(1) 'Απὸ δὲ Λιτάρβων εἰς τὴν Βέροιαν ἐπορευόμην.

(2) Cf. *infra*, p. 18. « Byzantins et Arabes n'ont guère fait qu'entretenir, peut-être en les rectifiant quelquefois, les anciennes voies romaines » (Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéol. orientale*, I, 1888, p. 206).

vaste muraille de clôture. Le lieu porte le nom de Kirbet-Sheikh-*Ali, et, sur le sommet du monticule, s'élève le tombeau d'un santon. Je croirais volontiers que celui-ci est le successeur d'un saint* chrétien, et peut-être *faut-il placer ici la sépulture de Jean de Litarba,* célèbre stylite du VIIe siècle (1), près de laquelle un couvent aurait été fondé. Mais ceci est de toute façon bien postérieur à Julien.

Ourîm-Koubra n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre village de quelques maisons, mais la position élevée qu'il occupe et qui domine une vaste étendue de pays, paraît lui avoir assuré autrefois quelque importance. La mosquée, qui s'élève au sommet de cette éminence, a peut-être été bâtie sur un de ces « hauts-lieux » que le paganisme sémitique regardait comme sacrés (2). Tout le terrain d'alentour montre d'anciennes citernes, creusées dans le roc. Vers l'est du village, s'élève une construction rectangulaire en larges blocs soigneusement équarris et appareillés (fig. 5). Par une porte basse on pénètre dans une petite chambre voûtée; au dessus, un pan de mur, qui se dresse à un coin, montre que ce caveau était surmonté d'un étage, dont le rez-de-chaussée était séparé à l'extérieur par la saillie d'une corniche moulurée. Il n'est pas douteux que cet édifice ait été un de ces tombeaux antiques en forme de tour, si fréquents dans le nord de la Syrie, et dont nous parlerons à propos des mausolées



Fig. 5. — Tombeau d'Ourîm-Koubra.

(1) *Supra*, p. 2, n. 4.

(2) Cf. *infra*, p. 30 s. et chap. V.

de Commagène (ch. VI). Il ne porte pas d'inscription et sa date est *incertaine, mais très vraisemblablement il a pu attirer déjà les regards de Julien à son passage.*

*
* *

Chalybon ou Bérée n'était qu'une petite ville (1), dont l'importance n'était nullement comparable à celle d'Alep, qui lui a



Fig. 6. — La forteresse D'Alep.

succédé. La prospérité de celle-ci date de la destruction de sa voisine Chalcis par Chosroès et de la conquête arabe, qui en fit le grand entrepôt du commerce de caravanes avec la Mésopotamie et la Perse. Julien, qui y passa une journée, nous dit qu'il visita l'acropole et sacrifia à Zeus un taureau blanc selon le rite royal (2). La hauteur de la citadelle domine encore de

(1) Strabon, XVI, 2, 3, p. 751 C.

(2) L. c.: Ἐπιμείνας δὲ ἡμέραν ἐκεῖ τὴν ἀκρόπολιν εἶδον, καὶ ἔθυσα τῷ Διὶ βασιλικῶς ταῦρον λευκόν. Cobet a voulu corriger βασιλεῖ, mais à tort. Il faut entendre que Julien a offert le sacrifice suivant le rituel royal remontant aux anciens souverains de la Syrie. Comparer les sacrifices des rois du Pont décrits par

sa masse imposante la ville musulmane (fig. 6). Ce monticule circulaire, qui a une soixantaine de mètres d'élévation, n'est pas comme d'autres *tells* de Syrie, une butte artificielle, mais une colline, isolée dans la plaine, qui a été taillée et remblayée en forme de cône tronqué, pour qu'elle pût défier les assauts (1). Lors de l'invasion de Chosroès, en 540 ap. J.-C., les habitants s'y réfugièrent, tandis que le roi de Perse incendiait la ville basse (2). Sur cette éminence, visible de toutes parts à une grande distance, on pratiquait probablement depuis une haute antiquité le culte d'un Baal, auquel succéda, comme de coutume, un Zeus hellénique. Bien que Julien ne le dise pas expressément, sa phrase fait suffisamment entendre que le temple de Zeus était sur l'acropole. On n'en a signalé aucun vestige, mais la garnison turque, qui occupe la forteresse, en rend l'exploration malaisée.

Les dieux ne gardaient pas à Bérée beaucoup de dévots. Julien constate avec mélancolie que ses discours édifiants sur la piété païenne trouvèrent peu d'écho dans le sénat municipal, où la majorité ne dissimula pas ses convictions opposées (3). Dès avant le concile de Nicée, il y avait dans la ville une communauté chrétienne et un évêque (4); une église consacrée à sainte Hélène fut probablement bâtie d'abord sous Constantin ou Constance. Je ne

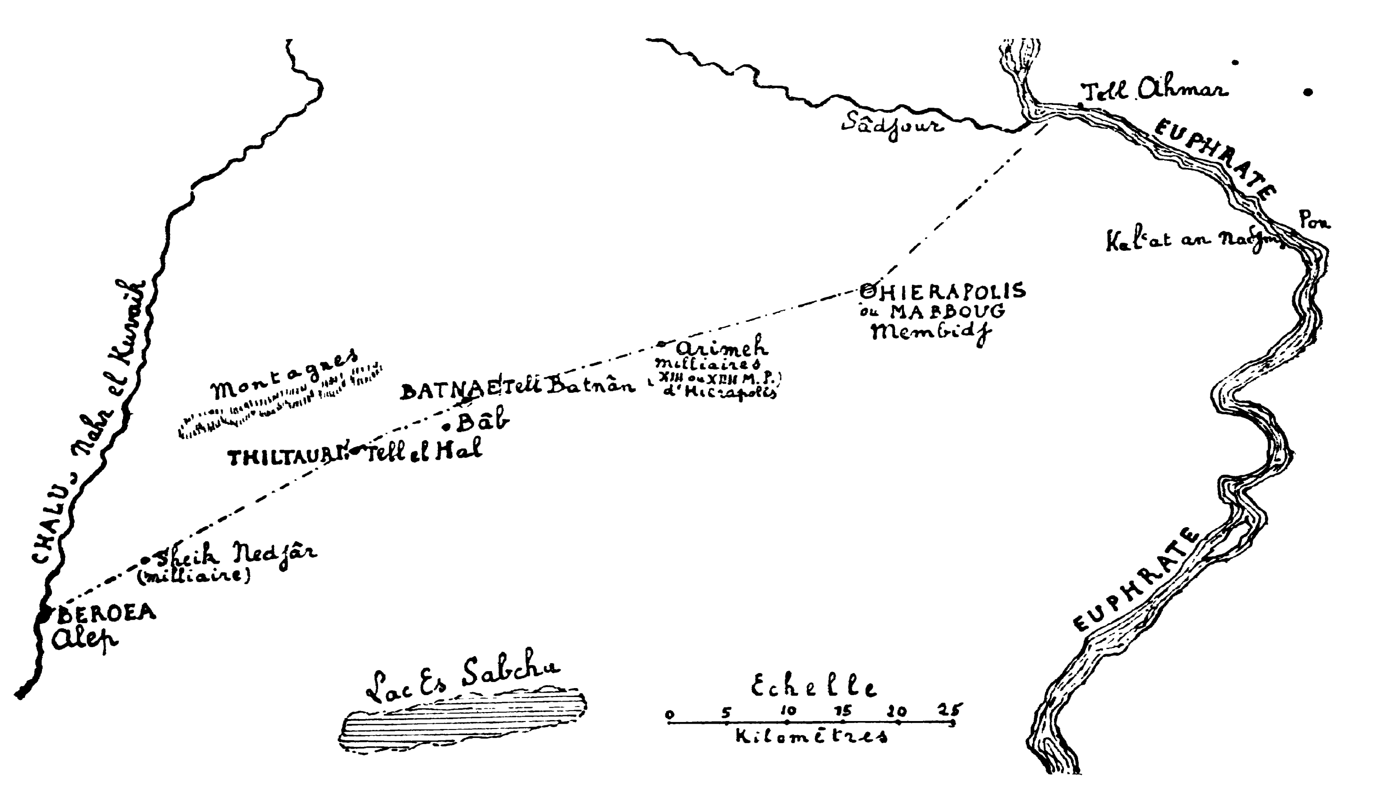
Appien, *Mithr.*, 65, 70. Cf. *infra*, ch. VIII, les monnaies figurant le sacrifice des rois-prêtres d'Hiérapolis. — On voit par l'épigramme rapportée par Ammien (XXV, 4, 17) à propos de Marc Aurèle, que des bœufs blancs étaient immolés par les empereurs, mais ils ne leur étaient pas réservés.

(1) Yakout, au XIII[e] siècle, en donne une description très exacte: « Halab lies in a flat country. In the centre of the city rises a perfect circular and high hill, which has been scarped artificially, and the castle is built on its summit » (Le Strange, op. cit., p. 366).

(2) Procope, *Bell. Pers.*, II, 7 ss. (p. 181 ss. Haury).

(3) *Epist.* 27, p. 400. Le texte de Julien est éclairé par l'anecdote très vraisemblable que rapporte Théodoret, *Hist. eccl.*, III, 17: Ἐπεὶ δ' ἀφίκετο εἰς Βεροίαν τοὺς ἐν τέλει καὶ ἀξιώμασι συνεκάλεσεν εἰς ἑστίασιν, κ. τ. λ.

(4) Sozomène, I, 2.



Carte III. — Itinéraire de Julien de Bérée à l'Euphrate.

sache pas que les vestiges de l'édifice primitif, devenu la mosquée el Halaâwîyé, aient été relevés: même de l'entrée on peut y voir les restes d'une abside et une dizaine de colonnes corinthiennes, mais les musulmans interdisent aux infidèles l'accès de l'intérieur (1).

*
* *

De Bérée l'empereur se rendit à Batné et de là à Hiérapolis. Le tracé et la date de la route qu'il suivit sont fixés par trois milliaires trouvés l'un à Sheikh-Nedjâr, entre Alep et Bâb, les deux autres à Ariméh, entre Bâb et Membidj. Ils sont de Septime Sévère, et l'un d'eux peut être daté avec précision du printemps ou de l'été de l'année 197 (2). C'est donc au moment où il préparait sa grande expédition contre les Parthes que l'empereur, qui venait de vaincre son compétiteur Albinus, ordonna la prompte exécution d'une route nouvelle, qui lui permît de conduire rapidement ses troupes et ses convois jusqu'en Mésopotamie et assurât ses communications avec Antioche et la mer. Les solides chaussées romaines ont joué le rôle de nos chemins de fer, en temps de paix comme voies commerciales, en temps de guerre comme voies stratégiques. De même, l'année suivante, en 198,

(1) Dans une rue voisine, dite « des églises », au coin d'un passage, on voit une colonne de basalte enfoncée dans le sol, presque jusqu'au chapiteau, indice de la profondeur de la terre rapportée, et une autre colonne semblable est encastrée près de là dans un mur. Ceci promet des découvertes intéressantes, quand des fouilles pourront être entreprises à Alep. — Nous avons dit que la ville fut brûlée par Chosroès; elle fut détruite en partie par Nicéphore Phocas en 961, dévastée par les Mongols en 1290 et par Tamerlan en 1400. A la suite de tels désastres, il n'est pas étonnant que les monuments anciens aient disparu de la surface du sol, mais on retrouverait certainement des ruines importantes dans la couche de décombres accumulés.

(2) Inscr. n° 4 et la note. J'ai déjà indiqué les conclusions historiques qu'on pouvait tirer de ces inscriptions, *Comptes-rendus Acad. Inscr.*, 8 septembre 1916.

Sévère, qui de sa main puissante réorganisa toute la défense de la frontière d'Orient, reculée par ses victoires, faisait remettre en état, à travers la Cappadoce, la route de Comane et Césarée à Mélitène, dont le camp gardait l'Euphrate au nord du Taurus, et en même temps il en traçait une autre à travers le désert d'Épiphania (Hamâh) à Palmyre (1).

Le grand chemin qui conduisait d'Antioche en Mésopotamie était auparavant celui qui, se dirigeant vers le nord-est, allait chercher le fameux pont de Zeugma, jeté sur l'Euphrate par Séleucus Nicator et reconstruit par les ingénieurs romains (2). Ce chemin faisait un long détour et, de plus, son tracé à travers un pays tourmenté obligeait à y voyager par monts et par vaux. Seulement il évitait l'approche du désert, et les caravanes ou charrois n'y étaient pas exposés aux coups de mains des pillards sarrazins. Mais à la fin du II[e] siècle, l'administration romaine avait assuré la sécurité de la vaste plaine qui s'étend à l'est d'Alep. Toute la région qui entourait la grande ville d'Hiérapolis avait été pacifiée, et de nombreux villages, nous le verrons, y prospéraient. Il n'était plus hasardeux d'y faire passer les marchands. Quand au moyen-âge cette contrée dévastée et désolée fut de nouveau abandonnée aux nomades, les caravaniers d'Alep furent contraints de refaire le même crochet que leurs prédécesseurs lointains sous les Séleucides et les premiers Césars, et le principal passage de l'Euphrate, jusqu'à la construction du chemin de fer de Bagdad, fut à Biredjik, non loin de l'ancien Zeugma (3).

Il est à peine douteux que Septime Sévère ait emprunté la route dont il avait hâté l'achèvement, lorsqu'il se mit en marche avec ses légions contre les Parthes. Les lacunes du texte de Dion

(1) Hogarth et Munro, *Modern and ancient roads in Eastern Asia Minor* dans *Royal geographical society, Supplementary papers*, t. III, 1, p. 678 ss. Cf. *CIL.*, III, Suppl. p. 2063 et n[os] 12162 ss.

(2) Ch. *infra*, chap. III.

(3) Cf. ibid.

Cassius, dont nous ne possédons pour les débuts de cette campagne que le misérable abrégé de Xiphilin (1), nous laissaient jusqu'ici dans le doute sur la direction suivie par l'empereur pour se rendre en Mésopotamie. Nous savions seulement que la flotte qu'il avait réunie, descendit l'Euphrate, dont ses troupes longèrent les deux rives. Dès lors, il apparaît clairement quelle importance militaire eut pour lui la nouvelle chaussée, qui joignait le grand fleuve à Antioche et à la Méditerranée, et les milliaires qui y ont été récemment retrouvés, permettent ainsi de préciser un fait historique de quelque intérêt.

Cette voie resta jusqu'à la fin de l'Empire la plus commode et la plus suivie pour se rendre en Mésopotamie (2), et elle garda toute son importance sous les khalifes Abbassides, car c'était-elle qui faisait communiquer le nord de la Syrie, la province des Forteresses, avec la nouvelle capitale de Bagdad (3). Elle fut probablement restaurée par un souverain musulman, qui se servit des vieilles bornes romaines pour marquer, selon une tradition qui se perpétuait encore, la distance en milles : sur la pierre de Sheikh-Nedjâr, une partie de la titulature latine de Sévère a été grattée pour faire place à une inscription arabe (4).

Ce ne fut certainement pas sans songer à l'exemple donné par Septime Sévère que Julien suivit le chemin qu'avait tracé celui-ci. On peut croire qu'en élaborant son plan de campagne il s'inspira

(1) Dion. Cass., LXXVI, 9 (t. III, p. 346, éd. Boissevain). Cf. De Ceuleneer, *Essai sur la vie de Septime Sévère* dans *Mém. Acad. Belgique*, t. XLIII, p. 114 s.

(2) Ammien (*supra*, p. 1, n. 1) : *solitis itineribus* ; Cf. la *Peregrinatio Silviae* citée *infra*, p. 26 s. En 540, le roi Chrosroès prend le même chemin en sens inverse (*supra*, p. 1, n. 2).

(3) Cf. *supra*, p. 11 (Khân-el-Asel). Les géographes arabes, de même que Procope (*supra*, p. 1), comptent deux jours de marche d'Alep à Membidj, une courte étape de Membidj à l'Euphrate, (Le Strange, op. cit., p. 501). Toutefois, le but lointain qu'il fallait atteindre étant changé, le tracé de l'extrémité de la route romaine fut modifié ; cf. p. 28, n. 2.

(4) Cf. *infra* la note à l'Inscr. n° 4.

des opérations qui avaient donné la victoire au conquérant de l'Assyrie. Du moins, le voyons-nous, comme lui, réunir une flotte sur l'Euphrate et suivre, pour arriver jusqu'à Ctésiphon, le cours de ce fleuve.

*
* *

De Bérée à Batné, où Julien prit quartier le quatrième jour (1), la distance est d'environ quarante-cinq kilomètres, sept heures et demie au pas d'un cheval (2). La voie antique passe un peu au nord du chemin habituellement suivi de nos jours par les caravanes. Elle traverse d'abord un terrain à peine ondulé et atteint la fertile vallée de Sheikh-Nedjâr, verdoyante de blés au printemps, entourée de collines plantées d'oliviers. Puis elle s'élève sur un plateau calcaire, médiocrement fertile, d'où la vue s'étend au nord jusqu'à la ligne violette de montagnes lointaines et au sud jusqu'au grand lac Es-Sabcha, dont on voit scintiller les eaux à l'horizon au delà du désert. On descend ensuite vers Tell-el-Hal, pauvre village blotti au fond d'un creux de montagne au pied d'un petit tertre. A l'est, dans un cimetière, des tronçons de colonnes dressés sur les tombes arabes, au sud-est du *tell* une rangée de sarcophages sans sculptures, à demi enfoncés dans le sol, des montants d'anciennes portes surgissant du sol, des morceaux de mosaïque exhumés par les paysans en labourant et partout des blocs antiques, se mêlant aux huttes modernes, montrent qu'une bourgade romaine s'élevait ici: probablement la station de *Thiltauri*, que la *Table de Peutinger* place à douze milles de

(1) *Epist.* 27: Ἔνθεν ὑποδέχονταί με Βάτναι.

(2) Les chiffres de la *Table de Peutinger* qui place Bathna (*sic*) à 27 + 15 + 12 ou 54 milles de Bérée, sont faux. — Pour les détails des indications de distance et de direction, voir *infra* mon Itinéraire, 10-11 mai, qui suit à peu près le tracé de la route romaine.

Batné. Au delà de Tell-el-Hal, les traces de la voie de Septime Sévère deviennent bien reconnaissables. Elle traverse en droite ligne la campagne inculte et presque inhabitée, profitant d'une dépression du plateau entre deux chaînes de collines, puis remontant un vallon plus étroit et franchissant une hauteur, elle laisse à droite la ville de Bâb pour descendre directement vers Tell-Batnân, nom arabe où survit celui de *Batnaï* ou plutôt *Batnôn*.

Batné se trouvait au point de jonction de deux voies romaines venant l'une — la nôtre — de Bérée, l'autre de Callicomé et d'Apamée et menant toutes deux à Hiérapolis (1). Ce n'était néanmoins qu'une modeste bourgade. Le palais qui abrita une nuit le maître du monde, était construit de bois et de boue sans la moindre décoration, et son parc était un potager planté d'arbres fruitiers et divisé en carrés de légumes. Mais la plaine était ombragée de cyprès robustes et si touffus que Julien trouva ce bois comparable au site enchanteur de Daphné, le lieu de plaisance d'Antioche. On peut croire qu'il vit le paysage en beau ; la ferveur démonstrative des habitants, restés païens, l'avait bien disposé. En Syrie comme ailleurs, nous en trouvons ici une preuve nouvelle, les campagnes demeurèrent attachées à l'idolatrie alors que les villes, telle Bérée, étaient déjà en majorité conquises à la foi nouvelle.

Il ne reste rien de cet agrément qui charma le prince parvenu au bout de son étape. Un énorme *tell* dans la plaine sèche et nue marque presque seul l'emplacement de Batné (fig. 7). Parmi quelques vignes plantées sur ses pentes, de méchantes masures en briques crues servent d'abri temporaire aux vendangeurs. Le raisin cueilli, personne n'y demeure. Mais on trouve partout, à une faible profondeur sous une croûte de calcaire, une eau claire, qui baignait autrefois les racines des arbres et permettait d'arroser les potagers.

(1) *Table de Peutinger*; cf. *Itiner. Anton.*, 191, 7 ; *Geogr. Rav.*, II, 15, pp. 86, 12 ; 87, 10, Pinder. — Ptolémée, V, 15, 13 (14, 10) cite Βάτναι parmi les bourgs de la Cyrrhestique.

De plus, à vingt minutes de Tell-Batnân, deux sources abondantes *jaillissent sous des voûtes de rochers et forment un gros ruisseau, qui devait irriguer les bois de cyprès, verdoyant dans la plaine.* Il entretient aujourd'hui la fraîcheur dans les vergers de Bâb, où croissent encore à côté de cyprès, des poiriers, des pommiers, des caroubiers vigoureux, et dans ses jardins, où prospèrent toujours les légumes et les fleurs. La poésie arabe du moyen-âge célèbre les bosquets de Bâb, comme Julien ceux de Batné, et vante « ses arbres au feuillage touffu, qui arrêtent le soleil mais laissent passer le doux zéphyr », et aussi son eau limpide « qui paraît à un convive plus délicieuse qu'aucun vin » (1).



Fig. 7. — Tell-Batnân (Batné).

Le tertre de Tell-Batnân est considérable. Il est haut d'au-moins cinquante mètres et mesure plus de cinq cents mètres de diamètre à la base. Il paraît être artificiel et de nombreux tessons de poterie s'y mêlent aux restes de construction. De même au nord-est du monticule, les ondulations du sol et les menus débris qui le parsèment, indiquent la présence de ruines assez étendues. Les flancs de la colline ont été percés de nombreuses cavités par les chercheurs de trésors, et l'on m'assura à Bâb qu'on y trouvait des antiquités en grand nombre. Je vis même à Alep, chez un collectionneur, toute une trouvaille de monnaies faite à

(1) Pièce de vers citée par Aboulféda, trad. Reinaud et Guyard, t. III, 1883, p. 44.

Tell-Batnân: plus de trois mille deniers, en majorité de Valérien, de Gallien et de Salonine, en moindre quantité de Trébonien Galle et de Volusien (1). Évidemment quelque bourgeois de Batné avait enterré ses économies dans un danger pressant pendant la période troublée qui s'étendit de la mort de Gallien (268 ap. J.-C.) à la défaite de Zénobie par Aurélien (271).

*
* *

Au delà de Batné, la route se poursuit à travers une plaine nue, largement ondulée. Sa direction est marquée par les bornes découvertes à Ariméh, à peu près a mi-chemin, et qui donnent la distance de 13 ou 14 milles jusqu'à Hiérapolis (2). Près de Batné, le pays est fertile; partout où l'on gratte la terre et où l'on jette quelques semences, le blé pousse au printemps au milieu des herbes folles. Mais l'insécurité de cette contrée abandonnée aux nomades, en a longtemps tenu éloignés les habitants, et l'on n'y rencontre guère que de pauvres huttes ou tentes de Bédouins, qui y font paître leurs troupeaux de moutons, de petits bœufs et de chameaux. La route s'élevait ensuite sur un plateau calcaire, jusqu'à Ariméh, placé à peu près à ligne de faîte, puis elle descendait dans une dépression circulaire, dont Hiérapolis occupe le milieu. La ville est au fond d'une vaste cuvette, largement évasée, et les eaux qui s'y concentrent, jaillissent en sources, qui alimentent l'étang sacré du temple fameux d'Atagartis, la déesse Syrienne. Cette région était autrefois le domaine fécond des prêtres-rois

(1) J'ai remis au Cabinet des médailles de Bruxelles quelques-unes de ces pièces, que je devais à la libéralité de M. Guillaume Poche.

(2) Hogarth, l. c. *L'Itinéraire d'Antonin* indique 24 milles de Batné à Hiérapolis (191, 7), ce qui concorde à peu près avec les coordonnées de Ptolémée (V, 14, 10, p. 970, Müller); la *Table de Peutinger* donne seulement 18 milles, chiffre certainement trop faible.

de la Ville Sainte. « Une charrue pourrait y être conduite pendant des milles sans rencontrer une pierre » (1). Elle estdevenue de nos jours une propriété du sultan, et Abdul Hamid avait entrepris de repeupler ce désert en y installant des colons. Les débris romains qu'on aperçoit dans plusieurs villages (2), les monnaies et les antiquailles qu'on recueille un peu partout, prouvent que ce pays, traversé par une grande voie commerciale et militaire, nourrissait jadis et pourra nourrir dans l'avenir une population nombreuse et prospère.

*
* *

L'épître de Julien fut écrite d'Hiérapolis, où il arriva le cinquième jour après son départ d'Antioche et en passa trois (3). Le stratège philosophe y exprime la joie que lui causa sa rencontre avec le néoplatonicien Sopater, et ajoute quelques mots sur les préparatifs militaires de son offensive prochaine, mais on n'y trouve aucune mention d'un temple qui devrait être, pour un

(1) Hogarth, l. c.

(2) Voir mon Itinéraire, 12 et 13 mai.

(3) Zosime, III, 12, note, probablement d'après Magnos de Carrhae: Πέμπτῃ δὲ τὴν Ἱεράπολιν καταλαβὼν Ἰουλιανός... ce qui concorde avec la lettre: 1er jour, Litarba; 2e, Bérée; 3e, séjour à Bérée; 4e, Batné; 5e, Hiérapolis. Le même historien ajoute: Τρεῖς ἐπιμείνας τῇ Ἱεραπόλει μόνας ἡμέρας ἐπὶ Βάτνας, τῆς Ὀσδροηνῆς πολίχνιόν τι, προῄει. — La précision de ces données permet de refuser toute créance au récit du prétendu martyre de Domitius, que Julien, marchant contre les Perses, aurait fait murer dans la grotte qui lui servait de retraite près de Cyrhus. Tillemont (*Mémoires*, éd. 1732, t. VII, pp. 191, 350) y a cru sur l'autorité de la *Chronique Paschale*, et Allard (op. cit., p. 195) reproduit encore cette historiette, non sans faire quelques réserves sur son authenticité. Il suffit de faire remarquer que Cyrhus, dont l'empereur ne s'est jamais approché, se trouve à deux jours de marche au nord de sa route. La source première de ce récit édifiant est Malalas (p. 328, Bonn), et l'on sait le peu de valeur qu'on doit attribuer aux anecdotes de ce chronographe populaire. Théodoret, qui était évêque de Cyrhus, n'eût pas manqué de célébrer Domitius dans son

païen zélé, un des plus vénérables du monde (1). Ce silence étonne de la part d'un dévot qui n'a pas manqué de noter les sacrifices qu'il avait offerts à Bérée et à Batné. Je crois que, comme beaucoup d'autres, cette lettre a été écourtée par un copiste byzantin, et que ce moine scrupuleux se sera refusé à transcrire les louanges qu'elle contenait de la grande déesse Syrienne. On aurait aimé à savoir quelle impression le sanctuaire magnifique d'Hiérapolis, dont le culte devait bientôt être aboli, produisit sur la ferveur du prince, et l'on voudrait la comparer à la description d'une naïveté affectée que Lucien, sophiste sceptique, nous a laissée de sa visite à ce lieu de pélerinages. Nous dirons quelques mots ailleurs (2) de certaines croyances religieuses qui se manifestent sur les monuments conservés de la cité disparue.

Au moment où l'empereur y séjourna, Hiérapolis était une grande ville, *urbs capacissima*, dit Ammien (3). Métropole de la province d'Euphratésie, elle devait garder sa primauté jusque sous les khalifes arabes (4). Il ne faut pas moins de deux heures pour

Histoire religieuse, si cet anachorète avait péri comme le raconte Malalas. Il ne dit pas un mot de lui, comme l'a déjà noté Tillemont. — Les Actes grecs de Saint Domitius ou Dométius ont été publiés *Analecta Bollandiana*, XIX, 1900, p. 285 ss. Ils sont tout à fait légendaires. Cf. infra ch. VII.

(1) Un fragment de l'histoire d'Eunape (fr. 94, dans *Fragm. hist. graec.*, t. IV, p. 54) où il est question d'une prêtresse de la déesse Syrienne, vêtue de blanc et couronnée de bandelettes, paraît se rapporter au passage de Julien à Hiérapolis. Le temple ne devait pas encore avoir été desaffecté. Macrobe (I, 17, 66) décrit, d'après Jamblique, la statue d'Apollon (cf. Lucien, *De dea Syria*, 35) comme encore existante. On ne sait pas quand le culte païen y fut supprimé. Cf. Saglio-Pottier, *Dict.*, s. v. « Syria dea », p. 1591.

(2) Cf. *infra*, p. 38 ss.

(3) Ammien Marc., XXIII, 2, 6; Procope (*De aedif.*, II, 9, 12) l'appelle ἁπασῶν πρώτη τῶν τῇδε πόλεων. Cf. plus bas (p. 27) la *Peregrinatio Aetheriae*.

(4) Haroun-al-Rashid fit de Membidj le chef-lieu de la province Al-'Awâsim ou des Forteresses (Le Strange, op. cit., p. 36), et les écrivains syriaques et arabes la mentionnent aussi fréquemment que les auteurs anciens. C'est ainsi, pour ne citer qu'un historien récemment publié, que Michel le Syrien (t. III, p. 500) nous donne jusqu'au XII[e] siècle la liste des métropolitains jacobites de Mabboug.

faire le tour de ses remparts, murailles formées d'un parement de gros blocs taillés recouvrant un noyau de blocage. L'enceinte presque entière est conservée avec le fossé qui le précède. Ce r e sont probablement pas ces fortifications dont l'armée de Julien franchit les portes, non sans qu'il se produisît un accident de mauvais augure (1), car nous avons que Justinien reconstruisit les murs de cette ville en en réduisant le circuit (2). Néanmoins le champ de ruines qu'elles enclosent, est imposant par son étendue. Il forme aujourd'hui comme une immense carrière abandonnée aux Tcherkesses, récemment établis à Membidj et qui s'y sont construit une mosquée, un konak et trois cents maisons solides aux dépens de l'ancienne cité. Toute leur bourgade est littéralement encombrée de débris antiques, tambours et chapiteaux de colonnes, restes de linteaux, de frises ou d'entablements décorés de reliefs. Malheureusement la pierre qui a été presque toujours employée, est un calcaire tendre, qui se délite et s'effrite rapidement. Mais, pour des usages plus nobles, on a usé aussi de matériaux plus



Fig. 8. — Statue trouvée à Hiérapolis.

(1) Ammien, l. c.: « Cum introiret portas, sinistra porticus subito lapsa, subter tendentes quinquaginta milites exceptis plurimis vulneratis tignorum tegularumque pondere magno collisit ».

(2) Procope, *De aedif.*, II, 9, 12. Au XII[e] siècle, Idrisi note que Membidj « a des murs doubles et a originairement été construite par les Grecs » (Le Strange, p. 500), et au XIV[e] Aboulféda dit (trad. Reinaud et Guyard, t. II, p. 47): « Les fortifications de Membidj ont une grande circonférence, mais elles sont ruinées en partie, de même que la ville ».

coûteux et plus résistants, le marbre blanc et le basalte noir. Nous publierons plus bas les inscriptions d'un grand sarcophage de marbre (1), et reproduisons ici (fig. 8) la statue de basalte de quelque magistrat municipal ou fonctionnaire impérial, vêtu de la toge et chaussé de *calcei* (2). La pierre blanche est celle des Grecs, la pierre noire celle des Assyriens, et dans leur association se marque le caractère composite de cette cité orientale, à demi hellénisée.

*
* *

Quelque vingt ans après la mort de Julien, vers l'an 385, une pieuse Gauloise, probablement abbesse d'un couvent, vint en pèlerinage aux Lieux-Saints, et, arrivée à Antioche, elle voulut visiter les églises d'Osrhoène, vénérables par leur ancienneté. Elle suivit la même route que l'empereur et, comme lui, d'Antioche elle se rendit à Hiérapolis et gagna de là Batné d'Osrhoène, Édesse et Carrhes (3), preuve nouvelle que depuis Septime Sévère c'était la voie de communication la plus commode avec la Mésopotamie. Il est piquant de comparer à la lettre de l'Apostat, tout épris

(1) Inscription n° 13.

(2) Hauteur 1.m 18. Personnage masculin assis sur un siège dont les pieds sont des pattes de lion. Il est vêtu d'une toge; sa main droite, qui sort des plis du vêtement est appuyée contre la poitrine, la gauche repose sur les genoux. Les pieds, dont la pointe est mutilée, sont chaussés de brodequins montant au dessus de la cheville. La tête, qui a dû être travaillée séparément, fait défaut. Des restes de tenons scellés au plomb se remarquent sur les épaules. — Au Xe siècle, Ibn-al-Fakîh signale une source thermale à sept milles de Membidj: « On the edge of the bath is the image of a man made of black stone. According to the belief of the women of the place, any who are barren have but to rub themselves on the nose of this statue and they will fortwith conceive » (Le Strange, p. 500).

(3) Les routes d'Hiérapolis à Édesse et Carrhes par Batné d'Osrhoène sont notées dans l'*Itinéraire d'Antonin*, p. 191, 8 et 192, 4.

d'hellénisme et de paganisme, le récit naïf, écrit en latin vulgaire, de la religieuse préoccupée uniquement de traditions chrétiennes et de souvenirs ecclésiastiques. Seulement, du point de vue géographique, cette *Peregrinatio* ne s'oppose pas à l'épître que nous commentons, mais la complète heureusement. La pèlerine, après son départ d'Antioche, fait route « par quelques stations et villes » de la province de Coelé-Syrie, puis de celle d'Euphratésie, et arrive à la métropole de celle-ci, Hiérapolis (1). « Comme cette ville, était très belle et opulente et abondait en toutes choses », elle s'y arrête. Cependant elle ne signale aucune église remarquable, ni relique vénérée dans cette citadelle, encore irréductible, du paganisme : bien que la communauté de ses fidèles eût déjà député un évêque au concile de Nicée (2), elle restait encore le siège par excellence de la déesse Atargatis (3). « Partant d'Hiérapolis, continue le récit, au quinzième milliaire j'arrivai, grâce à Dieu, au fleuve Euphrate, dont l'Écriture dit très justement que c'est ' un grand fleuve '. Il est immense et presque terrible, car il se précipite avec une impétuosité pareille à celle du Rhône ; seulement l'Euphrate est plus gros encore. Comme donc il fallait le passer sur des bateaux et seulement sur des bateaux assez grands, je restai là ainsi plus d'une demi-journée, je pense. Ensuite le fleuve passé, grâce à Dieu, j'entrai sur le territoire de la Mésopotamie » (4).

(1) *Peregrinatio Silviae* [*Aetheriae*] c. 18, dans Gleyer, *Itinera Hierosolymitana* (*Corpus script. eccles. Latin.*, XXXIX), 1898, p. 61 : « Profecta sum de Antiochia ad Mesopotamiam habens iter per mansiones seu civitates aliquot provinciae Sirie Celen », etc.

(2) *Patrum Nicaenorum nomina*, éd. Gelzer et Cuntz, n° 54 : « Philoxenos Hierapolitanus » ; cf. Harnack, *Ausbreitung des Christentums*, II 2, p. 113.

(3) Non seulement pour l'auteur de la Doctrine d'Addaï (Philipps, 24), mais encore vers l'an 500, pour Jacques de Saroug (*Zeitschr. Deutschen Morgenl. Gesellsch.*, XXIX, p. 132) Atargatis est la « déesse de Mabboug ».

(4) *Peregrinatio*, l. c. : « Itaque ergo profisciscens de Ierapolim in quintodecimo miliario in nomine Dei perveni ad fluvium Eufraten, de quo satis bene scriptum est [*Genèse*, 15, 18] esse flumen magnum Eufraten ; et ingens et quasi terribilis est ; ita enim decurrit habens impetum sicut habet fluvius Ro-

Comme l'a noté Hogarth (1), ce texte nous permet de déterminer exactement où la route impériale franchissait l'Euphrate. Il n'y a sur le cours du fleuve qu'un seul point qui soit à quinze milles d'Hiérapolis, à savoir immédiatement au dessous de l'embouchure de son gros affluent le Sadjour, laquelle est distante d'environ 23 kilomètres à vol d'oiseau de Membidj. En aval, l'Euphrate coule vers l'est, et à la latitude de la ville il en est éloigné de 31 kilomètres (carte III). Entre Hiérapolis et le passage du vaste cours d'eau, la chaussée de Septime Sévère pouvait traverser en droite ligne sans rencontrer d'obstacle un terrain à peine valloné. Il est intéressant de constater que les caravanes ou *arabas* partant d'Alep à destination d'Ourfa (Édesse) et de Mossoul se dirigent encore par Membidj vers le même passage, où des bacs les transportent à Tell-Ahmar sur la rive gauche de l'Euphrate (2).

Julien, comme la pèlerine gauloise, suivit ce chemin alors le plus aisé pour arriver au grand fleuve, mais il n'attendit pas, comme elle, une demi-journée sur sa berge. Il avait eu soin de faire construire d'avance un pont de bateaux, qui lui permit de passer

danus, nisi quod adhuc maior est Eufrates. Itaque ergo quoniam necesse erat eum navibus transire, et navibus nonnisi maioribus, ac sic immorata sum ibi forsitan plus media die, et inde in nomine Dei transito flumine Eufrate ingressa sum fines Mesopotamiae ».

(1) Hogarth, l. c., p. 284.

(2) Cf. Hogarth, l. c. — Sous les Abbassides, pour assurer des communications rapides entre Membidj et Bagdad, un des khalifes, probablement Al-Ma'moun, fit construire un pont (Jisr-Membidj), protégé par une forteresse, le célèbre « Château de l'Étoile » (Kala 'at-an-Nadjm), à vingt kilomètres environ en aval de l'estuaire du Sadjour (Chesney, *Survey of the Euphrates*, t. I, p. 47; cf. la description de Sachau, *Reise in Syrien*, p. 152 ss.). — Ce pont, qui resta durant le moyen-âge un des principaux passages du fleuve (Le Strange, op. cit., p. 501), était beaucoup plus éloigné de Membidj que celui de l'époque romaine, puisqu'Aboulféda donne comme distance de l'un à l'autre vingt-cinq milles arabes (Aboulféda, trad. Reinaud et Guyard, t. III, 1883, p. 12). Il est vrai que ce château occupe peut-être l'emplacement de Caeciliana (Chapot, *Frontière de l'Euphrate*, p. 281) et que, suivant la *Table de Peutinger*, une route reliait déjà dans l'antiquité Hiérapolis à Caeciliana.

sans retard, avec son armée, en Mésopotamie et d'atteindre rapidement Batné d'Osrhoène, surprenant les Perses par la célérité d'une marche qu'il était parvenu à leur dérober (1).

NOTE ADDITIONNELLE

Entre Antioche et Alep, à côté de la route antique par Litarba (El-Térib), une autre, plus courte mais moins aisée, était suivie au moyen-âge. Elle abandonnait la première après Kasr-el-Benât et passait par Dâna et Tourmanîn le long des hauteurs rocheuses du Djébel-Simân (2). Elle est encore en usage aujourd'hui (3), et les anciens s'en servaient certainement déjà, bien qu'elle n'ait jamais été une voie impériale. Ce chemin assurait les communications des villages très nombreux qui étaient dispersés dans le massif du Djébel-Simân (4). Je dois à une obligeante communication de M. Guillaume Poche, consul à Alep, de pouvoir reproduire ici l'itinéraire d'une excursion qu'il a faite dans ces montagnes. Les noms de beaucoup de villages dont il a relevé l'emplacement, manquent jusqu'ici sur les meilleures cartes, et ce croquis apporte ainsi une contribution fort utile à notre connaissance encore si imparfaite de la géographie d'une région où abondent les ruines antiques.

Cette route côtoyant le Djébel-Simân est mentionnée, si je ne me trompe, par Théodoret, dans un passage d'une rare précision géogra-

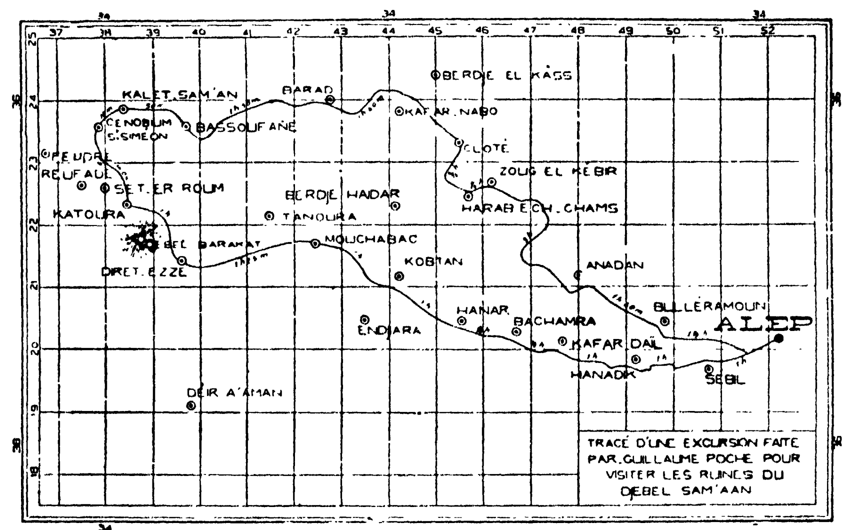
(1) Ammien, XXIII, 2, 7; Zosime, III, 12, 2. De même la *Peregrinatio Silviae* dit: « Transito flumine Eufraten . . . faciens iter per mansiones aliquot perveni ad civitatem . . . Batanis » (*sic*). — Le nom d'une seule de ces stations intermédiaires est donné par l'*Itinéraire d'Antonin*, c'est *Thilaticomum* (p. 191, 9 et 192, 5, où les chiffres, qui diffèrent entièrement, sont corrompus).

(2) Sachau, *Sitzungsb. Akadem. Berlin.*, 1892, p. 338.

(3) Sachau, *Reise*, p. 459 ss.; Chapot, *Bull. corr. hell.*, XXVI, 1902, p. 172 ss.

(4) Cf. Lammens, *Mélanges Fac. orient. de Beyrouth*, t. II, 1907, p. 366 ss.

phique, dont on n'a pas tiré jusqu'ici tout le profit qu'on en peut recueillir. L'évêque de Cyr s'exprime ainsi au début de sa biographie de l'anachorète Eusèbe (1). « Il est un mont élevé, situé à l'orient d'Antioche et à l'occident d'Alep, dominant les montagnes contigües, et dont le sommet extrême affecte la forme d'un cône. Sa hauteur lui a valu son nom: les habitants du pays ont coutume de l'appeler *Koryphè* (sommet). Autrefois sur sa cime même, se trouvait un temple des démons, tenu en grande vénération par les gens du voisinage. Plus bas,



Carte IV. -- Villages du Djébel-Simân.

(1) *Historia relig.*, 4, dans Migne, *P. G.*, LXXXII, p. 1339: Ὄρος ἐστιν ὑψηλὸν πρὸς ἕω μὲν τῆς Ἀντιόχου, Βεροίας δὲ πρὸς ἑσπέραν διακείμενον, τῶν παρακειμένων ὀρῶν ὑπερκείμενον, κατὰ τὴν ἀκροτάτην κορυφὴν κωνοειδὲς μιμούμενον σχῆμα, ἀπὸ τοῦ ὕψους τὴν προσηγορίαν δεξάμενον· Κορυφὴν γὰρ αὐτὸ οἱ περίοικοι προσαγορεύειν εἰώθασι. Τούτου πάλαι κατ' αὐτὴν τὴν ἀκρωνυχίαν τέμενος ἦν δαιμόνων ὑπὸ τῶν γειτνευόντων λίαν τιμώμενον· πρὸς μεσημβρίαν δὲ πεδίον κολποειδὲς ὑπεστόρεσται ἀγκῶσιν ἑκατέρωθεν οὐ λίαν ὑψηλοῖς περιειργόμενον. Διήκουσι δὲ οὗτοι *μέχρι τῆς διιππευομένης ὁδοῦ*, τὰς ἑκατέρωθεν ἀπὸ μεσημβρίας ἐπὶ τὴν ἄρκτον ἀνατεμνομένας ὑποδεχόμενοι τρίβους. Ἐν τούτῳ χωρία καὶ μικρὰ καὶ μεγάλα κατῴκισται τοῖς ἑκατέρωθεν ὄρεσι συνημμένα· παρ' αὐτὰ δὲ τοῦ ὑψηλοῦ ὄρους τὰ κράσπεδα κώμη τις ἐστι μεγίστη καὶ πολυάνθρωπος, τῇ δὲ ἐγχωρίῳ φωνῇ Τελεδᾶν αὐτὴν ὀνομάζουσιν. Ἄνω δὲ τῆς ὀπωρείας νάπη τις ἐστὶν οὐ λίαν προσάντης, ἀλλὰ μετρίως ἐπικλινὴς πρὸς τὸ πεδίον ἐκεῖνο καὶ νότον ἄνεμον ἀποβλέπουσα. Ἐν ταύτῃ φιλοσοφίας φροντιστήριον Ἀμμιανός τις ἐδείματο κ. τ. λ.

vers le midi, s'étend une plaine qui forme comme un golfe, fermée de chaque côté par des promontoires courbes, pas très élevés. Ces hauteurs s'étendent *jusqu'à la route qu'on parcourt à cheval*, et elles reçoivent deux sentiers, qui montent de l'un et l'autre côté en les coupant du sud au nord. Dans la plaine, se sont établis des villages, petits et grands, collés à droite et à gauche contre les collines. A la racine même du mont élevé, se trouve une grosse bourgade fort peuplée; dans la langue du pays on l'appelle Télada (1). Au-dessus, sur la pente, un vallon, qui n'est pas escarpé mais modérément incliné, s'ouvre vers le midi, regardant la plaine ». C'est dans cette vallée qu'Eusèbe se retira dans un monastère fondé par Ammianos, et son biographe nous le montre distrait d'une méditation par la vue des paysans cultivant la plaine fertile, qui s'allongeait à ses pieds (2).

Théodoret parle une seconde fois de Télada dans son *Histoire religieuse* (3): c'est là que, vers l'an 400, le célèbre Siméon Stylite commença sa carrière d'ascète, mais non pas, son biographe a soin de nous en avertir, dans le monastère fondé par Ammianos et Eusèbe, mais dans un autre qui s'en était détaché sous la direction d'Eusébonas (4).

Ces deux établissements, le monastère d'Eusébonas et surtout la maison-mère, le grand couvent de Télada, furent au moyen-âge parmi les plus célèbres de la Syrie. Nous possédons une longue lettre théologique adressée vers l'an 500 par Philoxène d'Hiérapolis (Aksenâyâ de Mabboug) aux moines de Télada (5). En 631, Jean, du monastère d'Eusébonas, fut élu patriarche d'Antioche (6). A la fin du VIIe siècle,

(1) Pour la forme du nom, cf. *infra* p. 32.

(2) P. 1344 C.

(3) C. 26, col. 1468 Migne. Cf. Lietzmann et Hilgenfeld, *Das Leben des hl. Symeon Stylites* (Texte und Unters, XXII) 1908, p. 3: Τελεδὰν τὴν κώμην κατέλαβεν, ἧς καὶ πρόσθεν ἐμνήσθημεν κ. τ. λ.

(4) Cf. la *Vie Syriaque de St. Siméon*, trad. Hilgenfeld, p. 86, n. 6; p. 87, l. 1.

(5) Guidi, *Atti Accad. dei Lincei*, 3e série, t. XII, 1884, p. 446 ss.; cf. Duval, *Littérat. syriaque*³, 1907, p. 356.

(6) Michel le Syrien, trad. Chabot, t. II, p. 419 = Bar-Hébraeus, *Chron. eccl.*, éd. Abbeloos et Lamy, I, p. 276.

Jacques d'Édesse enseigna onze ans le grec au même monastère d'Eusébonas, mais « des frères qui jalousaient et détestaient les Grecs lui suscitant des difficultés », il passa « au grand couvent de Tell 'Adà », où il séjourna neuf ans, terminant sa recension de l'ancien Testament et où il revint mourir le 5 juin 708 (1). Enfin, au milieu du Xe siècle, les ordinations de quatre patriarches jacobites eurent lieu successivement à Télada, dans la province d'Antioche, et le premier d'entre eux, Jean V, fut enseveli « dans le grand couvent dans le caveau du vénérable Mar Jacques d'Édesse » (2).

Il ne semble pas que les ruines de ces couvents fameux aient été retrouvées par aucun voyageur en Syrie, mais les nombreux textes qui les concernent permettent au moins de déterminer l'emplacement de Télada, où il faudrait les chercher. Notons tout d'abord que la vulgate du texte de Théodoret donne le nom sous la forme acc. Τελεδᾶν (*supra*, p. 30, n. 1) ou Τελεδάν (p. 31, n. 3). Mais d'après l'édition de Lietzmann, de bons mss. ont la variante Τελαδάν. Il n'est pas douteux que la forme Τελαδᾶς soit la meilleure, le nom syriaque étant ܬܠܥܕܐ *Tell'Addâ* (3). La situation de ce village est fixée avec certitude par la vie de saint Siméon. « En s'éloignant du couvent d'Eusébonas, il rencontra, dit le texte syriaque, un sentier qui se dirigeait vers le nord. Il le prit et arriva au village de Telnéshîn » (4), que Théodoret appelle Τελανισσός (5). L'emplacement de Télanissos est bien connu: c'est celui où subsistent encore les ruines du couvent de St-Siméon (6) (*Deir*

(1) Michel, l. c., t. II, p. 471, 2; p. 483 – Bar-Hébraeus, I, p. 292; Duval, p. 375. Cf. Michel, p. 476: « Les moines de Tell-Ada voyant que la fin de Mar Jacques était proche, s'empressèrent de faire reprendre ses livres, avant qu'ils ne passassent l'Euphrate, et les firent ramener à leur monastère ».

(2) Jean V en 936: Michel, t. III, p. 121 et 463 s. = Bar-Hébraeus, t. I, p. 399 – Jean VI en 954: Michel, III, p. 124 et 464 = Bar-Hébraeus, p. 400 - Denys III en 958: Michel, III, p. 124 et 465 Bar-Hébraeus, l. c. – Abraham en 962: Michel, t. III, p. 129 et 465 = Bar-Hébraeus, p. 410.

(3) Payne-Smith, *Thes. Syriac.*, t. II, 4439. Ajouter aux passages cités, ceux de Michel le Syrien.

(4) Lietzmann et Hilgenfeld, l. c., p. 93.

(5) Ibid. p. 5.

(6) Ibid. p. 205, p. 240; cf. Lebas-Waddington, p. 642, n° 2691.

Mar-Simân). Nous devons donc chercher Télada dans le Djébel-Simân, vers le sud de Deir-Mar-Simân (1) et M. Guidi a certainement eu raison de l'identifier avec le village qui s'appelle encore aujourd'hui Tell'Adè et qui se trouve un peu au nord-ouest de Tourmanîn (p. 5, carte I).

Mais alors nous connaissons aussi la montagne en forme de cône qui domine toutes les hauteurs environnantes et dont le sommet portait un temple païen. C'est le Djébel-Barakât, dont le piton conique s'élève en effet à plus de 800 mètres, fort au-dessus de tout le plateau du Djébel-Simân, et était couronné par un sanctuaire de Zeus Madbachos, où de nombreuses inscriptions ont été découvertes (2). Théodoret nous apprend le nom antique de la montagne: Koryphè. A la place du « temple des démons », les moines de Télada durent construire sur son sommet une chapelle consacrée à quelque saint: on y a retrouvé un fragment, portant une croix et un reste d'inscription chrétienne (3). Plus tard, à cette chapelle les musulmans substituèrent le *koublé* d'un prétendu Sheîkh-Barakât, dont la coupole blanche, visible au loin de tous côtés, surmonte aujourd'hui la haute cime.

La plaine fertile qui s'étend au pied de Télada, est celle, encore parsemée de villages et bien cultivée, qui s'allonge de Tourmanîn à Dâna au pied du Djébel-Simân, et « la route parcourue par les cavaliers » est celle qu'on suivait d'Antioche à Bérée, lorsqu'on coupait au court, évitant le détour que faisait vers le sud la chaussée impériale, et traversant, au lieu de le contourner, le plateau où passe encore de nos jours une piste suivie par les caravanes d'Alep à Alexandrette.

(1) Guidi, *Atti Accad. Lincei*, 3e série, t. XII, 1884, p. 446, n. 4.

(2) Clermont-Ganneau, *Études d'archéol. orientale*, t. II, 1897, pp. 35-54; cf. *Recueil d'archéol. orientale*, t. IV, p. 164.

(3) Clermont-Ganneau, *Études*, p. 46.

II.

L'AIGLE FUNÉRAIRE D'HIÉRAPOLIS

ET L'APOTHÉOSE DES EMPEREURS (1)

Hiérapolis, la ville sainte de la grande « déesse Syrienne », mériterait entre toutes d'être fouillée par les archéologues du

(1) Cette étude d'archéologie religieuse, lorsqu'elle parut d'abord dans la *Revue de l'hist. des religions* (t. LXII, 1910, pp. 119-164; cf. LXIII, 1911. p. 208 ss.), eut la bonne fortune de provoquer la publication de deux articles destinés, l'un à la réfuter, l'autre à l'appuyer. Le Père Sébastien Ronzevalle, à la suite de recherches très érudites sur les aigles sculptés sur les monuments syriens, a soutenu que ceux qui apparaissent sur les tombeaux, y ont une valeur purement décorative ou tout au plus prophylactique, sans aucune intention symbolique (*Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, t. V, pp. 117-177, 221-231). M. Deubner, qui était arrivé indépendamment de nous à des conclusions semblables aux nôtres sur l'origine de l'apothéose impériale, a apporté des témoignages nouveaux en faveur de notre démonstration (*Römische Mitteil.* XXVIII, 1912, pp. 1-20). De plus, nos idées sur la signification de l'aigle funéraire en Syrie ont reçu une confirmation inespérée par la découverte, interprétée avec pénétration par M. Bormann, de la tombe d'un soldat oriental mort à Çarnuntum sur le Danube (p. 70). Des correspondants obligeants, parmi lesquels je citerai M. Perdrizet, nous ont communiqué des remarques importantes. Nous avons trouvé nous-mêmes depuis 1910 plusieurs monuments et textes nouveaux, notamment un passage décisif, tiré des *Actes d'André* (p. 63). Nous avons donc amplifié et remanié notre première rédaction, et nous avons largement profité des observations qui nous avaient été présentées. Elles nous ont amené à modifier certaines de nos opinions; si nous n'avons pas cru devoir en abandonner d'autres, ce n'est pas sans avoir mûrement pesé la valeur de la critique qui en avait été faite.

XXe siècle (1). Elle fut à l'époque païenne le centre d'un culte puissant, qui se propagea jusqu'aux extrémités de l'Empire, et à l'époque chrétienne elle resta, comme Procope l'atteste encore, « la première de toutes les villes de la région » (2). Ce seraient déjà là des raisons suffisantes d'entreprendre des recherches dans le vaste champ de ruines qu'entoure l'enceinte de ses murailles (3); mais il est un autre motif, plus spécial, qui rend urgente cette exploration scientifique. Abdul-Hamid a établi à Membidj - sous cette forme survit le vieux nom sémitique de Mabbôg - une colonie de Tcherkesses, qui se sont mis à en exploiter industrieusement les décombres. Ils emploient ou emportent tout ce qu'ils peuvent utiliser ou vendre, et leur activité dévastatrice menace de faire disparaître bientôt tout ce qu'avaient préservé des siècle d'abandon. Je pus moi-même surprendre sur le fait cette œuvre de destruction, quand je passai à Membidj, en 1907.

Des splendeurs du temple d'Atargatis, complaisamment décrites par Lucien, rien n'est resté visible; mais l'étang où nageaient les poissons divins, que nul ne pouvait pêcher, subsiste, large et profond, alimenté par des sources vives (fig. 9). Cette eau claire, qui sourd et s'épand comme par miracle dans la plaine aride, dut sans doute, dès les temps les plus lointains, donner à ce lieu un caractère sacré aux yeux des populations primitives. L'étang forme une nappe d'eau circulaire d'une centaine de mètres de diamètre, où ne nagent plus, comme à Ourfa, les descendantes des carpes au-

(1) Les ruines d'Hiérapolis ont été signalées pour la première fois par Maundrell (cf. *infra*, p. 40, n. 1) et souvent visitées depuis (cf. Ritter, *Erdkunde*, X Teil, 3 Buch [*Asien*, VII], 1843, p. 1043 ss.), récemment encore par Sachau (*Reise in Syrien*, 1883, p. 147). Mais nous n'en possédons aucune description détaillée, ni aucun plan exact. M. Hogarth, qui y a passé un peu après moi, a écrit les meilleures pages que nous ayons actuellement sur les restes de la ville et du temple (*Annual of the British School at Athens*, XIV, 1907-1908, p. 186 ss.).

(2) Procope, *De aedif.*, II, 9.

(3) Cf. *supra*, ch. I, p. 25 ss.

trefois vénérées, mais seulement des tortues et des grenouilles, qui coassent bruyamment durant la nuit. Sa profondeur est considérable, et si l'on pouvait draguer la vase épaisse qui s'y est

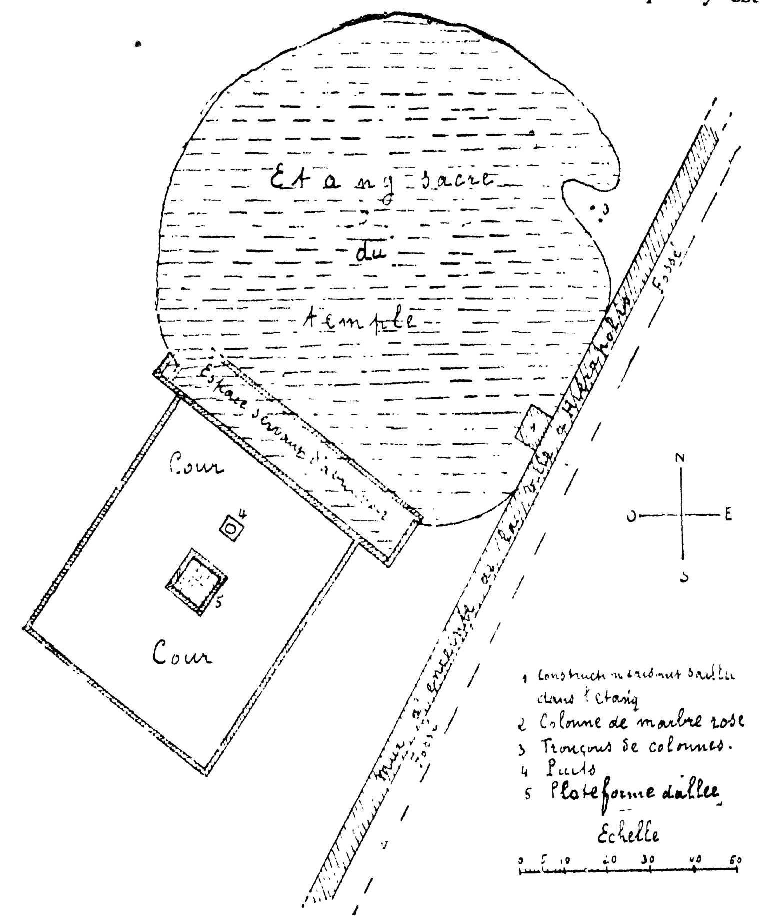


Fig. 9. — Étang sacré d'Hiérapolis.

déposée, on y ferait peut-être des découvertes aussi intéressantes qu'à Rome dans les sables du Tibre (1).

(1) Toutefois les fouilleurs modernes auront été prévenus par Justinien, qui fit nettoyer l'étang souillé d'immondices; cf. Procope, *De aedif.* II, 9, passage malheureusement incomplet dans les manuscrits.

Tout autour, on aperçoit des restes de bâtisses et des blocs taillés, à demi enfoncés dans la terre: vers le nord-est, une belle colonne de marbre rose dressait au-dessus du sol l'extrémité de son fût mutilé; plus loin, un fragment d'entablement décoré de denticules gisait dans les herbes. Au sud-ouest, un espace rectangulaire, limité par un mur en grand appareil, qui plonge dans l'eau, sert aujourd'hui aux Tcherkesses à y faire baigner leurs petits chevaux. Précisément derrière cet abreuvoir, les colons se disposaient à enlever les grosses pierres équarries d'une construction considérable: des murs entouraient, ce semble, une cour d'environ soixante mètres de long sur cinquante de large; au milieu, une sorte de plate-forme plus élevée, de huit mètres environ de côté, était pavée de grandes dalles; devant elle, s'ouvrait un puits, dont la margelle, usée par le frottement des cordes, était creusée de rainures polies. C'était sans doute un parvis du temple, et peut être était-il réservé aux ablutions, puis qu'il était contigu à l'étang sacré. Cependant, ni ici, ni ailleurs, je ne trouvai rien à Hiérapolis qui rappelât le culte du grand sanctuaire païen (1). Celui-ci dut, à la vérité, être transformé en église par les chrétiens et plus tard en mosquée par les musulmans, avant d'être complètement détruit.

I.

Toutefois notre visite à Hiérapolis ne devait pas rester sans résultat pour la connaissance des doctrines acceptées par les fidèles de la grande déesse Syrienne. Parmi les « pierres écrites » que les Tcherkesses avaient mises au jour, on nous montra trois stèles funéraires, dont voici la description; nous y joignons le croquis que nous avons pris des deux premières.

(1) M. Hogarth (l. c.) a publié de vieilles terres cuites figurant la déesse orientale. Cf. Saglio-Pottier, *Dict.*, s. v. « Syria dea », fig. 6699.

1. Dans la cour d'une maison, stèle de marbre (fig. 10) [h. 1^{m},27, l. 0^{m},64]. La partie supérieure de la stèle est occupée par un bas-relief mutilé: aigle tenant dans ses serres une couronne; la partie inférieure, par un aigle éployé avec une couronne dans le bec. Entre les deux, sur une moulure plate, l'inscription:

Μαρία χ[ρηστὴ κὲ] | ἄωρε χ[αῖρε].

Une seconde épitaphe doit avoir été gravée sur la moulure inférieure. Je ne crois pas qu'on puisse en Syrie tirer du nom de Μαρία la conclusion que la défunte était chrétienne. Il serait alors bien étonnant que la décoration d'un tombeau chrétien fût purement païenne.

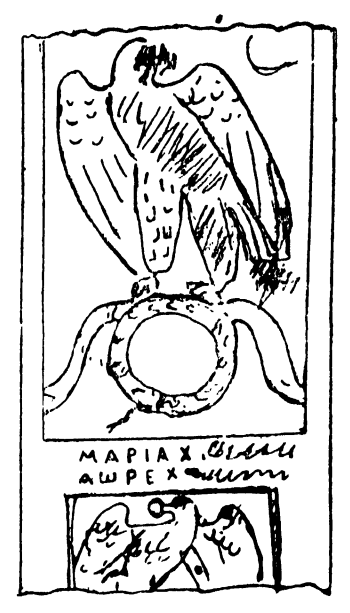


Fig. 10.

2. Plaque de basalte ou de lave [h. 1^{m},50; l. 0^{m},54] servant de seuil à la porte d'un habitant. Inscription en lettres grossières, à demi effacées [h. 0^{m},05], gravées sous un bas-relief: aigle tenant dans ses serres une couronne (fig. 11).



Fig. 11.

Βάκχιε χρηστὲ | ἄλυπε χαῖρε· | βκ' Γορπιαίου. Β..

L'inscription a déjà été publiée par Chabot (*Journal Asiat.*, XVI, 1900, p. 284, H *c*). Le chiffre K est séparé par une croix, servant de ponctuation, du nom du mois Gorpiaios (Septembre). Le B placé sous l'épitaphe est un reste du chiffre de l'année; Hogarth donne B//P.

Comme l'a noté Deubner (p. 2, n. 3), ce monument est probablement identique à celui qui est reproduit, d'après la très médiocre publication de Pococke, *CIG.* 4444: *Subter sculpturam aquilae alis expansis insignis*:

Α ΕΧΕΧΡΗΕΤΕ | ΑΛΥΕΙΕΧΑΙΡΕ | ΣΚΙΟΥΕΙΡΗΝΝΑΙΟΥ

3. Stèle analogue, servant de marche devant une porte dans une cour: aigle éployé tenant dans ses serres une couronne. Au-dessous, une inscription très fruste, publiée aussi par Chabot (*ibid.* H *a*).

ΚΑΙ.... | ΝΑΚΙΛΙΑ | ΙΛVΟΥ χρη|στὲ ἄλυπε | χαῖρε ΙΑ | ...

La lecture de Hogarth (p. 191, n. 4) est assez différente.

Déjà le voyageur anglais Maundrell, qui visita Membidj en 1644, remarqua dans le rempart de la ville, vers le nord, une pierre avec les bustes d'un homme et d'une femme, grandeur nature, et au-dessous deux aigles (1).

En 1908, l'année qui suivit mon passage, M. Hogarth visita à deux reprises les ruines d'Hiérapolis, et, outre les trois stèles que nous avons décrites, il en trouva cinq autres d'un type analogue. Nous reproduisons la brève description qu'il consacre à ces sculptures (2):

5. *Eagle to right on wreath, inscription below. Worn on right*: Γαμα..... | άω[ρε] χρ[ηστὲ χαῖρε].

7. *Eagle to right on wreath. Inscription above*: Λ. Ἄππιε χρηστὲ | ἄλυπε χαῖρε.

8. *Spread eagle without wreath. Inscription below*: Ἀπολλώνιε χρη|στὲ ἄλυπε χαῖρε.

9. *Two small eagles opposed above ; basket and wreath below. Below again two larger opposed eagles. The inscription is disposed irregularly in the vacant spaces between the reliefs, lightly scratched, much rubbed, and very illegible... It is useles to try to restore this graffito.*

La copie suffit à prouver que l'inscription énumérait les noms de plusieurs défunts, inscrits comme à Bâlkîs (cf. *infra*) à côté de chacun des aigles et de la corbeille. Parmi eux, était une femme; la dernière ligne est..., χρηστὴ χαῖρε.

10. *Two opposed eagles, broken, above. Inscription below* Μανν[αῖε ? καὶ] Ἀπολλώ|νιε. χρησ[τοί].

(1) H. Maundrell, *Journey from Aleppo to Jerusalem*, Oxford, 1740, p. 153 (dans l'appendice: *Ascount of a journey from Aleppo to the river Euphrates*). Le vieil explorateur décrit en outre un autre bas-relief curieux, qui, comme me le fait observer M. Salomon Reinach, devait représenter la naissance d'Aphrodite supportée par des Tritons, Aphrodite étant identifiée avec Atargatis. Je reproduis tout le passage de Maundrell: « On the north side [des remparts] I found a stone with the busts of a man and woman, large as the life; and, under, two eagles carved on it. Not far from it, ot the side of a large well, was fixed a stone with three figures carved on it in basso-rilievo. They were two syrens, which, twining their fishy tails together, made a seat, on which was placed, sitting, a naked woman, her arms and the syren's on each side mutually entwined ».

(2) Hogarth, l. c., p. 192 ss., nos 5 et 7-10.

Enfin un pierre tombale qui provient de Membidj ou des environs, a été trouvée par M. Sachau entre cette ville et Aïntab, dans les ruines d'un château des Croisés à Tell-Báshar sur le Sadjour (1): elle porte « l'image d'un oiseau (lisez 'd'un aigle') qui tient une couronne dans les serres et une autre dans le bec; au-dessous, était gravée primitivement une inscription, dont on ne pouvait plus reconnaître avec certitude aucune lettre ». M. Hogarth qui tenta, en 1908, de déchiffrer cette épitaphe très fruste, veut bien m'écrire qu'il a trouvé encore deux stèles du même type à Koubbé, sur le Sadjour inférieur.

Les pierres tumulaires que nous avons énumérées sont, à notre connaissance, les seules qu'on ait découvertes sur le territoire d'Hiérapolis. L'aigle tenant une couronne – deux aigles lorsqu'il y a deux morts – est donc un motif de décoration des tombes qui paraît constant dans la grande ville sacerdotale (2). Quelle idée les fidèles de la *dea Syra* attachaient-ils à ces représentations funéraires? La question vaut d'être examinée de près, car sa réponse nous apprendra quelles croyances eschatologiques avaient cours sous l'Empire romain dans un des centres principaux du paganisme sémitique.



La ville sainte d'Atargatis n'était pas la seule dont les tombeaux portassent la figure emblématique de l'aigle. Celui-ci se trouve fréquemment reproduit sur les sépultures dans toute la Syrie. Des monuments où il apparaît, beaucoup sont inédits ou

(1) Sachau, *Reise in Nord-Syrien und Mesopotamien*, 1883, p. 164, avec un croquis. Notre attention a été attirée sur ce monument et sur d'autres, dont il sera question plus bas, par le père Jalabert, qui a bien voulu compléter notre documentation sur l'aigle syrien en consultant les fiches du *Corpus inscriptionum* qu'il prépare. Qu'il nous permette de le remercier vivement de nous avoir ainsi ouvert les trésors de son érudition.

(2) Sur les monnaies d'Hiérapolis au type de l'aigle, cf. *infra* p. 59, n. 2.

mal publiés. Nous les passerons d'abord en revue : leur nombre nous montrera combien était répandu le symbolisme que nous cherchons à comprendre, et leur comparaison nous aidera à l'interpréter.

Sur les bords de l'Euphrate, à Bâlkîs, qui occupe l'emplacement de l'ancienne Zeugma, au nord-ouest de la montagne conique où s'élevait l'acropole de la ville antique, se creuse une



Fig. 12. — Grand tombeau de Zeugma (*a*).

étroite vallée d'érosion, dont les parois, presque verticales par endroits, sont formées d'un calcaire tendre d'une blancheur éclatante (1). Dans cette pierre, qui se travaillerait au couteau, les habitants de la cité romaine ont taillé de nombreux tombeaux. Le plus important de ceux-ci a été découvert il y a peu d'années (2). Le caveau funéraire - salle cintrée, dont les côtés sont garnis de niches profondes, où plusieurs corps étaient étendus côte à côte

(1) Cf. *infra* chap. III.

(2) Il a été décrit sommairement par l'abbé Chabot (*Journal Asiatique*, XVI, 1890, p. 179 ss.) qui en a transcrit les inscriptions.

- n'offre rien de remarquable; mais ce caveau est précédé d'une courte galerie, voûtée de larges briques, qui lui servait d'entrée. Toutes les parois en sont couvertes de sculptures et d'inscriptions. Ces sculptures, au moment de leur découverte, devaient être étonnamment bien conservées: on distingue encore sur la surface les traces des coups de râpe, qui l'ont aplanie. Mais les musulmans de Bâlkîs se sont empressés de mutiler tous les visages, qui bles-

ΤΟΜΝΗΜΑ
ΖΗΝΩΝΟϹ
ΧΩΡΙϹΤΟΥ
ΑΡΙϹΤΕΥΟΥ
ΜΕΡϹΟΥ



Fig. 13. — Grand tombeau (b).

saient leur orthodoxie. Je reproduis ce qui subsistait encore en 1907, d'après une photographie et des croquis que j'en ai pris (fig. 12-14).

a) Côté droit. Divisé en deux registres superposés [long. 0m,99]. Au-dessus: quatre bustes alignés [h. 0m,44]; une inscription sous chacun d'eux sur la moulure. 1. Au fond, dans le coin de la galerie: Personnage masculin, très mutilé. Inscr. (traces de couleur rouge): Δᾶμι χαῖρε. 2. A droite: Homme tenant de la main gauche une fleur (?), la droite sort du vêtement et s'appuie sur la poitrine. Inscr.: Ζήνων χαῖρε. 3. Femme; sur la tête, un voile retombant

sur les épaules. Inscr.: Φαλαδωνία | ἄλυπε χαῖρε. 4. Extrémité de droite vers l'entrée: Femme semblable à la précédente. Inscr.: Ἀθθαῖα μη|τὴρ Δάμι(ος).

Registre inférieur. 1. A gauche, vers le fond: deux aigles éployés dont les têtes se regardent. Au-dessous, sur la plinthe: Φάλαδος, Ζοώρας | ἀδελφοί (1). 2. Au milieu: Buste de femme voilée. Inscr.: Σουαλαῖα ἀμμὴ | αὐτῶν. 3. Corbeille de jonc tressé en losanges. Inscr.: Ζεβίννου ἀδελ|φὴ αὐτῶν. — Au lieu de Σουαλαῖα, M. Nöldeke conjecture Σουμαῖα; cf. Σομαίου, Waddington, 2506. La forme Ζεβιννοῦ pourrait être un vocatif du nom féminin Ζεβιννοῦς.

b) Paroi du fond. A droite de l'entrée: 1. *Aigle éployé;* au-dessus, une guirlande ou couronne, dont les rubans pendent [cf. *infra*, p. 46, n. 1]. Au-dessous l'inscr.: Βάσσε | ἄλυπαι χέρε. 2. Corbeille surmontée d'une couronne semblable. Inscr.: [Ἀ]ζυρία | [ἄλ]υπαι χέρε *(sic)*. 3. Aigle éployé, la tête tournée à droite. Inscr.: Αὐγ[...] ἄλ[υπε χαῖρε].

Au-dessus, sur la voûte, en petits caractères, l'indication générale: Τὸ μνῆμα | Ζήνωνος | χωρὶς τοῦ | ἀριστεροῦ | μέρ[ο]υ[ς]. Tout le sépulcre, sauf le côté gauche, appartenait donc à Zénon (nommé *a* 2) et à sa famille.

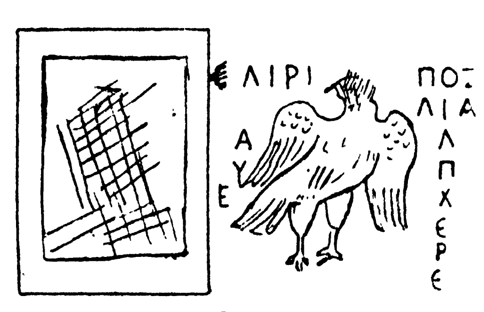


Fig. 14. — Grand tombeau (*c*).

c) Côté gauche; très dégradé. On ne voit plus qu'une niche carré [h. 0m,48; l. 0m,44] dont la sculpture a disparu, et, à sa droite, un aigle entouré de l'inscr.: Λιριποζ[α]ία (?) ἄλυπε χέρε.

Ce tombeau est celui dont la décoration est la mieux conservée; ceux que je vais avoir à citer sont beaucoup plus défigurés, mais les restes des bas-reliefs qui les ornaient nous prouvent que les motifs qui y étaient reproduits, ne différaient pas des précédents. Ainsi, à droite du caveau que nous venons de décrire, s'en trouvait un deuxième, dont l'extérieur est très endommagé, un large éclat de la roche friable s'étant détaché, mais il subsiste ce qui suit (fig. 15):

(1) Comme le remarque le Père Ronzevalle (p. 152, n. 1): Ζοώρας · ܙܥܘܪܐ = Petit, nom propre qu'on devait facilement donner aux benjamins de familles.

A droite, buste mutilé; au-dessous l'inscr.: Μαρκια|νὴ ἄω|ρε χαῖρε. | Φι..ου. A gauche, aile d'un aigle détruit [h. totale: 0m,59].

A quelques pas en aval, s'ouvre un troisième tombeau où l'on voit (fig. 16):

Dans une niche cintrée, un buste de femme, dont la tête est mutilée. Au-dessous: 'Αρτεμιδώρα | χαῖρε.

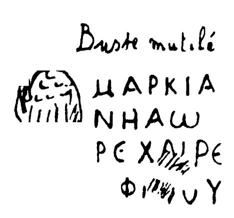


Fig. 15.



Fig. 16.

Ce n'était pas seulement sur les tombeaux rupestres de Zeugma que l'aigle et la corbeille étaient constamment répétés; une série de stèles de pierre offraient la même décoration. Je découvris d'abord les fragments de deux d'entre elles, encastrés à côté d'une large fenêtre dans une maison du village (fig. 17-18). Sur l'un [h. 0m,49; l. 0m,29], était reproduit un aigle prenant son vol en élevant la tête; sur l'autre [h. 0m, 46; l. 0m,26], une corbeille avec, au-dessous, quelques lettres de l'épitaphe AMI IL.

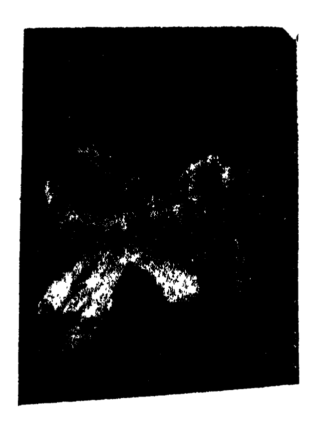


Fig. 17.

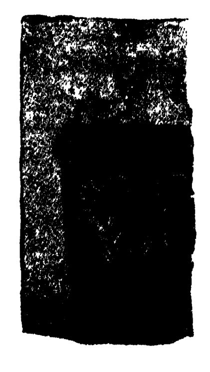


Fig. 18.

Plus tard, j'eus la bonne fortune de trouver au Collège Américain d'Aïntab trois stèles complètes, provenant de Bâlkîs (1), que

(1) M. Cousin, *Kyros le Jeune*, 1904, p. 347, n. 1, signale à Aïntab d'autres inscriptions provenant de Balkis.

je fus autorisé à photographier grâce à l'obligeance du professeur Merrill (fig. 19-20):

a) Plaque de calcaire blanc [h. 0m,65; l. 0m,55]. Dans un encadrement carré, surmonté d'un fronton contenant une rosace: aigle éployé; au-dessous, une couronne dont les rubans pendent des deux côtés (1). Sur la plinthe l'inscription (fig. 19):

'Αθηνόδωρος Γερ | μανοῦ.

b) Plaque semblable [h. 0m,64; l. 0m,34]. Dans le même encadrement, une corbeille posée sur un support; au-dessus, une couronne, dont les rubans retombent des deux côtés. Au-dessous, sur la plinthe, l'inscription (fig. 20):

Μάρθας ἄλυ | πε χαῖρε.



Fig. 19.



Fig. 20.

Marthas est peut-être une forme masculine (cf. Ronzevalle, *Revue biblique*, 1903, p. 406, à Djébéil.).

c) Plaque semblable. Dans un encadrement carré, sous un fronton contenant une rouelle où est inscrite une croix [symbole solaire?]: à droite, un aigle éployé; à gauche, une corbeille fermée, sur un socle. Au-dessus, une grande couronne (un éclat à sauté au milieu), dont les rubans pendent à droite et à gauche (2). Au-dessous, l'inscription (fig. 21):

Ζέα ἀγ[α]θὴ ἄ[λυ] | πε χἒρε καὶ
'Ολ[υ | μ]πιὰς ἄλυπε χαῖρε.



Fig. 21.

d) De Bâlkîs provenait aussi une plaque

(1) L'objet légèrement incurvé, formé de feuillage, et auquel sont attachés des rubans qui retombent à droite et à gauche, est une couronne, posée à plat, et dont on ne voit que la moitié en perspective. La comparaison avec les stèles d'Hiérapolis, où la couronne est tenue dans les serres de l'aigle, ne laisse guère subsister de doute à cet égard.

(2) Ce monument a déjà été décrit par Puchstein, *Reise in Nord-Syrien*, p. 399, qui parle de la corbeille comme d'un objet « de la forme d'un om-

de calcaire blanc [h. 0^m,56; l. 0^m 31], qu'on a sciée pour la détacher de quelque sépulcre analogue à ceux que nous avons décrits plus haut: buste de femme, de face; sur la tête une haute coiffure; pendants d'oreille; collier au cou. Au-dessous, l'inscription (*fig.* 22):

Μάμμη ἄλ||υ]πε χαῖρε.



Fig. 22.

Particulièrement intéressante est une pierre tumulaire que M. Chapot a trouvée à Alep en 1902 (1), mais qui y avait été transportée de Biredjik, et provenait donc aussi de Bâlkîs ou de ses environs immédiats. Je transcris la description et reproduis le dessin de M. Chapot:



Fig. 23.

Pierre grossière [0^m,35 sur 0^m,46], décorée d'un bas-relief: Aigle accosté de deux bras humains; les bras sont levés, les mains ouvertes, les doigts écartés, la paume en avant. Au-dessous, l'inscription: Εὐθύμι, Μάρ|ρι (2), οὐδὶς ἀ[θ]άνατος.

Les mains levées qui figurent sur cette stèle, font le geste de la prière: ce sont celles du fidèle qui invoque la protection divine. Ce symbole est figuré assez fréquemment sur les tombeaux (3),

phalos », tandis que Studniczka (*Römische Mitteilungen*, XVI, 1901, p. 277), le prend pour une ruche. La comparaison avec les autres monuments nous révèle sa véritable nature.

(1) *Bull. corr. hell.*, XXXIV, 1902, p. 175, n° 18. La provenance véritable a été indiquée par M. Giron, interprète du consulat de France à Alep, au Père Ronzevalle (op. cit., p. 120, n. 3).

(2) Μάρρι paraît être le syriaque *Mâri* « mon seigneur »; cf. *supra* à Bâlkîs (p. 44) le mot sémitique ἀμμή (on s'attendrait à ἐμμή) employé pour μητήρ.

(3) Cf. Wilhelm, *Jahresh. Inst. Wien*, IV (1901), Beibl. p. 16, n. 12; Deissman, *Licht von Osten*, p. 308. On trouve un autre exemple à Antioche: Förster, *Jahrb. arch. Inst.*, XIII (1898), p. 190, n° 12. Cf. aussi *CIL*. III, 6592; *Rev. instr. publ. en Belgique*, XLI (1898), p. 11; Hicks, *Journ. of Hell. stud.*, XII, p. 229; Kalinka, *Jahresh. Inst. Wien*, I (1898), Beibl. p. 107.

et la supplication, notons-le, s'adresse particulièrement au Soleil (1).

Nous avons obtenu un dessin (fig. 24) d'une pierre tombale qui se trouvait en 1914 à Alexandrette, où elle aurait été apportée de Marash. Si l'on pouvait se fier à cette indication d'origine, celle-ci prouverait l'extension du type de sépulture usité à Zeugma jusqu'au nord de la Commagène. Cette plaque de basalte est divisée par une moulure plate en deux registres. Au-dessus, on voit le buste d'un mari et de son épouse; au-dessous, un aigle tenant, semble-t-il, une couronne dans le bec (2), et à gauche une large corbeille évasée. La pierre ne porte malheureusement aucune inscription.



Fig. 24. — Stèle de Marash?

Toute une série de monuments figurés prouvent donc qu'à Zeugma et peut-être en Commagène, comme à Hiérapolis, l'aigle jouait un rôle important, que nous aurons à définir, dans les croyances sur la vie d'outre-tombe. On notera qu'à Bâlkîs cet aigle est substitué parfois aux bustes des défunts - ceci est sensible surtout dans le grand tombeau - et semble donc prendre la place des morts ou de certains morts. De plus ce symbole appartient sinon exclu-

(1) *Bull. corr. hell.*, 1882, p. 500 [Délos]: Θεογένης... αἴρει τὰς χεῖρας τῷ Ἡλίῳ. Cf. Wilhelm, l. c. et notre *Recueil des inscr. du Pont*, nos 9 et 257.

(2) Cf. notre fig. 10, p. 39 et p. 41, p. 52, n. 1.

sivement (1) du moins généralement aux hommes; pour les femmes, il est presque toujours remplacé par une corbeille, que nous avons signalée une fois aussi à Membidj (p. 40, n° 9). *Il ne faut pas voir dans celle-ci la corbeille à laine qu'on rencontre fréquemment sur les stèles funéraires avec la quenouille, le peigne, le miroir, etc. (2). Si ce panier était un objet domestique, que signifierait la couronne qui le surmonte? Voudra-t-on aussi* considérer l'aigle qui l'accompagne, comme un oiseau apprivoisé, avec lequel le défunt se distrayait durant sa vie? La corbeille doit avoir ici une autre signification. Nous serons plutôt tentés d'y reconnaître la ciste mystique si souvent reproduite par l'art antique, et qui était un élément essentiel des cérémonies secrètes dans plusieurs cultes orientaux (3). Mais nous n'entreprendrons pas d'élucider cette question accessoire. Poursuivons l'examen des bas-reliefs funéraires où apparaît l'aigle symbolique.



Fig. 25. — Stèle de Smâlik.

Dans toute la Syrie, nous l'avons dit, et jusque dans la province d'Arabie, on retrouve l'aigle figuré sur les tombeaux, mais il occupe une place moins prédominante et moins significative que dans le groupe de monuments que nous venons d'énumérer. Parfois l'oiseau, les ailes éployées, occupe le fronton de la stèle

(1) Cf. *supra* p. 46, fig. 20 et le monument d'Alep décrit d'après Ronzevalle, *infra*, p. 52, n. 1.

(2) Nous nous bornons à renvoyer ici à notre *Recueil des inscriptions du Pont*, note au n° 30.

(3) Cf. Lenormant dans Saglio, *Dictionn. antiq.*, s. v. « Cista mystica », t. I, p. 1205, ss. Deubner dans Hastings, *Encyclop. of Religion*, s. v. « Basket ». On serait tenté de croire que la corbeille sacrée, qui appartenait à plusieurs déesses, comme Déméter, Hélène (cf. Gruppe, *Griech Mythol.*, p. 163), est ici l'emblème de la divinité lunaire, comme l'aigle l'est du soleil.

funéraire au-dessus des bustes des défunts. Nous en donnerons un exemple d'après un dessin que nous avons pris près du village de Smâlik, à une lieue environ à l'ouest des ruines de Cyrrhus (fig. 25).

Plaque de calcaire [h. 0^m,94; l. 0^m, 62; ép. 0^m,27] brisée à la partie inférieure. Au centre, buste d'une femme et d'un homme. Au-dessus, aigle dans un fronton. Plus bas, sur la moulure, l'inscription: T. Αἰ[λι(ος)] Μαρν[ᾶς?] | Μάρᾳ μνήμ|ης χάριν. Plus bas, partie supérieure de deux bustes mutilés.

Ailleurs c'est le fronton des mausolées qui est décoré de la même figure de l'aigle éployé (1), ou bien celui-ci est sculpté au-dessus de l'entrée des grottes ayant servi de sépulture (2), ou bien encore on le voit ouvrir largement ses ailes sur la cuve des sarcophages (3). Je n'examinerai pas en détail toute cette série de monuments, dont l'aire de dispersion est très vaste et où des raisons très diverses peuvent avoir inspiré le choix de l'aigle comme motif de décoration sépulcrale. Si ce rapace prend place dans le fronton ou au-dessus de la porte du tombeau, c'est peut-être à

(1) M. Clermont-Ganneau, *Archeological researches in Palestine*, 1896, I, p. 355, a publié un dessin d'un tombeau monumental trouvé près de Lydda et dont le fronton est occupé par l'aigle éployé. Cf. le mausolée d'Oumm-el-Qanâtir dans le Jaulân, mentionné par Ronzevalle, p. 126.

(2) Ainsi à Chalcis (signalé déjà par Pococke; cf. Ronzevalle, p. 124); à Yabroûd (*ibid.* p. 124, n. 2); en Nabatène, à Pétra (Brünnow et von Domaszewski, *Die Provinz Arabia*, t. I, Strasbourg, 1904, p. 170, pl. II), et à Médaïn-Saleh; cf. Jaussen et Savignac, *Mission en Arabie*, I, Paris, 1909, p. 325 ss., 345 ss., 369 ss. Les deux explorateurs qui ont dit (pp. 400 ss.) du symbole de l'aigle chez les Arabes à peu près tout ce qu'on en peut savoir, font remarquer qu'il est beaucoup plus fréquent dans le sud de la Nabatène qu'à Pétra, ce qui rend difficile de croire qu'il ait été importé de Syrie. Voyez cependant sur ce point Dussaud, *Journal des Savants*, 1910, p. 472, et Ronzevalle, l. c., p. 164.

(3) A Kefr-'Aqîq (Émésène), sarcophage décrit par le Père Lammens, *Musée belge*, IV, 1900, p. 289; cf. Ronzevalle, p. 125. De même en Palestine, cf. Ronzevalle, l. c. p. 222 [106*]. — MM. Fossey et Perdrizet (*Bull. corr. hell.*, 1897, p. 72), décrivent une stèle de Burj-el-Qaé, près de Homs, où se voit « un cavalier armé d'un bouclier rond et de la lance; un oiseau, peut-être un aigle, est perché sur son épaule ». Ne serait-ce pas plutôt un faucon, dont ce guerrier se serait servi pour ses chasses?

l'imitation des temples, dont les tympans ou les linteaux sont fréquemment ornés de la figure de cet oiseau, consacré aux Baals comme à Zeus (1). Sur les sépultures des soldats, ce pourrait être l'aigle romaine, signe de vaillance, et sur celles des chefs, un emblème de puissance ou de majesté (2). Ailleurs on pourrait lui attribuer une valeur prophylactique et le regarder comme un *apotropaïon*, ailleurs être frappé surtout de l'intention décorative de l'artiste qui l'a sculpté (3). Toutes ces raisons ont pu s'ajouter à la signification religieuse de cet emblème et contribuer avec elle à en assurer la diffusion. Mais que l'aigle funéraire fût un simple motif d'ornementation sur les tombeaux d'Hiérapolis et de Zeugma, c'est ce que personne ne sera tenté d'admettre (4). Il s'y répète d'une manière constante, et il n'est pas ici l'accessoire mais le principal, car il occupe souvent tout le champ de la stèle et il y remplace, comme on le voit clairement dans la grande sépulture de Bâlkîs, l'image même du mort. Supposera-t-on que les habitants du pays répétaient indéfiniment, sans y rien comprendre, comme une formule vide de sens, un type traditionnel de la sculpture funéraire? Mais qui ne voit combien une telle incompréhension est peu vraisemblable dans une « ville sainte », où la religion était constamment interprétée par des théologiens. La

(1) Des exemples ont été réunis par Ronzevalle, p. 128 ss. — Aigle et tête de cheval sur un ex-voto consacré au dieu Turmasgada; (Stuart Jones, *Sculptures of the Museo Capitolino*, p. 60, n° 27; cf. *CIL.* VI, 30950 *a*; III, 8027). Quatre aigles décorant les angles d'un autel dans le Haurân (*Princeton Univ.; Archaeol. exped. to Syria*, III, Sect. A, part. 2. Haurân, n° 195, à El-Gâniyeh). On sait qu'Hérode fit placer un grand aigle d'or sur le portail du temple de Jérusalem (Josèphe, *Ant. Iud.*, XVII, 6, 2, § 151; *Bell. Iud.*, I, 33, 2, § 650). On l'a retrouvé sur des synagogues de Galilée (Ronzevalle, p. 137, cf. 223). Sur l'aigle consacré au Θεὸς Ὕψιστος des judaïsants, cf. *Musée du Cinquantenaire, Catal. monum. lapidaires*, 2e éd., p. 67, n° 54. Cf. *infra* p. 59.

(2) Cf. *infra*, p. 88, ce qui est dit de la tombe d'Aristomène et p. 114 sur l'aigle monétaire.

(3) Cf. Ronzevalle, p. 139 ss., 225.

(4) Le Père Ronzevalle lui-même le reconnaît (p. 152).

décoration des tombeaux d'Hiérapolis est, comme chez tous les peuples civilisés, mais là certainement plus qu'ailleurs, inspirée par les croyances eschatologiques enseignées par le clergé et acceptées par les fidèles. Pour expliquer sa signification, il faut partir des doctrines sur la vie future que nous savons avoir eu cours dans les temples syriens sous l'Empire romain.

Mais auparavant il convient de rapprocher du *groupe d'Hiérapolis-Zeugma, certains autres monuments, qui nous mettront sur la voie de leur interprétation commune.*

Sur les tombeaux que nous avons décrits, l'aigle, déployant *ses ailes pour prendre son essor, va évidemment s'envoler vers le ciel.* C'est ce que montrent mieux encore d'autres sculptures où l'on voit l'oiseau stéphanophore planant au-dessus de la figure des défunts (1) ou bien représenté au plafond d'une grotte sépulcrale, le sommet du caveau figurant ici le firmament (2). On se demande donc ce qu'il doit porter ou annoncer aux dieux célestes.

Il apparaît souvent très clairement que l'aigle est mis en relation étroite avec le mort enseveli dans le tombeau. Une sépulture célèbre trouvée à Marissa dans le sud de la Palestine (3), mais

(1) A Raqqa. Je ne connais cette stèle, transportée à Alep, que par la description de Ronzevalle, p. 123: « Au centre est figurée une femme la tête couverte d'un voile; au-dessus, plane un aigle, tenant une couronne dans son bec; au-dessous, un lion s'élance sur un objet peut-être un vase ». Cette curieuse plaque tumulaire mériterait d'être publiée. Le groupe du lion et du vase est bien connu par les bas-reliefs mithriaques comme emblème du feu et de l'eau, éléments opposés; cf. *Monum. myst. de Mithra*, t. I, p. 100 ss. et *infra*, p. 70 n. 2; 104, n. 1.

(2) A Ma'loûla, grotte décrite d'après Ouspensky (*Bulletin de l'Institut Russe de Constantinople*, t. VII, p. 107 ss.) par Ronzevalle, p. 125: « Au plafond de la grotte... bel aigle, aux ailes éployées, la tête tournée à gauche et une couronne au bec; une seconde couronne se remarque de l'autre côté de la tête ». — Sur le symbolisme qui voit dans la voûte des grottes sacrées ou des temples une image du ciel, cf. mes *Monuments myst. de Mithra*, t. I, p. 198, n. 5, et *infra*, p. 77, n. 2; p. 94.

(3) Peters et Thiersch, *Painted tombs in the necropolis of Marissa* (Pal. Explor. Fund), 1905; cf. *Jahrb. des Instit.*, 1908, *Archaeol. Anzeiger*, p. 409.

qui est en réalité phénicienne, puisqu'elle était celle de gens de Sidon hellénisés, offre à cet égard un intérêt particulier à cause de sa date. Elle remonte en effet à la fin du III[e] siècle av. J. C. et elle est par conséquent le plus ancien monument où apparaisse l'aigle funéraire sur le sol de la Syrie, prise au sens le plus large. Au fond de la salle principale, une grande niche contient une large couche et les *loculi*, où étaient déposés les restes des défunts. Le bord extérieur de la niche est décoré de deux aigles, peints en rouge (1), qui sont perchés, les ailes éployées, sur des guirlandes. Au-dessous, des trépieds supportent des vases dont s'échappent des flammes, allusion au culte rendu aux morts divinisés (2).

Le rapport intime établi entre l'aigle et le mort apparaît plus clairement encore sur les tessères funéraires, trouvées en grand nombre à Palmyre et qui paraissent avoir été distribuées le jour des funérailles aux parents et amis qui y assistaient. On y voit à plusieurs reprises le défunt étendu sur sa couche et au-dessus de lui un aigle, qui parfois tient une palme dans ses serres et porte une couronne « qu'il semble presque poser sur la tête du personnage couché » (3). A Qâtoûrâ, dans le Djébel-Halaka à l'ouest d'Alep, la tombe rupestre d'un vétéran de la VIII[e] légion, depuis longtemps signalée, a été soigneusement décrite en 1899

(1) Cette couleur désignerait l'aigle comme oiseau sacré; cf. Deubner; op. cit., p. 2, n. 4. Sur l'origine de cette décoration, cf. *infra*, p. 113.

(2) Cf. *infra*, p. 87, n. 3 (bas-relief de Copenhague).

(3) Vogüé, *Inscriptions sémitiques*, p. 78, n° 127; cf. Ronzevalle, p. 150. Dussaud (*Notes*, p. 165) a bien expliqué la signification de l'oiseau. Sur une autre tessère (Vogüé, p. 82, n° 135), on lit l'inscription: « Soleil notre seigneur suprême » sous un aigle, de face, les ailes éployées. Le Père Ronzevalle objecte que sur une autre tessère (Lidzbarski, *Ephem. für Semit. Epigraphik*, III, pl. V, n° 1) on voit, au lieu du Soleil ou de l'aigle, un dieu lunaire avec le croissant. Mais je n'aperçois pas la portée de l'argument, car, dans les doctrines païennes sur l'eschatologie sidérale, la Lune a une fonction à peu près aussi importante que celle attribuée au Soleil. Cf. p. 63, n. 1.

par M. Prentice (1): elle paraît dater du IIIe siècle ap. J. C. « Au-dessus du vestibule, dit l'auteur, taillée en relief dans la roche vive, il y a une figure étendue sur une couche et, au-dessus de cette figure, un aigle avec les ailes éployées. Ces sculptures sont exécutées dans une sorte de niche creusée dans le roc » (2).



Fig. 26. — Tombeau de Frikyâ.

(1) *CIG.*, 4452 = Waddington, 2699 - *CIL.*, III, 191. Prentice, *American expedition to Syria*, III, *Greek inscriptions*, 1908, p. 127, n° 111. « On trouvera une bonne reproduction du monument dans l'ouvrage du père M. Jullien, *Sinaï et Syrie*, p. 66 » (Ronzevalle, p. 142).

(2) Je serais tenté de rapprocher de ce monument un autre tombeau rupestre, découvert par M. Pognon à Karakeupru, dans la région d'Édesse (*Inscriptions sémitiques*, 1907, p. 182 et pl. IX). Au-dessus des images des défunts, à demi couchés sur un lit, on voit « la figure d'une divinité ailée », selon M. Pognon. Mais en consultant l'excellente phototypie de son ouvrage, je crois plutôt reconnaître dans cette figure mutilée un aigle, qui peut-être portait quelque attribut. Cependant cette interprétation est contredite par le Père Ronzevalle (p. 142), et j'écarte donc le monument comme douteux. La divinité ailée pourrait être une Victoire; cf. *infra*, p. 55, p. 64.

Plus important encore pour la solution du problème qui nous intéresse est un autre hypogée, découvert en 1899 à Frikyâ, au centre du Djébel-Rîhâ, non loin d'Apamée (fig. 26) (1). On y trouve en effet développé et complété le symbolisme dont les monuments précédents ne nous donnaient pour ainsi dire qu'une image en raccourci. Au-dessus de l'orifice du sépulcre, au milieu du cintre et taillé dans le roc qui surmonte l'entrée, est sculpté un buste - évidemment celui du défunt - dans une couronne de feuillage. Immédiatement au-dessous, vole un aigle, dont la tête, qui faisait saillie à l'extérieur, est brisée, mais dont le corps est resté acchroché à la voûte du caveau (2). A gauche, une Victoire ailée tient à deux mains une couronne qu'elle tend vers le personnage du centre. A droite, une large figure ronde ne peut guère être qu'un masque du Soleil (3). Si nous devions interpréter isolément cette singulière composition, nous dirions que le mort, couronné par la Victoire, est porté au ciel par un aigle sous la

(1) D'après Butler, *American Expedition to Syrie*, II (Architecture), 1904, p. 278 ss.

(2) Disposition semblable à celle du temple de Sï'a, dans le Haurân, où un aigle est sculpté sur le soffite de l'architrave les ailes éployées, la tête faisant saillie en avant de la façade sous le disque solaire; cf. Dussaud, *Notes*, p. 22, fig. 8, d'après Vogüé, *Syrie centrale*, I, p. 34, pl. 3; cf. *infra*, p. 80, n. 2.

(3) Butler, *A large round face, like the face of the Sun, not a Medusa type, nor with the attributes of the Gorgon's head, but a bland smiling countenance.* A l'intérieur du tombeau on voit au fond, au-dessus du sarcophage, les bustes d'Hélios et de Séléné; à gauche, Athéna, Hermès (le dieu psychopompe) et une figure féminine; à droite, Dionysos (le dieu des mystères) et un personnage assis. Malgré le témoignage de Butler, le Père Ronzevalle (p. 146) veut voir dans le masque de droite une tête de Gorgone; je n'y reconnais aucun des caractères qui distinguent d'ordinaire celle-ci, ni les traits grimaçants, ni les serpents. Mais en supposant que notre contradicteur eût raison, le reste de notre interprétation subsisterait et il peut nous suffire pour notre démonstration. — La Gorgone serait un symbole lunaire, cf. Saglio Pottier s. v. *Zodiacus*, p. 1057, et la tessère palmyrénienne signalée plus haut, p. 53, n. 3. — Comparer le masque sculpté au sommet de la stèle de Carnuntum publiée *infra*, p. 70.

protection du Soleil. Nous pourrons confirmer cette explication, encore hypothétique, en recourant à des arguments d'un autre ordre.

*
* *

Pourquoi les fidèles de la déesse d'Hiérapolis et en général les populations de la Syrie avaient-elles adopté l'aigle comme symbole funéraire? Il est manifeste que ses fonctions eschatologiques ne dérivent pas de la mythologie hellénique, où l'oiseau de Zeus ne s'occupe point des morts, mais bien de la religion indigène. L'emploi de l'aigle comme symbole sépulcral d'immortalité est probablement fort ancien en Syrie, même si l'on admet qu'il y a été primitivement importé de Chaldée, d'Égypte ou d'Asie Mineure (1). L'*immotus Oriens* aurait-il innové en une matière où les rites et les usages sont plus qu'en toute autre tenaces?

Peut-être à l'origine l'aigle était-il l'âme même du mort. On sait combien a été répandue chez tous les peuples du bassin oriental de la Méditerranée l'idée que l'essence ou l'être qui animait l'homme, s'échappait du cadavre sous la forme d'un oiseau, surtout d'un oiseau de proie, car l'âme pour ne pas périr, doit se nourrir de sang, principe de vie (2). On comprendrait ainsi pourquoi à Bâlkîs l'aigle éployé ait été *substitué* aux bustes des défunts (p. 42): il en est l'équivalent, si c'est sous cette forme que les morts mènent une existence nouvelle. Dans certains mystères orientaux on trouve un grade de l'aigle (ἀετός) (3): un déguisement y donnait

(1) Nous dirons quelques mots en appendice de cette question d'origine encore fort obscure et dont la solution est incertaine. Elle importe peu pour qui s'occupe des croyances de l'époque romaine.

(2) Weicker, *Der Seelenvogel in der alten Literatur und Kunst*, Leipsig, 1902.

(3) Dans les mystères de Mithra – c'est-à-dire du Soleil – en Orient (Porph., *De abstin.*, IV, 16). L'explication donnée par les théologiens de ces noms d'animaux imposés aux mystes (lions, corbeaux, aigles, éperviers) c'est que τὰς ἀνθρωπίνας ψυχὰς παντοδάποις περιέχεσθαι σώμασι λέγουσιν. Cf. les ins-

aux initiés l'apparence de celui-ci, peut-être pour rappeler l'immortalité qui leur était réservée. Mais c'étaient là des survivances religieuses; à l'époque romaine, depuis longtemps on concevait l'âme sous une forme moins matérielle, et les prêtres d'Hiérapolis n'ont certainement pas assigné comme fin à l'existence humaine et comme récompense d'une vie pieuse la joie d'être métamorphosé en un rapace.

Peut-être aussi le souvenir de quelque vieux mythe analogue à celui d'Étana, que nous aurons à rappeler plus bas (p. 82), est il ici intervenu. Les gens pieux auraient obtenu la même faveur que le héros de la fable, le premier des mortels qui eût pénétré dans les demeures des dieux célestes. Mais on n'a aucune preuve qu'en Syrie cette légende ait été très accréditée, et certainement les idées sur la vie future que prônait sous l'Empire le clergé des temples sémitiques, n'avaient pas pour source une simple exégèse mythologique ou de vieilles croyances populaires. Elles faisaient partie d'un système théologique savamment construit. La persistence d'un article de foi a souvent des motifs très différents de ceux qui l'ont inspiré dans le principe.

L'aigle était en Syrie l'oiseau du Soleil. Pourquoi lui avait-il été consacré? Il est difficile de le savoir. Les Orientaux, à l'exemple des Égyptiens, représentaient souvent le soleil sous la forme d'un disque ailé, et sans doute se le figuraient ils alors comme un oiseau gigantesque volant à travers l'espace. Le plus robuste des habitants de l'air, celui qui plane au-dessus des nuées, a pu être aisément rapproché du plus grand des corps célestes (1). Peut-être

criptions reproduites *Monum. myst. de Mithra*, II, p. 172, n° 549 (l'interprétation proposée par Rohde, dont j'ai douté, a été rendue très probable par la découverte à Isbarta d'un bas-relief mithriaque). — Dans sa *Mithrasliturgie* (2e éd. p. 2; cf. p. 54), Dieterich à lu au début: ὅπως αἰητὸς (ms. αιητης) οὐρανὸν βαίνω, « ich, ein Adler, den Himmel beschreite », mais la correction est douteuse. Cf. *infra*, p. 89.

(1) Dussaud (*Notes*, p. 15 ss.) et Ronzevalle (pp. 128, 139 ss.) ont prouvé clairemente que l'aigle est substitué au disque solaire. Cf. Malachie,

aussi la fable, partout répétée dans l'antiquité, que, seul de tous les animaux, l'aigle peut fixer son regard sur le soleil et qu'il éprouve la légitimité de ses petits en les exposant à ses rayons (1), a-t-elle suffi à faire établir un rapport d'affinité ou même de filiation (2) entre lui et l'astre resplendissant. Il se pourrait encore que l'aigle, « porteur de feu » (πυρφόρος), ne fût pas seulement celui qui tient le foudre et qui fond du haut des nuées avec la rapidité de l'éclair, mais qu'on l'ait regardé aussi comme le bienfaiteur qui avait dérobé une étincelle au soleil pour l'apporter aux hommes et allumer leurs foyers terrestres (3).

IV, 2 : Καὶ ἀνατελεῖ ὑμῖν τοῖς φοβουμένοις τὸ ὄνομά μου ἥλιος δικαιοσύνης καὶ ἴασις ἐν ταῖς πτέρυξιν αὐτοῦ. — Plusieurs fables orientales parlent d'un oiseau qui précède le soleil dans sa course diurne, et qui à l'origine était sans doute identique avec lui. Ainsi dans l'Apocalypse de Baruch, le soleil est sur un char, mais devant lui vole un oiseau qui déployant ses ailes recueille ses rayons flamboyants (πυριμόρφους) (*Apoc. Bar.* éd. Robinson, p. 88, et les notes, p. LXV ss.; cf. Kautsch, *Apokryphen des A. T.*, II, p. 446). Dans les Cyranides [ou Koïranides], Héliodromos (le nom ne se trouve que dans les cultes orientaux) est un oiseau de l'Inde, qui suit le cours du soleil de l'Orient à l'Occident et qui ne vit qu'un an (Mély et Ruelle, *Les lapidaires grecs*, II, p. 89).

(1) Les textes sont réunis par Keller, *Tiere des Altertums*, p. 253; Thomson, *Greek birds*, 1895, p. 6; Pauly-Wissowa, *Realenc.* s. v. « Adler »; cf. Tertullien, *De anima*, c. 8. Augustin, *De morib. Manichaeorum*, II, 8 (p. 1351 Migne) dit encore: « Sol aquilarum oculos vegetat, nostros sauciat ». — Pour comprendre l'importance religieuse de cette tradition, il faut se rappeler que dans le culte sidéral, l'œil est l'organe admirable qui met les habitants de la terre en rapport avec les dieux; cf. mon *Mysticisme astral* (*Comptes rendus Acad. de Belgique*, 1909, p. 263). — Le pseudo-Denys l'Aréopagite, un auteur syrien, donne de cette faculté supposée de l'aigle, symbole des anges, une interprétation mystique: Τὸ πρὸς τὴν ἄφθονον καὶ πολύφωτον ἀκτῖνα τῆς θεαρχικῆς ἡλιοβολίας ἐν ταῖς τῶν ὀπτικῶν δυνάμεων ἀνατάσεσιν ἀκλινῶς θεωρητικόν (*De Cael. hierarch.*, XV, 8, *P. G.* III, p. 388; cf. p. 362).

(2) Salomon Reinach, *Aetos-Prometheus* dans *Cultes, mythes et religions*, III, p. 80 ss.

(3) Salomon Reinach (l. c., p. 83) a réuni à ce propos diverses traditions qui font voler le feu au soleil par quelque oiseau. Cf. Usener, *Keraunos* (Rhein. Mus., LX), 1905, p. 25. = *Kleine Schriften*, t. IV, p. 492 s.

Quoiqu'il en soit de ces hypothèses, un fait est certain: c'est que dans certains cultes sémitiques l'aigle fut regardé comme le serviteur ou l'incarnation du Soleil. Le roi des oiseaux était mis en relation avec l'astre-roi (1). Lorsque sous les Séleucides les Baals, dieux solaires, furent assimilés au Zeus hellénique, l'aigle leur appartint à un double titre (2). M. Dussaud a réuni des preuves convaincantes pour établir que dans le symbolisme religieux de la Syrie l'aigle représente le Soleil, et il serait aisé d'en accroître le nombre (3). Je mentionnerai seulement un bronze qui a été trouvé précisément dans la même région que nos monuments funéraires, à Nizib entre Aïntab et Bâlkis: c'est un aigle, les ailes ouvertes, dont le socle porte l'inscription significative ΗΛΙΟΣ (4). Bien plus, un texte décisif établit qu'à Hiérapolis même l'inter-

(1) Aigle, roi des oiseaux, cf. *Thes. ling. lat.*, s. v. « Aquila », col. 369, 29 ss. Soleil, βασιλεὺς Ἥλιος, cf. ma *Théologie solaire*, p. 453, n. 1 [*infra*, p. 61, n. 3].

(2) Dussaud, *Notes de myth. syr.*, p. 15 ss. L'aigle figure sur les monuments des « Zeus » syriens: Dolichénus, Héliopolitanus, Élagabal, Malachbel. Nous n'énumérerons pas ici cette série de représentations. Mais il est intéressant de noter que l'aigle tenant une couronne n'apparaît pas seulement sur les tombeaux d'Hiérapolis, mais aussi sur les monnaies de la cité à l'époque impériale [Caracalla, Diaduménien]. Il est parfois accompagné d'un lion et d'une étoile. C'est le lion d'Atargatis avec l'aigle d'Hadad (cf. Warwick Wroth, *Catal. of Greek coins, Galatia and Syria*, p. 143 et pl. XVII, et *infra* p. 60). Mais il ne faudrait pas vouloir trop préciser la signification religieuse de ce type monétaire, qui a été emprunté par Hiérapolis à Antioche, où le même aigle rappelle la légende de la fondation de la ville (*infra*, p. 85 , n. 2); cf. appendice, p. 114.

(3) Au sommet d'une plaque de bronze de Jupiter Dolichénus, à l'endroit où l'on attendrait le buste d'Hélios, répondant à Séléné, qui occupe l'autre face, on voit un aigle (Münsterberg, *Jahresh. Inst. Wien*, XI, 1908, p. 229, fig. 99 et pl. VII). Sur certains monuments mithriaques, notamment sur un bas-relief trouvé à Sidon (De Ridder, *Cat. coll. de Clercq*, t. IV, *Les marbres*, pl. XIX), au corbeau, messager du soleil, est adjoint un aigle (*Monum. myst. de Mithra*, I, p. 194). Un aigle (= Soleil) est uni à un croissant sur un bronze d'Herculanum (*Rev. archéol.* 1900, II, p. 235).

(4) Dussaud, l. c. p. 23, fig. 9; cf. *CIL.* VI, 708: « Aquilam Soli Alagabalo ». Aigle d'Élagabal portant la couronne; cf. Studniczka, *Röm. Mitt.* XVI, 1901, p. 274 ss.

prétation théologique des images sacrées du temple s'accordait avec la croyance populaire dont nos monuments funéraires sont l'expression. Il s'y trouvait une statue tout orientale d'un Apollon barbu, et à côté de ce dieu solaire des aigles prenant leur essor. *Macrobe, dont la source est ici le syrien Jamblique, nous apprend « qu'à cause de la rapidité très élevée de leur vol, ils montrent la hauteur du soleil » (1). Nous savons d'ailleurs par Lucien que des aigles vivaient en liberté parmi les animaux sacrés nourris dans le parvis du sanctuaire (2).*

Le texte de Macrobe pourrait être illustré à l'aide d'une intaille dont M. Henry Marcopoli a eu l'amabilité de m'envoyer d'Alep une empreinte. Nous en reproduisons la représentation agrandie au double (fig. 27). On y voit un Baal inconnu, portant sur la main gauche le globe, et tenant appuyée contre l'épaule droite une corne d'abondance. Il paraît être vêtu, comme le Jupiter Dolichénus, du costume militaire et avoir sur la tête un casque à haut cimier. A ses pieds, est placé un autel flamboyant. De chaque côté, comme auprès de l'Apollon d'Hiérapolis, deux aigles tenant dans le bec une couronne, ouvrent les ailes pour s'envoler.



Fig. 27.

Un sculpteur d'une époque inconnue a donné à cette association d'idées une expression vraiment artistique. Sur un disque de bronze du musée de Bruxelles (fig. 28), on voit un aigle saisissant dans ses serres et dans son bec crochu le corps d'un serpent, qui se mord la queue - un symbole connu de l'éternité. Sur les ailes puissantes du roi des airs, repose un masque de

(1) Macrobe, *Sat.*, I, XVII, 67-69 : « Hieropolitani, qui sunt gentis Assyriorum, omnes solis effectus atque virtutes ad unius simulacri barbati speciem redigunt, eumque Apollinem appellant... Aquilae propter exprimunt instar volatus... Aquilae propter altissimam velocitatem volatus altitudinem solis ostendunt ».

(2) Luc. *De deâ Syria*, 41. Sur l'aigle employé comme type monétaire à Hiéropolis, cf. *supra* p. 59, n. 2.

Zeus, couronné de chêne. Sa longue chevelure flottante, sa barbe que semble agiter en l'élargissant un souffle rapide, se confondent presque avec les longues plumes de l'oiseau, qui forment autour de son visage divin comme une irradiation lumineuse (1).

Or, des théories qui ont pour auteur les « Chaldéens », c'est-à-dire les prêtres astrologues des temples sémitiques, et qui se répandirent en Syrie au plus tard à l'époque des Séleucides (2), enseignaient que les âmes, descendues du Soleil, devaient y remonter après la mort. Elles étaient, suivant ce système, des essences ignées que l'astre incandescent, par une suite d'émissions et d'absorptions, envoyait à la naissance dans les corps qu'il appelait à la vie et ramenait après le décès dans son sein. Certains théologiens enseignaient que ces âmes ou du moins leur partie raisonnable, se résolvaient dans le foyer divin, qui était la source de toute intelligence(3).



Fig. 28.

(1) J'ai publié ce bronze *Festschrift für Otto Benndorf*, 1898, p. 291 ss. L'aigle tient bien le corps du reptile dans son bec, comme je m'en suis assuré en examinant de nouveau le bronze. Comparer avec cette représentation la description de l'Apocalypse de Baruch citée plus haut (p. 57, n. 1): l'oiseau du soleil recueille les rayons sur ses ailes. Siméon de Thessalonique dit encore que dans l'ordination des évêques l'aigle « aux ailes lumineuses » symbolise la grâce (Migne, *P. G.*, CLV, col. 408).

(2) J'ai exposé ces théories dans ma *Théologie solaire du paganisme* (*Mém. Acad. Inscr.* t. XII), 1909, p. 464 ss.; cf. *Astrology and religion in antiquity*, 1912, p. 183 ss.

(3) Le plus ancien exposé de cette doctrine se trouve dans Plutarque (*De facie in orbe lunae*, 26 ss.), qui l'emprunte sans doute à Posidonius d'Apamée par l'intermédiaire d'un certain Démétrius de Tarse; cf. *Théologie*

Suivant d'autres, le soleil n'était pour elles qu'une étape dans leur ascension vers la sphère des étoiles fixes ou même vers l'au delà. Le paradis des bienheureux s'est déplacé avec le siège de la divinité, que les uns situaient dans l'astre qui est la cause de la chaleur et de la vie dans l'univers, tandis que les autres le transportaient au delà du cercle extrême du monde. Mais malgré ces variations secondaires de doctrine, le pouvoir exercé par le soleil sur la destinée des âmes était sous l'Empire un dogme généralement accepté.

Donnons à ces idées une forme mythologique: l'aigle, consacré au Soleil, sera le messager qui lui rapportera les âmes libérées des corps, qui les tenaient captives ici-bas. Par l'intermédiaire de cet oiseau de haut vol, le ciel communiquera avec la terre. De toutes les âmes, celles des monarques sont les plus certaines de remonter vers l'astre-roi auquel elles sont unies par une relation mystique (1), et l'aigle est d'autant plus désigné pour les y porter qu'il est l'animal sacré de plusieurs familles souveraines (2). Mais tous les mortels qui l'ont mérité par leur piété, ont l'espoir d'obtenir la même apothéose. Une représentation caractéristique, qui orne les soffites de plusieurs grands temples de Syrie, notamment de celui de Baalbek, par excellence la ville du Soleil (*Heliopolis*), prouve l'importance qu'on y attachait à ces croyances eschatologiques: l'aigle éployé, parfois accompagné de Phosphoros et d'Hespéros, étoiles du matin et

solaire, pp. 464, 465 ss. Voir aussi p. ex. Dracontius, *Romulea*, 538 (p. 194; Vollmer): « Sol persice Mithra, accipe, Sol radians, animas, Tu corpora, Luna », et 503: « [Sol] Ipse pias animas mittis et claudis in aevum Orbe tuo ».

(1) *Monum. myst. de Mithra*, I, p. 289 ss. L'idée que les Pharaons allaient après leur mort s'absorber dans le soleil était déjà repandue dans l'ancienne Égypte (cf. *infra*, p. 110 ss.), et nous verrons (p. 73) que, suivant la légende, après que l'aigle eût emporté au ciel l'image d'Alexandre, les Perses voulurent adorer celui-ci comme dieu solaire (Mithra).

(2) Cf. *infra*, p. 85.

du soir, tient dans ses serres le caducée de Mercure, qui rappelle son rôle de psychopompe (1).

L'écho de ces croyances païennes se répercute même dans la littérature chrétienne d'Orient. Dans les *Actes d'André et de Mathieu*, qui remontent à un ouvrage gnostique du II[e] siècle, les disciples des deux apôtres racontent leur voyage au séjour des élus : « Nous fûmes saisis d'un profond sommeil et des aigles descendirent des cieux et enlevèrent nos âmes et les conduisirent au paradis céleste et nous y vîmes de grandes merveilles ». Puis, au moment de leur réveil, leurs âmes furent rapportées dans leurs corps par les mêmes messagers célestes (2).

Un examen attentif des écrivains syriaques ferait certainement retrouver d'autres traces d'une croyance qui dut être très répandue dans les pays sémitiques au déclin du paganisme (3).



L'aigle des tombes d'Hiérapolis tient une couronne dans ses serres (fig. 1-2) ou dans son bec (fig. 1), comme il le fait aussi à

(1) Perdrizet, *Revue ét. anciennes*, 1901, p. 262 ss.; Dussaud, *Notes*, p. 11 ss. Comparer les tessères palmyréniennes décrites p. 53, n. 3. Dans le mythe déjà cité de Plutarque, celui-ci fait observer que Ἑρμῆς Οὐράνιος σύνοικός ἐστι τῆς Φερσεφόνης, c'est-à-dire de la Lune, laquelle sépare de l'âme le Νοῦς, qui monte vers le Soleil (*De facie in orbe Lunae*, 28, p. 943 B).

(2) *Acta Andreae et Matthiae* c. 17 dans Lipsius et Bonnet, *Acta Apostol. apocrypha*, 1891, t. II, p. 85 s.: Εἰλκύσθημεν ὑπὸ ὕπνου βαρυτάτου καὶ κατῆλθον ἐκ τῶν οὐράνων ἀετοὶ καὶ ἦραν τὰς ψυχὰς ἡμῶν καὶ ἀπήγαγον ἐν τῷ παραδείσῳ τῷ ἐν τῷ οὐρανῷ καὶ εἴδομεν μεγάλα θαύμασια. Suit la description du paradis. Puis avant le réveil des dormeurs, les aigles ἤνεγκαν τὰς ψυχὰς ἡμῶν ἐν τῷ σώματι ἡμῶν. Cf. aussi le passage de l'*Assomption de Moïse* cité p. 74, n. 2.

(3) Cf. *supra*, p. 57, n. 1; 61, n. 1. — Même aujourd'hui, le symbolisme antique n'a pas disparu sans retour. Le sceau de l'Académie de Berlin représente l'aigle de Brandebourg s'envolant vers la constellation du même nom avec la devise : *Cognata ad sidera tendit*, et Leibniz, qui imagina cette composition, déclare qu'elle a un sens caché : L'aigle est l'emblème de l'esprit humain qui, né du ciel, retourne à son lieu d'origine; cf. Diels, *Sitzungsb. Akad. Berlin*, 30 juin 1904, p. 990.

Marash (fig. 24); à Zeugma, une couronne est posée au-dessus de l'aigle et de la ciste mystique (1); à Raqqa, l'aigle stéphanophore plane au-dessus du buste de la morte; à Ma'loûla, il est sculpté au plafond de la grotte sépulcrale; à Palmyre, il s'approche de la tête du personnage couché (2); à Frikyâ, une Victoire

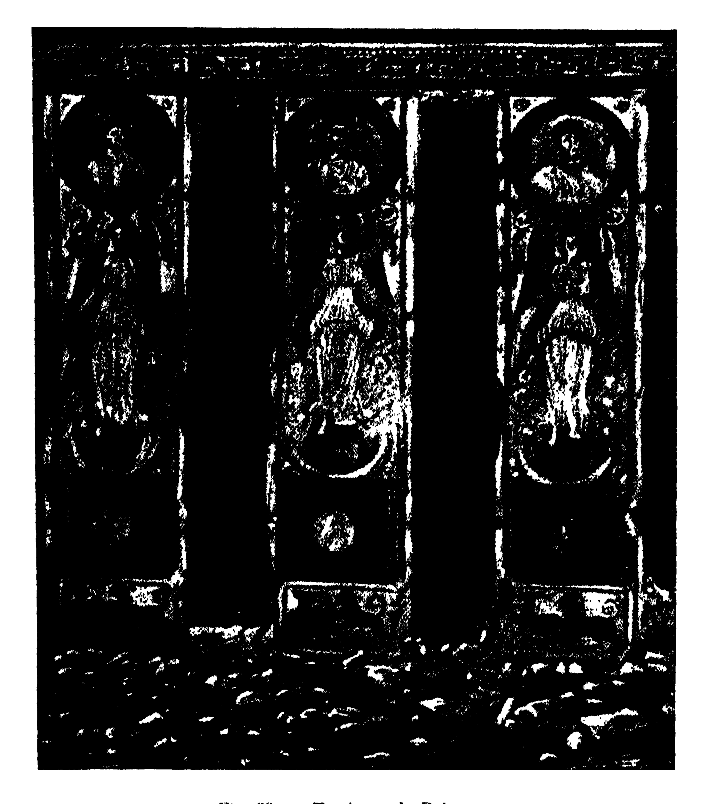


Fig. 29. — Tombeau de Palmyre.

vient couronner le buste du défunt porté par un aigle (fig. 26). Nous signalerons des motifs analogues dans les représentations de l'apothéose impériale (3). On peut enfin rapprocher des sculptu-

(1) Marash, *supra* p. 48; Zeugma, p. 46.

(2) *Supra*, pp. 52, 53.

(3) *Infra*, p. 77; cf. Cohen, II², p. 246, n. 171 ss. Légende: *Consecratio*. Victoire volant à droite, enlevant Faustine et tenant une torche.

tures syriennes que nous venons de citer, les fresques d'un splendide tombeau de Palmyre, que nous reproduisons ici (fig. 29) d'après une photographie qu'a bien voulu nous communiquer M. Moritz Sobernheim (1). Sur les trumeaux qui séparent les caveaux, des Victoires ailées, debout sur des sphères célestes, soutiennent de leurs deux mains élevées les bustes des défunts peints dans des médaillons ou sur des boucliers, et portent dans chaque main une petite couronne (2).

Le symbolisme qui inspire ces compositions est transparent. Les religions orientales se représentaient volontiers la vie comme un combat, dont le juste sort victorieux (3); l'immortalité est un triomphe obtenu sur les puissances du mal, qui sont les auteurs à la fois du péché et de la mort. Le Nouveau Testament et les écrivains ecclésiastiques parlent fréquemment, on le sait, de la « couronne de vie », de la « couronne de gloire », de la « couronne de justice » réservées aux élus (4), se servant ainsi d'une image qu'avait déjà empruntée le judaïsme alexandrin (5). Mais à ce qui n'était plus à l'époque chrétienne, ce semble, qu'une

(1) Ce tombeau est décrit dans l'*Izvestija* de l'Institut russe de Constantinople, VIII, 3, 1903; cf. Strzygowski, *Orient oder Rom*, p. 12 ss.

(2) On trouve des Victoires semblables, supportant les bustes des empereurs dans des couronnes, sur les diptyques consulaires du Ve siècle; cf. Meyer, *Zwei antike Elfenbeintafeln* (*Abhandl. phil. hist. Classe Akad. Wiss.* München, XV), 1881, p. 47 ss., p. 54.

(3) Cf. mes *Religions orientales*, préf. p. XV.

(4) Στέφανος τῆς ζωῆς (*Apoc.*, 2, 10; Jac., 1, 12); ὁ δικαιοσύνης, στέφανος (II *Tim.*, 4, 8); τὸν ἀμαράντινον τῆς δόξης στέφανον (I Petr., 5, 4; cf. II *Cor.*, 5, 3 ss.) etc. Cf. en général Kraus, *Realencycl. der christl. Altertümer*, s. v. « Corona », I, p. 333, et Boll, *Aus der Offenbarung Johannis*, 1914, p. 49. — L'aigle joint à la couronne se trouve sur des sarcophages chrétiens comme sur les tombeaux païens, et de Rossi a déjà voulu leur attribuer une signification symbolique cf. Cabrol, *Diction. arch. chrét.*, s. v. « Aigle », I, p. 1037.

(5) Dans l'*Ascensio Isaïae* (éd. Charles, 1900, IX, 9-13; cf. VIII, 14, 16), le visionnaire aperçoit au plus haut des cieux la couronne et les vêtements que recevront les croyants; cf. Bousset, *Die Religion des Judentums im Neutest. Zeitalter*, 1903, p. 265.

simple métaphore (1), *les mythes eschatologiques du paganisme donnaient une forme concrète et presque dramatique. Plutarque,* dans l'exposé de la destinée des âmes dont nous avons parlé (2), assure que celles qui, sortant de notre atmosphère, ont réussi à s'élever jusqu'à la zone de la lune, « y circulent comme les vainqueurs, ceintes de couronnes, dites *des ailes de la constance,* parce qu'elles ont durant la vie réfréné et gouverné par la raison ce qu'il y a en nous d'irrationnel et de passionnel » (3). Et les manichéens pensaient qu'à la mort d'un vrai croyant les esprits du bien, le soustrayant aux entreprises du démon, le revêtaient d'une robe, lui plaçaient sur la tête un diadème et une couronne lumineuse, et le faisaient monter avec eux jusqu'à la sphère de la lune (4). Cette doctrine, que nous voyons ainsi apparaître à la fois dans l'eschatologie sidérale de Démétrius de Tarse, source de Plutarque, dans le système de Mâni à Babylone, et même

(1) Cf. Minutius Felix, 38, 4. Toutefois la signification primitive de la couronne, c'est-à-dire l'emblème d'un triomphe que la vertu obtient sur la mort, qui menace tous les hommes d'anéantissement, transparaît encore clairement, p. ex. dans l'épitaphe de la martyre Zosima (*Bull. arch. crist.*, 1865, p. 47, citée par Kraus): « Et bene pro meritis gaudet sibi praemia reddi, Tecum, Paule, tenens, *calcata morte,* coronam ». Dans un passage, plein des réminiscences païennes, des *Acta Philippi* (éd. Bonnet, p. 85, 4 ss.) on lit: Ὁ στεφανῶν τοὺς νικῶντας τὸν ἀντίπαλον, ὁ καλὸς ἀγωνοθέτης, ἐλθὲ νῦν, Ἰησοῦ, καὶ δός μοι τὸν στέφανον τῆς νίκης αἰώνιον κατὰ πάσης ἐναντίας ἀρχῆς καὶ ἐξουσίας, ὅπως διαπεράσω τὰ τοῦ πυρὸς ὕδατα καὶ πᾶσαν τὴν ἄβυσσον κ. τ. λ.

(2) *Supra*, p. 61, n. 3.

(3) Plut., *De facie in orbe lunae*, c. 28 (p. 943 D): Αἱ (ψυχαὶ) ἄνω γενόμεναι πρῶτον μέν, ὥσπερ οἱ νικηφόροι, περιίασιν ἀναδούμεναι στεφάνοις, πτερῶν εὐσταθείας λεγομένοις, ὅτι τῆς ψυχῆς τὸ ἄλογον καὶ τὸ παθητικὸν εὐήνιον ἐπιεικῶς τῷ λόγῳ καὶ κεκοσμημένον ἐν τῷ βίῳ παρέσχοντο. La signification de πτερῶν εὐσταθείας est que sa constance a donné à l'âme héroïque des ailes pour monter vers les cieux; cf. Arnobe, *Adv. Nat.*, II, 33, 62 (p. 65, 5; 97, 27 Reifferscheid): « Alas vobis adfore putatis » et Horace, *Od.* III, 2, 25: « fugiente penna ». — Comparer Plut., *De sera num. vindicta*, c. 18 (p. 561 A): Ἀγωνίζεται δὲ (ἡ ψυχὴ) ὥσπερ ἀθλητὴς κατὰ τὸν βίον· ὅταν δὲ διαγωνίσηται, τότε τυγχάνει τῶν προσηκόντων.

(4) Flügel, *Mani*, Leipsig, 1862, p. 100 et les notes. Cf. *supra*, p. 65, n. 5.

dans le judaïsme, faisait certainement partie aussi de l'enseignement des temples syriens.

D'ailleurs elle ne leur était pas particulière, mais était devenue une notion commune à tout l'Orient et qui pénétra de bonne heure même en Occident. Elle est clairement exprimé dans des textes égyptiens de l'époque ptolémaïque et romaine (1) ; ainsi, un chapitre récent du *Livre des Morts*, chapitre qui ne paraît pas antérieur à la période grecque (2), dit à propos de la « couronne de triomphe » ou « couronne de justification »: « *Thy father Tum has prepared for thee the beautiful crown of triumph, the living diadem, which the gods love, that thou mayest live for ever* » (3). De nombreux monuments coptes attestent la persistance de ce symbolisme à l'époque chrétienne: on y voit des Victoires portant des couronnes contenant le buste du défunt, à peu près comme dans le grand tombeau de Palmyre, ou même des aigles tenant une couronne, qui entoure une grande croix (4). Des passages d'écrivains grecs montrent aussi combien l'idée de la couronne qu'obtiennent les morts vertueux, était devenue courante sous l'Empire (5), et elle est souvent exprimée avec une clarté

(1) Je dois les indications qui suivent à mon ancien collègue M. Jean Capart du Musée de Bruxelles.

(2) Le Page-Renouf, chap. 19, p. 57; cf. *infra* la note de Gardiner citée en appendice, p. 111.

(3) Sur cette couronne des morts, cf. Pleyte, *Congrès des orientalistes de Leyde*, 1883, pp. 1-30; Breccia, *Guirlandomania Alessandrina* (Musée Égyptien, III), 1909, pp. 13-25.

(4) Strzygowski, *Catal. Musée du Caire, Koptische Kunst*, pl. XVII et *Hellenistische und Koptische Kunst in Alexandria*, pp. 7-8; Crum, *Catal. Musée Caire, Coptic monuments*, pl. XLI ss. Cf. *infra*, p. 113, n. 2.

(5) Ainsi l'astrologue Vettius Valens parle comme suit de la destinée de l'homme (VI, 2, p. 248, 28 éd. Kroll): Τὰ τοῦ βίου πράγματα διαθλεύσας ποικίλως καὶ τὸ τῆς ἐγκρατείας στέφος λαβών, ὅπερ ἦν οὐκ ὤν, τοῦτο γίνεται, c'est-à-dire que l'âme victorieuse redevient ce qu'elle était avant la naissance. Le scholiaste d'Aristophane (*Lysistr.*, 601), donnant de la couronne placée sur la tête du cadavre en Grèce une interprétation d'ailleurs inexacte, dit que: ἐδίδοτο

extrême sur les sarcophages romains: des Victoires volant y emportent à travers l'espace le buste des défunts placés dans des couronnes, tandis qu'au-dessous de ces figures ailées sont étendus l'Océan et la Terre, que l'âme a abandonnée pour monter vers les cieux (1).

La couronne sculptée sur nos tombes syriennes est donc celle que ceignaient les âmes victorieuses parvenues jusqu'aux astres. Mais pourquoi est-elle tenue par un aigle? Comment cet oiseau solaire a-t-il été choisi pour décerner les insignes du *triomphe?*

On s'explique aisément cette association: Le Soleil est le dieu invincible (ἀνίκητος, invictus) (2): dans le temple même d'Hiérapolis, sa statue tenait une hampe surmontée par une figurine de Nikè (3). Cette victoire le dieu l'accorde à ses serviteurs; il n'assure pas seulement leur succès sur les champs de bataille ou dans les luttes de l'existence, il les aide aussi à vaincre les démons qui les assiègent durant cette vie et au moment de la mort et, triomphant des puissances des ténèbres, il conduit leur âme vers l'éternelle lumière (4). C'est là ce que rappelait aux

τοῖς νεκροῖς στέφανος ὡς τὸν βιὸν διηγωνισμένοις. Cf. *Alt. Hadr. et Epict.* dans Müllach, *Fr. Phil.*, I, p. 520, 27, et Saglio-Pottier, *Dict.*, s. v. « Corona », p. 1526.

(1) J'ai parlé de ce groupe de monuments à propos d'un *Fragment de sarcophage judéo-païen* (*Revue archéol.* 1916, IV, p. 4 ss.; cf. Strong, *Apotheosis and after life*, p. 182 ss.). — Je n'entends pas dire que partout où une couronne apparaît sur un monument funéraire grec ou romain, il faille l'interpréter ainsi. Souvent elle représente simplement la couronne que le mort a obtenue soit à l'armée pour sa valeur, soit dans la vie civile, lorsqu'elle lui a été décernée par ses concitoyens (p. ex. Musée du Cinquantenaire, *Catal. des monum. lapidaires*, 2e éd., 1913, no 135). Mais elle peut montrer aussi qu'on l'honore, à cause de ses bienfaits, comme un ἥρως φιλόπατρις (Inscription de Zéléa, *Beschr. Skulpturen Berlin*, no 835), et le motif de la Victoire stéphanophore a presque toujours, croyons-nous, une signification eschatologique.

(2) Ἥλιος ἀνίκητος en Syrie: *CIG.* 4590; Waddington, 2392 ss.; cf. *Monuments myst. de Mithra*, t. I, p. 48, notes 4 et 5.

(3) Macrobe, I, 17, 67: « Superstante Victoriae parvulo signo ».

(4) *Monum. myst. de Mithra*, I, p. 308.

fidèles des dieux syriens le motif funéraire de l'aigle stéphanophore, et c'est pourquoi ils se sont plus à le reproduire en Occident comme en Orient (1).

II.

On sait quelle action profonde les marchands, les soldats, les esclaves syriens ont exercée sur les usages et les croyances des provinces latines, avant même que la dynastie sacerdotale d'Émèse n'eût conquis le pouvoir suprême au IIIe siècle (2). Des cultes sémitiques qui furent propagés en Occident, ceux d'Hiérapolis et de Dolichè, c'est-à-dire précisément de la région où furent trouvés nos tombeaux, sont parmi les plus importants. On doit donc se demander si les émigrés de Syrie n'ont pas transporté leur aigle funéraire en Europe.

Une découverte récente a permis de saisir, pour ainsi dire, sur le fait un cas certain d'une pareille transmission. On sait que la XVe légion Apollinaire fut transférée, sous Vespasien, de l'Orient à Carnuntum en Pannonie. Un soldat asiatique de cette légion mourut loin de sa patrie sur les bords du Danube. Sa stèle funéraire exprime naïvement, par de grossières sculptures, les croyances de cet homme du peuple sur la vie d'outre-tombe (3). Au-dessus de l'épitaphe, le champ est occupé par une couronne de feuillage, probablement de laurier, dans laquelle vole un aigle, les ailes étendues. Autour de la couronne, dans les écoinçons,

(1) Il apparaît aussi en Europe sur les figurines de Jupiter Héliopolitanus (Gurlitt, *Arch.-epigr. Mitt. aus Oest.*, XIV, 1891, pp. 121, 124) et les monuments du Jupiter Dolichénus (Dell, *ibid.*, XVI, 1896, p. 180, fig. 17).

(2) Cf. mes *Religions orientales*, 2e éd. p. 156 ss.

(3) Cette pierre a été publiée et commentée avec sagacité par Bormann, *Bericht des Vereins Carnuntum*, 1908-1911, p. 327 ss. (= *Der Römische Limes in Oesterreich*, XII, 1914). Sur d'autres tombeaux danubiens avec l'aigle et la couronne ou l'aigle et le Soleil, cf. Strong, *Journal of Roman studies*, I, p. 17, n. 3.

sont répartis quatre bustes des Vents; plus haut, un dauphin semble avaler un poisson; à la partie supérieure une large face imberbe ne peut être que celle du Soleil ou de la Lune (fig. 30). Nous n'avons plus à expliquer la signification de la couronne, de l'aigle, et du masque solaire ou lunaire (1). Comme le montre la comparaison avec d'autres pierres tumulaires de Pannonie, les Vents et le dauphin rappellent le passage de l'âme à travers les airs, dont les souffles l'emportent, et à travers les eaux célestes, qui la purifient, jusqu'à ce qu'elle atteigne la zone éthérée du feu, où brillent les astres (2). Ce monument, important par sa décoration, l'est aussi par sa date certaine : celle-ci prouve que le symbolisme de l'aigle était répandu en Syrie avant, et sans doute longtemps avant, le moment où la XVe légion quitta ce pays, en 71 ap. J.-C.



Fig. 30. — Stèle de Carnuntum.

Des circonstances très particulières nous permettent ici d'apercevoir la migration des symboles syriens dans l'art funéraire d'Occident; ailleurs ce transfert peut être soupçonné

(1) Soleil, *supra* p. 57 ss. — Lune, p. 53, n. 3; p. 55, n. 3; p. 63, n. 1.

(2) Sur ce passage de l'âme à travers les éléments et les monuments qui le figurent, cf. *Jahresh. Oesterr. Institut Wien*, XII, 1910, p. 213, et *infra*, p. 104, n. 1. — Les Vents qui entraînent les âmes sont représentés sur plusieurs pierres tombales; cf. Hoffmann, *Röm. Militärgrabsteine der Donauländer*, Vienne, 1905, p. 66, p. 91. C'était une croyance des mystères de Mithra (Porphyre, *De antro Nymph.* 24); cf. *infra* p. 101, n. 4. — Comparer les représentations des stèles puniques signalées *Revue des études anciennes*, 1911, p. 172.

plutôt que prouvé. L'aigle éployé apparaît souvent sur les tombeaux de l'époque impériale à Rome (1), et quelques-uns semblent bien inspirés par des modèles orientaux. Je n'en citerai qu'un exemple : le cippe d'une esclave d'un Volusius, laquelle porte le nom caractéristique d'*Antiochis.* Sous l'épitaphe (*Antiochidi Hicetes L. Volusii Saturnini*) un aigle est perché sur une grande couronne de chêne nouée par deux ténies (2). C'est un motif de décoration identique à celui dont nous avons constaté l'emploi constant à Hiérapolis. Mais il faudrait une analyse détaillée pour distinguer ici les influences orientales de la tradition latine, car l'aigle, enseigne des légions, est devenu de bonne heure un emblème de la puissance romaine et par extension de force et de majesté (3), et il peut avoir parfois une signification très différente de celle qu'on lui attribuait en Syrie (4). En outre, le plus souvent la diffusion de ce symbole eschatologique ne paraît pas due à un emprunt direct à l'imagerie funéraire des Syriens, mais à une action indirecte des doctrines orientales : elle fut favorisée par la fonction attribuée à l'aigle dans l'apothéose des empereurs. Ce point important mérite d'être étudié avec quelque précision.

(1) Cf. Altmann, *Die Römischen Grabaltäre der Kaiserzeit*, Berlin, 1905. Index, p. 301, s. v. « Adler ». Souvent (nos 2, 25, 111, 152) l'aigle éployé supporte le cartouche avec l'inscription. Le *nom* du mort semble ici remplacer sa personne. Cf. *CIL.* VI, 15396, 16481, etc.

(2) Altmann, p. 52, no 5, fig. 42.

(3) Cf. Altmann, p. 264. La plus belle composition de ce type est le splendide relief de l'église des *SS. Apostoli* à Rome, qui paraît être augustéen; cf. Strong, *Roman Sculpture*, 1907, p. 230.

(4) Le tombeau d'un Arabe de Kanatha, découvert dans l'île de Thasos (*IG.* XIII, fasc. 3, no 528), porte au-dessus de l'inscription l'image d'un aigle sculpté dans un carré. Mais comme cet Arabe était un οἰωνοσκόπος, l'oiseau fatidique fait probablement allusion à sa profession d'augure; cf. Mendel, *Bull. corr. hell.*, XXIV, 1910, p. 276. — Sur l'aigle employé exceptionnellement en Grèce comme symbole de vaillance, cf. *infra*, p. 88; en Asie Mineure, cf. p. 117.

*
* *

Le culte des Césars divinisés ne fait, on le sait, que continuer celui qui avait été rendu aux diadoques, et ses rites renouvellent ceux qui avaient été en usage dans l'Asie hellénistique. Nous pouvons donc espérer y trouver l'expression de croyances que, faute de documents, il ne nous est pas possible d'étudier dans leur pays d'origine. Le cérémonial officiel, réglé par un protocole traditionnel, perpétue souvent de très anciennes coutumes, et les funérailles solennelles des souverains réalisent dans leur plénitude les exigences d'une liturgie qui se contente pour la foule des humains de formules abrégées et de simples simulacres. L'immortalité, qui égale l'homme aux dieux, était d'abord en Orient l'apanage des rois, et elle fut étendue progressivement par une sorte de privilège posthume à leur entourage, puis à tous ceux qui avaient accompli les cérémonies prescrites pour y parvenir (1).

Or, nous savons qu'à Rome lorsqu'un empereur défunt avait été jugé digne de l'apothéose, on brûlait son corps ou son effigie sur un immense bûcher (2), s'étageant en pyramide, et du sommet on lâchait un aigle. Cet aigle devait emporter vers le ciel l'âme du souverain; on le croyait, les auteurs nous l'affirment positivement (3).

(1) Cf. mon *Astrology and religion in antiquity*, 1912, p. 179.

(2) Ce genre de crémation solennelle, qu'Alexandre employa pour Héphaistion (cf. p. 73), semble avoir été un moyen religieux de conférer l'immortalité, comme l'a montré Frazer (*Adonis, Attis, Osiris*, 2e éd., 1907, p. 146) à propos des légendes de Crésus et d'Hercule. Cf. Jamblique, *De mysteriis*, V, 12.

(3) Hérodien, IV, 2, 11: Ἀετὸς ἀφίεται σὺν τῷ πυρὶ ἀνελευσόμενος εἰς τὸν αἰθέρα, ὃς φέρειν ἀπὸ γῆς εἰς οὐρανὸν τὴν τοῦ βασιλέως ψυχὴν πιστεύεται ὑπὸ Ῥωμαίων. Dion Cassius rapporte le fait à propos des funérailles d'Auguste et de celles de Pertinax (LVI, 42, t. II, p. 553, 16 Boissevain): Ἀετὸς δέ τις ἀφεθεὶς

Ce rite ne fut pas imaginé pour Auguste, ni inauguré à Rome; il fut certainement emprunté aux monarchies asiatiques (1). A la vérité, nous ignorons le cérémonial usité au décès des rois Séleucides; mais une série d'indices concourent à prouver, comme on pouvait le supposer, que la tradition de la période impériale remonte à une époque fort ancienne.

Diodore (2) décrit en détail le bûcher où Alexandre, en 323, fit consumer le cadavre d'Héphaistion divinisé: le second étage en était orné de torches ou candélabres hauts de quinze coudées, munis, en guise de poignées, de couronnes d'or; près de leurs flammes des aigles, les ailes étendues, se penchaient vers le bas, et à leur base des serpents regardaient vers les aigles. Ce rapprochement de l'aigle et du serpent - nous en proposerons plus loin (p. 83) une explication - se retrouve dans le roman d'Alexandre, dont l'original remonte à l'époque hellénistique. Des prodiges y accompagnent les derniers instants du conquérant: « Un grand serpent de feu descendit des nuages du ciel dans la mer et avec lui un aigle, et l'image de Zeus à Babylone vacilla. Puis le serpent remonta au ciel et l'aigle le suivit, portant une étoile brillante, et quand l'éloile disparut au ciel, Alexandre avait trépassé. Les Perses alors voulurent l'enterrer dans leur pays et l'adorer comme Mithra (le Soleil) » (3).

ἀνέπτατο ὡς καὶ δὴ τὴν ψυχὴν αὐτοῦ [d'Auguste] εἰς τὸν οὐρανὸν ἀναφέρων. (LXXIV, 5, t. III, p. 329, 2, Boiss.): Ἀετός τις ἐξ αὐτῆς ἀνέπτατο· καὶ ὁ μὲν Περτίναξ οὕτως ἠθανατίσθη. — Un vautour emporta de même l'âme du sophiste Pérégrinus, qui se brûla sur un bûcher; cf. Lucien, *Peregr.*, 39: Ἐπειδὴ ἀνήφθη ἡ πυρὰ ... γὺψ ἀναπτόμενος ἐκ μέσης τῆς φλογὸς οἴχοιτο εἰς τὸν οὐρανόν, ἀνθρωπίνῃ μεγάλῃ τῇ φωνῇ λέγων· Ἔλιπον γᾶν, βαίνω δ' ἐς Ὄλυμπον.

(1) C'est ce que a déjà vu Preller, *Römische Mythol.*, éd. Jordan, II, p. 443, n. 3.

(2) Diod., XVII, 115: Δᾷδες πεντεκαιδεκαπήχεις, κατὰ μὲν τὴν λαβὴν ἔχουσαι χρύσους στεφάνους, κατὰ δὲ τὴν ἐκφλόγωσιν ἀετοὺς διαπεπετακότας τὰς πτέρυγας καὶ κάτω νεύοντας, παρὰ δὲ τὰς βάσεις δράκοντας ἀφορῶντας τοὺς ἀετούς.

(3) Pseudo-Callisth., III, 31 (qui est incomplet); Iulius Valerius, III, 56. Cf. Ausfeld, *Der Griech. Alexanderroman*, herausg. von Kroll, 1907, p. 120, qui note les variantes des diverses versions.

Enfin à Tarse, on allumait un bûcher lors de la fête de Sandan-Héraklès, héros devenu le dieu protecteur de la cité (1), et ce bûcher, où l'on reproduisait périodiquement la mort de ce fondateur mythique, était surmonté d'un aigle éployé, comme le montrent les monnaies frappées dans cette ville (2).

On ne se trompera pas en interprétant à l'aide de pareilles croyances eschatologiques les aigles qui décoraient les sépultures royales de la Commagène (3), pays voisin à la fois de Tarse et d'Hiérapolis. Les sculptures qui rehaussaient la magnificence du tombeau monumental que le roi Antiochus (69-34 av. J.-C.) se fit élever sur le Nemroud-Dagh, nous montrent d'abord, dans une série de bas-reliefs, le prince défunt accueilli par les divinités gréco-perses qu'adorait sa famille, Apollon-Mithra-Hélios, Zeus-Oromasdès, Artagnès-Héraklès-Arès et par le génie de la Commagène. Plus loin, une série de statues représentent encore An-

(1) Dion Chrys., *Or.* XXXIII, 47 (p. 310, 25, v. Arnim): Ὁ ἀρχηγὸς ὑμῶν Ἡρακλῆς παραγένοιτο ἑορτῆς (ms. ἤτοι ου αὐτὸ) πυρᾶς οὔσης, ἣν πάνυ καλὴν αὐτῷ ποιεῖτε. — Deubner (l. c., p. 1, n. 3) rapproche à tort du bûcher pyramidal de Tarse les plaques votives triangulaires consacrées au Jupiter Dolichénus; ces triangles figurent le carreaux de la foudre; cf. *infra*, chap. V.

(2) Hill, *Catal. coins Br. Mus., Lycaonia, Cilicia*, p. 180 ss., pl. XXXIII, 2; XXXIV, 10; XXXVI, 9 (cf. p. lxxxvi); Gardner, *Cat. coins Br. Mus., Seleucid kings*, pp. 72, 78, 89, 112, pl. XXI, 6; XXIV, 3; XXVIII, 8. Cf. Frazer, op. cit., p. 99; Roscher, *Lexikon. Mythol.*, s. v. « Sandan », p. 323. — A Hiérapolis aussi il y avait une fête annuelle du bûcher, mais Lucien, qui nous la décrit (*De dea Syria*, 49), ne nous dit pas qu'elle fût célébrée pour commémorer la mort d'un héros. — L'*Assomption de Moïse*, un apocryphe juif composé dans les premières années de notre ère, semble avoir conservé aussi un souvenir de l'apothéose des rois orientaux (comme l'a noté Gruppe, *Griech. Mythol.* p. 1599, n. 5), lorsqu'elle dit à propos d'Israël (10, 8): « Tunc felix eris, Israhel, et ascendes supra cervices et alas aquilae... et altabit te Deus et faciet te haerere caelo stellarum ». L'interprétation ordinaire, qui voit dans l'aigle l'empire romain (cf. Kautsch, *Apokryphen des A. Testam.* II, p. 327, note *n*), ne rend pas compte des particularités d'expression, qui font allusion à l'immortalité sidérale. Cf. *infra* p. 84.

(3) Humann et Puchstein, *Reisen in Kleinasien und Nord-Syrien*, Berlin, 1890, p. 21 ss., 231 ss.

tiochus trônant au milieu des mêmes divinités: l'une et l'autre série sont comme encadrées par un lion et un aigle placés de chaque côté (1). Pareillement à Kara-Koush, le tumulus de la mère et de deux sœurs du roi Mithridate était entouré de trois groupes de trois colonnes supportant probablement les images de ces trois princesses, reçues chacune par une divinité, et ces images étaient accostées la première de deux taureaux, la seconde de deux lions, la troisième de deux aigles. Enfin, à Séseunk, près d'un tumulus semblable, se dressaient de même de trois côtés une paire de colonnes portant deux personnages assis sur un trône et flanqués de deux aigles.

Ces aigles colossaux, notons-le, ne prennent pas leur essor; ils sont immobiles, les ailes repliées. Aussi bien n'est-ce pas le moment de l'apothéose qui est ici représenté. Le roi Antiochus et les autres membres de la famille siégent déjà au milieu des dieux, que les ont admis parmi eux comme leurs égaux. Si le tombeau du Nemroud-Dagh couronne une montagne, si les autres personnages sont placés au sommet de colonnades, c'est pour rappeler que les princes défunts habitent le ciel (2). Autour des dieux célestes, semblent monter la garde, comme des sentinelles, les animaux sacrés qu'adoraient les populations d'une région où la zoolatrie était restée vivace (3), le taureau des Baals et le lion d'Atargatis (4). Quant à l'aigle, nous savons qu'il appartenait au Soleil (5), que l'inscription du Nemroud-Dagh appelle Apollon-Mithra-Hélios.

(1) Cf. la reconstitution de Puchstein, l. c., p. 328.

(2) C'est ce qu'exprime l'inscription du Nemroud-Dagh en rappelant que le tombeau a été construit οὐρανίων ἄγχιστα θρόνων (Michel, *Recueil*, n° 735, l. 38).

(3) Cf. mes *Religions orientales* ², 1909, p. 173 ss.

(4) En Commagène même, le taureau est consacré au Baal de Dolichè (*infra* chap. V; cf. chap. VIII). Sur la signification de cet animal en Syrie, cf. Lidzbarski, *Ephem. für Semit. Epigraphik*, t. III, p. 161 ss. — Sur le lion d'Atargatis, cf. Saglio-Pottier, *Dict.*, s. v. « Syria dea », p. 1593.

(5) Cf. *supra* p. 59.

La dynastie de Commagène, qui prétendait descendre des Grands-Rois, gardait une dévotion fidèle à Mithra, divinité perse regardée comme la protectrice de sa maison. Sans doute, elle ne l'adorait pas absolument comme le firent plus tard, sous l'Empire, les adeptes de ses mystères; néanmoins le culte qu'elle lui rendait s'inspirait des mêmes croyances. Antiochus pensait qu'à sa mort, son âme « chérie des dieux », se séparant de son corps, monterait vers les trônes célestes de Zeus-Oromasdès (1). Son gardien Mithra-Hélios devait l'assister dans cette ascension redoutable (2), et l'aigle, étant le serviteur du Soleil, lui prêter certainement aussi son concours. On comprend maintenant pourquoi cet aigle figure régulièrement sur les tombes royales de Commagène: il était l'oiseau psychopompe.



Fig. 31. — Camée du Cabinet des médailles (Paris).

La croyance orientale, adoptée par les Romains, que l'aigle sacré emportait les princes défunts vers le monde des dieux, se traduisit sous l'Empire par une quantité de monuments figurés: bas-reliefs, pierres gravées, médailles avec la légende *Consecratio*, attestent sa diffusion; on y voit parfois la figure entière du César divinisé, parfois seulement son buste, placés sur un aigle, les ailes largement ouvertes, qui les enlève à travers les airs (3). Dans la foule des représentations qui pourraient il-

(1) Inscr. l. 41 s.: Σῶμα πρὸς οὐρανίους Διὸς Ὠρομάσδου θρόνους θεοφιλῆ ψυχὴν προπέμψαν.

(2) Cf. mes *Mystères de Mithra*[3], p. 146, et *infra* p. 103.

(3) Beaucoup de ces monuments sont cités par Beurlier, *Culte impérial*, 1891, p. 66 ss. Cf. Saglio-Pottier, *Dict. ant.*, s. v. « Apotheosis », et

lustrer cet usage, je me borne à choisir un camée du Cabinet des médailles (1), qui se rapproche singulièrement du bas-relief de Frîkya reproduit plus haut (fig. 31). Un prince, probablement Germanicus, tenant une corne d'abondance et le bâton augural, parcourt l'espace sur le dos d'un aigle, qui a une palme dans ses serres; à gauche, une Victoire vole vers lui en portant une couronne, qu'elle va lui poser sur la tête. Des compositions analogues se répètent sur le grand camée de la bibliothèque de Nancy, qui représente, ce semble, l'apothéose d'Hadrien, et ailleurs encore (2).

Nous n'avons pas, que je sache, conservé de monuments où un monarque oriental soit figuré dans la situation périlleuse que l'art impose aux Césars divinisés. Mais le type que les sculpteurs, médail eurs et graveurs romains ont si souvent reproduit, est certainement plus ancien qu'eux. Artémidore, qui écrivit sous les Antonins, en Asie Mineure, son traité d'interprétation des songes, y assure que se voir en rêve porté par un aigle est un présage de mort pour les rois, les riches et les grands, « car, ajoute-t-il, c'est *une vieille coutume* de peindre et de modeler les images de cette espèce de défunts portés par des aigles et de les honorer par des œuvres de ce genre » (3).

Altmann, *Die Röm. Grabaltäre*, 1905, p. 279 ss. On pourrait aisément en augmenter le nombre; cf. p. ex. Poinsot, *Mém. antiqu. de France*, LXII, 1903, pp. 167, 180, et *Nouv. Arch. des Miss.*, XIII, 1906, p. 104, n° 1 (= *CIL.* VIII, 15513); Reinach, *Rép. stat.*, II, 768, 4; Camozzi, *La « consecratio » nelle monete da Cesare ad Adriano*, dans *Riv. ital. di numism.*, XIV, 1910, pp. 1-53.

(1) Reproduit d'après Millin, *Galer. mythol.*, pl. CLXXVII *bis*, n. 667, et p. 253. Cf. Babelon, *Camées Bibl. Nation.*, 1897, pl. XXIX, fig. 265, et p. 137 ss. qui défend contre Bernouilli (*Röm. Ikonographie*, II, 1, p. 234) l'attribution à Germanicus.

(2) Camée de Nancy: Brétagne, *Mém. Soc. archéol. lorraine*, IIIe série, t. I, 1873, pp. 344, 346, et pl. II; cf. Bernouilli *Römische Ikonographie*, I, 1, p. 234; Germain, *Bull. monumental*, 1883, p. 458 ss.; cf. Millin, pl. CLXXXI, n° 680, et p. 127. — Au sommet du cintre de l'arc de Titus à Rome, l'empereur divinisé est représenté assis sur un aigle (Reinach, *Répert. reliefs*, I, p. 276), la voûte étant comme une image du ciel; cf. *supra* p. 52, n. 2.

(3) Artémid., *Onirocr.*, I, 20 (p. 112, l. 11 ss. Hercher): Ὀχεῖσθαι δὲ ἀετῷ

Si nous ne connaissons directement aucune représentation de l'apothéose où un des diadoques soit emporté par l'aigle, cependant une découverte faite à Herculanum crée déjà une forte présomption que le type adopté sous l'Empire est antérieur aux Romains. Je veux parler d'un gobelet d'argent, actuellement conservé au Musée de Naples, où est figurée l'apothéose d'Homère (1). Elle n'est pas rendue, comme sur le célèbre bas-relief qu'on désigne d'ordinaire ainsi, par une vaste composition allégorique (2); Homère, un volume à la main, est assis sur un aigle, qui l'emporte dans son vol; à droite et à gauche, au milieu de rinceaux, l'Iliade, guerrière tenant des armes, et l'Odyssée avec le bonnet



Fig. 32. — Apothéose d'Homère. Gobelet d'Herculanum.

βασιλεῦσι μὲν καὶ ἀνδράσι πλουσίοις καὶ μεγιστᾶσι ὄλεθρον μαντεύεται· ἔθος γάρ τι παλαιὸν τοὺς ἀποθανόντας τούς γε τοιούτους γράφειν τε καὶ πλάσσειν ἐπ' ἀετῶν ὀχουμένους καὶ διὰ τῶν τοιούτων δημιουργημάτων τιμᾶν. — Comparer Ammien, XXXI, 1, 4: Un aigle égorgé, qu'on trouve gisant sur le sol, est un présage qui annonce la mort de Valens et un désastre public.

(1) Millin, *Galerie mythol.*, pl. CXLIX, n° 549. Mau (*Pompei*, 2e éd., 1908, p. 402) le donne à tort comme ayant été découvert à Pompéi; cf. Thédenat et Villefosse, *Gaz. archéolog.*, IX, 1884, p. 262; Reinach, *Rép. reliefs*, t. III, p. 76; Friedrichs-Wolters, *Gibsabgüsse*, n° 3019. Mon attention a été attirée sur ce vase par M. Paul Perdrizet, qui en a aperçu toute l'importance pour la question qui nous occupe.

(2) Smith, *Catal. sculpture Brit. Mus.*, III, n° 2191; Collignon, *Histoire sculpt. grecque*, II, p. 675.

et la rame des marins semblent pleurer, la tête baissée, le départ de celui qui monte vers le ciel. Au-dessus, règne une guirlande de feuillage, décorée de deux cygnes, allusion à la douceur des chants du poête, et de deux masques, qui rappellent les scènes tragiques et comiques de ses grandes épopées.

Le groupe central de cette composition est, on le voit au premier coup d'œil, le même que celui qui a été fréquemment adopté pour figurer l'apothéose impériale. Il pourrait à la vérité avoir été exécuté à l'imitation de celle-ci pendant les soixante-cinq ans qui séparent la mort d'Auguste (1) de la destruction d'Herculanum (14-79 ap. J.-C.). Mais combien il est plus vraisemblable qu'une œuvre destinée à exalter le père de la poésie grecque, ait été conçue en pays hellénique! Le style de cet objet d'orfèvrerie est celui de la toreutique alexandrine, comme c'est le cas pour la plupart des pièces d'argenterie ciselées qui ont été mises au jour à Herculanum et à Pompéi. Nous savons d'ailleurs que, sous les successeurs d'Alexandre, Homère eut des temples en Asie et en Égypte, notamment à Smyrne et à Alexandrie (2); il ne fut jamais l'objet d'un culte en Italie. Il est donc infiniment probable que la manière dont notre précieux gobelet le fait monter au séjour des dieux, est imitée de celle que, dès l'époque des diadoques, on attribuait aux souverains divinisés.

Les personnages ainsi emportés au ciel sont, comme le dit l'Artémidore, « honorés », puisqu'ils sont assimilés à des dieux, et, de fait, les cultes orientaux représentent parfois ceux-ci dans une position semblable. Sur un autel, trouvé à Rome et consacré à

(1) L'aigle n'intervient pas dans les prodiges qui se passent à la mort de Jules César (Suétone, *Iulius*, c. 88; cf. Beurlier, op. cit., p. 9), et l'ascension au ciel de celui-ci n'a pas été opérée par lui (cf. *infra*, p. 99). C'est aux funérailles d'Auguste que l'aigle apparaît d'abord (p. 72, n. 3), et le premier prince que nous trouvions représenté sur l'aigle est Germanicus (p. 77), qui mourut en 19 ap. J.-C.

(2) Strabon, XIV, 1, 37; Élien, *Var. Hist.*, XIII, 22.

Sol-Malachbel (1), se voit un buste du Soleil radié, de face, posé sur un aigle qui prend son vol (fig. 33). M. Dussaud en a rapproché un bas-relief provenant de Baalbek, où le *Iupiter Heliopolitanus* est emporté par deux aigles (2), et Zeus est souvent



Fig. 33. — Autel de Malachbel (Musée du Capitole).

(1) *CIL.* VI, 710, reproduit pas Strong, *Roman Art*, p. 312, pl. XCVI et par Stuart Jones, *Sculptures of the Museo Capitolino*, 1913, p. 48 et pl. 9, qui pense que cet autel date du Ier siècle. Cf. Dussaud, *Notes de mythol. syrienne*, p. 62. Comparer le masque de Jupiter (en réalité *Baal-Shammîn*) sur un aigle éployé, *supra* p. 61, fig. 28.

(2) Dussaud, *Notes mythol. syr.*, p. 20. Voyez aussi plus haut (p. 55, n. 2), le rapprochement des bas-reliefs du tombeau de Frikyâ et du temple de Si'a. — M. Dussaud (*Notes*, p. 63, n. 1) a bien expliqué, en le comparant à un bas-relief du Capitole, un bronze de la Bibliothèque Nationale (Babelon et Blanchet, *Catal. br. B. N.*, p. 21, nº 20), qui représente un buste de Saturne, porté par l'aigle avec le foudre et posé sur un croissant, comme figurant Kronos en tant que « dieu solaire à son déclin » ou pour mieux dire dieu solaire nocturne. Les astrologues « chaldéens » regardaient en effet Saturne comme la planète du soleil et voyaient en lui le soleil de la nuit (Jastrow *Revue d'assyriologie*, VII, 1910, p. 163 ss.), et cette doctrine a pénétré jusqu'en Grèce; cf. Bidez, *Revue de philologie*, XXIX, 1905, p. 319, et mon *Astrology and religion*, p. 48.

figuré de même à Alexandrie (1), où toutes les religions asiatiques se confondaient. Nous donnons ici une intaille du même genre trouvée en Phénicie et dont l'émir Fouad Arslan, qui la possédait, nous a permis de prendre un empreinte (fig. 34). Sous un buste de Sérapis ou de quelque Baal portant, comme lui, sur la tête le modius, un aigle posé sur le sol ouvre largement les ailes ; à gauche du dieu, identifié avec le Soleil, est le croissant lunaire et à droite une étoile, sans doute Vénus (2). Une pierre gravée analogue, provenant de Beyrouth a été publiée récemment par M. Lidzbarski (fig. 35). Ici nous voyons le dieu d'Héliopolis, accosté des deux taureaux qui lui sont consacrés, prendre place entre le croissant lunaire et la planète Vénus, et au-dessus d'un aigle éployé, tenant peut-être une couronne dans le bec (3). Il est intéressant de constater que sur certaines monnaies impériales de Syrie - de Vespasien à Caracalla - le buste du souverain est de même soutenu par un aigle (4).



Fig. 34.



Fig. 35.

On pourrait citer aussi bon nombre de monuments romains où Jupiter est porté par l'aigle (5). D'autre part des gemmes Sassanides offrent des motifs analogues ; un buste de roi, ce semble, est porté par un bouc ailé ; d'autres bustes sont gravés au-dessus de deux ailes d'aigle (6). Mais toutes ces représentations, on le

(1) Sittl, *Der Adler und die Weltkugel als Attribute des Zeus*, Leipzig, 1884, p. 37 ; Poole, *Cat. of Greek coins Br. Mus.*, *Alexandria*, pl. XIV, 743, etc. Cf. Deubner, l. c., p. 4.

(2) La vieille triade babylonienne Lune, Soleil, Vénus (Sîn, Shamash, Ishtar) a pénétré de bonne heure jusque dans le monde grec ; cf. Kugler, *Im Bannkreis Babels*, 1910, p. 57 ss., 125 ss., et mon *Astrology and religion*, p. 47.

(3) Lidzbarski, *Ephem. für Semit. Epigr.* t. III, p. 188.

(4) Sur l'interprétation de ces monnaies, cf. *infra* appendice, p. 114, n. 2.

(5) Cf. *supra*, p. 61, fig. 28, un bronze de Bruxelles. — Lampes reproduites par Deubner, l. c., p. 5.

(6) Ces gemmes ont été signalées par Deubner, l. c., p. 7 ss.

notera, sont de l'époque de l'Empire. Pour rechercher l'origine du type hiératique qui aboutit à celui de l'apothéose romaine, il faut *remonter beaucoup plus haut. C'est chez les Babyloniens qu'on le trouve d'abord employé. Ceux-ci l'ont imaginé pour repré*senter le héros d'un des mythes les plus populaires de leur religion, Étana. Pour rappeler en deux mots sa légende, l'aigle ayant dévoré les petits du serpent, est saisi par celui-ci et sur le point de périr, mais Étana le délivre ; l'aigle porte alors Étana jusqu'au ciel, où celui-ci s'empare, semble-t-il, des insignes royaux d'Anou, du sceptre, du diadème et de la couronne (1), mais il finit par être précipité sur la terre. Les intailles chaldéennes le montrent enlevé par l'oiseau jusqu'aux astres. Nous reproduisons la composition gravée sur un cylindre de jaspe vert, trouvé à Ourouk (fig. 36) : à droite Étana est assis sur le dos d'un aigle à tête de lion; au-dessus de celui-ci, sont à droite le croissant lunaire, à gauche le disque solaire, et, dans le champ, une petite figure de dieu assis (Shamash) ; à terre, un berger et deux chiens regardent le héros (2).



Fig. 36. — Cylindre babylonien. Mythe d'Étana.

(1) Dhorme, *Textes religieux assyro-babyloniens*, Paris, 1907, p. 161 ss.; cf. Husing, *Archiv f. Religwiss.*, VI, 1903, p. 178 ss.

(2) Le côté gauche du champ est occupé par une scène pastorale, un boulanger et un potier. Ce beau cylindre faisait partie d'une collection formée à Paris, mais qui depuis a été vendue. Il est reproduit dans un catalogue autographié, auquel nous l'empruntons. Depuis, ce cylindre aurait passé au musée de Berlin; (Messerschmidt, *Amtliche Berichte*, 1910). — A peu près la même scène est gravée sur une intaille chaldéenne publiée par Heuzey-Sarzec, *Découvertes en Chaldée*, pl. 30 *bis*, n° 13 = Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, I, p. 699. Elle se trouve encore sur deux autres cylindres dont l'un a été publié par Pinches et l'autre par le Père Scheil; cf. Scheil, *Recueil de travaux relatifs à l'archéol. égypt. et assyrienne*, t. XIX, p. 16 et pl. I, fig. 4.

Si l'on se rappelle maintenant quels emblèmes ornaient le bûcher où fut brûlé Héphaistion, - couronne, aigle, serpent (1), - *quels prodiges se produisirent suivant la légende à la mort d'Alexandre - serpent et aigle montant vers le ciel -*, ne semblera-t-il pas qu'il y ait là un souvenir confus de la fable chaldéenne? Ces événements, notons-le, se passent à Babylone, et l'ascension d'Étana, malgré la chute finale, fut peut-être regardée dans ce pays comme le prototype mythique du sort bienheureux réservé à ceux dont l'âme allait habiter avec les dieux célestes. En tous cas, il serait difficile de refuser aux anciens Chaldéens la paternité de l'invention du type artistique qui devait se perpétuer jusqu'aux Romains.

Car ce type n'est pas emprunté à la nature; nul rapace dans aucun pays du monde n'a jamais porté un fardeau sur le dos. C'est dans ses serres que l'aigle enlève sa proie, et c'est ainsi que les Grecs ont figuré le rapt de Ganymède. L'autre représentation s'inspire manifestement d'une fable mythologique, et que des récits de ce genre eussent cours en Babylonie, c'est ce que prouve une anecdote rapportée par Élien: lorsque naquit Gilgamos, les Chaldéens lui promirent le trône; l'enfant fut jeté du haut de l'acropole de Babylone, mais avant qu'il atteignît le sol, un aigle l'aperçut, se plaça sous lui et, le prenant sur son dos, le porta dans un jardin (2). Il est superflu d'ajouter

(1) La description de Diodore (*supra*, p. 73, n. 2) suggère bien l'idée d'un *combat* entre l'aigle et le serpent. Sur les représentations de l'aigle dévorant un reptile, cf. mon article de la *Festschrift für Benndorf*, 1898, p. 202; Keil et von Premerstein, *Bericht über eine Reise in Lydien*, 1907, p. 47, n° 94 et *Zweite Reise*, 1911, p. 32, n° 59; Espérandieu, *Bas-reliefs de la Gaule*, I, n° 491, cf. 361; Altmann, op. cit., n°s 8, 81, 181 et p. 139. — Le serpent qui entoure le globe céleste sur le bas-relief de l'apothéose d'Antonin et de Faustine, a un autre caractère (Amelung, *Sculpturen Vatic. Museums*, I, p. 883; cf. Deubner, l. c., p. 17).

(2) Élien, *De nat. anim.*, XII, 21: (Ἀετὸς) ὑπῆλθεν αὐτὸ καὶ τὰ νῶτα ὑπέβαλε καὶ κομίζει ἐς κῆπόν τινα κ. τ. λ. — Suivant Pausanias, IV, 18, 5, les Messéniens racontaient une légende analogue d'Aristomène, jeté dans le précipice

que plus tard Gilgamos, ainsi miraculeusement sauvé, devint roi, comme les devins l'avaient prédit.

L'Ancien Testament nous apporte aussi la preuve que la conception de l'aigle transportant une charge sur le dos était courante dans les pays sémitiques « Vous avez vu, - dit Jahvé dans l'*Exode*, - ce que j'ai fait aux Égyptiens et je vous ai portés comme sur des ailes d'aigles (1) et je vous ai amenés vers moi ». Et le *Deutéronome* s'exprime plus clairement encore: Dieu protégea les enfants d'Israël comme l'aigle ses petits; « étendant les ailes, il les reçut et les souleva sur ses épaules » (2). Dans les premières années de notre ère, l'auteur de l'*Assomption de Moïse* nous montre encore Israël montant vers le ciel étoilé *supra cervices et alas aquilae* (3).

Le genre d'aviation assez ridicule que l'art romain impose aux Césars divinisés, a donc été imaginé bien des siècles auparavant pour des héros orientaux, et les représentations de l'apothéose impériale remontent à un lointain prototype babylonien, comme celles d'Atlas agenouillé soutenant le ciel sur ses robustes épaules (4).

Les Romains en vinrent naturellement à considérer l'aigle qui emportait au ciel leurs empereurs, comme l'animal sacré de Jupiter; c'est pourquoi ils lui substituèrent pour les impératrices le paon, qui appartient à Junon. Lucain et Stace font allusion à cette croyance lorsqu'ils se demandent, l'un si Néron, l'autre si Domitien iront prendre là-haut la place et le sceptre du souverain

de Céadas. Une fable d'Ésope heurtait moins la vraisemblance en faisant porter sur le dos d'un aigle un roitelet; cf. Plutarque, *Praec. gerendae reipubl.*, 12, 7, p. 806 F.

(1) *Exode*, XIX, 4: Ἀνέλαβον ὑμᾶς ὡσεὶ ἐπὶ πτηρύγων ἀετῶν.

(2) *Deut.*, XXII, 11: Διεὶς τὰς πτέρυγας αὐτοῦ ἐδέξατο αὐτοὺς καὶ ἀνέλαβεν αὐτοὺς ἐπὶ τῶν μεταφρένων αὐτοῦ. Cf. Bochart, *Hierozoïcon*, éd. Rosenmüller, 1794, t. II, p. 762.

(3) Cf. *supra* p. 74, n. 2.

(4) Cf. mes *Recherches sur le manichéisme*, 1908, p. 70.

des dieux (1). Le roi des oiseaux, qui est aussi l'oiseau du roi de l'Olympe, paraissait tout désigné pour sauvegarder l'âme des *maîtres du monde, d'autant plus qu'il était en même temps l'emblème tutélaire, ou, si l'on préfère, le fétiche des armées* romaines. En Syrie aussi, les Grecs faisaient de l'aigle le compagnon et le messager des Zeus ou Baals locaux (2), et les Séleucides lui vouèrent une vénération spéciale. L'aigle tenant le foudre ou d'autres attributs est presque aussi fréquent sur leurs monnaies que les images du Zeus Nicéphore lui-même (3). D'ailleurs il passait pour l'ancêtre mythique de plusieurs dynasties (4). Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les princes d'Antioche aient déjà considéré l'aigle comme le protecteur de leur race, même dans l'autre monde.

*
* *

Pas plus dans les provinces latines que dans les pays sémitiques, l'aigle n'exerça en faveur des princes seuls la fonction qui lui était dévolue; l'apothéose ne se limitait pas aux *divi* qui l'avaient obtenue par un décret du sénat; le commun des mortels participait aux bienfaits du roi des oiseaux. On rappelle son intervention secourable, tantôt par une représentation directe, tantôt par une allégorie mythologique. Ainsi, la fable de Ganymède, enlevé par l'aigle de Zeus, devint, malgré le caractère équivoque

(1) Lucain, *Phars.*, I, 47; Stace, *Theb.*, I, 28; nous reparlerons de ces passages (p. 97).

(2) P. ex. du Zeus Kasios; cf. Malalas, p. 199 ss., p. 202 (Bonn): légendes sur la fondation d'Antioche et de Séleucie par Séleucus Nicator.

(3) Babelon, *Monnaies de la Biblioth. Nationale. Les rois de Syrie*, 1890, p. CXXVI ss. et *passim*; cf. p. 233; Gardner, *Greek coins in the Br. Mus.*; *Seleucid kings*, p. 115; cf. *infra* appendice, p. 113 ss.

(4) Salomon Reinach, *Aetos-Prometheus* dans *Cultus, mythes et religions*, t. III, p. 78 ss. Oder dans Pauly-Wissowa, s. v. « Adler », p. 374. Achéménès aurait été nourri par un aigle (Élien, *Nat. anim.*, XII, 21).

de ce conte érotique, un symbole de l'ascension de l'âme vers les astres, et ses épisodes apparaissent souvent sur les pierres tumulaires et les sarcophages (1). L'échanson de l'Olympe est peut-être ici le successeur occidental d'Étana. D'autre part, le cippe d'un certain Q. Pomponius Eudémon et de sa femme Claudia Helpis



Fig. 37. — Bas-relief d'un autel funéraire (Vatican).



Fig. 38. — Autre bas-relief du même autel.

(1) P. ex. sur la stèle de P. Annaeus Caenus à Grado, publiée par Maionica (*Jahreshefte Inst. Wien.*, I, 1898, *Beiblatt*, p. 130, fig. 41 Reinach, *Répert. reliefs*, II, p. 126, 4; cf. Münsterberg, *ibid.*, VI, 1903, p. 77): Ganymède enlevé par l'aigle, tandis qu'il cueille des fleurs, et caché jusqu'à mi-corps dans le calice de l'une d'elles. — Groupe de Ganymède enlevé par l'aigle au sommet du monument d'Igel (Reinach, *Répert. reliefs*, t. I, p. 167). Cf. Wiltheim, *Luciliburgensia*, pl. 77, n° 314. Altmann, op. cit., p. 277. Sarcophages cités Overbeck, *Kunstmythol.*, II, p. 534 ss. — Autre type: Ganymède donnant à boire à l'aigle dans une coupe; à Rome: Altmann, op. cit., p. 169, n° 217; de même à Cologne: Klinkenberg, *Bonner Jahrb.*, CVIII, 1902, p. 118. Cf. aussi Schröder, *Bonner Jahrb.*, *ibid.*, p. 69 ss.; Gundermann, *Fundberichte aus Schwaben*, XII, 1903, p. 73; Espérandieu, *Bas-reliefs de la Gaule*, I, n° 360, etc.

(figg. 37-38) montre le buste du mari porté par un aigle éployé, qui tient le foudre dans ses serres, et celui de son épouse soutenu par un paon, absolument comme s'il s'agissait d'un empereur et d'une impératrice (1).

Plus intéressante est la composition qui décore un fragment de stèle, provenant de Rome et conservé au Musée National de Copenhague; nous pouvons la reproduire ici (fig. 39) grâce à l'obligeante libéralité de M. Blinkenberg (2). Un jeune homme, drapé dans sa toge, est commodément assis sur un aigle qui prend son essor; à terre, un autel rappelle sans doute le culte dont le défunt sera désormais l'objet (3); au-dessus de sa tête, une couronne orne le sommet de la plaque, enfin, détail significatif, à droite vole un enfant ailé tenant une torche élevée: c'est Phosphoros, l'étoile du matin, que l'art romain a représenté souvent sous cette forme devant le quadrige du Soleil (4). Il guide ici le mort dans le ciel étoilé (5).

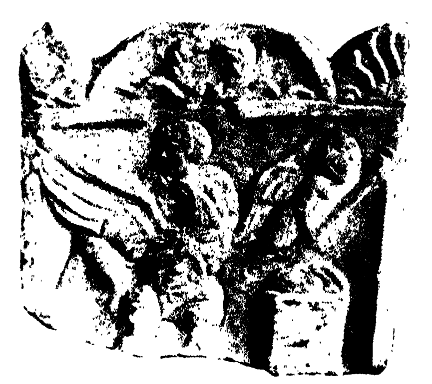


Fig. 39. — Bas-relief de Copenhague

(1) *CIL.* VI, 24613; Altmann; op. cit., p. 278 ss., fig. 207 *a* et *b*, qui cite d'autres monuments analogues. Cf. *CIL.* XI, 5044: « Protome *viri* inter duos pavones. ». — Aigle solaire et laurier d'Apollon, Smith, *Sculpt. Brit. Mus.*, II, p. 346, n° 2358.

(2) Ce fragment, acquis en 1884 par le musée de Copenhague, provient, m'écrit M. Blinkenberg, de la collection Jerichau. Il n'est pas mentionné par Matz-Duhn. — *Catal. du musée National de C.*, p. 186, n° 29, Inv. n° 2225.

(3) Un autel allumé apparaît de même fréquemment sur les monnaies de consécration; cf. p. ex. Cohen, II², p. 462, n. 405. Cf. *supra*, p. 53, n.2.

(4) Cumont, *Mon. myst. Mithra*, I, p. 225; cf. Roscher, *Lexikon der Mythol.*, s. v. « Hesperos », col. 2447 ss. On le retrouve sur un médaillon de l'arc de Constantin; cf. Strong, *Roman sculpture*, p. 330 ss. et pl. CIV; Reinach, *Répert. reliefs*, I, p. 251, n° 9.

(5) Sur des médailles de consécration, sept étoiles (les planètes) entourent la tête de Faustine portée par l'aigle (Cohen, II², p. 427, n. 185; Saglio-Pot-

Ce que les bas-reliefs des sépultures nous apprennent, est confirmé par les épitaphes. J'en citerai deux très caractéristiques, l'une fictive et l'autre réelle. Le tombeau de Platon paraît avoir été décoré d'un aigle, la tête levée vers le ciel. On avait voulu sans doute faire allusion par cet emblème, qui est exceptionnel dans la Grèce ancienne, aux envolées poétiques du grand idéaliste, à l'essor puissant de sa pensée — ne parlons-nous pas encore de l'« aigle de Meaux »? Ou peut-être entendait-on le désigner simplement comme le prince des philosophes, de même que sur la tombe d'Aristomène le plus fort des oiseaux devait, disait-on, rappeler que le mort avait été le plus brave des héros (1): dans l'art funéraire grec, l'aigle est, comme le lion, un symbole de vaillance (2). Mais un poète inconnu, certainement de beaucoup postérieur à Platon, probablement même de l'époque impériale, composa sur son monument l'épigramme suivante (3):

tier s. v. « Apotheosis », fig. 391). Nous parlerons plus bas d'un bas-relief mithriaque où un Hermès psychopompe est substitué à Phosphoros; cf. p. 103, n. 2.

(1) *Anthol. Pal.*, VII, 161. Épigramme d'Antipater de Sidon: « Oiseau, messager du puissant Zeus, pourquoi te tiens-tu fièrement sur le tombeau du grand Aristomène? — J'annonce aux mortels que, de même que je suis le plus brave des oiseaux, Aristomène fut le plus brave des guerriers. Les timides colombes se posent sur les tombeaux des lâches, l'aigle ne se plait qu'avec les hommes sans peur ». M. Perdrizet me fait observer que cette épigramme a pour auteur un Syrien hellénisé et que l'opposition entre l'aigle et la colombe, qui est biblique, ne paraît pas être grecque. — En réalité, si vraiment il y eut un tombeau d'Aristomène décoré d'un aigle, celui-ci faisait certainement allusion à la légende, suivant laquelle cet oiseau aurait été le sauveur du héros (*supra*, p. 83, n. 2).

(2) Collignon, *Les statues funéraires dans l'art grec*, 1911, p. 242. — Une stèle d'époque tardive, trouvée à Athènes, porte un aigle éployé, et d'après l'épitaphe (σωθεὶς ὑπὸ θεῶν) il paraît bien être ici un emblème d'apothéose; cf. von Sybel, *Katalog der Skulpturen zu Athen*, 1881, n° 575; Milchhoefer, *Athen. Mitt.*, IV, 1879, p. 165; Kaibel, *Epigr. graeca*, n° 134.

(3) Cette épigramme (*Anthol. Pal.*, VII, 62) est citée seulement au commencement du III[e] siècle de notre ère par Diogène Laërce (III, 44). Elle suit deux autres prétendues épitaphes de Platon, est introduite par les mots καὶ ἄλλο δὲ νεώτερον et précède une pièce de Diogène lui-même.

« Aigle, pourquoi es-tu perché au-dessus de ce tombeau et de quel dieu, dis-moi, regardes-tu la demeure étoilée ? – Je suis l'image de l'âme de Platon, qui s'est envolée vers l'Olympe. La terre d'Attique possède son corps né de la terre » (1).

Comme le fait observer M. Collignon, qui cite ce quatrain (2), l'auteur de celui-ci connaissait les sépultures syriennes portant l'emblème de l'aigle et la croyance qu'on y attachait.

En 1906, on découvrit à Rome en élargissant la *via del Tritone*, au pied du Quirinal, la partie supérieure d'une petite stèle de marbre blanc (h. 0m 33 ; l. 0m 35 ; ép. 0m 10), dont nous avons pu, grâce à l'obligeance de M. Lucio Mariani, prendre le dessin que reproduit la fig. 40 (3). A la partie supérieure, nous retrouvons le motif, que nous connaissons bien, de l'aigle éployé. Au-dessous, se lisent les premiers vers d'une épitaphe métrique, qui paraît dater du IIIe siècle de notre ère:



Fig. 40. — Fragment de stèle trouvée à Rome.

A(ἰ)ετὸν ἔχει τὸ μνῆμα, κενὸν δηλοῖ τόδε κεῖσθαι.
Κεῖται δ' ἐν γαίῃ Θυρσηνίδι κ. τ. λ.

(1) Voici le texte de l'épigramme tel que le reproduit Diogène :

Αἰετέ τίπτε βέβηκας ὑπὲρ τάφον; ἢ τίνος, εἰπέ,
ἀστεροέντα θεῶν οἶκον ἀποσκοπέεις;
Ψυχῆς εἰμὶ Πλάτωνος ἀποπταμένης ἐς Ὄλυμπον
εἰκών· σῶμα δὲ γῆ γηγενὲς Ἀτθὶς ἔχει.

(2) Collignon, l. c.

(3) Gatti, *Bullett. archeol. com.*, 1906, p. 316; *Notizie degli scavi*, 1916, p. 335 et 474. Ce fragment est conservé à l'*Ufficio archeologico* du Capitole. La surface porte des traces de chaux, qui indiquent qu'il a été engagé dans une construction.

L'aigle placé sur le tombeau indique donc que celui-ci est vide: non que ce soit un cénotaphe - car si l'oiseau avait eu cette signification, il faudrait en conclure qu'il en était de même de *toutes* les sépultures d'Hiérapolis - mais parce que l'âme du mort est montée vers le ciel. C'est ce que paraît expliquer la suite du morceau mutilé, qui ne peut être interprétée sûrement (1).

Ainsi, pour résumer les résultats de ces recherches archéologiques, la comparaison des monuments d'Orient et d'Occident nous a fait remonter jusqu'à ce fonds commun d'idées religieuses, répandues dans tout l'Empire, dont ils sont les uns et les autres l'expression sensible. D'un côté, les rites et les représentations de l'apothéose des Césars achèvent de prouver que l'aigle sculpté sur les tombes de Syrie est le porteur d'âmes, dont le vol hardi doit élever celles-ci jusqu'au firmament. D'autre part, nous constatons que l'immortalité sidérale, à laquelle prétendaient les empereurs, ne leur appartenait pas exclusivement; même en Italie, elle était accordée à d'autres morts, dont l'âme, comme la leur, était emportée par l'aigle vers les espaces radieux du ciel. Elle se rattache à un ensemble de doctrines eschatologiques qui étaient enseignées avant le siècle d'Auguste dans les temples sémitiques et qui de là se sont propagées dans les pays latins, où elles ont exercé leur action à la fois sur les doctrines officielles de la divinité des souverains et sur les croyances populaires, transformées peu à peu par les cultes orientaux.

(1) La lecture est certaine. Aucune lettre des cinq premières lignes n'est douteuse, seulement le lapicide (l. 3, fin) avait commencé à écrire au lieu de ΘΥΡ, ΘΥΜ du mot suivant. Cependant les mots θυμὸν ἀνέλθεις ne fournissent aucun sens satisfaisant. L'auteur, probablement un Oriental, savait mal le grec: il a écrit 'Αετόν pour Αἰετόν rendant ainsi le vers faux et Θυρσηνίδι pour Τυρσηνίδι, peut-être par suite d'une confusion avec l'orthographe de Θύμβρις (Tibre). ΑΝΕΛΘΕΙC est un barbarisme, dont M. Clermont Ganneau me suggère une explication vraisemblable: ce serait une forme passive de ἀνελθών, forgée peut-être à l'imitation de ἀναρθείς (*Anthol. Pal.*, XII, 67). Θυμὸν ἀνελθείς voudrait donc dire « ayant son âme élevée » (au ciel). Εὐδαίμων est probablement un nom propre et Νηέρη ou plutôt Νηέρῃ est écrit pour Νεαίρᾳ.

*
* *

L'aigle funéraire est donc l'oiseau du Soleil chargé de porter les âmes, et particulièrement les âmes royales, vers l'astre qui les a créées. S'il restait encore quelque doute sur cette interprétation, il serait dissipé par une étude comparative des monuments de l'apothéose impériale. Ce n'est pas seulement à l'aviation que peuvent recourir les princes défunts qui veulent s'élever vers la voûte étoilée: ils font usage aussi d'autres modes de locomotion (1). A la vérité, on ne croyait plus, comme chez les anciens Égyptiens, que le firmament fût assez proche des montagnes terrestres pour qu'on pût y grimper à l'aide d'une échelle. Celle-ci ne subsiste dans le paganisme romain que comme symbole ou comme amulette (2). Mais si l'on ne pouvait plus atteindre le ciel à pied, on s'y rendait encore à cheval ou en voiture. Le grand camée

(1) Cf. en général Dieterich, *Mithrasliturgie*, 2e éd., p. 181 ss. De même le lieu où les Césars siégeaient dans l'autre monde est mal déterminé. L'empereur défunt est officiellement *sideribus receptus* (Beurlier, *Culte impérial*, p. 69), expression vague qui autorise toutes les interprétations. Les passages de Lucain et de Stace cités plus bas (p. 97) montrent qu'on ne savait trop où il allait se loger dans le ciel. Était-ce avec le Soleil, au milieu des étoiles ou au-dessus de celles-ci avec Jupiter? On hésitait, car pour tous les humains la doctrine était à cet égard incertaine (p. 62).

(2) Dans les mystères de Mithra, une échelle, formée de métaux différents, est l'emblème de l'ascension des âmes à travers les sphères des planètes (*Monum. myst. de Mithra*, I, p. 118 ss). On a retrouvé de petites échelles de bronze dans les tombeaux des bords du Rhin (*ibid.* II, p. 525; mon. 323 *bis*). C'était probablement des talismans qui devaient faciliter aux morts l'entrée du paradis. J'ai parlé de l'emploi de l'échelle comme amulette, et montré son origine égyptienne à propos des disques magiques de Tarente (*Revue archéologique*, 1917 [sous presse]), en essayant de retracer l'histoire de cet emblème religieux. — De même l'idée égyptienne que les morts voguent dans la barque de Râ, ne paraît pas avoir passé dans les mystères d'Isis en Occident, mais elle s'est conservée dans le manichéisme: le Soleil et la Lune sont des navires qui se chargent d'âmes (Hégémonius, *Acta Archel.*, 8; cf. Flügel, *Mâni*, p. 233 ss).

de Paris, dit de « l'apothéose d'Auguste », représente un prince de sa maison, Germanicus ou peut-être Marcellus (1) enlevé au ciel par un coursier ailé. Le même Pégase - nous lui conservons ce nom traditionnel, bien qu'il n'ait sans doute rien de commun avec la monture de Bellérophon - se retrouve sur un fragment de bas-relief récemment découvert à Corstopitum (Corbridge-on-Tyne) (2). Il emporte au galop un personnage vêtu du *paludamentum,* la tête ceinte d'une couronne radiée, et qui étend la main en signe de protection (3), tandis que les Dioscures, symboles con-



Fig. 41. — Bas-relief de Corstopitum.

nus des deux hémisphères célestes (4), se tenaient à droite et à gauche: le premier seul est conservé (fig. 41). Faut-il reconnaître dans ce cavalier un empereur s'élevant vers les astres, ou Sol

(1) Germanicus selon M. Babelon, Marcellus selon Furtwängler. Publié: Millin, *Gal. Myth.* CLXXXIX, n° 667; Baumeister, III, p. 1709-fig. 1794; Furtwängler, *Antike Gemmen,* pl. 60, etc.; cf. Babelon, *Camées de la Bibliothèque Nationale,* 1897, p. 122 et pl. XXVIII.

(2) Haverfield, *Archaeol. Aeliana,* 1909, p. 7; cf. *Revue archéol.* 1909, II, p. 486.

(3) Le même geste de protection est prêté à Constance Chlore sur la médaille de consécration décrite plus bas, p. 100.

(4) *Monum. myst. de Mithra,* I, p. 85, n. 10. On voit ces mêmes Dioscures placés des deux côtés de Sol sur une plaque estampée trouvée à Rome (Saglio-Pottier, *Dict. ant.,* s. v. « Sabazius », p. 930).

entre les deux moitiés du ciel qu'il parcourt successivement? La comparaison avec la pierre gravée de la Bibliothèque Nationale rend la première hypothèse préférable. Une monnaie d'Antonin-le-Pieux nous montre aussi une femme, probablement Faustine, qu'un cheval ailé enlève de la même façon (1). Mais d'autre part, Pégase — qui avait donné son nom à une constellation voisine du zodiaque (2) — était sans aucun doute sous l'Empire mis en rapport avec l'astre du jour. Une série de monnaies de Gallien nous montrent Pégase s'élevant dans les airs avec la légende: *Soli cons(ervatori) Aug(usti)* (3), et ce même Pégase apparaît à côté du buste de Sol sur un bas-relief mithriaque de la collection Torlonia (4). Or, M. Dussaud a montré qu'en Syrie le dieu solaire est souvent un cavalier (5), et le bas-relief de Soueidâ (6) repré-

(1) Cohen, II², p. 395, n° 1185.

(2) Boll, *Sphaera*, p. 117 ss. Les Arabes ont identifié Pégase avec 'Al-Bouraq, la célèbre monture ailée qui emporta le Prophète au ciel dans la nuit de son ascension (*ibid.*, p. 537, n. 1).

(3) Cohen, V², p. 436, nos 978-981; cf. *CIL.* VIII, 17977: *Marti et Pegaso Augg.* et le *Silvanus Pegasianus* adopté avec *Iupiter Valens* dans le culte officiel de la IIIe légion en Afrique (von Domaszewski, *Abhandl. zur Römischen Relig.*, p. 183 ss). Pégase apparaît aussi à l'époque de Gallien comme enseigne des légions *I* et *II Adiutrix* et *II Augusta*; cf. Ad. Reinach dans Saglio-Pottier, *Dict.*, s. v. « Signa », p. 1311; Renel, *Les enseignes*, 1903, p. 228 ss. Un grand Pégase, auquel on suppose la même signification, mais qui est peut-être un emblème d'immortalité, se voit sur un sarcophage romain, *Notizie degli scavi*, V, 1908, p. 233; cf. Deubner, l. c., p. 12, n. 7. — Sur les chars attelés de chevaux ailés, cf. *infra* p. 98 s.

(4) *Monum. myst. de Mithra*, II, n° 8, fig. 20; cf. t. I, p. 106.

(5) Dussaud, *Notes*, p. 52 ss. Comparer le cheval du Soleil dans l'escorte de Darius (Quinte Curce, III, 6, 11). Shamash apparaît déjà monté sur un cheval dans les bas-reliefs rupestres de Malatiya; cf. Kugler, *Im Bannkreis Babels*, 1910, p. 152. — La formule grecque d'abjuration imposée aux musulmans anathématise les doctrines de Mahomet « sur le soleil et la lune, qu'il dit être des cavaliers », περὶ τοῦ ἡλίου καὶ τῆς σελήνης λέγων αὐτοὺς καβαλλαρίους εἶναι (Montet, *Revue hist. des religions*, 1906, I, p. 152, l. 9); cf. Euthymius Zigaben. *Panopl. dogm., contra Sarac.*, § 14 (Migne, *Patr. gr.*, CXXX, col. 1348): Τὸν ἥλιον καὶ τὴν σελήνην ἐφ' ἵπποις εἶναί φησιν.

(6) Clermont-Ganneau, *Études d'archéol. orient.*, I, p. 178 ss. = Rei-

sente, ce semble, l'empereur Maximien, monté, tirant de l'arc, et devant lui une grande rosace, figurant le Soleil, pour rappeler la parenté qui l'unit à cette divinité.

A Pégase, on préfère parfois le griffon pour représenter l'apothéose d'un mort. Ainsi, dans le médaillon qui orne le centre de la voûte en stuc d'un tombeau de la voie Latine - sa date est le milieu du IIe siècle - ce monstre ailé porte sur sa croupe robuste une figure voilée, enveloppée de longs vêtements, qui ne peut être que le défunt (fig. 42) (1). Pourquoi a-t-on choisi ici le griffon ? Parce qu'il est l'animal sacré d'Apollon et d'autres dieux solaires (2). Sur l'arc de Marc-Aurèle à Tripoli d'Afrique, on voit des deux côtés du cintre, dans les écoinçons, Apollon et Minerve s'élever sur leurs chars, dont l'un est attelé de griffons et l'autre de sphynx ailés (3). Sur une des



Fig. 42. — Le mort sur un griffon. (Voie Latine).

nach, *Répert. reliefs*, t. III, p. 529, 1 ; cf. Dussaud, *Notes*, p. 58. Nous signalerons plus bas (p. 99), un bas-relief romain où le char de César, montant au ciel, est traîné par des chevaux ailés.

(1) *Mon. dell'Inst.*, VI, pl. 43-44 et Petersen, *Annali*, 1860, p. 348 ss.; cf. Altmann, *Grabaltäre*, p. 225 ss. Le mort est enveloppé d'un long vêtements, la tête couverte, comme la figure de Vibia dans la fresque connue de la catacombe de Prétextat (Wilpert, *Pitture delle Catac.*, II, pl. 132); cf. *infra* p. 103, n. 1. — Sur une monnaie d'Antonin-le-Pieux (Cohen, II, p. 395, no 1148), une femme, probablement Faustine divinisée, est portée par un griffon; cf. Deubner, p. 13, n. 7.

(2) Roscher, *Lexikon*, s. v. « Apollo », p. 444. Sur le monument d'Igel, deux griffons sont placés sous le quadrige du Soleil (Reinach, *Répert. reliefs*, I, p. 168). Les griffons, on le sait, apparaissent très fréquemment dans la sculpture funéraire.

(3) *Ministero delle Colonie, Notiziario archeologico*, I, 1915, p. 47. — Faustine, qui était une dévote de Cybèle, est figurée sur les médailles de consécration, portant la légende *Aeternitas*, parée des attributs de la déesse et traînée par

faces de l'autel du Capitole, que nous avons cité plus haut (p. 80), Malakbel, que couronne la Victoire, monte sur un véhicule qu'enlèvent quatre griffons (1), et Philostrate, transportant dans l'Inde ce qui est vrai, nous le voyons, d'un Orient plus rapproché, nous assure que les griffons y étaient consacrés à Hélios et y formaient son quadrige (2).

Un autre animal fabuleux figure pour une raison semblable sur les monnaies impériales de consécration. Le Phénix, qui renaît de ses cendres, était un emblème approprié de la vie qui se renouvelle dans la mort, et les chrétiens eux-mêmes en firent un symbole de la résurrection. Mais s'il fut choisi spécialement pour rappeler l'immortalité bienheureuse réservée aux souverains divinisés, c'est qu'il est l'oiseau du Soleil, et le type monétaire le représente, comme tel, radié (3).

Monter vers les astres sur le dos d'un quadrupède ailé, est une façon de voyager exceptionnelle pour les *divi*. Ils se transportent plus fréquemment jusqu'aux voûtes éternelles sur le char même du Soleil. L'idée que l'aurige divin parcourt les espaces cé-

un attelage de lions. « Elle n'avait pu monter au ciel que sur le char de la Mère des dieux » (Graillot, *Culte de Cybèle*, 1912, p. 151). On soupçonne ici un symbolisme tiré du caractère igné qu'on reconnaissait au lion (*ibid.*, p. 196).

(1) Cf. Dussaud, *Notes*, p. 62; Jones, *Museo Capitolino*, p. 9, pl. 48.

(2) Philostr., *Vit. Apoll.*, III, 48: Τὰ γὰρ θηρία ταῦτ' εἶναι τ' ἐν Ἰνδοῖς καὶ ἱεροὺς νομίζεσθαι τοῦ Ἡλίου, τέθριππά τε αὐτῶν ὑποζευγνύναι τοις ἀγάλμασι τοὺς τὸν Ἥλιον ἐν Ἰνδοῖς γράφοντας. Cf. Drexler dans Roscher, *Lexikon*, s. v. « Malachbel » col. 2300 s. — M. Goblet d'Alviella songe aux *Gandharvas* védiques, qui sont en effet mis en rapport avec le soleil (Oldenberg, *Religion des Veda*, 1894, p. 245): centaures ailés, parfois a tête d'aigle, on les trouve fréquemment associés à la roue solaire dans les sculptures bouddhiques. — Comparer aussi les monstres ailés qui traînent le char des défunts sur le sarcophage mycénien d'Haghia-Triada (Paribeni, *Monumenti antichi dei Lincei*, XIX, 1908, pl. III; von Duhn, *Archiv für Religionsw.*, XII, 1909, p. 183; Deubner, l. c., p. 12; Strong, op. cit., p. 119, 167 et pl. XV).

(3) Camozzi, *La « Consecratio » nelle monete da Cesare ad Adriano* dans *Rivista italiana di numismatica*, XIV, 1901, p. 51 ss.

lestes en conduisant un attelage, *exista très anciennement* en Syrie (1) comme en Babylonie, en Perse et en Grèce (2), et elle est sans doute le développement de cette conception, très répandue chez les peuples primitifs, que le disque radieux qui se meut de l'Orient à l'Occident, est une roue courant sur le firmament. Les « chevaux de feu et le char de feu » qui enlevèrent Élie dans un tourbillon, sont très probablement ceux du Soleil (3). Dans le cortège royal que décrit le roman historique de Xénophon, Cyrus est précédé d'un char attelé de chevaux blancs et consacré à Hélios (4). Bien que nous n'en puissions fournir de preuve directe, il semble bien que les monarques asiatiques aient cru parfois être emportés dans sa course par leur dieu tutélaire, comme les Pharaons se figuraient devoir naviguer dans la barque de Râ.

Lorsque donc nous voyons sur un bas-relief récemment découvert à Éphèse (5) l'empereur Marc-Aurèle en costume militaire prendre la place d'Hélios sur son quadrige, qui s'élance au-dessus de la Terre étendue, nous ne supposerons pas que l'artiste ait

(1) Cf. Dussaud, *Notes*, p. 51; von Baudissin dans Herzog-Hauck, *Realencyclopädie*³, XVIII, s. v. « Sonne », p. 518. Cf. Jeremias dans Roscher, *Lexikon*, s. v. « Schamasch », p. 556.

(2) *Monum. myst. de Mithra*, I, p. 126.

(3) II *Reg.* 2, 11. Cf. les chevaux et les chariots du Soleil conservés dans le Temple, II *Reg.* 23, 11, et von Baudissin, l. c. — Au contraire, dans les récits analogues en Grèce, ce n'est pas Hélios qui intervient, et ceci est caractéristique pour le rôle restreint qui est dévolu à ce dieu de la nature dans la mythologie hellénique. Athéna, Zeus [Ovide, *Mét.*, IX, 271] ou Nikè mènent le quadrige qui emporte Héraklès dans l'Olympe (Preller-Plew, *Griech. Myth.*, II, p. 256; Gruppe, *Griech. Myth.*, p. 472, n. 5; cf. le monument d'Igel, Reinach, *Répert. reliefs*, t. I, p. 168). Vouloir reconnaître le char du Soleil dans le véhicule où Parménide se transporte suivant la vision qui ouvre son poème, est une conjecture sans fondement de Dieterich, *Mithrasliturgie*², p. 197; cf. Wünsch, *ibid.*, p. 235.

(4) *Cyrop.*, VIII, 3, § 12, § 24.

(5) Bas-relief décrit par Heberdey, *Oesterr. Jahresh.*, VIII, 1904, Beiblatt, p. 55 = Reinach, *Répert. reliefs*, I, p. 144, 3; cf. Strong, *Apotheosis and after life*, 1915, pl. XI, p. 90 et p. 147.

seulement voulu comparer au dieu qui éclaire et voit tout, le souverain qui gouverne le monde; son intention était certainement aussi de rappeler le sort bienheureux réservé aux princes après leur décès. Les Grecs décernaient à Néron, encore vivant, le titre de Νέος Ἥλιος (1), et Lucain, s'adressant à lui, le montre prenant après sa mort le sceptre de Jupiter ou montant dans le char flamboyant de Phébus pour éclairer la terre (I, 45):

> Te, cum statione peracta
> astra petes serus, praelati regia caeli
> excipiet gaudente polo; seu sceptra tenere,
> seu te flammigeros Phoebi conscendere currus,
> telluremque nihil mutato sole timentem
> igne vago lustrare iuvet, tibi numine ab omni
> cedetur.

Et Stace au début de sa *Thébaïde* (2), ne prédit pas un destin moins enviable à Domitien:

> Licet ignipedum frenator equorum
> ipse tuis alte radiantem crinibus arcum
> imprimat, aut magni cedat tibi Iupiter aequa
> parte poli, maneas hominum contentus habenis
> undarum terraeque potens, et sidera dones.

Mais, dira-t-on, ce sont là des flatteries emphatiques ou même de simples images. Manilius ne se représente-t-il pas lui-même volant sur un char jusqu'au sommet des cieux, dont il veut peindre

(1) *Inscr. Graec. Sept.*, 2714: Νέος Ἥλιος ἐπιλάμψας τοῖς Ἕλλησι; cf. Lančkoronski, *Villes de Pisidie*, II, p. 122 (Sagalassos) = Cagnat, *Inscr. Rom. pert.*, III, 345: Νέῳ Ἡλίῳ Νέρωνι Néron prétendait égaler Hélios comme aurige Suét., *Nero*, 53; cf. Préchac, *Comptes-rendus Acad. des Inscr.*, 1914, p. 232 ss. — Les inscriptions où les empereurs sont assimilés au Soleil sont réunies par Riewald, *De imperatorum Romanorum cum certis dis aequatione*, Halles, 1912, p. 31 ss.

(2) *Thébaïde*, I, 27; cf. *Silv.*, IV, 1 avec la note de Vollmer, et, sur ces morceaux en général, Reitzenstein, *Poimandres*, p. 282 ss.

les constellations? (1) Non; les rites et les représentations de l'apothéose prouvent que ces louanges des poètes expriment très exactement les croyances du culte impérial. C'est moins de leur part de l'adulation que de l'adoration. L'aigle, oiseau de Jupiter pour les Romains, est le symbole et l'instrument de la déification, nous l'avons vu, mais le souverain peut aussi être divinisé en devenant le compagnon du dieu solaire après sa mort, comme il l'est durant sa vie (2), ou même en se substituant à lui.

C'est ce qu'un papyrus, récemment découvert en Égypte, exprime d'une manière si nette qu'on ne pourrait souhaiter témoignage plus explicite (3). Phébus y fait part au peuple de la mort de Trajan et de l'avènement d'Hadrien: « Je viens, dit le dieu, de m'élever avec Trajan sur un char attelé de chevaux blancs (4), et j'arrive vers toi pour t'annoncer qu'un nouveau prince, Hadrien, s'est soumis toutes choses grâce à sa vertu et à la Fortune de son divin père ».

La plus ancienne représentation de l'apothéose à Rome décore une des faces d'un autel consacré à Auguste par le sénat et par le peuple quelques années avant notre ère (5). La composi-

(1) Manil., II, 59: *Soloque volamus in caelum curru*; cf. II, 135 ss. et V, 10: *Cum semel aetherios iussus conscendere currus | Summum contigerim sua per fastigia culmen.*

(2) *Sol comes* est fréquent sur les monnaies et dans les inscriptions.

(3) Papyrus trouvé en Thébaïde, publié par Kornemann, *Klio*, VII, 278 ss.; cf. Wendland, *Hellenist.-Röm. Kultur*², 1912, p. 411: Ἅρματι λευκοπώλωι ἄρτι Τραϊαν[ῶι] συνανατείλας ἥκω σοι, ὦ δῆμ[ε], οὐκ ἄγνωστος Φοῖβος θεὸς ἄνακτα καινὸν Ἁδριανὸν ἀγγέλλων, ὧι πάντα δοῦλα [δι'] ἀρέτην κ[αὶ] πατρὸς τύχην θεοῦ.

(4) Le quadrige consacré à Hélios; cf. *supra*, p. 96, n. 4.

(5) *CIL.* VI, 876; Amelung, *Die Sculpturen des Vatic. Museums*, II, p. 242 ss. (Belvedere, nº 87 *b*); cf. Altmann, op. cit., nº 230; Deubner, l. c., p. 14, n. 4; Strong, *Apotheosis and after life*, p. 66 ss. — Ce type est bien antérieur à l'Empire: sur le célèbre char de bronze de Monteleone, aujourd'hui à New York (VIᵉ siècle ad. J.-C.), dans la scène de l'apothéose du guerrier, celui-ci est placé sur un char traîné par des chevaux ailés (cf. Strong, p. 147 et pl. XV), et sur les stèles funéraires étrusques, il arrive fréquemment que les chevaux du char qui conduit le mort aux enfers, soient de même

tion est unique en son genre : le *divus* - très probablement Jules César - est debout sur un char qu'enlèvent quatre chevaux ailés, semblables au « Pégase » dont nous nous sommes occupés plus haut ; d'autres personnages complètent la scène, qui est encadrée par un palmier et un laurier. Au-dessus, on aperçoit à droite le buste de Caelus, au milieu un aigle éployé, à gauche le quadrige du Sol. Bien que divers détails de ce bas-relief mutilé restent incertains, le choix des deux arbres sacrés d'Apollon, la correspondance voulue entre le quadrige de la zone supérieure et celui qui quitte la terre, rendent indubitable qu'une relation est déjà établie dans cette première manifestation plastique du culte impérial entre le personnage divinisé et le Soleil.

Dion, décrivant le bûcher de Pertinax, nous dit que sur son sommet était placé un char doré que l'empereur défunt conduisait (1), et nous voyons en effet sur les monnaies non seulement le bûcher de Pertinax (2) mais ceux d'Antonin et de ses successeurs couronnés par ce quadrige (3). Celui-ci pouvait rappeler aux Romains le char de triomphe sur lequel les vainqueurs montaient au Capitole : l'immortalité, nous l'avons dit (p. 65), est souvent

pourvus d'ailes ; cf. Grenier, *Bologne villanovienne et étrusque*, 1912, p. 439, fig. 412 ; p. 454, fig. 150 ; Reinach, *Répert. reliefs*, II, p. 10, n. 1 ; Saglio, *Dict. ant.*, s. v. « Etrusci », fig. 2815 ; Deubner, l. c., p. 12. Voir surtout le mémoire de Ducati, *Le pietre funerarie Felsinee* (dans *Mon. Lincei*, XX, 1911, pp. 583 ss.), qui ne voit dans ces ailes qu'un symbole de la rapidité de ces coursiers mythiques (p. 591). Le sens de la représentation s'est modifié quand s'est répandue la croyance à l'immortalité céleste ; cf. *infra* p. 102.

(1) Dion, LXXIV, 5, 3 (III, p. 328, 24 Boissevain) : Καὶ ἐπ' αὐτῆς τῆς ἄκρας ἅρμα ἐπίχρυσον, ὅπερ ὁ Περτίναξ ἤλαυνεν.

(2) Il est reproduit dans Saglio-Pottier, *Dict. ant.*, s. v. « Apotheosis », fig. 338, d'après Cohen, III, pl. V, Pertinax, 28.

(3) Antonin : Cohen, II², p. 228, n° 163 ss. ; Marc Aurèle : Cohen, III², p. 12, n° 96 ; Lucius Vérus : *ibid.*, p. 177, n° 59 ; cf. Beurlier, *Culte impérial*, p. 65 ss. Des monnaies de Faustine avec la légende *Consecratio* (Cohen, II², p. 426, n. 167 ss.) représentent même l'impératrice debout, de face, avec un autre personnage [*Sol?*] dans un quadrige lancé au galop.

conçue comme une victoire remportée sur la mort (1). Mais l'idée dominante est certainement celle de l'attelage du dieu de la lumière. Une médaille de consécration frappée en 307, la dernière qui, dans les états de Constantin, présente le symbolisme païen, montre, « sur un bûcher à quatre étages, très orné, l'empereur Constance Chlore sous les traits du Soleil radié, dans un quadrige, levant la main droite et tenant un fouet » (2), et, pour qu'il ne subsiste aucun doute sur le sens de ce type monétaire, un panégyriste de Constantin s'est chargé de le commenter. Le rhéteur invoque dans une prosopopée finale le père défunt du jeune César (3): *O felix imperio et post imperium felicior, dive Constanti, quem curru paene conspicuo, dum vicinos ortus repetit occasu, Sol ipse invecturus caelo excepit.* Il se figurait donc que Constance, qui mourut à York, aux confins occidentaux du monde, avait été emporté par le soleil couchant dans sa course nocturne vers l'Orient, d'où il devait s'élever avec lui jusqu'au zénith. Ce lettré érudit connaît son astronomie. Le vulgaire semble avoir persisté dans la

(1) Les deux idées s'associaient naturellement dans l'esprit des anciens, car l'immortalité sidérale était réservée aux guerriers vainqueurs, *omnibus*, comme dit Cicéron (*Somn. Scip.*, 3), *qui patriam conservaverint, adiuverint, auxerint*, (cf. mes *Religions Orient.*, 2[e] éd., p. 370), et le cérémonial même du triomphe rappelle cette croyance, au moins depuis César: le char était traîné par quatre chevaux blancs comme ceux du Soleil (*supra*, p. 96, n. 4 ; p. 98, n. 4), auquel en Orient on sacrifiait précisément cette victime (Philostr., *Vit. Apoll.*, I, 31; Héliodore, X, 6, etc.; cf. Reinach, *Revue hist. relig.*, 1908, p. 3). De plus le vainqueur portait une tunique brodée d'étoiles (Suét., *Nero*, 25: *Chlamys distincta stellis aureis*; cf. Marquardt, *Staatsverw*, II[2], p. 586 ss.), emblème de sa destinée bienheureuse. Tite Live (V, 23, 5) transporte les conceptions de son temps à l'époque de Camille, lorsque, décrivant le triomphe de ce héros, il dit: « Conspectus est curru equis albis iuncto urbem invectus, parumque id non civile modo sed humanum visum: Iovis Solisque equis ⟨dis⟩ aequiparatum dictatorem in religionem trahebant »; cf. Plut., *Camill.*, c. 7.

(2) Maurice, *Numismatique Constantinienne*, I, Paris, 1908, p. 383 et pl. XXII, n° 8.

(3) *Paneg. VI, Maximiano et Const.*, cap. 14 (p. 169 Bährens).

vieille croyance que le char solaire roulait le long de la voie lactée, qui est la grand'route des âmes (1).

Un diptyque consulaire du British Museum, qui paraît se rapporter à la déification du même Constance, offre une juxtaposition curieuse des deux types d'apothéose; nous en reproduisons le milieu (fig. 43). (2) Le quadrige, portant le *divus*, s'élance du haut du bûcher, et devant lui prennent leur essor deux aigles, qui lui montrent le chemin (3). Plus haut, le prince, soutenu par les génies des Vents, s'élève jusqu'à l'assemblée des dieux, que traverse le zodiaque (4). Il semble que l'auteur de cette composition ait voulu montrer que le Soleil conduisait



Fig. 43. — Apothéose de Constance Chlore. (British Museum).

(1) Paulin de Nole sait que les chars d'Élie et d'Hénoch ont passé par ce chemin (*Ep.* V, 37). Cf. les textes réunis par Gundel, *De stellarum appell. et religione Romana*, Giessen, 1907, p. 153 [245].

(2) Saglio-Pottier, *Dict. ant.*, s. v. « Diptychon », p. 276, fig. 2460; Strong, *Apotheosis*, pl. XXXI, p. 227. On croyait autrefois que ce diptyque représentait l'apothéose de Romulus (Millin, *Gal. Myth.*, II, p. 188 et pl. CLXXVIII, nº 659). La signification en a été éclaircie par Graeven, *Athen Mitt.*, XXVIII, 1913, p. 271 ss.

(3) Comparer les deux aigles qui volent devant le génie portant Antonin et Faustine sur le bas-relief de la colonne Antonine (Millin, pl. CLXXX, nº 682; Amelung, *Die Sculpturen des Vatik. Museums*, I, p. 883, Giardino della Pigna, nº 223 et pl. 116). Deubner (l. c., p. 17 ss.) a interprété ce génie comme celui du Temps éternel (Αἰών). Il a montré aussi (p. 13) qu'ailleurs des impératrices sont portées au ciel par l'Éternité, figurée par une femme ailée portant une torche. — On rapprochera aussi ces aigles de l'oiseau qui, selon les Orientaux, vole devant le Soleil (*supra*, p. 57, n. 1).

(4) Graeven (l. c.) a prétendu reconnaître dans ces génies Hypnos et Thanatos, mais les Vents qui emportent les âmes, sont figurés fréquemment dans la sculpture funéraire (*Jahresh. Instit. Wien*, XII, 1910, p. 213 et *supra*

le *divus* jusqu'au point culminant de sa sphère, puis que les souffles ardents de l'éther le soulevaient jusqu'à la zône des étoiles fixes, au-dessus de laquelle trônent les dieux dans l'éternelle lumière. Une combinaison plus intime des deux genres d'ascension apparaît dans le songe qui, dit-on, présagea la mort de Septime Sévère: celui-ci se vit emporté vers le ciel sur un char constellé de pierreries et traîné par quatre aigles que précédait dans leur vol une grande figure humaine (1), où l'on a voulu reconnaître Phosphoros (2).

Voler vers le ciel sur les ailes du roi des oiseaux n'était pas, nous l'avons vu, un privilège des Césars; y être traîné par l'attelage rapide du roi des astres (Βασιλεὺς Ἥλιος), ne fut ou ne resta pas davantage leur apanage. Depuis une haute antiquité, on s'imaginait que les morts pouvaient se rendre sur un char dans les demeures souterraines de Pluton (3); le but de ce voyage devient maintenant le palais des dieux sidéraux, dont Hélios était l'introducteur. On voit ainsi le quadrige de celui-ci figurer sur les tombes de très modestes personnages (4). Un autel funéraire de Rome porte même l'inscription caractéristique: *Sol me rapuit* (5).

p. 70 (stèle de Carnuntum); cf. Saglio-Pottier, *Dict.*, s. v. « Zodiacus », p. 1058); Deubner (l. c., p. 13) a reconnu sur une monnaie Faustine Jeune portée au ciel par les *Aurae.*

(1) Ael. Spart., *Severus*, 22: « Signa mortis eius haec fuerunt: ipse somniavit quattuor aquilis et gemmato curru praevolante nescio qua ingenti humana specie ad caelum esse raptum ».

(2) Interprétation du Deubner (l. c., p. 9, n. 1), à qui j'emprunte ce texte. Cf. *supra*, p. 87, le bas-relief de Copenhague et *infra*, p. 103, n. 2. Toutefois la figure juvénile de Phosphoros pouvait-elle paraître *ingens*?

(3) Schröder, *Bonner Jahrbücher*, CVIII, 1902, p. 69. Cf. V. Macchioro, *Il simbolismo nelle figurazioni sepolcrali romane* (extr. *Atti Accad. Napoli*, 1911), pp. 59-61; Ducati, op. cit., p. 582 ss.; Hans Dütschke, *Zwei Römische Kindersarcophage aus dem zweiten Jahrhundert*, Halle, 1910, p. 14 ss.; et Strong, op. cit., p. 167; cf. *supra* p. 98, n. 5.

(4) Espérandieu, *Bas-reliefs de la Gaule*, II, nº 1510; Altmann, *Grabaltäre*, nº 76; cf. 208.

(5) *CIL.* VI, 29954.

Une scène sculptée sur un sarcophage d'adolescent de la villa *Doria-Pamphili* combine, comme certaines images de l'apothéose impériale, le motif du char et celui de l'aigle : le jeune homme est debout sur un bige, et il appuie le bras gauche sur l'oiseau, perché sur un des chevaux, dont Phosphoros tient les rênes (1).

Les mystères mithriaques, dont la puissance fut si grande vers le IIIe siècle, contribuèrent certainement à répandre ces idées eschatologiques. La légende racontait que, sa mission terrestre accomplie, Mithra avait été emporté par le Soleil vers les sphères célestes par dessus l'Océan. Un grand nombre de monuments figurent cette ascension. Elle devait rappeler aux mystes qu'eux aussi obtiendraient la même immortalité : le sort bienheureux que le héros avait conquis, il l'accordait à ses fidèles, et, devenu une divinité solaire, il les menait à son tour vers le ciel. C'est pour ce motif que sur un bas-relief de Virunum, Phosphoros-Hermès, portant le caducée, vole devant le quadrige et lui montre la route (2). Nous savons que Mithra avait été assimilé au dieu psychopompe et que, conducteur des âmes (3), il prend le titre de Μίθρας Ἥλιος Ἑρμῆς (4).

Après la conversion de Constantin, le type des médailles de consécration fut christianisé : l'empereur est toujours figuré guidant un quadrige vers le ciel, seulement il tend la main vers une autre main ouverte, celle du Dieu de la Bible, qui d'en haut s'abaisse vers lui pour le saisir (5).

(1) Ce sarcophage, décrit par Matz-Duhn, *Antike Bildwerke*, II, p. 328, n° 3087, a été interprété avec sagacité par Deubner, l. c., p. 9. — Pour la position de l'aigle, cf. Roscher, *Lexikon*, s. v. « Sabazios », p. 244, fig. 3.

(2) *Monum. myst. de Mithra*, t. II, p. 337, mon. 235c. = Reinach, *Répert. reliefs*. t. II, p. 128.

(3) Julien, *Caes.*, p. 336 C : ἡγεμόνα θεόν.

(4) Cf. mes *Mystères de Milhra*, 3e éd., 1913, p. 146, n. 2.

(5) Cohen, *Méd. imp.*[2], VII, p. 318, n° 760 ; cf. Eusèbe, *Vita Constantini*, IV, 73 (p. 147 Heikel) : Ἤδη δὲ καὶ νομίσμασιν ἐνεχαράττοντο τύποι, πρόσθεν μὲν ἐκτυποῦντες τὸν μακάριον ἐγκεκαλυμμένου τὴν κεφαλὴν σχήματι, θατέρου δὲ μέρους ἐφ' ἅρματι τεθρίππῳ ἡνιόχου τρόπον, ὑπὸ δεξιᾶς ἄνωθεν ἐκτεινομένης αὐτῷ

Mais lorsque le trône fut de nouveau occupé par un empereur païen, les anciennes croyances reprirent temporairement tout leur ascendant. Un oracle rendu à Julien lui prédisait qu'après avoir vaincu les Perses, « il serait conduit vers l'Olympe sur un char flamboyant, secoué dans les tourbillons de l'orage, et que, dépouillant la longue souffrance de ses membres humains, il atteindrait le palais paternel de la lumière éthérée, d'où il s'était éloigné pour entrer dans un corps humain » (1). Il se regardait en effet comme le fils spirituel du Soleil (2), qu'il espérait aller rejoindre.

Le char (ὄχημα), que devait conduire le prince dévot, n'était évidemment pas dans sa pensée construit de bois et de métal. La foule pouvait avoir de ce quadrige sauveur une conception très matérielle, mais les esprits philosophiques, comme Julien, y attachaient une autre signification. Déjà Platon dans ses mythes avait parlé à diverses reprises du char (ὄχημα) sur lequel montent les âmes, notamment dans ce passage fameux du *Phèdre* où il

χειρὸς ἀναλαμβανόμενον. Sur ce type monétaire, cf. Kraus, *Gesch. der christl. Kunst*, I, 1896, p. 218; Sybel, *Christliche Antike*, I, 1906, p. 223, et aussi Maurice, *Mém. soc. ant. France*, LXIII, 1904, p. 29 ss.

(1) Eunape, *Hist.*, fr. 26 (*F. H. G.*, IV, p. 25). = *Excerpta de Sententiis*, éd. Boissevain, p. 82 (Eunap. fr. 29):

> Δὴ τότε σὲ πρὸς Ὄλυμπον ἄγει πυριλαμπὲς ὄχημα
> ἀμφὶ θυελλείῃσι κυκώμενον ἐν στροφάλιγξι,
> λυσάμενον βροτέων ῥεθέων πολύτλητον ἀνίην·
> ἥξεις δ' αἰθερίου φάεος πατρώιον αὐλήν,
> ἔνθεν ἀποπλαγχθεὶς μεροπήιον ἐς δέμας ἦλθες.

Comparer avec le vers 1, *Anth. Pal.*, I, 10, 41: πυριλαμπὴς δίφρος ἠελίοιο. — Le vers 2 rappelle que l'âme qui monte vers les astres, doit traverser les tourbillons des éléments. Cf. Pseudo-Apul., *Asclep.* 28: *Procellis turbinibusque aeris, ignis et aquae saepe discordantibus tradit (animam Deus).* Cf. *supra*, p. 70, la stèle de Carnuntum.

(2) *Monum. myst. de Mithra*, I, p. 345, n. 7. Cf. Eunape, *Hist.*, fr. 24 [27] (*ibid.*): un oracle s'adressant à Julien, dit:

> Ὦ τέκος ἀρμελάταο θεοῦ, μεδέοντος ἁπάντων.

les dépeint essayant de suivre la course des dieux vers le sommet du ciel (1). Il ne prenait pas non plus ses paroles au sens littéral.

Ce que l'empereur théologien entendait par ce véhicule qui devait l'emporter après sa mort, il nous le dira lui-même : c'est une force mystérieuse qui appartient aux purs rayons du soleil et qui leur fait envoyer ici bas les âmes dans la matière, pour les faire remonter après le trépas jusqu'à l'auteur de leur création. « Quant à ces qualités divines du Soleil, dit-il, et tout ce qu'il donne aux âmes, en les dégageant du corps pour les ramener vers les essences qui participent de la nature de Dieu, et en faisant de la partie la plus subtile et la plus active de sa divine clarté une sorte de char (ὄχημα), qui assure leur descente vers une génération nouvelle, que d'autres le chantent dignement, nous préférons y croire que de le démontrer » (2). Comme les derniers mots le font entendre, cette doctrine est moins pour lui une théorie prouvée par les philosophes qu'une foi à laquelle il adhérait. Les hymnes qui célébraient la puissance libératrice et créatrice de l'astre radieux, étaient, comme il ressort d'un

(1) Plat., *Phèdre*, 247 B: Τὰ μὲν θεῶν ὀχήματα ἰσορρόπως εὐήνια ὄντα πορεύονται, τὰ δὲ ἄλλα (ceux des âmes) μόγις; cf. Dieterich, *Mithrasliturgie*[2], p. 197 s. Dans le *Phédon* (113 D) au contraire, les ὀχήματα, où voyagent les âmes, sont les barques, qui naviguent sur l'Achéron, mais dans le *Timée* (41 DE), Platon expose comment Dieu ayant créé des âmes en nombre égal aux astres, les y fit monter « comme dans un char » (ἐμβιβάσας ὡς εἰς ὄχημα). Les derniers néoplatoniciens ont raffiné sur cette idée, et l'ὄχημα τῆς ψυχῆς est pour eux formé d'enveloppes lumineuses, que l'âme revêt en descendant à travers les sphères célestes et qui lui donnent ses qualités et facultés — quelque chose comme le « corps astral » des théosophes modernes. Cf. p. ex. Proclus, *In Timaeum*, I, 114, 10 ss.; III, 265 ss., éd. Diehl, et *In Rempubl.*, index, p. 455, Kroll.

(2) *Orat.* IV, 197 B: Τὰ μὲν οὖν θειότερα καὶ ὅσα ταῖς ψυχαῖς δίδωσιν ἀπολύων αὐτὰς τοῦ σώματος, εἶτα ἐπανάγων ἐπὶ τὰς τοῦ θεοῦ συγγένεις οὐσίας καὶ τὸ λεπτὸν καὶ εὔτονον τῆς θείας αὐγῆς οἷον ὄχημα τῆς εἰς τὴν γένεσιν ἀσφαλοῦς διδόμενον καθόδου ταῖς ψυχαῖς, ὑμνείσθω τε ἄλλοις ἀξίως καὶ ὑφ' ἡμῶν πιστευέσθω μᾶλλον ἢ δεικνύσθω. Cf. sur ces théories ma *Théologie solaire*, p. 18 [464].

autre passage, les « Oracles chaldaïques » (1); le penseur auquel Julien emprunta tout son système de théologie héliaque, était le syrien Jamblique de Chalcis. Nous voici donc ramenés en terminant aux spéculations religieuses du pays qui a été le point de départ de nos recherches. Celles-ci nous ont permis de constater à nouveau la puissance de cette religion solaire qui s'était développée chez les Sémites, en nous faisant entrevoir son action sur les croyances eschatologiques du monde romain (2).

(1) Jul., *Orat.*, IV, p. 157 D.

(2) On peut suivre depuis le mysticisme grec du Ve siècle jusqu'à la fin du paganisme l'histoire de la doctrine que les rayons du soleil apportent les âmes sur la terre et les ramènent vers l'astre qui les a envoyées ici-bas. Déjà les Pythagoriciens croyaient que les poussières brillantes (ξύσματα) qui s'agitent incessamment dans un rais de soleil, étaient des âmes descendues de l'éther (Diels, *Fragm. Vorsokratiker*², p. 279, 8 [Pyth. B. 40), p. 348, 21 [54 A. 28]; cf. Zeller, *Philos. Gr.*, I³, 448, n. 4), et dans un exposé qu'il emprunte à Alexandre Polyhistor, Diogène Laërce leur attribue la théorie qu'un « rayon de soleil, descendant à travers l'air et l'eau jusqu'aux abîmes, vivifiait ici bas toutes choses » (VIII, 1, 27 [p. 210, 45 Cob.]: Διήκειν ἀπὸ τοῦ ἡλίου ἀκτῖνα ... καὶ διὰ τοῦτο ζωοποιεῖν πάντα). Le pseudo-prophète Alexandre, se souvenant de ces croyances pythagoriciennes, promettait au sénateur Rutilianus que son âme serait après sa mort un rayon solaire (ἡλιὰς ἀκτίς, Lucien, *Pseudomantis*, c. 34). De même, dans le mythe du *De facie in orbe lunae* (cap. 82, p. 943 D), Plutarque dit que les âmes délivrées de leur corps, « ont l'apparence d'un rayon » (ἀκτῖνι τὴν ὄψιν ἐοικυῖαι).

Il est possible que la croyance pythagoricienne soit empruntée à l'ancienne Égypte. Déjà dans les textes des pyramides apparaît l'idée que les Pharaons montaient au ciel le long des rayons du soleil; cf. Breasted, *Development of religion and thought in ancient Egypt*, 1912, p. 110: « In the oblique rays of the sun, shooting earthward, they beheld a radiant stairway led down from the sky that the king might ascend ». Je retrouve une idée analogue dans le papyrus magique égyptien, faussement dit « liturgie mithriaque » (Dieterich, *Mithrasliturgie*², p. 4, l. 28): Ἐπεὶ οὐκ ἔστιν μοι ἐφικτὸν, θνητὸν γεγῶτα, συνανιέναι ταῖς χρυσοειδέσιν μαρμαρυγαῖς τῆς ἀθανάτου λαμπηδόνος...

Au IIIe siècle de notre ère, le manichéisme enseignait que le soleil saisit les âmes par ses rayons (Hégémonius, *Acta Archelaï*, 8, p. 13, 1 Beeson: Τὰς ψυχὰς ὁ μέγας φωστὴρ ταῖς ἀκτῖσι λαβὼν καθαρίζει, etc.) et les « Oracles chaldaïques » chantaient le dieu aux sept rayons (Ἑπτάκτις) qui fait monter à lui les âmes (Julien, *Orat.* V, 172 D: Εἰ δὲ καὶ τῆς ἀρρήτου μυσταγωγίας

ἀψαίμην ἣν ὁ Χαλδαῖος περὶ τὸν Ἑπτάκτινα θεὸν ἐβάκχευσεν ἀνάγων δι' αὐτοῦ τὰς ψυχάς. Cf. Proclus, *Comm. in Tim.*, 11 E, p. 34, 20 Diehl; Kroll, *De orac. Chaldaicis*, p. 47; Bouché-Leclercq, *Astrol. grecque*, p. 81, n. 3). Sur les bas-reliefs mithriaques, on voit parfois un des sept rayons de Sol s'allonger démesurément vers le taureau mourant « comme pour éveiller la vie nouvelle qui doit naître de l'animal cosmogonique » (*Monum. myst. de Mithra*, I, p. 193). Comparer Macrobe, I, 23, 19 (c'est-à-dire Jamblique) à propos des statues d'Héliopolis: « Adad cernitur radiis inclinatis quibus monstratur vim caeli in radiis esse Solis, qui demittuntur in terram. Adargatis... radiorum vi superne missorum enasci quaecumque terra progenerat ».

Une double tradition, grecque et orientale, qui a probablement une source commune, est donc parvenue aux néoplatoniciens, qui ont insisté sur la puissance d'attraction que les rayons solaires exerçaient sur les âmes. Je me borne à citer un passage caractéristique de Julien, *Orat,*. V, 172 C: Ἔχειν οἰκείως πιστευτέον τοῖς ἀφεθῆναι τῆς γενέσεως σπεύδουσι τὰς ἀναγωγοὺς ἀκτῖνας ἡλίου... πῶς οὐ διὰ τῆς ἀφανοῦς καὶ ἀσωμάτου πάντῃ καὶ θείας καὶ καθαρᾶς ἐν ταῖς ἀκτῖσιν ἱδρυμένης οὐσίας ἕλξει καὶ ἀνάξει τὰς εὐτύχεις ψυχάς; cf. Mau, *Die Religionsphilos. Julians*, 1908, p. 15 ss., 107 ss.

Un écho de ces vieilles croyances se propage jusque chez les Pères de l'Église, qui à propos de la conception virginale, se souviennent qu'un rayon descendu du soleil éveille la vie (Tertull., *Apol.*, 21; cf. Aug., *Enarr. in Psalm.*, CXLII, 3, dans Migne, *P. L.*, XXXVII, col. 1846).

Enfin il est intéressant de noter que les brahmanes ont parfois enseigné dans l'Inde que les âmes montent au ciel suivant les rayons du soleil; cf. *Vedanta Sutras*, trad. Thibaut, *Sacred Books of the East*, XLVIII, p. 739, 17: « Scripture teaches that the soul of him who knows... follows the rays of the sun and thus reaches the disc of the sun: " when he departs from this body, he goes upwards by these rays only " ». (Kh. Up. VIII, 6, 5). Cf. le *Rig-Véda* I, 109, 7: « Vois ces rayons du soleil, auquel sont réunis nos pères »; Macdonell, *Vedic Mythology*, 1897, p. 167, § 73.

APPENDICE

L'origine de l'aigle funéraire.

Quelle est l'origine de l'aigle que nous trouvons employé en Syrie comme emblème funéraire, et des idées eschatologiques qu'on y attachait à l'époque romaine? On a émis à ce sujet des hypothèses diverses et contradictoires. Nous ne disposons pas de données suffisantes pour résoudre avec certitude ce problème très complexe, mais nous pouvons du moins en préciser les termes et fixer quelques points, qui réduiront le champ des conjectures.

Un premier fait est certain, croyons-nous. Le type artistique du personnage qu'un aigle emporte *sur le dos* est d'origine babylonienne. Il est aussi étranger à la sculpture grecque qu'à la nature, tandis qu'à Babylone on le trouve non seulement reproduit sur les cylindres mais illustré par la légende (p. 83); certains passages de la littérature religieuse des Juifs s'en inspirent (p. 84) et il a été souvent employé en Syrie pour des représentations de divinités (p. 79 ss.). C'est donc de l'Orient sémitique qu'il a passé chez les Romains pour y figurer l'apothéose des empereurs.

A la vérité ce motif a pu être adopté en Occident avec une signification différente de celle qu'il avait en Asie: c'est un cas fréquent dans la migration des symboles. Mais il est bien établi que l'aigle était en Syrie l'oiseau du Soleil et que le Soleil y était le maître des âmes et en particulier des âmes royales. On a objecté (1) qu'on n'a pu décou-

(1) Ronzevalle, op. cit. p. 155.

vrir aucun monument, aucun texte sémitique de haute époque considérant l'aigle comme attribut du dieu solaire. Je l'accorde, mais il n'y a là rien de surprenant. Le système de théologie solaire et d'immortalité sidérale qui devait être accueilli par le paganisme romain, ne remonte pas à une antiquité très reculée. Les « Chaldéens », qui l'ont constitué et propagé, sont les prêtres astronomes de l'époque perse et hellénistique, et il ne peut guère s'être imposé au clergé des temples syriens avant la période des Séleucides.

Un double fait me paraît donc indubitable: au point de vue artistique aussi bien qu'au point de vue religieux, l'aigle solaire « psychophore », est une création de l'astrolatrie sémitique, et c'est aux cultes syriens – cultes des Baals et culte des rois – que l'ont emprunté les Romains. Mais cette doctrine eschatologique ne s'étant développée qu'assez tard, il est très possible qu'en dehors des théories « chaldéennes », d'autres idées étrangères, accueillies en Syrie, aient concouru à la former. Il est même infiniment probable que l'aigle fut mis de quelque manière en relation avec les morts dès une époque bien antérieure aux Séleucides, et que la théologie savante de l'époque gréco-romaine a fait entrer dans son système de vielles croyances populaires.

On a cherché l'origine de l'aigle funéraire en Égypte; nous avons reçu à ce propos une lettre intéressante de M. Alan H. Gardiner. Elle fait ressortir les curieuses analogies qui rapprochaient les croyances eschatologiques admises dans l'empire des Séleucides de celles qu'on trouve exprimées sur les monuments des plus anciens Pharaons. Nous laissons la parole au savant égyptologue:

The great bulk of the texts known as the Pyramid texts is considered by those who have studied them most closely, to have had an application originally to the *king alone*, he being identified with Osiris, the dead and resurrected king. In these texts we meet with the following passages: *Pyr.*, ed. Sethe, 461. « Onnos (the dead king) has ascended to heaven unto thee, o Re; the face of Onnos is as (that of the) falcons; the wings of Onnos are as (those of the) birds; his claws are as the... of (the god) Dw-f ».

Pyr. 890 *a*-891. « There flies one who flies. Pepi has flown from you, mankind. He is not on earth; Pepi is in heaven... Pepi has stormed (?) to heaven as a heron (?), Pepi has kissed the heaven as a falcon, Pepi has reached the sky as a grasshopper etc. »

Pyr. 913. « Thou goest to heaven as (the) falcons; thy feathers are (those of) birds ».

Pyr. 1484. « He flies, he flies from you, ye men, as the birds; he taketh his arms from you as a falcon (va. « as a goose »); he hath removed his body from you as a kite ».

In these ancient texts it seems to be comparatively unimportant what bird is named; the point is that the king *flies* up to heaven and there becomes a god (1).

But Pharaoh is the son of Re, and the earthly emanation of Re. He is also Horus, the divine falcon; and Horus again is identified with Re. Pharaoh is not only Horus, but he is definitely « the divine hawk »; and this aspect in which he was regarded, recurs on occasion when the context demands. Thus in the Tale of Sinuhe (Maspero, *Contes populaires de l'Égypte*, p. 61) when the fight of the young king back to Egypt is described, the words employed are: « the hawk flew off together with his followers ». In a poetical description of the initiation of Thutmosis III into the mysteries of Amon we find him saying: « He (Amon) opened for me the doors of heaven, he opened for me the portals of the horizon of Re; I flew to heaven as a divine falcon, and beheld his form in heaven » (Breasted, *A new chapter* etc. = Sethe, *Untersuchungen z. Gesch. u. Altertumskunde Aeg.*, II, part I, p. 9).

In the five passages known to me where the death of a king is described, the words employed clearly refer to the conception of the king as the falcon Horus, though the word falcon does not actually occur in the context (it was too obvious).

1) Sinuhe R 6-3. « The god entered into his horizon, (even) the king of Upper and Lower Egypt, Shetepebre; he flew to heaven, and became united to the sun, the divine shape (lit. skin) became immerged in his Creator » (Cf. Maspero, *Contes popul.*, 3e éd., p. 61).

2) In the story of the « Two Brothers » (Maspero, *Contes popul.*, 3e éd., p. 19): « Sa Majesté, v. s. f., s'envola vers le ciel ». The example is interesting only on account of the fact that here the commonest, most physical, word for « to fly » is employed.

3) In the biographical inscription of one Enni (or Meni, Anna — we are quite in the dark as to the pronunciation), the death of Thutmosis I is thus described: — « The king rested from life, and went up to heaven, having completed his years in felicity »; upon which follows the description of his suc-

(1) C'est la vieille doctrine de l'âme-oiseau, cf. *supra* p. 56.

cessor's accession: « *The falcon in the nest* [appeared as] the king of Upper and Lower Egypt, Okhepernere (Thutmosis II...) » (Sethe, *Urkunden*, IV, 58 = Breasted, *Ancient Records*, II, §§ 108, 116).

4) Eearlier in the same inscription, Amenothes I's death is depicted with almost the same word as that of Shetepebre: — « After His Majesty had passed his life as one goodly in years of peace, he went up to heaven, and became united with the sun and became immerged in him from whom he went forth » (Sethe, op. cit., 54; Breasted, op. cit., § 46).

5) Lastly, in the Biography of Amenemheb (Sethe, op. cit., §§ 895-896; Breasted, op. cit., §§ 592-807): — « Lo, when the king had finished his term of many beautiful years, in valour, in power and in triumph; from year 1 unto year 54, 3d month of winter, last day, under the Majesty of king Thutmose III: he flew up to heaven, and became united with the sun, the divine body became immerged with his Creator. When the morrow dawned, the sun shone, the sky was bright, and the king Okhepernre (Amenothes II) was established on the throne of his father, he *rested upon the standard* ». The last phrase is important, as it can only refer to the divine falcon Horus — we have the same words for example, in the description of the fixing of the titulary of Thutmose III (Sethe, *Urkunden*, IV, 160): — « He (Amon) established the falcon upon the standard, he made me victorious as "Victorious Bull", he caused me to appear in the midst of Thebes, [in this my name of Horus, the strong bull, rising in Thebes] ».

In short: the whole movement of these passages makes it as certain as one could reasonably wish, that the idea of the Pharaoh as the Falcon Horus dominates throughout. When the old Falcon dies, he ascends to heaven and becomes absorbed in the sun; the young falcon « in the nest », « settles upon the standard » and reigns over Egypt until he, in his turn, gives place to a new Horus.

The wreath here plays no part, and indeed whether in Syria or Rome or Egypt it can hardly, I suppose, form an integral part — I mean, it is no necessary incident — in the apotheosis of the king, but has only by some chance become joined to that event in the figured representation. In Egypt we have an analogy to the wreath also in connection with the risen king Osiris. There must have been a story, which we have lost, according to which Osiris, after his triumphant issue from his judicial contest with Seth, received a crown. In the *Book of the Dead* (ed. Lepsius) 19, we have a chapter entitled « The chapter of the Crown of Justification » (1). In an unpublished papyrus of the 19th Dynasty, at Turin, the crown of Justification is again mentioned. Ptolemaic references: Mariette, *Dendérah*, III, 17g; Rochemonteix, *Edfou*, I, 63.

(1) Sur ces passages du *Livre des Morts*, qui sont de date récente, cf. *supra* p. 67.

The conception of the deceased Pharaoh ascending to heaven as a falcon and becoming merged in to the sun did not, in Egypt, extend later to the dead of humbler birth; though we do find, in the *Totenbuch* of the Middle kingdom, a chapter written on the sarcophagi of private individuals entitled « How to become a falcon » (Lacau, *Textes religieux*, ch. 61).

Alexander was deified in Egypt. May not some of the Egyptians conceptions connected with the death of the Pharaoh, have been applied to him and transmitted trough the Diadochi to Northern Syria and to the Romans? With due deference I would submit that the links in the chain seem, at first sight, closer and more complete than in the derivation from the myth of Etana But the substitution of eagle for falcon? And the snake?

I have noted during the last few days that a parallel could be quoted for the change of falcon into eagle. In dealing with the name Παχούμιος, Spiegelberg (*Aeg. und Griech. Eigennamen* [*Demotische Studien*, Teil I] S. 25* rightly says: « Die Bedeutung dieses ... Namens ist klar, wenigstens in so weit, als die demotische Schreibung keinen Zweifel daran lässt, dass in dem n. pr. *ahôm*, *athôm*, steckt, dessen Prototyp *ch* (oder *h*?) [NB. *h* is right!] *m* den hockenden Sperber darstellte, in welchem sich Gottheiten manifestierten. Im Kopt. hat das Wort die Bedeutung « Adler » angenommen. Vgl. Levit. 11/13 (ed. Maspero) ... Welche von den beiden Bedeutungen man für unseren Namen annehmen muss, ist nicht sicher zu entscheiden. Für die jüngere Bedeutung mag man sich erinnern, das nach Strabo, p. 815, u. Diodor I, 87, der Adler (ἀετός) in Theben verehrt wurde ».

It has just occurred to me that the proper names Παχούμι(ο)ς, fem. Ταχοῦμις and the analogus Πβῆκις, fem. Τβῆκις (from article *p* or *t* + βηκ = *bik*, the ordinary word for « hawk », « falcon »), may perhaps be indicative of a late transference to private persons of an epithet (« falcon ») only really appropriate to the Pharaoh.

Peut-on admettre, comme le suppose sous toutes réserves notre correspondant, que les croyances qui s'appliquaient aux Pharaons défunts aient été transportées à Alexandre, puis aux diadoques syriens? Dans ce cas, il faudrait qu'elles se fussent bientôt étendues, chez les Sémites, des princes Séleucides à tous les autres hommes. La diffusion du symbolisme de l'aigle dans la Syrie *du Nord*, c'est-à-dire fort loin de l'Égypte, devrait alors s'expliquer par l'influence d'Antioche, capitale des rois helléniques. Mais ce sont là des hypothèses bien com-

pliquées, et une difficulté grave a été aperçue immédiatement par M. Gardiner: les textes égyptiens parlent du « faucon » non de l'aigle. Il faudrait donc supposer que l'aigle des Ptolémées a hérité des attributions eschatologiques du faucon des Pharaons. Car il est certain que l'aigle royal n'apparaît pas en Égypte avant la dynastie des Lagides, et l'on a même été amené de là à conclure qu'il était d'origine orientale (1), de sorte qu'au lieu d'une action de l'Égypte sur la Syrie, ce serait l'inverse qu'il faudrait admettre. L'aigle théophore portant sur ses ailes le buste de Sérapis ou d'autres dieux (p. 81), l'aigle stéphanophore, qu'on rencontre fréquemment sur les tombeaux de l'époque copte (2), ne sont donc aucunement des indices que le symbolisme dont ils sont l'expression, soit indigène ou même très ancien dans la vallée du Nil.

Néanmoins la possibilité d'une propagation de l'aigle royal et funéraire d'Alexandrie en Asie à l'époque hellénistique reste à envisager. Un fait semblerait favorable à cette hypothèse: le plus ancien exemple, en Syrie, de l'aigle comme décoration sépulcrale nous est fourni par la tombe de Marissa (p. 53), qui date de la fin du III[e] siècle av. J.-C., elle a pour auteur un Sidonien et a été découverte en Idumée, à l'extrémité méridionale de la Palestine dans une région qui à cette époque était soumise aux Ptolémées. Il y a plus: on a pu reconstituer avec une grande précision l'histoire de la pénétration et de la diffusion en Syrie du type monétaire de l'aigle, si fréquent à l'époque romaine (3). Il est incontestablement d'origine égyptienne. L'aigle des Lagides fut importé d'abord en Phénicie, où les premiers Ptolémées frappèrent monnaie. Les Séleucides, quand ils soumirent ce pays, le conservèrent pour ne pas troubler par une innovation les habitudes du commerce: des pièces portant l'aigle ptolémaïque furent émises par eux notamment à Tyr et à Sidon. Il se mantint sur les tétradrachmes autonomes de ces villes jusque vers l'an 50 ap. J.-C. Il fut adopté aussi par l'atelier *impérial*

(1) Deubner, l. c., p. 3, n. 1.

(2) *Supra* p. 67, n. 4; cf. les exemples cités par Deubner, l. c., p. 2, n. 4; Ronzevalle, l. c., p. 137, n. 2; p. 175.

(3) Dieudonné, *L'aigle d'Antioche* dans *Revue numismatique*, 4[e] série, t. XIII, 1909, p. 485 ss.; cf. p. 165 ss.

de Tyr, et en 59 ap. J.-C., sous Néron, il passa de cet atelier à celui d'Antioche, où les tétradrachmes de ce type devinrent bientôt très nombreux. Enfin, au commencement du IIIe siècle, Bérée, Hiérapolis et Zeugma dans la Cyrrhestique, Émèse dans la vallée de l'Oronte – outre des cités de Phénicie et de Judée, - obtinrent le droit de se servir de coins semblables et de frapper des tétradrachmes à l'aigle avec leurs initiales et leurs symboles particuliers.

Mais, comme il arrive souvent, l'emblème de l'aigle en se propageant avait changé de signification. Son aspect même se modifia: au lieu d'être perché, les ailes repliées, il les entr'ouvre pour prendre son vol; parfois il tient une palme ou saisit dans son bec une couronne, insignes de victoire; ou bien il est accompagné d'attributs qui le mettent en relation avec des croyances locales. Ainsi, à Antioche, il devient l'oiseau que la légende faisait intervenir dans la fondation de la ville (1), et il porte dans ses serres la cuisse de la victime que, suivant le récit mythique, il avait enlevée de l'autel et laissé choir. Il est naturel que l'aigle, enseigne des légions, ait été regardé comme la marque de la puissance victorieuse de Rome et du pouvoir suprême de l'*imperator.* L'aigle, agent de l'apothéose, devait rappeler aussi la divinité des princes, et c'est pourquoi les bustes de ceux-ci, sont placés, comme ceux des dieux, au-dessus de l'oiseau (2). Enfin, dans beaucoup de cités, comme à Hiérapolis, à Émèse, l'aigle fut certainement considéré avant tout comme celui qui était consacré aux Baals de la cité (3).

L'histoire de cette transmission d'un type monétaire est instructive.

(1) *Supra* p. 85, n. 2.

(2) Monnaies de Vespasien et Titus (Dieudonné, p. 461, fig. 2; cf. p. 464), de Trajan (p. 166, nos 6-14, pl. IV, no 4), de Caracalla (p. 169, no 2 ss.; pl. IV, no 6). M. Dieudonné (p. 462, no 4) ne croit pas pouvoir admettre que l'aigle soutenant le buste de l'empereur sur les tétradrachmes soit le symbole de l'apothéose, car, dit-il, ces pièces furent frappées du vivant de l'empereur. Mais l'objection ne me paraît pas décisive: en Orient, les souverains étaient regardés comme des dieux non seulement après leur mort, mais même pendant leur règne, et c'est pourquoi on a adopté un type qui devait rappeler à tous les Syriens celui de certaines images des divinités indigènes (p. 79 ss.).

(3) Cf. *supra* p. 59, n. 2.

Si l'aigle funéraire, comme semble l'indiquer la tombe de Marissa, se propagea aussi d'Alexandrie en Syrie par l'intermédiaire de Sidon, soyons convaincus qu'il rencontra pareillement un culte préexistant, des croyances eschatologiques où intervenait l'oiseau du Soleil, et que le caractère qu'on lui reconnaissait s'en trouva profondement modifié.

Il n'est d'ailleurs pas impossible qu'à une époque beaucoup plus ancienne, le faucon des Pharaons, âme du souverain s'envolant vers le Soleil, ait été connu en Asie et s'y soit combiné avec l'oiseau de quelque légende du genre de celle d'Étana. L'influence religieuse de l'Égypte sur ses voisins orientaux remonte bien plus haut que l'époque alexandrine. Souvenons-nous qu'au temps de la XVIIIe dynastie, les Pharaons étendirent leur domination ou leur suzeraineté sur une grande partie de la Syrie. Les princes vassaux qui régnaient dans ce pays, purent facilement adopter pour eux-mêmes les idées de leurs puissants maîtres sur la déification solaire des rois. Ne voit-on pas dans les tablettes de Tell-el-Amarna les petits dynastes syriens s'adresser aux Aménophis en des termes directement inspirés des conceptions égyptiennes (1): « Mon Maître est le Soleil qui se lève chaque jour sur les pays d'après l'ordre fixé par son père miséricordieux » (Lettre d'Abimilki, roi de Tyr. Knudtzon, n° 147). Ce Maître c'est le Pharaon, fils de Rê. Cependant il faut observer que l'organisation religieuse des Syriens et des Phéniciens avait déjà atteint un développement remarquable, que leur énergie religieuse – si l'on peut s'exprimer ainsi – était considérable, puisqu'ils font pénétrer leurs propres cultes en Égypte. Dans les mêmes tablettes, Rib-Addi, le roi de Byblos, parle de la Ba'alat Gubla au Pharaon dans des termes qui prouvent que le roi d'Égypte tenait la déesse en grand honneur. Certaines lettres de Rib-Addi (Knudtzon, nos 83-86) recommandent une femme qui se rend en Égypte, accompagnée de son mari, et qui prend le titre de servante – probablement une prêtresse – de la Ba'alat-Gubla. Enfin, nous savons que des Égyptiennes portaient des noms composés avec celui de la déesse de Byblos.

L'opinion que nous venons d'émettre n'est sans doute actuellement qu'une hypothèse indémontrable, mais elle paraît, somme toute, assez

(1) Je dois l'indication de ces passages à l'érudition de M. René Dussaud.

plausible. La Syrie, placée entre la vallée du Nil et celle de l'Euphrate, a de bonne heure combiné dans sa religion des éléments empruntés à ces deux contrées. Macrobe (1) fait observer précisément à propos de l'Hadad d'Héliopolis (Baalbek) que *ritu Assyrio magis quam Aegyptio colitur.* La compénétration des idées eschatologiques des Égyptiens et des Sémites s'est lentement accomplie durant des siècles.

***

Le Père Ronzevalle, au contraire, bien « qu'intimement convaincu que les éléments archéologiques d'une solution adéquate du problème font encore défaut » (2), a tenté de démontrer l'origine hittite de l'emblème dont nous nous occupons; pour lui « c'est en Asie Mineure et dans le pays même des anciens Hittites qu'il convient de placer la patrie de l'aigle décoratif, religieux et funéraire, dont nous suivons la trace tardive dans la Syrie hellénique et romaine; c'est d'abord là, très vraisemblablement, qu'il a revêtu ce caractère solaire « que le syncrétisme sémitique des environs de notre ère devait accentuer au point d'en faire le substitut du Soleil » (3). Cette hypothèse ne manque pas d'une certaine vraisemblance historique. Elle expliquerait d'abord la fréquence particulière de ce symbole sépulcral dans la Syrie du Nord, qui fit partie de l'empire des Hittites. De plus, nous savons que la religion de ce peuple a laissé des traces profondes dans les cultes de cette région; nous le montrerons ailleurs (chap. V) pour celui de Doliché, et nous rappellerons seulement ici que la castration des galles d'Hiérapolis est probablement une importation d'Anatolie (4). De plus, les Hittites avaient l'habitude de représenter leurs dieux montés sur des animaux, et les bas-reliefs de Boghaz-Keuï nous montrent deux déesses jumelles, debout, au-dessus du double aigle héraldique (5).

(1) Macrobe, *Sat.* I, 23, 11.
(2) L. c., p. 154.
(3) L. c., p. 230.
(4) Pauly-Wissowa, *Realencyklop.*, s. v. « Galloi », col. 679.
(5) La remarque est de Deubner, l. c., p. 6, n. 2; cf. Garstang, *The land of the Hittites*, Londres, 1910, pl. 65 (p. 214); cf. p. 223 (« standing as

Mais si de ces considérations générales, on veut descendre aux preuves particulières et préciser la démonstration, on se voit arrêté immédiatement par la pénurie de documents et le manque d'information. On peut citer un certain nombre de tombeaux d'époque romaine et pré-romaine en Phrygie, en Lydie, en Paphlagonie sur lesquels figure l'aigle (1). Cet aigle ne semble d'ailleurs avoir aucun caractère solaire, mais être le représentant de Zeus, comme le lion, qui l'accompagne souvent, est celui de Cybèle (2). On trouve fréquemment aussi en Cappadoce un groupe d'un aigle perché sur la tête d'un quadrupède, cerf, bélier, taureau, etc. (3), groupe, dont la signification est d'ailleurs mal éclaircie. Mais, comme le Père Ronzevalle le reconnaît (p. 167), « on ne peut citer aucun exemple hittite d'aigle funéraire, encore moins d'aigle solaire psychopompe ». Nous connaissons si peu les idées des Hittites sur la vie d'outre-tombe que prétendre expliquer par elles les croyances et les usages de la Syrie est, je le crains, interpréter *obscurum per obscurius*.

L'opinion la plus vraisemblable me paraît être que dans la Syrie du Nord l'aigle, dès une haute antiquité et probablement déjà sous les Hittites, représenta simplement l'âme du mort: c'est l'âme-oiseau qui s'envole au moment du décès, conception qui se retrouve chez beaucoup de peuples primitifs (p. 56). D'autre part, on le regarda comme

though supported by a double-headed eagle with outspread wings »); cf. pl. 49 (p. 224). L'auteur a réuni (p. 235 ss.) les indices qui semblent prouver l'existence d'un culte de l'aigle dans le bassin de l'Halys.

(1) Ronzevalle, p. 61-3. La liste pourrait être aisément accrue; cf. Perdrizet, *Bull. corr. hell.*, 1896, pl. XVI. — Groupe de l'aigle tenant un serpent uni à une couronne, comme symbole de victoire; cf. Keil et von Premerstein, *Bericht über eine Reise in Lydien*, 1907, p. 47, n° 94 et *Zweite Reise*, 1911, p. 32, n° 59. — Paribeni, *Monum. antichi dei Lincei*, XXIII, 1914, p. 127, fig. 24, publie un tombeau de Sidé où un aigle, perché sur une cuirasse, est joint à d'autres armes; c'est l'aigle des armées romaines.

(2) Cf. Graillot, *Le culte de Cybèle, Mère des dieux*, 1912, p. 401, et *passim*.

(3) Ronzevalle, l. c. p. 226. Le nombre de ces monuments est considérable. Cf. p. ex. Reinach, *Rép. stat.*, II, p. 771 ; III, p. 224, et *supra* p. 51, n. 1. Composition semblable (aigle éployé sur une tête de bélier) sur un sarcophage à Adanda; Paribeni, l. c., fig. 39.

un emblème du soleil, disque ailé qui vole à travers le ciel (p. 57). Peut-être une assimilation au faucon égyptien fit-elle admettre de bonne heure que l'âme-aigle des souverains remontait vers l'astre-roi. *Certainement* quand se répandit en Syrie la religion astrale, qui fit des Baals les dieux héliaques, elle mit en œuvre et incorpora dans son système la double qualité qu'on attribuait à l'aigle: il devint l'oiseau qui porte les âmes au dieu solaire, son maître – c'est la forme mythologique de la croyance et elle s'inspire de très vieilles légendes comme celle d'Étana –, ou bien il symbolisa le grand foyer de lumière qui attire à lui l'essence ignée qui anime les corps – et ceci est la forme théologique de la doctrine.

III.

VILLES DE L'EUPHRATE.

ZEUGMA, NÉOCÉSARÉE, BIRTHA (1)

Les géographes et historiens modernes placent unanimement Zeugma, la ville gréco-syrienne située sur le plus célèbre des passages de l'Euphrate, en face de Biredjik, où les voyageurs venant d'Alexandrette et d'Alep ont coutume aujourd'hui de traverser le fleuve pour gagner Mossoul ou Bagdad (2). Cette localisation a été imposée par Ritter (3), qui a discuté avec son érudition habituelle l'emplacement de Zeugma et des autres points où l'on franchissait l'Euphrate dans l'antiquité. Si néanmoins il s'est trompé, comme j'espère le montrer ici, ce n'est pas pour avoir mal interprété les textes qu'il avait diligemment recueillis, mais parce que ceux-ci ne pouvaient lui fournir que des indications approximatives sur la région où s'élevait la cité, souvent mentionnée (4). Il aurait fallu, pour en déterminer l'emplacement

(1) Publié, sauf quelques additions, dans les *Mélanges de l'École Française de Rome*, t. XXXV, 1916.

(2) Pour ne citer que les travaux les plus récents, Zeugma est placé à cet endroit sur toutes les cartes de Kiepert, notamment celle au 400 millième, et par M. Chapot, *La frontière de l'Euphrate*, Paris, 1907, p. 275.

(3) Ritter, *Erdkunde*, t. X, 3e partie (Asie, t. VII), 1843, p. 950 ss.

(4) Les auteurs nous apprennent, à la vérité, que Zeugma se trouvait à 72 milles de Samosate (Pline, *H. N.*, VI, 24, § 86), à 175 milles de Séleucie

avec plus de précision, disposer de renseignements topographiques qu'il eût été bien difficile de recueillir vers le milieu du siècle dernier.

Pour bien fixer les termes de la question, je rappellerai que Ritter a prétendu prouver deux points: d'abord que Zeugma se trouvait en face de Biredjik, qui serait l'ancienne Apamée, ensuite que Biredjik ne correspond pas au Birthâ des Romains, comme on l'avait supposé avant lui.

Je voudrais faire valoir les raisons qui établissent, si je ne m'abuse, 1° que Zeugma n'était pas en face de Biredjik, mais à une douzaine de kilomètres en amont, au village actuel de Bâlkîs, identifié à tort avec Néocésarée d'Euphratésie; 2° que Biredjik est Birthâ, dont le nom grec était Macédonopolis.

Rappelons d'abord ce qu'on sait de l'histoire de Zeugma.

Ζεῦγμα « jonction » désigne, au sens technique, un pont de bateaux jeté sur un cours d'eau ou même une jetée formée d'une réunion de chalands (1). A l'époque perse, le *zeugma* de l'Euphrate se trouvait à Thapsaque (2). Séleucus Nicator y substitua un nouveau pont, unissant la Commagène et la Mésopotamie (3), et il

de Piérie (*ibid.*, V, 12, § 67; cf. Strabon, XVI, 2, 1, p. 749 C.), à 24 milles d'Europus (*Tab. Peut.*), à 12, 14, ou 24 milles de Doliché (*Itin. Ant.*, 185, 189, 191), et à 2000 stades de Thapsaque (Strabon, XVI, 1, 22, p. 746 C.), mais, en admettant que ces chiffres soient exacts, nous connaissons trop mal le tracé des routes antiques pour que des mesures d'une précision rigoureuse soient possibles. La seule indication grâce à laquelle on peut arriver à une localisation à peu près certaine, est la distance d'Europus, et elle est défavorable à la thèse de Ritter (cf. *infra* p. 132).

(1) Liddell et Scott, *Lexicon*, s. v.

(2) Xénoph., I, 4, 11; Arrien, *Anab.*, II, 13, 1; Strabon, XVI, 1, 21 et 23, p. 746, 747 C.; cf. Th. Nöldeke, *Karkemish, Circesium und andre Euphratübergänge* dans *Nachrichten der Ges. Wiss. Göttingen*, 1876, p. 1-16.

(3) Pline, *H. N.*, V, 24, § 86: « Zeugma LXXII p. a Samosatis, transitu Euphratis nobile; ex adverso Apameam Seleucus, idem utriusque conditor, ponte iunxerat »; cf. Droysen, *Histoire de l'hellénisme*, trad. Bouché-Lclercq, t. II, p. 728.

fonda à chacun de ses bouts une ville forte pour le défendre. De ces deux cités jumelles, l'une, Séleucie, sur la rive occidentale, rappelait son propre nom ; l'autre, Apamée, sur la rive orientale, celui de son épouse.

Il n'y a pas de doute sur la position d'Apamée : elle était - les témoignages concordent sur ce point - au delà de l'Euphrate en Mésopotamie (1). Pline et Strabon sont au contraire en désaccord au sujet de Séleucie. Le premier la cite parmi les villes de Cœlé-Syrie (2), c'est-à-dire qu'il la met sur la rive droite du fleuve, la gauche ne faisant pas partie de la province romaine mais appartenant aux Parthes. Strabon nous dit au contraire (3) : « Là [en Commagène] se trouve le *zeugma* de l'Euphrate, sur lequel a été fondée Séleucie, *forteresse de Mésopotamie* attribuée par Pompée à la Commagène. C'est ici que Tigrane, lorsqu'il fut chassé de Syrie (en 69 av. J-C.), fit exécuter Cléopâtre Séléné, qu'il tenait depuis quelque temps prisonnière ».

Qui croire ? C'est certainement à Pline qu'il faut donner la préférence. Nous savons que les listes alphabétiques de villes que nous a transmises le grand compilateur romain, sont empruntées à un document presque officiel, les Commentaires d'Agrippa (4), et le nom qu'il donne à Séleucie, *Seleucia ad Euphratem*, est confirmé par une inscription de l'époque d'Auguste (5).

(1) Pline, l. c., et VI, 26, § 119 et surtout Charax, c. 1 (*Geogr. gr. min.*, I, p. 244). Étienne de Byzance, dont le texte est corrompu, dit s v. Ἀπάμεια : ... Ἔστι καὶ τῆς Περσαίας Ἐξέσης πρὸς ἄρκτους. On a conjecturé Περαίας, Παρθυαίας, Περσικῆς ; cf. Müller, notes à Charax, l. c.

(2) Pline, *H. N.*, V, 23, § 81 ; cf. *infra*, p. 125, n. 7.

(3) Strab., XVI, 2, 3, p. 749 C. : Ἐνταῦθα νῦν ἐστι τὸ ζεῦγμα τοῦ Εὐφράτου· κατὰ τοῦτο δὲ Σελεύκεια ἵδρυται, φρούριον τῆς Μεσοποταμίας, προσωρισμένον ὑπὸ Πομπηίου τῷ Κομμαγηνῷ· ἐν ᾧ τὴν Σελήνην ἐπικληθεῖσαν Κλεοπάτραν Τιγράνης ἀνεῖλε, καθείρξας χρόνον τινά, ἡνίκα τῆς Συρίας ἐξέπεσεν.

(4) Cf. Cuntz, *Agrippa und Augustus als Quellenschriftsteller des Plinius* (*Suppl. Jahrb. für Philol.*, VII), Leipsig, 1890.

(5) *CIG* 25-48 = *IG.*, XII, fasc. I, 653 (Rhodes) : Μάρκου, τοῦ Μάρκου Ἀντωνίου Ἀντίοχου υἱοῦ, Σελευκέως τῶν πρὸς τῷ Εὐφράτῃ. Épitaphe du fils d'un

On s'explique aisément l'erreur de Strabon, qui pour ce passage, notons-le, puise à une source, non pas géographique, mais historique. Les répartitions territoriales opérées par Pompée se placent après l'effondrement de l'empire éphémère fondé par Tigrane d'Arménie, qui, on le sait, avait établi sa capitale à Tigranocerte en Mésopotamie. L'auteur que suit Strabon, a ainsi pu dire ou sembler dire que la forteresse évacuée par le roi vaincu était dans cette région. Mais les possessions de Tigrane s'étendaient aussi sur le nord de Syrie, et c'est bien, comme l'ajoute immédiatement Strabon, en abandonnant ce pays, avant de franchir le *zeugma* de l'Euphrate, qu'il mit à mort sa captive, la reine Cléopâtre (1).

Le nom officiel de la ville était, nous le disions, Σελευκεία πρὸς τῷ Εὐφράτῃ, *Seleucia ad Euphratem*; cependant, dans l'usage ordinaire, on la désignait plus fréquemment comme Σελευκεία ἐπὶ τοῦ Ζεύγματος (2) ou Σελεύκεια κατὰ τὸ Ζεῦγμα, de même qu'Apamée était dite *Apamea in Zeugmate* (3). Mais les noms de ces deux

personnage qui avait reçu le droit de cité de Marc Antoine. « Séleucie de l'Euphrate » s'opposait à « Séleucie du Tigre »; cf. Kern, *Inschr. von Magnesia*, 61, l. 101: Σελευκεῦσιν τοῖς πρὸς τῶι Τίγρει; Strab., XVI, 1, 5, p. 738 C. etc.

(1) La confusion faite par Strabon a induit certains érudits à supposer l'existence de deux ζεύγματα de l'Euphrate, l'un en face de Biredjik, qui serait Apamée, l'autre près de Samosate, qui aurait eu vis-à-vis d'elle Séleucie. Mais il ressort clairement de multiples passages de Strabon lui-même qu'il n'y avait en Commagène qu'un seul *zeugma*, qui avait succédé à celui de Thapsaque (XI, 13, 4, p. 524 C.; XI, 14, 15, p. 532; XIV, 2, 29, p. 664; XVI, 1, 1, p. 736; XVI, 1, 21-23, p. 746-7; XVI, 2, 1-3, p. 749), comme l'a déjà établi Ritter, (l. c., p. 963 ss.). D'autres, pour mettre d'accord des textes inconciliables, ont recouru à l'hypothèse que Séleucie et Apamée seraient deux noms de la même ville (Müller, notes à Charax, p. 245, que suit Streck dans Pauly-Wissowa, *Realenc.*, suppl., s. v. « Apameia »). MM. Nöldeke (l. c., p. 10) et Chapot (op. cit., p. 277) ont déjà aperçu la solution dont nous avons tâché de montrer la vérité.

(2) Polybe, V, 43: Antiochus-le-Grand y reçut sa fiancée Laodice, fille de Mithridate II du Pont, en 221.

(3) Pline, *H. N.*, VI, 26, § 119.

villes disparurent après la chute de la dynastie des Séleucides (1), et, à l'époque romaine, la cité située au bord du fleuve qui marqua longtemps la limite de l'empire, était connue simplement comme « τὸ Ζεῦγμα » « la Jonction » (2). Ce terme usité depuis longtemps dans le langage vulgaire, se substitua complètement à l'ancienne dénomination, et sur les monnaies impériales les habitants s'intitulent Ζευγματεῖς (3). Étienne de Byzance, en grammairien scrupuleux (4), note que les indigènes emploient cet adjectif incorrect, mais que Ζευγματίτης est préférable. C'est un indice de l'origine populaire de cet ethnique, formé probablement par analogie de Σελευκεύς.

Le grand travail des ingénieurs grecs, qui avait donné son nom à une ville, provoqua bientôt l'éclosion de légendes: on voulut que le pont eût été construit d'abord par Alexandre (5), qui en réalité avait passé le fleuve au vieux *zeugma* de Thapsaque, et l'on montrait même la chaîne, raccommodée mais non rouillée,

(1) On ne trouve plus les noms de Séleucie et d'Apamée après l'époque d'Auguste, car c'est de ce temps que datent les sources de Pline.

(2) Dans Charax (l. c.), on ne voit pas clairement si τὸ Ζεῦγμα désigne la ville ou le pont, et la même incertitude existe pour tous les passages de Strabon, mais Pline (V, 25, § 86; XXXIV, 15, § 150) entend déjà par Zeugma la ville opposée à Apamée. — Plus tard apparaît une forme dégradée Ζεῦμα, qu'on rencontre souvent à partir du IVe siècle (Gelzer, note à Georg. Cypr., p. 149, n° 877).

(3) Cf. *infra*, p. 125, n. 5. Il se pourrait que l'adoption officielle du nom de Zeugma ait eu pour motif le désir des autorités d'éviter une confusion avec deux autres villes de Séleucie, situées dans la même province de Syrie, Séleucie de Piérie et Séleucie *ad Belum*, donc le nom fut changé aussi en celui de Σελευκόβηλος.

(4) Steph. Byz. s. v. Τὸ ἐθνικόν, οἱ μὲν ἐπιχώριοι Ζευγματεύς· δεῖ δὲ Ζευγματίτης, ὡς Ἀσκαλωνίτης, ὡς καὶ Πρωτέας ὁ γραμματικὸς Ζευγματίτης. — Ce Protéas le Zeugmatite est cité *Etymol. Magnum*, s. v. Κιμμερίους, et *Schol. Iliad.*, XVIII, 410. Les bribes qui nous sont transmises de ses œuvres, ne font guère regretter la perte du reste.

(5) Steph. Byz., s. v.; Dion Cass., XL, 17; Lucain, VIII, 235: « Zeugma Pellaeum ». Cf. *infra*, p, 124, n. 5.

qui lui avait servi à lier les bateaux (1). On pensa aussi que Xerxès, qui avait enchaîné l'Hellespont, devait à plus forte raison avoir dompté l'Euphrate (2), et même que Dionysos, lors de l'expédition triomphale qui l'avait conduit jusque dans l'Inde, avait le premier joint les deux rives à l'aide d'une corde faite de tiges de lierre et de rameaux de vigne tressés, qu'on faisait admirer aux voyageurs (3).

L'importance stratégique et commerciale de la position où s'élevait Zeugma, fit à la fois sa prospérité et sa célébrité (4). C'est de là que souvent les légions romaines entrèrent chez les Parthes ou les menacèrent (5). Crassus s'obstina à y franchir l'Euphrate malgré des présages sinistres (6); du temps d'Antoine, Ventidius Bassus usa d'un stratagème pour empêcher l'ennemi de l'y écraser (7), et sous Claude, Cassius Longinus y campa (8). D'autre part, c'est là que les caravanes apportaient les produits de l'Orient et que les marchands entrant en Syrie acquittaient les droits de douane (9).

Lorsqu'en 114, Trajan eut annexé la Mésopotamie à l'empire, Zeugma cessa d'être une ville frontière, mais son trafic n'en devint que plus considérable. De grandes voies impériales conduisant dans

(1) Pline, *H. N.*, XXXVI, 15, § 150.

(2) Théodoret, *Hist. rel.*, 5 (*P. G.*, LXXXII, col. 1352 B).

(3) Pausan., X, 29, 4.

(4) Cf. Pline, V, 21, § 86: « Zeugma, transitu Euphratis nobile ».

(5) Stace, *Silv.*, III, 2, 137: « Zeugma Latinae pacis iter »; cf. V, 3, 187. Les *Adnotationes in Lucanum* (VIII, 237, p. 308, éd. Endt) conservent un souvenir confus de cette importance militaire de Zeugma au commencement de l'Empire: « Magnus Alexander Macedo Pellaeus, victis Parthis, finem posuit quem numquam excederent et Euphratem fluvium et civitatem Zeugma, quae in eius est ripis ».

(6) Florus, I, 46, 4; Plut., *V. Crass.*, 19, cf. 27; Sénèque, *Quaest. nat.*, V, 18, 10; Dion Cass., XL, 17. Cf. *infra*, chap. VIII.

(7) Dion Cass., XLIX, 19 (39 av. J. C.); cf. *infra*, p. 127, n. 4.

(8) Tacite, *Ann.*, XII, 12.

(9) Philostrate, *V. Apoll.*, I, 20, 1; cf. I, 38, 2.

la nouvelle province, y convergeaient pour passer l'Euphrate (1), et il est certain que les ingénieurs romains durent alors substituer au vieux pont de bateaux, sujet à bien des accidents (2), une solide construction de pierre (3). Les matériaux en ont probablement été extraits un peu en amont aux carrières d'Énesh et transportés par la batellerie militaire (4). La prospérité de Zeugma à cette époque est attestée par l'abondance de son monnayage, qui comprend une série d'émissions numérotées sous divers empereurs de Trajan à Philippe Jeune († 249) (5). Sous les Sévères, la cité célébrait des jeux, qui attiraient les lutteurs fameux (6).

Durant cette période, Zeugma faisait partie de la province de Cœlé-Syrie avec le reste de la Cyrrhestique, où la place Ptolémée (7). Lorsque, vers 350, Rome sépara de la Syrie l'Euphratésie, qui s'étendait le long du fleuve auquel elle doit son nom, Zeugma fut une des cités et un des sièges épiscopaux de la nouvelle province, dont la métropole était Hiérapolis (8). Une communauté chrétienne y était florissante avant le concile de Nicée,

(1) *Itin. Anton.*, 185, 189, 190, 191. Cf. la *Tabula Peuting.*, qui, par une singulière incorrection, place Zeugma assez loin de l'Euphrate.

(2) Plut., *V. Crass.*, 19; cf. Chapot, op. cit., p. 275 ss. et *CIL.*, III, 6709, la restauration d'un pont sur la rivière Chabinas en 200 ap. J.-C.

(3) On a voulu retrouver le pont de l'Euphrate sur un bas-relief de l'arc de Bénévent (Reinach, *Répertoire des reliefs*, I, p. 60), mais l'interprétation en est douteuse (Chapot, p. 275, n. 5).

(4) *Infra*, p. 155.

(5) Head, *Hist. num.*, ² p. 776; cf. Warwick Wroth, *Catal. Greek coins Br. Mus., Galatia, Cappadocia, Syria*, 1889, p. 124 ss.

(6) Waddington, *Inscr. Syrie*, 1839 = *Inscr. res Rom. pert.*, III, 1012.

(7) Ptolém., V, 15, 13; cf. *Patrum Nicaen. nomina*, éd. Gelzer et Cuntz, I, 62, etc., et index, p. 249. Pline, nous l'avons vu (p. 121, n. 2), cite déjà Séleucie de l'Euphrate parmi les villes de Syrie.

(8) Listes civiles: Hiéroclès, 713, 4; Georges de Cypre, éd. Gelzer, nº 877; listes épiscopales, *Notitia I* (dans l'*Hierocles* de Parthey), 877; Tobler et Molinier, *Itineraria Terrae Sanctae*, I, 1879, p. 233 (VIᵉ siècle).

où elle envoya un évêque (1), et, au IVe siècle, un membre de la curie municipale, nommé Publius, fonda dans les montagnes voisines un monastère d'anachorètes (2). La liste des évêques orthodoxes connus descend jusqu'au milieu du VIe siècle (3).

Dans la longue sécurité que lui assurait la barrière des places frontières de Mésopotamie, Zeugma avait négligé ses moyens de défense. Trop étroites pour qu'on pût y combattre, ses murailles n'étaient guère qu'une clôture. Mais la menace des incursions Sassanides se faisant plus pressante, Justinien la dota de fortifications hautes et larges à souhait (4). Elles ne devaient cependant pas résister aux coups des Arabes qui, en 637, conquirent toute la Syrie du Nord et mirent en fuite fonctionnaires et clergé byzantins (5). Toutefois, sous la domination musulmane, la ville déchue resta le siège d'un évêché jacobite: les préciuses listes de consécrations transmises par Michel le Syrien nous ont conservé les noms de douze de ses titulaires du commencement du IXe au milieu du XIe siècle (6). Ce sont les dernières mentions qu'on

(1) *Patrum Nicaen. nom.*, l. c. — Suivant les actes syriaques du diacre Habib, qui souffrit le martyre sous Dioclétien, le saint se serait réfugié d'Édesse à Zeugma pour y exercer en secret son ministère; cf. Cureton, *Ancient Syriac documents*, 1864, p. 74 (trad. 73). La tradition syrienne voulait même que l'apôtre Simon le Zélote eût prêché à Samosate, Perré, Zeugma, Alep, Mabboug (Hiérapolis) et Kenneshrîn (Chalcis) (*The book of the Bee*, trad. Wallis Budge, Oxford, 1886, p. 106). Il avait son tombeau à Cyrrhus; cf. *infra*, ch. VII.

(2) Théodoret, *Hist. relig.*, 5 (*P. G.*, LXXXII, 1352 ss.); cf. *Hist. eccles.*, IV, 28 (p. 268, Parmentier); *Synax. Constantinop.*, p. 423, 14, Delehaye.

(3) Lequien, *Oriens Christianus*, II, p. 942; Julien de Zeugma assiste, en 553, au cinquième concile œcuménique.

(4) Procope, *De aedif.*, 9 §, II, 19 ss. (p. 75 Haury).

(5) Zeugma partagea certainement le sort de sa voisine Dolichè; cf. Caetani, *Annali dell'Islam*, III, § 284, 290, 295.

(6) Michel le Syrien, trad. Chabot, t. III, p. 504. Notamment Mar Job, évêque de Zeugma, sacre en 962 un patriarche d'Antioche (Michel, t. III, p. 129 = Bar-Hébraeus, *Chron. eccles.*, éd. Abbeloos et Lamy, t. I, p. 409, 5) et en 1048 Élie, évêque de Zeugma, procède encore à la même cérémonie (Michel, t. III, p. 161 = Bar Hébraeus, t. I, p. 438).

trouve de Zeugma dans l'histoire. La vieille cité fondée par Séleucus devait être ruinée au temps des croisades.

Dans la série d'indications que nous avons pu recueillir sur Zeugma, deux faits méritent d'être relevés au point de vue topographique.

D'abord la ville était située sur la rive droite de l'Euphrate: tous les témoignages s'accordent à l'y placer (1), et elle faisait partie, avant le IVe siècle, de la province de Syrie, non de Mésopotamie, plus tard de l'Euphratésie, non de l'Osrhoène. On ne peut supposer que le territoire de la cité s'étendait des deux côtés du fleuve, car celui-ci marquait la limite de l'empire d'Auguste et la rive gauche appartenait à cette époque aux Parthes. On le savait depuis longtemps (2), mais une confirmation nouvelle de ce fait a été apportée par la découverte d'une inscription syriaque, qui prouve qu'en l'an 6 ap. J.-C. le château de Biredjik était tenu par un gouverneur du toparque d'Osrhoène, Manou, fils de Manou, vassal des Arsacides (3).

En second lieu, la ville de Zeugma ou, tout au moins, son acropole, occupait une montagne. En 38 av. J.-C., Ventidius Bassus faisait avertir les Parthes que la position de Zeugma était favorable à son armée, parce que les collines lui permettaient de s'y opposer à leur passage sur la rive romaine de l'Euphrate (4). La

(1) Cf. en particulier Charax, c. 1; Strabon, XVI, 2, 3, p. 749 C.; Pline, V, 24, § 66; Tacite, *Ann.*, XII, 12.

(2) Notons en particulier que les *Mansiones Parthicae* de Charax commencent au *zeugma*, c'est-à-dire à la frontière, et qu'Apamée, située immédiatement au delà, n'est point distinguée du reste de villes ou villages de Mésopotamie soumis aux Parthes. Cf. *supra*, p. 124, n. 5.

(3) Cf. *infra*, p. 144.

(4) Dion Cass., XLIX, 19; cf. Frontin, *Stratag.*, I, 1, 5: « Parthis suaderet per Zeugma traicerent exercitum, qua et brevissimum iter est et *demisso alveo Euphrates decurrit*; namque si illa venirent, adseverabat se *opportunitate collium usurum* ad eludendos sagittarios, omnia autem vereri, si se infra per patentis campos proiecissent ».

hauteur – ancien siége sans doute d'un culte sémitique – qui portait le principal sanctuaire de la cité, est figurée sur les monnaies impériales (fig. 44) (1). Le type numismatique a été étudié par Donaldson (2) dont je traduis la description : « Au sommet, dit-il, on voit un temple tétrastyle avec la statue d'une divinité... En face du temple, est une enceinte sacrée, ayant à droite et à gauche une colonnade, dont on n'aperçoit que les plaques garnissant son toit. En face, est un mur à panneaux élevés, qui sans doute doit reproduire un propylon ou portique à deux étages. Le centre de la cour est singulièrement figuré de façon à représenter le rocher ou la montagne sur laquelle le temple est supposé placé ou bien un bosquet d'arbres » (3). Au-dessous, est gravé le Capricorne, signe du zodiaque qui avait présidé à la fondation de la cité (4). Ce signe, mi-chèvre, mi-poisson, était bien celui qui devait exercer

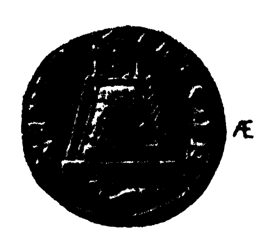


Fig. 44. — Monnaie de Zeugma.

(1) Cf. *supra*, p. 125, n. 5. Je reproduis ici d'après Wroth, op. cit., pl. XVI, nº 13, le revers d'une monnaie de Philippe.

(2) Donaldson, *Architectura numismatica*, 1859, p. 129, nº XXXVI.

(3) M. Chapot (p. 277) adopte cette interprétation en la modifiant : « un temple juché au sommet d'un cône ; les globules figurés sur ce cône représentent schématiquement un rocher et les gradins sur le côté sont les chemins en escalier conduisant au sommet ». L'escalier menant au sommet d'une montagne rocheuse, qui porte un temple, se trouve en effet figuré d'une manière analogue sur certaines monnaies de Syrie (Néapolis de Samarie : Donaldson, p. 110, nº 33 ; Head, *Hist. num.*², p. 803 ; Héliopolis : Donaldson, p. 122, nº 35 ; Head, p. 785) ; mais sur deux exemplaires, que j'ai sous les yeux, des pièces de Philippe frappées à Zeugma, on voit clairement que le prétendu escalier est divisé en deux dans le sens de la longueur par un trait parallèle à ceux qui le limitent de chaque côté. Je crois donc que Donaldson a raison et que le graveur a entendu représenter les plaques de pierre qui couvraient le toit de deux portiques gravissant la colline sacrée, tels qu'on en trouve encore dans certaines villes italiennes, notamment près de Bologne à la Madonna di San Luca.

(4) Cf. Saglio-Pottier, *Dict. ant.*, s. v. « Zodiacus », p. 1047.

son patronage sur une ville qui grimpait sur des collines bordant un grand fleuve, et il ne me paraît pas douteux que nous ayons sur les monnaies une vue du temple principal de Zeugma et du péribole, occupant le penchant de la montagne, tels qu'ils apparaissaient au voyageur arrivant par le pont de l'Euphrate.

Or, un fait qui doit frapper tout archéologue passant par Biredjik c'est qu'au contraire la rive gauche du fleuve y est plate et la rive droite escarpée. La position favorable à une armée n'y serait pas celle qu'aurait occupée Ventidius Bassus, mais celle des Parthes se préparant à forcer le passage (1).



Fig. 45. — Bâlkîs-kalé vu de la vallée de l'Euphrate en amont.

Mais, si nous nous transportons à Bâlkîs, nous trouvons précisément ce que nous cherchons, c'est-à-dire que les collines de la rive droite dominent la rive gauche, qui est relativement plane; la plus élevée de ces hauteurs affecte la forme d'un cône tronqué, tel que nous le faisaient attendre les monnaies de Zeugma (fig. 45) (2), et elle paraît prédestinée par la nature à porter un temple et une acropole (3).

(1) Cernik, *Expedition durch die Gebiete des Euphrats herausg. von Schweiger-Lerchenfeld* (*Petermann's Mitteilungen, Ergänzungsband X*, Heft 45, 1876), pl. I, nº 20, donne un petit graphique (reproduit par Chapot, p. 276), où la configuration de la vallée de Euphrate à Biredjik est, assez approximativement, esquissée.

(2) La vue est prise de la vallée de l'Euphrate en amont de Bâlkîs.

(3) Cf. Ainsworth (*Travels and researches in Asia Minor, Mesopotamia*, 1842, t. I, p. 304): « Tell-Bâlkîs a high mound of chalk whose ... existing ruins attest it to have been once the seat of a temple ».

Bien plus, on peut affirmer que l'emplacement de Biredjik, loin d'être celui où, comme dit Tacite (1) « *maxime pervius amnis est* », se prête aussi mal que possible à l'établissement d'un *zeugma*. L'Euphrate s'y étale à l'ouest sur une grève à peine inclinée, où les eaux s'avancent ou refluent, suivant les crues, comme sur l'estran d'une plage. « La largeur moyenne du lit est de 120 mètres,



Fig. 46. — L'Euphrate vu de Biredjik. Halage d'une barque.

mais les pluies hivernales la portent en peu de temps à 1000 et même à 2000 mètres » (2). Quand j'y passai, je dus franchir à gué un bras sans profondeur, puis traverser un terrain mou de limon humide, parsemé de cailloux, pour atteindre enfin la barque qui devait nous porter sur l'autre rive. Ici, se dressent des ro-

(1) Tac., *Ann.*, XII, 12.
(2) Cuinet, *Turquie d'Asie*, t. II, p. 268.

chers abrupts dont le courant rapide vient battre le pied en violents tourbillons, et les ruelles en pente de Biredjik escaladent la montagne à une telle inclinaison que jamais aucune route romaine n'a pu être tracée dans de pareilles conditions. Peut-être dans l'antiquité, comme aujourd'hui, traversait-on parfois le vaste fleuve à cet endroit, dans ces grosses barques à gaillard élevé, que les mariniers halent lentement à la cordelle jusque fort en amont (fig. 46), puis lancent brusquement dans le courant et poussent à la gaffe et à la rame pour venir atterrir avec sûreté au point désiré (1). Mais, certainement, on n'aurait pu choisir des conditions topographiques plus défavorables à l'établissement d'un pont de bateaux, qu'à chaque crue sa longueur démesurée aurait exposé à être rompu par la pression des eaux.

Bâlkîs au contraire est situé à l'endroit où les hautes montagnes qui bordent l'Euphrate en Commagène, s'arrêtent pour faire place à un terrain ondulé. Le fleuve beaucoup plus étroit qu'à Biredjik est resserré entre des berges qui, sans être fort élevées, suffisent à le contenir, et, comme le dit Frontin (2), *demisso alveo decurrit.* Sur l'autre rive, la riche plaine de Hobab, protégée au nord par une chaîne de hauteurs, offre un accès commode vers l'intérieur de la Mésopotamie. Certainement la disposition des lieux est ici autrement propice qu'à Biredjik à la construction d'un *zeugma*, et les ingénieurs de Séleucus auraient fait preuve d'un singulier aveuglement s'ils avaient négligé ce point pour en choisir un autre, peu éloigné, où se seraient multipliées les difficultés et les chances de destruction de leur travail.

De fait, un peu en amont du village actuel de Bâlkîs, deux fortes murailles s'avancent dans l'Euphrate: les parements en ont été emportés, mais il reste un noyau de blocage, dont le ciment

(1) Sur ce passage incommode mais pittoresque de l'Euphrate, que supprimera peut-être bientôt le chemin de fer de Bagdad, cf. Sachau, *Reise in Syrien und Mesopotamien,* 1883, p. 176.

(2) *Supra,* p. 127, n. 4.

indestructible a résisté à l'action des eaux (1). Mon guide m'assura que c'étaient les ruines d'un pont; le niveau alors très élevé du fleuve m'empêcha de constater si cette construction appartenait à une culée ou à une tête fortifiée et si des bases de piles pouvaient être reconnues à travers le lit; mais je constate que la tradition qui place ici un pont, est ancienne, et que sur l'autre rive aussi, il paraît en subsister l'amorce (2).

Parmi les chiffres donnés par les Itinéraires qui indiquent les voies romaines aboutissant à Zeugma (3), un seul permet une localisation à peu près sûre: c'est le nombre de milles qui séparent cette ville d'Europus. Car, d'une part, on sait avec certitude qu'Europus occupait l'emplacement de Djérablis; d'autre part, la route qui le joignait à Zeugma devant suivre la vallée de l'Euphrate, son tracé peut être mesuré sans crainte d'une erreur considérable. Or, la *Table de Peutinger*, où le nom d'Europus est tombé par une inadvertance du copiste, mais qui offre le dessin de cette forteresse, la met à vingt-quatre milles de Zeugma. Vingt-quatre milles romains font presque exactement trente-cinq kilomètres et demi, ce qui répond à la distance de Bâlkîs, mais non à celle de Biredjik, qui n'est que d'environ vingt-sept kilomètres. Aussi, les commentateurs ont-ils voulu corriger la *Table* (4): il faudrait écrire, au lieu de XXIIII, XVIII. Ils ont eu tort, comme

(1) M. Chapot (p. 279) a remarqué de même, « à un endroit où la berge s'éloigne de la rive, les débris d'une construction énigmatique en blocage qui baigne ses pieds dans l'eau ».

(2) Pococke, *Description of the East*, 1745, p. 156. « After I had left Beer (Biredjik), I enquired if there was any place on the Euphrates of that name (Zeugma); and I was informed that about twelve miles above Beer, there was a place called Zima; and asking if there were any signs of a bridge there, I was assured that, when the water is low, they see on each side of the river the ruins of a pier, which may possibly be the remains of this bridge ». — Cf. Sachau, *infra*, p. 142.

(3) Cf. *supra*, p. 119, n. 4.

(4) Karl Müller, note à Ptolémée, V, 14, 10 (p. 970, Didot), etc.

on le voit; ce n'est pas la carte antique qui est erronée, mais la supposition dont partaient les géographes modernes.

La principale raison qui a formé la conviction de Ritter et de ses successeurs, c'est, je crois, que Biredjik fut au moyen âge et est resté jusqu'à nos jours le principal passage de l'Euphrate. Cet argument n'est pas dépourvu de toute valeur. Les caravanes ont souvent continué à travers les siècles à suivre les mêmes pistes, à passer par les mêmes cols et les mêmes gués et à franchir les fleuves aux mêmes endroits. Mais l'importance de Biredjik ne date que du moment où Alep devint la grande place de commerce de la Syrie du nord; la « petite ville » de Berœa, comme l'appelaient les anciens, était loin d'avoir un trafic aussi considérable (1). Les voies romaines venant de Germanicia et de Nicopolis se réunissaient à Dolichè, pour atteindre de là Zeugma et gagner Édesse en Mésopotamie (2). Or, aujourd'hui encore les caravaniers qui vont d'Aïntab - près de l'ancienne Dolichè - à Ourfa (Édesse) ne descendent pas généralement jusqu'à Biredjik. Ils suivent d'ordinaire un chemin plus direct, passant par Nizib et aboutissant à Bâlkîs, où l'on décharge chameaux et chevaux pour transporter bêtes et fardeaux au delà du fleuve. Ce village est encore, comme me le disait le mudir dans un turc digne d'un mamamouchi, une *scala*, une étape. La route des caravanes contourne au nord-ouest le mamelon conique dont nous parlions, en remontant la vallée d'un petit affluent de l'Euphrate. Je ne l'ai pas parcourue, mais M. Chapot y a constaté, aux approches de Bâlkîs, l'existence de ruines antiques (3). Une autre route entaillait au nord du village actuel un éperon de rocher et côtoyait ensuite l'Euphrate sur une étroite corniche encore bien reconnaissable: ce sont les vestiges d'un tronçon de la grande voie romaine qui le long du fleuve reliait les camps et les postes de la frontière.

(1) Cf. *supra*, chap. I, p. 13.

(2) *Itiner. Anton.*, 184, 189, 191.

(3) Chapot, op. cit., p. 278, n. 5.

Nous touchons ici à la raison décisive qui fixe à Bâlkîs la position de Zeugma. Celui-ci resta pendant toute la durée de l'Empire, nous l'avons vu, une cité prospère; ses murailles furent encore restaurées par Justinien et un évêque syrien y résida jusqu'au XIe siècle. Il ne peut avoir disparu sans laisser de traces. Or, Ritter lui-même ne peut s'empêcher de noter avec surprise qu'il en serait ainsi à l'emplacement qu'il lui attribue et que personne ne parle de ruines qui se trouveraient sur la rive orientale du passage de l'Euphrate en face de Biredjik (1). Je n'y ai en effet découvert dans les prairies basses, où les eaux croupissaient en flaques marécageuses, aucun vestige d'une occupation antique, pas le moindre tesson de poterie ou débris de brique romaine. Un cimetière musulman abandonné était seul à y rappeler le passé.

Il en est tout autrement à Bâlkîs. Bien que les ruines en aient été encore très imparfaitement étudiées (2), celles qui ont été si-

(1) Ritter, l. c., p. 994: « Von der Stadt Zeugma ist keine Spur weiter üblich geblieben; niemand spricht von Ruinen die am Westufer des Euphrat-Ueberganges gelegen wären. Der Ort mag vielleicht nur von geringer Bedeutung gewesen sein, und seinen Ruhm nur durch die Brucke erlangt haben ». Il est superflu de faire remarquer combien il est invraisemblable de supposer qu'une ville placée dans une situation commerciale exceptionnellement avantageuse ne se serait pas développée durant la « paix romaine ».

Lorsque ce chapitre eut paru dans les *Mélanges de l'École de Rome*, nous eûmes la satisfaction de recueillir l'approbation de M. David G. Hogarth, l'archéologue qui connaît le mieux la région syrienne de l'Euphrate, y ayant séjourné longuement tandis qu'il dirigeait les fouilles de Djérablis. Lui-même avait déjà remarqué les difficultés qu'offrait la localisation de Zeugma en face de Biredjik. « I was often », m'écrivait-il, « at Biredjik and in its neighbourhood from 1908 to 1914 and always felt troubled by: *a*) the lack of any appearance of classical antiquity in Biredjik itself; *b*) the nakedness and indefensibility of the opposite right bank; *c*) the unsuitability of the stream at that point to a pontoon-bridge ». Ces trois raisons de rejeter l'opinion traditionnelle sont aussi celles qui nous avaient frappé dès 1907 à notre passage à Biredjik.

(2) Bâlkîs a été visité superficiellement par Ainsworth [1842] (cf. *supra*, p. 129, n. 3) et par Černik [1873] (*supra*, p. 129, n. 1, et *infra*, p. 140, n. 4). Sachau y passa en 1897 (*supra*, p. 131, n. 1 et *infra*, pp. 140, 142). Des indi-

gnalées suffisent à prouver que le village turc est le modeste héritier d'une cité antique considérable.

Tout d'abord, un signe certain qu'une agglomération populeuse s'était formée en ces lieux, c'est le grand nombre des tombeaux qu'elle y a laissés. M. Chabot (1) en a signalé quelques-uns et a publié leurs inscriptions; j'ai moi-même essayé d'interpréter



Fig. 47. — Vallée des tombeaux à Bâlkîs.

les bas-reliefs qu'on avait coutume d'y sculpter (2); mais les cimetières qui avoisinaient la ville abondent en sépultures qui n'ont jamais été décrites. On trouve notamment plusieurs tombeaux rupestres au sud-ouest du village actuel, où l'un d'eux - un vaste caveau avec huit *arcosolia* pour y placer les sarcophages - a été transformé en écurie. Beaucoup d'autres sont creusés au nord-

cations sommaires sur les restes antiques ont été données plus récemment par Chabot, *Journal Asiatique*, 1900, p. 729, et par Chapot, op. cit., p. 279.

(1) Chabot, l. c.

(2) Cf. *supra*, chap. II, p. 42 ss.

ouest de l'acropole dans le calcaire tendre d'une étroite vallée d'érosion, dont les parois presque verticales se prêtaient commodément au travail du *fossor* (fig. 47). La nécropole s'étendait sur d'autres points encore, et l'on est surpris du grand nombre de salles funéraires qu'on découvre, avec les niches cintrées ménagées autour d'elles pour recevoir les corps, suivant la disposition habituelle dans les hypogées syriens. Le mudir de Bâlkîs me dit plaisamment que si je voulais prendre des notes sur tous les souterrains de la montagne, je devrais me munir d'un cahier beaucoup plus gros que mon carnet de voyage.

Certaines de ces excavations n'ont pas servi de sépultures. Des citernes ou fosses taillées dans la pierre vive marquent la place d'anciennes habitations. Des aqueducs importants pourvoyaient d'eau les habitants et servaient aussi, ce semble, à l'irrigation: l'orifice d'une large conduite, qui traverse une colline, se voit encore dans un ravin à l'ouest de l'acropole. Une autre galerie, plus importante, prend naissance dans la vallée d'érosion dont nous parlions; elle est assez haute pour qu'on puisse y passer en se courbant un peu, et j'y pus faire plus de cent pas, jusqu'au moment où le manque d'air m'arrêta (1). Cet aqueduc paraît avoir amené l'eau du ruisseau qui dévale au fond de la gorge, jusqu'à la plaine qui est située de l'autre côté de la montagne et dont il servait à arroser les cultures.

Bâlkîs possède d'autres preuves encore de son ancienne prospérité. La cité romaine occupait non seulement, au bord de l'Euphrate, la terrasse où se confine le village actuel, mais elle s'étendait sur les collines qui s'élèvent à l'ouest et que domine le mamelon conique de l'acropole, appelé encore en turc *Bâlkîs-Kalé* (2). Du château où Tigrane fit périr la reine Cléopâtre de Syrie, du temple dont les monnaies nous montrent la façade

(1) Cf. aussi sur ce travail Chapot, op. cit., p. 276.
(2) Cf. *supra*, p. 129, fig. 45.

tétrastyle, aucun mur n'a subsisté à la surface du sol, parsemé de menus tessons et débris, et l'on y remarque seulement de gros blocs équarris et plusieurs citernes creusées dans le roc. Mais on est frappé de la force de cette position isolée, d'où l'on découvre tout les alentours et l'on peut surveiller au loin le cours du fleuve.

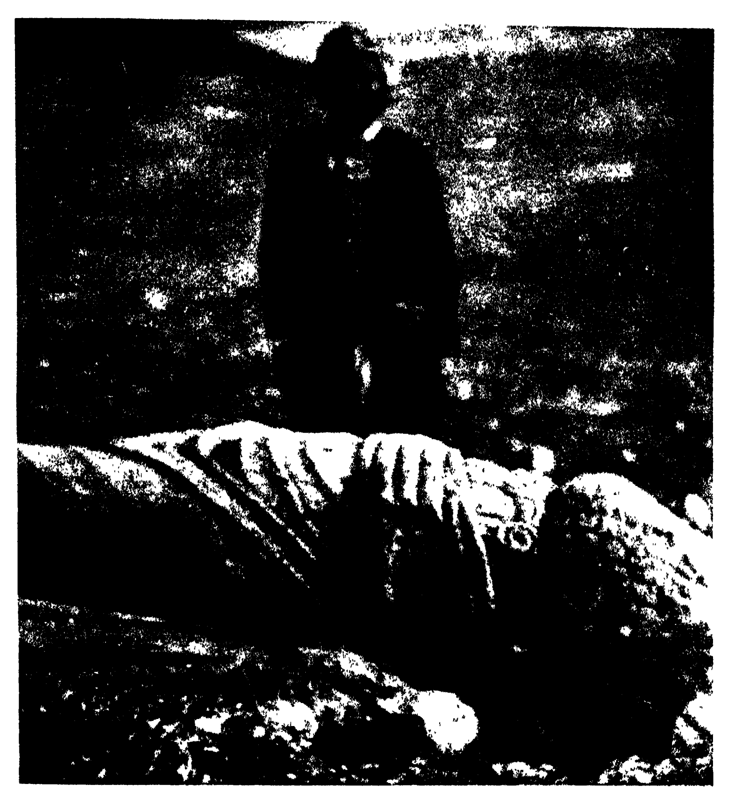


Fig. 48. — Torse d'Athéna à Zeugma.

En amont, après avoir traversé une plaine autrefois fertile, celui-ci s'infléchit entre de hautes montagnes; en aval il va s'étaler dans les prairies devant Biredjik, nappe immense qui glisse sans bruit avec une vitesse redoutable.

C'est du sommet de l'acropole, à ce que m'assura mon guide, qu'avait roulé jusqu'au bas du cône le morceau de sculpture le

plus important qui subsiste à Bâlkîs: le torse d'une statue colossale d'Athéna taillée dans le calcaire du pays (fig. 48). Sa poitrine est couverte de l'égide et des serpents s'enlacent autour de sa taille; son manteau, rejeté sur l'épaule gauche, lui entoure les hanches en gros plis et lui couvre les jambes. La tête qui avait été travaillée séparément et encastrée dans le cou, fait défaut (1); les bras et les pieds sont cassés. Tel quel, ce débris mesure encore 1 m,83 de haut sur 90 cent. de large.

Dans le lit d'un torrent, qui coule à proximité au fond d'un ravin, a degringolé un fragment d'une autre statue qui paraît avoir été d'aussi grandes dimensions que la première. Malheureusement il n'en reste que le torse à partir des hanches avec un morceau du bras droit. Le personnage portait une tunique serrée à la taille par un large ceinturon et un manteau passant sur l'épaule gauche. C'était peut-être un Arès, le dieu étant joint à la déesse de la guerre.

Deux autres morceaux de statues gisaient à l'abandon sur une colline au sud de l'acropole (fig. 49). L'un est un corps sans tête et sans pieds [h. 1 m,37; l. 0 m,42], qui appartenait à un personnage masculin, représenté debout, entièrement enveloppé dans un large manteau qui recouvre les deux bras; la main droite, qui est appuyée sur la poitrine, sort du vêtement, dont la gauche abaissée retient les plis sous la hanche. Cette œuvre, d'un type banal et d'une exécution conventionnelle, témoigne cependant d'un sens exact des proportions et d'une certaine habileté de facture. La seconde statue était celle d'une femme drapée, mais la partie inférieure en subsiste seule [h. 1 m,10 ; l. 0 m,62]: elle était debout sur un socle carré, appuyée sur la jambe droite, la gauche un peu repliée; sa tunique talaire était recouverte d'un manteau, dont

(1) M. Chapot, à qui l'on ne montra pas le torse, paraît avoir vu la tête, qui depuis, je le crains, aura été vendue à un marchand d'Alep. « Au flanc d'un coteau, une tête casquée colossale; la pupille de l'œil étant indiquée, nous avons une date: IIe siècle » (p. 279).

les plis descendaient jusqu'aux genoux. Nous avons probablement ici les portraits de bourgeois considérables de Zeugma, images qui ornaient leur tombeau monumental.

Car, à côté des sépulcres taillés dans le roc, les citoyens opulents de la cité se faisaient construire aussi des mausolées, qui



Fig. 49. — Statues funéraires à Zeugma.

attirassent davantage les regards. On me montra les ruines d'un édicule funéraire, ce semble, que des fouilles récentes avaient mises au jour à un quart d'heure à l'ouest du village : deux bases de colonnes doriques, un morceau d'entablement, des fragments de mosaïque attestaient encore sa splendeur disparue.

Des mosaïques, en effet, formaient le pavement non seulement des édifices publics et des demeures privées, mais aussi de la

« maison éternelle » où reposaient les morts (1). C'est ainsi qu'elles abondent à Bâlkîs, où on les découvre presque à fleur de sol sur la terrasse doucement inclinée qui s'abaisse vers l'Euphrate, et quelques-unes sont d'une grande beauté. M. Sachau a décrit, en 1879, celles qu'avaient exhumées des fouilles entreprises peu auparavant (2) — travaux d'Hercule, Aphrodite (?) le menton appuyé sur la main. — Mais la plus remarquable qui soit connue, est une grande composition dont les morceaux transportés à Alep ont été en partie dispersés dans divers pays d'Europe. Elle représentait le portrait d'un empereur, semble-t-il, entouré de médaillons contenant les bustes des diverses provinces romaines — parmi lesquels se trouve « la première image certaine de la Gaule personnifiée que nous ait légué l'art gréco-romain » (3). La bordure était formée d'Amours, armés d'un arc ou d'un bâton, qui apparaissaient au milieu d'élégants rinceaux, chassant des animaux qui fuyaient. L'exécution de cette œuvre considérable ne permet guère de lui assigner une date antérieure à l'an 200, mais elle s'inspire certainement de bons modèles hellénistiques (4).

(1) Cf. la mosaïque d'Édesse, portant une inscription syriaque, qui est décrite par Chabot, *Comptes rendus Acad. Inscr.*, 1906, p. 122 s., et publiée *Journal Asiatique*, avril 1906, p. 281. Une autre mosaïque d'Édesse, accompagnée d'inscriptions syriaques, a déjà été publiée par Clermont Ganneau, *Rapport sur une mission en Palestine* dans *Arch. Miss.*, 3e sér., t. IX, 1882, p. 132, no 116, pl. IX; cf. Renan, *Journal Asiat.*, 1883, I, p. 246. Sur les mosaïques mises au jour dans la vallée de l'Euphrate, cf. *Byzant. Zeitschrift*, XIV, 1905, p. 58 ss. Une mosaïque à dessin géométrique conservée à Ouroum-Safa près de Membidj (Hiérapolis) est signalée par Hogarth, *Annual Brit. School Athens*, XIV, 1907, p. 187.

(2) Sachau, *Reise*, p. 177 ss. Ces fouilles étaient poursuivies simultanément à Djérablis (Europus) et a Bâlkîs par Henderson, consul d'Angleterre à Alep. Je ne sais si les mosaïques ont passé au British Museum.

(3) Salomon Reinach, *Revue celtique*, XXVIII, 1907, p. 1, où ce buste est reproduit.

(4) Cf. *Archäologische Zeitung*, XXXIII, 1875, p. 57; XLIII, 1885, p. 158; Furtwängler, *Archäol. Anzeiger*, 1893, p. 101; Treu, *ibid.*, 1900, p. 109; Michon, *Bull. soc. antiquaires de France*, 1906, p. 380 ss. M. Treu a qui re-

Il est caractéristique que cette réunion de bustes des provinces ait été employée comme décoration à Zeugma, où passaient nécessairement les marchands de toutes les régions de l'empire, désireux d'échanger les produits de l'Occident contre ceux de l'Orient. Des recherches moins superficielles feraient probablement découvrir d'autres trésors dans une ville où un grand trafic international avait dû répandre la richesse (1).

Pour compléter ma démonstration, il faudrait montrer qu'en face de ces ruines, au delà de l'Euphrate, on retrouve d'autres ruines, puisque nous savons qu'Apamée s'élevait en Mésopotamie à l'extrémité du pont vis-à-vis de Séleucie, devenue Zeugma. Lors de mon voyage, je n'ai pas exploré la rive gauche du fleuve, n'en

vient le mérite d'avoir le premier rapproché la plupart des fragments de cette mosaïque, a cru, d'après une indication fournie au musée de Berlin, qu'elle provenait de Biredjik. En réalité elle a été découverte à Bâlkîs. On me l'avait affirmé à Alep, et j'en ai trouvé la confirmation dans la relation, en général purement technique, de l'ingénieur Černik (*Petermanns Mittheilungen, Ergänzungsband* X, Heft 45, 1876, p. 26), qui passa à Bâlkîs en 1873 et y signale « sehr schätzenswerthe Darstellungen der verschiedenen Provinzen des Römischen Weltreichs, wie Britannia, Helvetia, Macedonia, Retia u. s. w. Auch grössere Landschaften auf Platten von 5 Meter Länge, wurden bei der Untersuchung des Ruinenhügels gefunden, und zwar in einem so wohl erhaltenen Zustande dass selbst die kleinsten Details der Zeichung zur Geltung kommen können ». Ces mosaïques auraient été découvertes sous un gros *tell* de 25 mètres de haut, en réalité probablement sous la butte de décombres provenant de quelque édifice. — M. Treu connaissait 12 morceaux à Berlin, 2 au musée des Thermes à Rome, 11 à Pétrograde, 1 à Dresde. M. Michon y a ajouté un fragment au Louvre. Il en est resté encore à Alep, – au moins jusqu'en 1907 – dans la collection de M. Poche (bustes de femmes tourelées avec les légendes PANNONIA et AEGYPTVS), et certains autres ont été envoyés d'Alep, à ce que j'y appris, par un consul de Portugal dans ce pays. Par contre, d'après une communication que veut bien me faire M. Paribeni, le *Museo Nazionale* des Thermes de Dioclétien n'a jamais possédé aucun fragment de cette mosaïque de Zeugma et l'indication de Furtwängler et de Treu doit être erronée.

(1) Cuinet (*Turquie d'Asie*, t. II, p. 179) note que « près du village de Balkiz (*sic*) les habitants ont trouvé assez souvent dans les ruines des monnaies antiques d'or et d'argent ».

apercevant pas à ce moment l'intérêt spécial. Mais, en 1879, M. Sachau l'avait visitée et je traduis ici textuellement sa relation (1): « Vis-à-vis de Bâlkîs, sur la rive opposée, se trouve un petit village nommé Tell-Mousa. Au sud de celui-ci, s'élève une colline qui descend à pic vers l'Euphrate et dont les flancs semblent être en partie des murs antiques. Sur la colline, on voit des tas de pierres, semblables aux décombres d'une ancienne ville. Il est remarquable aussi que de chaque côté s'avance dans l'Euphrate une construction de pierre semblable à une jetée, qui a l'apparence du reste d'un vieux pont. Il est donc probable que les deux bords de l'Euphrate près de Bâlkîs et près de Tell-Mousa étaient l'emplacement d'une ou de deux villes de l'antiquité ». On voit que l'explorateur allemand, sans avoir connu les textes relatifs au célèbre *zeugma*, est arrivé par l'étude du terrain, précisément à la constatation qu'ils faisaient attendre.

*
* *

L'existence de ruines antiques à Bâlkîs n'est pas restée, nous l'avons dit, ignorée jusqu'ici et récemment encore M. Chapot (2) en a signalé l'intérêt. Il a été amené à se demander quelle cité romaine s'élevait à cet endroit. Partant de la présupposition que Zeugma était à Biredjik, il a remarqué qu'un passage de Procope (3) accouplait à cette cité une autre « petite ville » de l'Euphratésie, Néocésarée, et il a supposé, sans trop oser l'affirmer, que celle-ci pourrait être Bâlkîs. Mais un peu plus haut (4) l'historien

(1) Sachau, op. cit., p. 178.

(2) Cf. Chapot, *La frontière de l'Euphrate*, 1907, p. 278 ss.

(3) *De aedif.*, II, 9, 18 (p. 75, Haury).

(4) *De aedif.*, II, 9, 10: Καὶ πολίσματα καὶ φρούρια πάντα ἐν ἐσχατιαῖς τῶν Εὐφρατησίας ὁρίων ὄντα τῆς ὁμοίας ἐπιμελείας ἠξίωσε· Βαρβαλισσοῦ τε καὶ Νεοκαισαρείας καὶ τοῦ Γαβούλων καλουμένου καὶ τῆς πρὸς Εὐφράτῃ τῷ ποταμῷ Πεντακωμίας καὶ τοῦ Εὐρωποῦ ... τὰ τείχη εὑρὼν κ. τ. λ.

byzantin avait déjà cité Néocésarée dans l'énumération des forteresses que Justinien fit restaurer « aux extrémités des frontières de l'Euphratésie », et il en ressort qu'il faut la chercher à proximité de Barbalissus et de Gabboula, au sud d'Europus, c'est-à-dire fort en aval, dans une tout autre région (1). D'ailleurs cette place forte n'apparaît dans l'histoire qu'au commencement du IVe siècle (2) : au temps de la persécution de Licinius, Paul de Néocésarée fut torturé d'une façon barbare et il siégea plus tard comme évêque, en 325, au concile de Nicée (3) et, en 341, au synode d'Antioche. Théodoret, qui raconte avec complaisance la mutilation qui lui fut infligée, croit devoir noter que Néocésarée est « un château situé sur les bords de l'Euphrate » (4). Il n'aurait certainement pas parlé ainsi d'une ville depuis longtemps florissante. Or, les monuments trouvés à Bâlkîs prouvent à l'évidence,

(1) La situation de Barbalissus (Bâlis) est certaine; cf. Chapot, *Frontière de l'Euphrate*, p. 283, et Le Strange, op. cit., p. 417. Le nom syriaque de ce *kastron* est Beit-Baleš (*Passio SS. Sergii et Bacchi* dans *Analecta Bollandiana*, t. XIV, 1895, p. 385; cf. Théodose le pélerin dans Geyer, *Itin. Hierosolym.*, p. 150, 11; Michel le Syrien trad. Chabot, t. III, p. 44, 46, etc.; Assemani, *Biblioth. Orient.*, III, 1, p. 405). — Gabboula se trouvait à 110 stades de Chalcis.

(2) Les textes relatifs à Néocésarée ont été réunis par Lequien, *Oriens Christ.*, II, p. 947; Gelzer notes à Georges de Cypre (où la ville est appelée Καισάρεια), p. 151, n° 882; et Chapot, l. c., p. 279, n. 4. Il est remarquable qu'Hiéroclès ne la mentionne pas parmi les villes de l'Euphratésie. Elle est citée pour la dernière fois dans une signature du Ve concile, en 553, soit qu'elle ait été détruite par l'invasion arabe, soit plutôt qu'elle ait abandonné son titre impérial pour reprendre son ancien nom sémitique, qui reste à chercher.

(3) *Patrum Nicaen. nomina*, éd. Gelzer et Cuntz, I, 66, cf. p. 243.

(4) *Hist. eccles.*, I, 7, 5 (p. 31, Parmentier): Παῦλος ὁ Νεοκαισαρείας (φρούριον δὲ τοῦτο ταῖς τοῦ Εὐφράτου παρακείμενον ὄχθαις)... Sur les circonstances où cette place reçut son nom, on ne peut hasarder que des conjectures. Peut-être fut-elle fortifiée par Maximien ou Dioclétien, vers 296, au moment où Narsès menaçait la frontière de l'Euphrate (Orose, VII, 25, etc.; cf. ce que dit Ammien de Circésium, XXIII, 4, 5).

nous l'avons vu, que celle-ci était une cité importante dès l'époque païenne. En rendant à Zeugma sa vraie place, nous sommes sortis de toutes ces difficultés.

*
* *

Pour identifier Biredjik avec Zeugma, Ritter a dû lui dénier le droit de porter le nom qu'on lui attribuait avant lui (1). On avait très naturellement assimilé cette ville turque, que les historiens arabes et syriaques du moyen âge appellent *Bir* ou *Birâh*, à la Birthâ des anciens. L'autorité du géographe allemand n'a pas réussi à faire unanimement admettre sa démonstration, que contredisaient certains textes (2). Mais il serait oiseux de discuter encore cette question controversée, tranchée définitivement par la découverte que j'ai faite dans la forteresse de Biredjik, d'une vieille inscription syriaque, datée, ce semble, de l'an 6 de notre ère, épitaphe d'un certain Zarbian, « commandant de Birthâ » (ܫܠܝܛܐ ܕܒܝܪܬܐ) et gouverneur du toparque d'Osrhoène, Manou fils de Manou (3). Birthâ dut être annexée à l'empire au IIIe siècle avec le reste du royaume d'Osrhoène. Ce n'était probablement encore qu'une place de médiocre importance, car les auteurs classiques n'en parlent pas. Après la constitution de la province d'Osrhoène, au milieu du IVe siècle, elle est citée parmi les villes qui en faisaient partie avec Édesse pour chef-lieu (4). Une aile de cavalerie paraît y avoir tenu garnison (5). Dans la hiérarchie

(1) Ritter, op. cit., p. 965, 976.
(2) Cf. Nöldeke, l. c., p. 11; Wright, *infra*, p. 145.
(3) Publiée par M. A. Kugener, *Rivista degli studi orientali*, t. I, 1908, p. 587.
(4) Hiéroclès, *Synecd.*, 715: Βίρθα; Georgius Cyprius, éd. Gelzer, no 899 (p. 45).
(5) *Notitia dignitatum*, XXXV, 28 (p. 76, Seeck). Le ms. donne *contra Bintha*. Wesseling a corrigé *Birtha*.

ecclésiastique elle était le siège d'un évêché, suffragant du métropolitain d'Édesse (1). La chronique syriaque attribuée à Josué le Stylite fournit un renseignement intéressant sur un de ses occupants: « Après la paix de 504 avec les Perses, dit l'auteur, Serge, évêque de la place forte (κάστρον) de Birthâ, qui est située près de nous — c'est-à-dire près d'Édesse — sur le fleuve Euphrate, commença à construire un mur autour de sa ville, et l'empereur lui alloua une somme importante pour ses frais. Le *magister* donna aussi des ordres pour qu'un mur fût construit à Europus (Djérablis), qui est situé à l'ouest du fleuve dans la province (ἐπαρχία) de Mabbôg (Hiérapolis) » (2). Comme l'a noté Wright, l'expression « qui est située près de nous sur l'Euphrate » rendait à elle seule presque certaine l'identification de *Bîrthâ-kastrâ* et de Biredjik.

Birthâ, à côté de cette désignation indigène, avait-elle, comme d'autres villes de Syrie et de Mésopotamie, reçu un nom hellénique? Sans doute. Les listes grecques et latines des Pères qui assistèrent au concile de Nicée, mentionnent un certain Maréas de Macédonopolis, que les listes syriaques appellent Maréas de Birthâ; Maréas est cité parmi les évêques de Mésopotamie, qui comprend en outre ceux d'Édesse, Nisibis et Résaïna. Les éditeurs ont donc identifié ce Birthâ à la ville dont parle la chronique du Pseudo-Josué (3). Mais la question est plus compliquée qu'il n'y paraît à première vue, car le nom de Birthâ, qui veut dire en araméen « château », « forteresse », a été porté dans l'antiquité au moins par trois autres places en dehors de celle qui surveillait en Osrhoène la rive de l'Euphrate (4).

(1) *Notit. episcop.*, I, 899 (dans Parthey, *Hierocles*, p. 87): Βίρβων (lire Βίρθων). Liste latine des évêchés (VIe siècle) dans Tobler et Molinier, *Itineraria Terrae Sanctae*, I, 1879, p. 332: *Virthi* (= Virtha); cf. Ammien, *infra*, p. 146.

(2) Wright, *The chronicle of Josua the Stylite*, 1882, p. 71.

(3) Gelzer, Cuntz, *Patrum Nicaen. nomina*, p. 242. De même parmi les signatures des *Actes* de Chalcédoine, on trouve un évêque de Macédonopolis = Birthâ; cf. *infra*, p. 147.

(4) Deux autres Birtha sont connus au moyen âge, cf. *infra*, p. 147, n. 1.

Georges de Cypre nomme un κάστρον Βίρθας dans la série des vingt-six camps qui gardaient la frontière de la province de Mésopotamie du côté de la Perse (1).

Ptolémée (V, 19, 3) connaît un village de Βίρθα situé dans l'Arabie déserte, sur la rive *droite* de l'Euphrate, au-dessous de Thapsaque, et (V, 18, 9) un second sur le Tigre en amont de Séleucie.

De laquelle des quatre Birtha s'agit-il? On ne peut hésiter qu'entre la première, c'est-à-dire Biredjik, et la seconde, car la troisième était située en dehors des limites de la Mésopotamie et la quatrième en dehors des frontières de l'empire romain.

Ici intervient un passage d'Ammien Marcellin qui doit être examiné de près. L'historien raconte (2) qu'en 360, le roi Sapor envahit la Mésopotamie, s'empara de Singara (Sindjar) et, évitant Nisibis, mit alors le siége devant Bezabdé ou Phaenicha sur le Tigre supérieur et la prit d'assaut. Puis il ajoute (3). *Latius se proinde iactans, additaque spe quidquid adgredi posset adipiscendi, interceptis castellis aliis vilioribus Virtam adoriri disposuit munimentum valde vetustum, ut aedificatum a Macedone credatur Alexandro, in extremo quidem Mesopotamiae situm, sed muris velut sinuosis circumdatum et cornutis instructioneque varia inaccessum... Haec eo anno inter Tigrim gesta sunt et Euphratem* (4).

La région, qui était le théâtre des opérations militaires de Sapor, indique clairement que le *Virta* d'Ammien est le κάστρον Βίρθας

(1) Georgius Cyprius, éd. Gelzer, n. 937, cf. p. 164. Probablement identique à Βιρθὸν πολίχνιον, que Procope (*De aed.*, II, 4, 20, p. 60 Haury) dit avoir été fortifié de nouveau par Justinien *dans le voisinage d'Amida.* Cette localisation très approximative s'explique par le fait qu'Amida était le chef-lieu de la Mésopotamie romaine.

(2) Amm. Marc., XX, 6-7.

(3) Amm. Marc., XX, 7, 17.

(4) Cette phrase suffirait à exclure l'hypothèse qu'il puisse être question dans ce passage de Birtha près de Thapsaque, car ce bourg - s'il existait encore du temps d'Ammien - était situé *au delà* du fleuve en Syrie.

de Georges de Cypre, comme l'admet Gelzer dans ses notes à cet auteur. D'autre part, l'indication d'Ammien que c'était une « très vieille forteresse, qu'on croyait fondée par Alexandre le Macédonien », rend à peu près certain qu'il a en vue la cité qui s'intitulait parfois Macédonopolis.

Mais ici commencent les difficultés. Comment admettre que ce simple château qui avec vingt-cinq autres constituait la ligne de défense de la frontière romaine, ait pu envoyer un évêque au concile de Nicée ? Il n'est nommé dans aucune des listes ecclésiastiques grecques comme un siège épiscopal (1), et Hiéroclès ne le mentionne pas comme une cité de la province de Mésopotamie. Il est donc tout à fait invraisemblable que Maréas de Macédonopolis ait été député au concile œcuménique par cette bourgade, qui ne tirait d'importance que de la force de ses remparts.

Il y a plus : parmi les signataires du concile de Chalcédoine, en 451, on trouve un Daniel de Macédonopolis, que la liste syriaque, conservée par Michel le Syrien, appelle Daniel de Birthâ. Or, il est rangé parmi les évêques de la province d'Osrhoène et

(1) On trouve seulement au XI[e] et XII[e] siècle un évêché jacobite qui porte dans les listes de consécrations épiscopales transmises par Michel le Syrien (trad. Chabot, t. III, p. 468-481) d'abord le nom de Birtâ (XXX, 14; XXXI, 35; XXXII, 2), puis celui de Birtâ de Gargar (XXXIII, 18; XXXIV, 15; XLI, 4; XLIV, 37) ou simplement de Gargar (XLI, 22; XLIII, 9). M. Chabot dans son index (p. 408) a eu tort de distinguer ces localités l'une de l'autre. Leur identité est prouvée par le fait que les deux noms ne se trouvent jamais dans la même liste, et que le même évêque est nommé, p. 480, Ignatius de Birtâ et, p. 331, Ignatius de Gargar. Ce Birtâ ou château de Gargar, la plus puissante suivant Aboulféda des forteresses placées à l'ouest de l'Euphrate, était situé près de Kachta (Kiachta) au sud de Mélitène (Malatia) (Lequien, *Oriens Christianus*, II, p. 1492; cf. Michel le Syrien, t. III, pp. 250, 318, 329; Rey, *Les colonies franques de Syrie*, 1883, p. 314). Il ne peut donc être identifié au κάστρον Βίρθας de Mésopotamie. — Un autre village de Birtâ se trouvait encore à l'est du Tigre dans le diocèse de Marga (Hoffmann, *Auszüge aus Syrischen Akten Persischer Märtyrer*, 1880, p. 223, 227).

non parmi ceux de Mésopotamie, où se trouvait le κάστρον assiégé par Sapor (1).

J'incline donc à supposer une erreur d'Ammien. On sait qu'en historien consciencieux, il a consulté les géographes pour mieux comprendre les opérations militaires qu'il décrit, et qu'il nous a transmis beaucoup de données intéressantes sur la topographie et les traditions locales des pays où son récit le conduit. Il aura rapporté au château de Birthâ, assiégé par Sapor, l'indication que ses manuels de géographie lui fournissaient sur la ville de Birthâ d'Osrhoène, beaucoup plus connue. Si notre conjecture est exacte, c'est Biredjik, qu'une légende complaisamment acceptée par ses anciens habitants prétendait avoir été fortifiée par Alexandre et c'est elle qui se parait en grec du nom de Macédonopolis.

Nous serons sur un terrain moins semé d'embûches, si nous voulons suivre l'histoire de Bîrthâ à l'époque postérieure. Sa position lui assura une importance stratégique et commerciale à travers toutes les vicissitudes politiques de l'Orient.

A l'époque des croisades, Birâh (بيره) ou Bir était un des fiefs de la principauté latine d'Édesse, et, après la conquête de cette ville par les musulmans, elle fut rendue à l'émir de Mardin en 1145 (2). Plusieurs fois assiégée et prise dans la suite (3), elle

(1) *Daniel Macedonopolitanus*, Mansi, t. VII, p. 403; Michel le Syrien, trad. Chabot, II, p. 62, n° 113. Les listes de Nicée ne fournissent aucune indication semblable, parce que, conformément à l'ancienne division des provinces, qui dura jusque vers 350, elles entendent par Mésopotamie tout le pays situé au delà de l'Euphrate et y placent, nous l'avons vu (p. 145), Édesse, Résaïna et Nisibis.

(2) Rey, *Les colonies franques de Syrie*, 1883, p. 306; cf. *Recueil des historiens des Croisades; Documents arméniens*, pp. 93, 109, 116, 342, 548, etc.; Aboul-Faradj (Bar-Hébraeus), *Histor. dynast.*, p. 255, Pococke: « Castellum Birae quod castrum est munitissimum »; cf. *Chronicon Syriacum*, éd. Bruns et Kirsch, trad. p. 335.

(3) Bar Hébraeus, *Histor. dynast.*, p. 311 (prise de Bira, par Saladin en 1254); *Chron. Syriac.*, p. 555 (prise par les Tartares), etc.

se releva toujours de ses désastres, et les géographes arabes du XIVe siècle la mentionnent comme une des places principales qui gardaient le passage de l'Euphrate. Aboulféda admire la solidité de son château, haut et puissant, construit sur le roc au bord du fleuve et qu'il proclame inexpugnable (1). La force de ses défenses ne faisait pas seule son importance. Elle était placée à l'endroit où l'Euphrate était traversé par une des grandes routes de caravanes qui d'Alep se dirigeaient vers Bagdad et la Perse, et Tavernier, qui la visita en 1644, en donne une description assez exacte: « Le Bîr ou Berygeon (= Biredjik), comme les gens du pays l'appellent, est une assez grande ville pour le Levant, assise sur la pante d'une montagne. Il y a au bas, le long de l'Euphrate, un chasteau qui marque fort son antiquité. Il tient en longueur la moitié de la ville, mais il est étroit et sans défense, sinon que d'une tour, qui bat sur la rivière et où il y a huit ou neuf méchantes coulevrines..... La ville est mal bastie comme la pluspart des villes de Turquie, mais il y a abondance de toutes choses nécessaires à la vie, d'excellent pain, de bon vin, de beaux fruits et quantité de poissons des meilleures sortes » (2).

L'aspect de Biredjik telle qu'elle se présente aujourd'hui est remarquablement pittoresque. Elle est construite sur le penchant de trois collines de calcaire blanc; séparées par des ravins profonds, dont les eaux coulent en abondance dans des fontaines et le long des déclivités. La pierre tendre de la montagne a fourni les matériaux des murailles, dont la couleur se confond presque avec celle du rocher. Cette blancheur donne à la ville sous le soleil un aspect riant et même coquet, malgré la malpro-

(1) Aboulféda, *Geogr.*, trad. Reinaud et Guyard, t. III, 1883, p. 46; Cf. Le Strange, *Palestine under the Moslems*, 1890, pp. 27, 38, 423.

(2) *Les six voyages de Jean Baptiste Tavernier*, éd. 1679, t. I, p. 181. La ville, grande étape, a souvent été décrite depuis, notamment par Sachau, *Reise in Syrien und Mesopot.*, 1883, p. 178 ss.

preté qui y règne. Les ruelles, dont le milieu est creusé en ruisseau, escaladent les pentes abruptes, et le toit plat du bazar sert de voie d'accès à la rangée supérieure d'habitations. Des hauteurs, la vue du fleuve, large et rapide, ou baignent les dernières maisons, est superbe, et la masse énorme du château, qui le masque en partie, apparaît singulièrement imposante. Ses murs aux courtines épaisses, coupées de hautes tours, plongent par devant dans le courant et se dressent de chaque côté au bord de torrents profonds, que relie par derrière un large fossé creusé dans le roc. Ses ruines sont abandonnées: au sommet d'une tour un vieux canon de bronze gisait à terre, et dans le salles éventrées de grandes grues noires à bec rouge venaient rapporter le produit de leur pêche. Seul, dans un réduit, le tombeau d'un scheik vénéré est gardé par deux derviches, qui ont suspendu au mur de leur cellule les tambourins dont le battement accompagne leurs danses sacrées. Cette vaste construction date certainement dans son état actuel de l'époque musulmane, et des inscriptions arabes rappellent le nom des princes qui l'ont fait restaurer, mais une étude plus exacte révèlerait sans doute l'existence de fondations antiques, remontant peut-être au temps où la forteresse était commandée par Zarbian, fils d'Abgar, gouverneur du toparque Manou.

IV.

LES CARRIÈRES ROMAINES D'ÉNESH

ARULIS ET OURIMA (1)

La route ou plutôt la piste qui remonte la vallée de l'Euphrate à partir de Bâlkîs, traverse d'abord une petite plaine, couverte de blé, qui est limitée à l'est par le fleuve, à l'ouest par des montagnes de calcaire. Leur versant, lavé et raviné par les pluies, est d'une blancheur éclatante, tandis que vers leur sommet s'accrochent les mousses et les lichens, et ces hauteurs, striées par les eaux d'une multitude de ravines qui s'enchevêtrent, ressemblent de loin à de gigantesques perruques. A une heure et demie de Bâlkîs, on remarque au bord de l'Euphrate un petit *tell* avec quelques restes de murailles: ce sont les ruines d'*Ourum* (2). Le village est abandonné. Les habitants kurdes ont cherché un site plus salubre, à une demie-lieue de là, dans un vallon latéral, qu'irrigue un clair ruisseau, mais leurs jardins, où croissent et prospèrent des vignes, des figuiers, des pistachiers et de robustes noyers, s'étendent toujours jusque près d'Ourum. L'endroit où les fugitifs se sont établis, s'appelle *Tchardak*, et il se compose maintenant de deux hameaux, dont l'un est récent et dont

(1) Ce chapitre a été publié en partie dans les *Bulletins de l'Académie de Belgique*, 1907, p. 557 ss.

(2) Cf. *infra*, p. 168, p. 171.

l'autre, bâti sur une éminence à vingt minutes plus au nord, près d'une source abondante et limpide, a pris le nom de Kutchuk-Tchardak. Dans le premier, nous trouvâmes l'épitaphe latine d'un légionnaire, gravée sur une dalle employée comme pavement (1).

En amont de Tchardak, *Kachtin* occupe une position favorable au débouché d'une vallée qu' arrose et que fertilise un cours d'eau assez considérable, descendant des hauteurs de l'ouest. Le village est antique; il a des tombeaux rupestres, et l'on m'y montra, comme un objet précieux, un fragment de marbre blanc, décoré d'un rinceau.

Au delà de Kachtin, une étroite bande de terrain, plantée de vignes et de pistachiers, s'allonge entre la montagne et le fleuve, où plongent, sur l'autre rive, de puissantes falaises grises et rougeâtres. En trois quarts d'heure on atteint Énesh, village arménien d'une centaine de feux isolé en pays musulman. On aperçoit de loin ses maisons étagées sur le versant de la montagne au pied de hauts rochers dénudés. A gauche, s'étendent dans un étroit vallon ses jardins touffus, arrosés par un ruisseau, dont la source jaillit à dix minutes en amont et qui va bientôt se perdre dans l'Euphrate. Sans doute déjà au temps du paganisme cette source fécondante rendit sacré le lieu où elle sort du rocher. Aujourd'hui il est sanctifié par une chapelle de Saint-Serge, édicule dont les murailles ruinées contiennent quatre blocs portant les restes d'une longue inscription syriaque: ce sont des fragments d'une chronique du VIIe et du VIIIe siècle (2). Le ruisseau doit à ce vieux sanctuaire son nom de *Serkis-sou.*

Le culte continue à être célébré dans ces ruines vénérables.

(1) Inscr. n° 22.

(2) Publiée d'abord par l'abbé Chabot, le premier épigraphiste qui ait visité Énesh (*Journal Asiatique*, 1900, p. 283 ss.), et mieux par M. Pognon (*Inscriptions sémitiques de la Syrie et de la Mésopotamie*, p. 148, n° 84), qui décrit aussi la chapelle.

Quand j'y passai, par une belle après-midi de dimanche, un prêtre arménien y terminait son office. Des villageois en costumes bigarrés, groupés à l'ombre de pistachiers, y avaient suspendu un mouton et un agneau égorgés. D'autres avaient apporté, qui une poule, qui du pain, qui du vin ou du lait. Déjà les fagots et les bûches s'allumaient pour cuire le festin, car, les oraisons récitées, on allait, selon la coutume, boire et manger copieusement en l'honneur du saint du jour.

L'église d'Énesh est plus remarquable encore que la chapelle de Saint-Serge. Elle occupe une grotte naturelle au nord du village. Cette caverne basse, assez vaste, de forme irrégulière, a ses parois couvertes de croix d'apparence très variable et qui semblent avoir été tracées à des époques différentes. Il est possible que l'église chrétienne ait succédé ici à un ancien temple - peut-être de Silvain. Énesh est certainement bâti sur l'emplacement d'une bourgade antique; l'existence de celle-ci est encore rendue sensible par une quantité de tombeaux rupestres, qui ont été en partie transformés en étables ou même en habitations. Les plus grands s'ouvrent du côté du Serkis-sou, le plus vaste de tous dans le village même : c'est une salle de 9 mètres de côté, divisée au fond par des piliers en trois niches spacieuses, contenant les cercueils taillés dans la pierre. D'autres caveaux funéraires sont creusés du côté de l'Euphrate près de l'église actuelle et même au-delà des carrières dont nous allons parler.

Le lieu était d'ailleurs très favorable à l'établissement d'un poste militaire. Énesh est situé à la sortie du défilé où l'Euphrate, resserré entre les montagnes, descend en longs circuits depuis Roum-kalé, et de la hauteur qu'il occupe, on surveille au loin en aval le cours du fleuve dans la vallée élargie. De plus, la source de Saint-Serge assure en tout temps une eau pure. Il n'est donc pas étonnant que les Romains aient placé ici une garnison, qui a laissé dans d'anciennes carrières des preuves curieuses de son activité et de sa dévotion.

Ces carrières (fig. 50) commencent à quelques pas de l'église rupestre dont nous avons parlé, et s'étendent sur une longueur de



Fig. 50. — Une carrière d'Énesh. Vue d'ensemble.

près d'un kilomètre. La montagne a été entamée à quatre ou cinq endroits différents, mais partout au même niveau. Un chemin à mi-côte réunissait sans doute les divers fronts d'attaque, et une

rampe ou un plan incliné devait faciliter le charriage des blocs vers l'Euphrate. La batellerie au service de l'armée (1) transportait ensuite ce lourd chargement au lieu où il devait être employé, et c'est probablement des carrières d'Énesh que furent extraits les matériaux du pont construit à Zeugma vers l'époque de Trajan (2).



Fig. 51. — Carrières d'Énesh. Reste d'un escalier.

Les excavations très considérables sont masquées en partie par des masses de rochers, aujourd'hui isolées; on a évidemment dédaigné la surface tendre de l'escarpement pour aller par une brèche chercher des bancs plus résistants au cœur du calcaire. Le front de taille s'élève jusqu'à une vingtaine de mètres de haut et s'enfonce parfois profondément sous le niveau du sol. De distance en distance, des portions de rochers ont été réservées, et forment aujourd'hui comme des pilastres saillants. Au sommet de l'un d'eux, dans la première carrière, se voit encore un escalier dont une vingtaine de marches sont parfaitement conservées (fig. 51). Ces saillies en

(1) Cf. Chapot, *La frontière de l'Euphrate*, 1907, p. 146 ss.
(2) Cf. *supra*, p. 125.

gradins ont donc servi à maintenir une communication entre les chantiers et les chemins d'accès. Dans la même carrière, on voit une série de trous carrés, larges et profonds, disposés horizontalement ; ils ont évidemment été destinés à fixer les poutres d'un échafaudage.

L'aspect de ces vastes excavations, envahies par les arbustes et les herbes folles, est très pittoresque et rappelle les fameuses latomies de Syracuse. La haute muraille, qui se dresse à pic, paraît soutenue par de robustes contreforts, et les couches de pierre, successivement mises à nu, ressemblent aux assises d'une gigantesque construction. Le calcaire a pris, sous les rayons ardents du soleil de Syrie, des teintes mordorées ; seule la paroi du sud, à l'ombre durant tout le jour, est demeurée d'un gris sombre, et est envahie par des plaques d'une mousse qui la ronge.

Ces carrières ont été exploitées à ciel ouvert de haut en bas. On distingue encore sur le front vertical les dimensions des blocs qui successivement ont été extraits. Quelquefois un étroit bourrelet quadrangulaire dessine tout leur contour ; parfois aussi la rangée inférieure est un peu en saillie sur la supérieure ; ailleurs, au contraire, la surface a été égalisée à coups de pic, dont les traces restent visibles. C'était une opération difficile et même dangereuse que de faire glisser ces pesantes masses de pierre. Aussi les carriers, lorsqu'ils étaient venus à bout de cette entreprise, en rendaient-ils grâces aux dieux. Quelquefois une simple inscription, gravée dans un cartouche, témoignait seule de leur dévotion. Plus souvent des autels ménagés dans des niches creusées dans le roc, portaient la dédicace (1). Ces niches sont de formes diverses : toujours un espace vide, cintré ou triangulaire,

(1) De même dans les « Portes Ciliciennes » du Taurus, des autels sculptés dans le rocher commémorent l'exécution particulièrement pénible de la route (*CIL.*, III, 12118-9). Il en est de même près d'Abila dans une tranchée de la voie de Damas (*CIL.*, III, 199-201).

est réservé au-dessus de l'autel, sans doute pour y abriter une figurine ou une offrande ; parfois il s'y ajoute de côté deux cavités destinées à recevoir quelque *ex-voto* (fig. 52). C'est, en effet, en accomplissement d'un vœu, nous disent les inscriptions, qu'ont été exécutées ces sculptures rudimentaires.

Comme le niveau des chantiers descendait à mesure qu'on débitait de nouveaux lits de calcaire, ces autels s'étagent à toutes

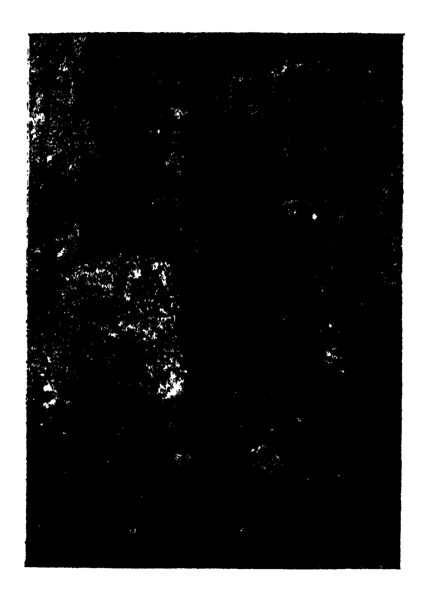




Fig. 52. — Carrières d'Énesh. Autels et cartouche.

les hauteurs, et certains d'entre eux sont aujourd'hui juchés à des endroits inaccessibles, près du bord supérieur de la paroi verticale (fig. 53). Il serait impossible d'y atteindre sans un échafaudage, et même avec une forte lorgnette on peut tout au plus distinguer quelques lettres de l'inscription qu'ils portaient. Sur beaucoup d'entre eux, celle-ci a même complètement disparu, soit qu'elle ait été, non pas gravée, mais simplement peinte, soit que la surface de la pierre ait été profondément entamée par la décomposition pulvérulente qui la désagrège peu à peu. Cependant,

en faisant attacher ensemble deux échelles, je parvins à me hisser jusqu'à sept ou huit mètres de haut pour transcrire les textes



Fig. 53. — Carrières d'Énesh. Les autels superposés.

les plus importants et les mieux conservés. D'autres, qui sont presque au niveau du sol actuel, ont déjà été copiés assez exac-

tement par l'abbé Chabot (1), mais les carrières sont si étendues que même après cette double inspection, je ne jurerais pas que rien ne nous ait échappé.

Ces inscriptions sont des dédicaces à Jupiter *optimus maximus* et à Silvain, qui reçoit l'épithète de *conservator* (2); on leur trouve joint une fois *Sol divinus*. Elles ont pour auteurs des soldats de la IV[e] légion *Scythica*, qui étaient en partie des orientaux, comme le prouve, par exemple, le surnom de Beliabus, équivalent sémitique du Diodote (Διόδοτος) grec (3).

Dans le village même d'Énesh, la grande maison de Keivan-Agha occupe peut-être l'emplacement d'une chapelle de Silvain, ou celui d'un bâtiment militaire. Le côté nord de la cour est fermé par un rocher taillé verticalement et soigneusement aplani, où sont gravés les noms de trois soldats et le souhait, en mauvais latin: *Valian(t) domini mei comilitones apot Silvano semper* (4). « Que les compagnons d'armes de mon maître soient toujours en faveur auprès de Silvain ».

*
* *

On sait que les soldats romains étaient fréquemment employés en temps de paix à des travaux de défense ou d'utilité publique: construction de forteresses, de routes, de ponts ou même d'édifices municipaux (5). Ils extrayaient aussi du sol les matériaux nécessaires à ces constructions. Le musée du Cinquantenaire à Bruxelles possède une dédicace à Hercule *Saxanus*, celui qui fend les rochers, faite par un détachement de la X[e] légion, qui exploi-

(1) *Journal Asiatique*, 1900, p. 283 ss.; cf. *CIL*. III, Suppl., 14396.
(2) Inscr. n° 23.
(3) *Ibid.*
(4) Inscr. n° 30.
(5) Pour la Syrie, cf. les exemples réunis par Chapot, op. cit., p. 227.

tait les carrières de Norroy en Lorraine (1). Dans celles de Sirmium, en Pannonie, rendues fameuses par la passion des Quatre Couronnés, des légionnaires présidaient de même à l'extraction et au travail du marbre (2). D'une manière générale, on peut affirmer qu'un petit corps de troupes avait la garde et la direction des travaux dans toutes les carrières et mines importantes de l'État (3). Nos inscriptions nous prouvent qu'il en était ainsi à Énesh. Des *vexillationes* de la IVe légion y furent certainement employées durant de très longues années, avec des équipes d'ouvriers, probablement esclaves, dont les militaires conduisaient les travaux (4). Il est impossible de déterminer l'importance de cette garnison, car la force numérique des détachements auxquels on appliquait le nom de *vexillationes* ou *vexilla* (5) était très variable. Mais ici ils comprenaient certainement plusieurs centuries (6), puisqu'on trouve mentionnés simultanément deux enseignes (*signifer*), en même temps qu'un trompette (*tubicen*), qui donnait sans doute le signal de la cessation et de la reprise du travail (7). Ces sous-officiers et soldats appartiennent tous, semble-t-il, à la *legio IV Scytica*, seule citée, et certains des noms qu'ils portent fournissent des indices précieux pour évaluer la durée de l'exploitation des carrières. Sur une inscription située à environ six ou huit mètres au-dessus du sol (8), c'est-à-dire à peu près à la

(1) *Musée du Cinquantenaire. Catal. des sculptures et inscr.*, 2e éd., n° 193; cf. Robert, *Mélanges Graux*, p. 339 ss., et *CIL.*, XIII, 7692 ss.

(2) Von Schneider, *Arch. epigr. Mitt. aus Oesterr.*, t. IX, 1885, p. 21 ss.

(3) Hirschfeld, *Die Kaiserl. Verwaltungsbeamtem*, I^{2}, p. 172 ss.

(4) Inscr. n° 30. Cf. Cagnat, dans Saglio-Pottier, *Dictionn. des antiq.*, s. v. « Legio », p. 1063: « Les grosses besognes étaient laissées soit aux soldats des cohortes auxiliaires, soit aux esclaves, soit aux gens du pays mis à réquisition ». — Ainsi, une inscription de Norroy (*CIL.*, XIII, 4623) nomme les *vexillarii leg. XXI Rapacis et auxilia eorum cohortes V quae sunt sub L. Pompeio Secundo.*

(5) Inscr. n° 26-29.

(6) Inscr. n°s 30, 31, cf. 24.

(7) Inscr. n° 24.

(8) Inscr. n° 27.

moitié de la hauteur totale, on voit nommé *M. Ulpius Proculeianus*; sur une autre, placée beaucoup plus bas, à portée de la main *Aurelius Carus* (1). Le premier paraît bien avoir reçu le droit de cité de Trajan (97-117 après J.-C.); le second n'être pas antérieur au règne de Marc-Aurèle. On doit donc avoir commencé l'extraction des pierres au sommet de la paroi verticale dès le premier siècle de notre ère, avoir atteint le milieu vers l'époque de Trajan, et être descendu durant le IIe siècle au niveau du sol actuel. Dans la première moitié du IIIe, après l'annexion définitive de l'Osrhoène, il est probable que les postes militaires furent retirés de la rive droite de l'Euphrate et que l'exploitation des carrières y fut dès lors suspendue (2).

Les troupes détachées à Énesh étaient fournies, nous le faisions observer, par la *legio IV Scythica*, qui tenait garnison dans la Syrie proprement dite, et non par la *legio XVI Flavia*, dont le camp était à Samosate dans l'ancien royaume de Commagène, annexé à la Syrie par Vespasien. Si l'on rapproche de ce fait les données de Ptolémée, qui place dans la Cyrrhestique non seulement la ville de Zeugma, mais deux bourgades situées plus au nord sur la rive de l'Euphrate, Arulis et Ourima (3), on pourra peut-être en conclure que la circonscription militaire soumise au légat de la IVe légion s'étendait sous les Antonins jusqu'à la frontière septentrionale de la Syrie propre, tandis que l'autorité du légat de la XVIe légion s'exerçait sur la Commagène (4).

(1) Inscr. n° 23.

(2) Les croix que, suivant l'abbé Chabot, on trouve tracées au-dessus de certaines des inscriptions les plus élevées, ne sont certainement pas des emblèmes chrétiens, et l'on ne peut en conclure, comme il le fait, que ces inscriptions sont « d'époque assez basse ».

(3) Ptol. V, 14 (15), 13 (p. 970, Müller). Du temps de Strabon (XVI 2, 3, p. 749 C), Zeugma avait été donné à la Commagène, mais cette réunion ne put être que transitoire; cf. *supra*, p. 125, n. 7. — Sur Arulis et Ourima, cf. *infra*, p. 166 ss.

(4) Les inscriptions rupestres découvertes au nord d'Énesh, près d'Aïni (cf. chap. VIII) mentionnent la *legio III Gallica*, mais celle-ci ne resta dans la Syrie du nord que jusqu'au règne d'Hadrien.

C'est assurément un fait intéressant que de voir ces troupes orientales se servir exclusivement, dans ces postes de l'Euphrate, de la langue latine. Même les Syriens l'ont employée sans doute avec une certaine fierté. On connaît l'exclamation altière qu'un patriote romain, sémite selon toute vraisemblance, a gravé sur un rocher du Sinaï: *Cessent Syri ante Latinos Romanos* (1). Les soldats de la IV[e] légion, qui étaient certainement en majorité, comme Beliabus, des Asiatiques, ont de même adopté pour leurs ex-voto le formulaire des consécrations latines. De fait, rien dans ces dédicaces ne pourrait trahir leur origine, et elles auraient été conçues dans les mêmes termes en Espagne ou en Pannonie que dans ce poste reculé du Levant. L'uniformité de la langue était une partie de l'unité de l'armée impériale.

C'était aussi une manifestation de loyalisme que d'offrir d'abord ses hommages au *Iupiter optimus maximus*, le dieu du Capitole (2). On a remarqué que le culte de ce protecteur et patron de l'Empire avait, même dans les provinces d'Occident, « été surtout populaire dans les régions occupées par de nombreuses garnisons » (3). Mais si, par un sentiment de la hiérarchie, que ces militaires conservent même en faisant leurs dévotions, ils placent parfois en tête de leurs dédicaces le nom du souverain de l'Olympe, cependant la divinité qu'ils honorent de préférence à toute autre, est Silvain (4). C'est lui qu'ils invoquent le plus fréquemment, qu'ils vénèrent avec le plus de ferveur, qui, quelquefois, est nommé seul (5) ; c'est à lui qu'un temple était, semble-t-il, consacré.

Quel est le motif de ce culte spécial rendu au dieu rustique des bois et des pâturages?

(1) *CIL.*, III, 86 et la note de Mommsen, Cf. *Inscr. res Rom. pert.*, III, n° 1348.

(2) Inscr. n[os] 24, 27, 28.

(3) Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, t. I, p. 265.

(4) Cf. une dédicace à Jupiter et à Silvain par une *vexillatio*, *CIL.*, XIII, 6618.

(5) Inscr. n[os] 23, 30.

Silvain, génie des forêts, était le patron des bûcherons et des charpentiers (1): il devint celui des carriers. Comme les premiers coupent, abattent et débitent les troncs pesants des arbres, les seconds entaillent, font choir et sculptent les lourds blocs de pierre (2). La même divinité tutélaire protége les uns et les autres contre les risques de leur périlleux métier. C'est pourquoi on l'invoque ici comme *conservator* (3).

Ce n'est cependant pas uniquement en tant qu'artisans que ses fidèles l'honoraient à Énesh, mais aussi comme soldats. Silvain était un des dieux militaires particulièrement adorés auprès des camps; il est au nombre de ceux dont le nom revient le plus fréquemment dans les dédicaces de légionnaires. On lui donne même les titres de *castrensis* (4) et de *bellator* (5). Ce caractère guerrier que prit le vieux génie rustique, a été signalé déjà dans son étude sur la religion de l'armée romaine par M. von Domaszewski (6), qui a montré comment son culte avait été propagé

(1) *CIL.*, V, 815: *Silvano sectores materiarum Aquileienses*; *CIL.*, XIII, 1640: *Deo Silvano fabri tignua(rii)*; cf. Peter dans Roscher, *Lexikon der Mythologie*, s. v. « Silvanus », col. 843. C'est comme patron des bûcherons que Silvain devint celui des *dendrophores*; cf. Pauly-Wissowa, *Realenc.*, s. v., col. 218.

(2) *CIL.* XIII, 38 = Dessau, 3579: *Silvano deo et montibus Numidis Q. Iulius Iulianus et Publicius Crescentinus, qui primi hinc columnas vicenarias celaverunt et exportaverunt, v. s. l. m.* L'inscription se rapporte aux carrières de Saint-Béat dans les Pyrénées. *CIL.*, III, 12565, 14354^{21}, etc.; cf. von Domaszewski, *Abhandlungen zur Römischen Religion*, 1909, p. 62, et Peter, l. c., col. 844.

(3) Inscr. n° 24.

(4) Trieste: *CIL.*, V, 524; Rome: VI, 31012 = Dessau, 3554, etc. M. von Domaszewski (l. c., p. 74) croit que Silvain reçut ce surnom comme protecteur de la *familia Caesaris*; mais dans les vers cités plus bas, *Romana castra*, joint à *nemus Idaeum*, ne désigne certainement pas la cour impériale. D'ailleurs les dédicaces à Silvain non seulement de prétoriens, mais de soldats, sont très fréquentes; cf. Peter, l. c., col. 864 ss.

(5) Sirmium: *CIL.*, III, 10220.

(6) Von Domaszewski, *Die Religion des Römischen Heeres*, 1895, p. 52. Cf. von Schneider, *Arch. epigr. Mitt. aus Oesterr.*, IX, 1885, p. 35 ss.

dans les garnisons par les recrues levées en Illyrie, où, par suite d'une assimilation avec un dieu indigène, l'adoration de Silvain faisait partie en quelque sorte de la religion nationale. Mais dans d'autres provinces aussi, Silvain apparaît comme une divinité barbare, pourvue d'un nom romain : ainsi, en Afrique il fut admis à côté Eshmoun-Esculape dans un temple élevé près du camp de Lambèse (1). C'est paraillement quelque déité sémitique que les soldats orientaux vénéraient au bord de l'Euphrate, lorsqu'ils faisaient des dédicaces à Silvain.

De même que les montagnes d'Illyrie ou d'Afrique, celles de Commagène devaient dans l'antiquité être couvertes d'épaisses forêts. L'œuvre néfaste du déboisement, poursuivie pendant des siècles, ne les a pas encore complètement dépouillées de leurs antiques futaies. A la vérité, autour d'Énesh on ne trouve plus guère que d'âpres rochers de calcaire, où des yeuses clair-semées et des caroubiers tortus croissent avec peine dans les creux de la pierre. Mais dans d'autres cantons, plus éloignés du fleuve, les hauteurs ont conservé leurs ombrages profonds. *Silvanus* était donc adoré comme le maître de la *silva*, celui « qui pouvait procurer des chasses heureuses et défendre contre les attaques des bêtes fauves » (2), et aussi protéger les colonnes contre toute surprise durant les longues marches à travers les défilés couverts, propices aux embuscades.

Il est probable que déjà sous la République les troupes italiques invoquaient Silvain dans les vallées de l'Apennin. Sous l'Empire, quand le dieu latin fut identifié dans les différentes provinces avec les puissances diverses qui régnaient sur les forêts et les pâtures, les recrues de races multiples, réunies sous les drapeaux des Césars, honorèrent sous une appellation unique vingt génies rustiques

(1) *CIL.*, VIII, 2579 *a*; cf. Dessau, *Inscr. sel.*, 4427: *Iovi Hammoni, barbaro Silvano... sacerdotes dei barbari Silvani*; cf. Toutain, op. cit., t. I, p. 265 ss., et von Domaszewski, *Abhandlungen*, p. 83; Peter, l. c., col. 873.

(2) Toutain, l. c., p. 266.

dissemblables. En Asie Mineure, on reconnut en lui Attis, qu'on vénérait sur les montagnes de Phrygie, ombragées de pins. Une poésie latine (1) le célèbre à la fois comme le pâtre de l'Ida et le maître des camps romains:

> Magne deum, Silvane potens, sanctissime pastor,
> Qui nemus Idaeum Romanaque castra gubernas...

De même que les populations anatoliques, les Syriens firent de Silvain l'équivalent des divinités gardiennes des hauteurs boisées qu'on regardait comme des lieux sacrés (2). Nous voyons un habitant d'un village du pays de Dolichè - donc certainement voisin d'Énesh - accomplir en 228, à Aquincum, un vœu à Silvain (3), et les noms orientaux sont fréquents parmi les fidèles de celui-ci. Lorsque le trompette Beliabus faisait ses dévotions au dieu romain, il combinait certainement, dans la conception qu'il se faisait de lui, des croyances sémitiques à celles qui pouvaient lui être venues d'Italie.

Sous une désignation latine, c'est également une divinité orientale qu'il adorait en *Sol divinus*. M. Wissowa a montré que, dans une dédicace de Rome, ce nom désigne en réalité le Hadad d'Hiérapolis (4). C'est aussi ce Baal ou quelqu'autre, assimilé, comme

(1) *CIL.*, IX, 275 = Buecheler, *Carm. epigr.*, 250. Silvain-Attis est le patron des *dendrophores* (Pauly-Wissowa, s. v., col. 218). Cf. une dédicace à Silvain faite à Augustopolis (Phrygie) par un *centurio legionis XIII gem.* (*CIL.*, III, 7041 ; cf. 7087).

(2) Culte de hauts lieux en Syrie; cf. Curtiss-Baudissin, *Ursemitische Religion*, 1903, p. 149 et *infra*, p. 183 s. Un autel est élevé à Rome *ex praecepto deorum Montensium* par un *sacerdos Silvani* (VI, 377), et ces *Montenses* sont probablement des divinités orientales; cf. mes *Monum. myst. de Mithra*, t. II, p. 173, n° 553, note. — Silvain, dans le culte de Mithra, est sans doute le successeur du *Drvâspa* mazdéen; cf. *Monum. myst. de Mithra*, t. I, p. 147 ss., 176, 305.

(3) *CIL.*, III, 3490: *Harta filius Surus ex regione Dolica, vico Arfuaris, Silva(no) v(otum) s(olvit) Modesto et Probo co(n)s(ulibus)*. « Arfuaris » est inconnu; cf. *infra*, p. 166, n. 3.

(4) *CIL.*, VI, 709; Wissowa, *Religion der Römer*, p. 301; cf. p. 305. Les autres inscriptions (III, 11146-7; V, 4948; VI, 709, 31139) sont moins caractéristiques.

lui, au Soleil, qui se dissimule sous un masque romain dans notre inscription de Commagène. Les hommes ont toujours attaché aux appellations de leurs dieux des significations très différentes, et c'est pourquoi on aboutit fatalement à des résultats erronés en additionnant des noms divins, comme on l'a fait récemment, pour dresser la statistique des croyances d'un pays (1).

* * *

Les inscriptions d'Énesh posent une dernière question, qui reste à examiner. Savons-nous comment on désignait dans l'antiquité le *castellum* établi à proximité des carrières et qui, nous l'avons vu, abrita longtemps une garnison relativement importante ?

Sur la voie de Zeugma à Samosate, qui fut établie, probablement au I[er] siècle, pour relier les postes échelonnés sur la rive occidentale de l'Euphrate, la première station que mentionne la *Table de Peutinger* au nord de Zeugma, est *Arulis* à la dis- distance de 24 milles. Ptolémée (2) donne dans la même position, c'est-à-dire sur le bord de l'Euphrate immédiatement au nord de Zeugma, 'Αρουδίς, et l'Anonyme de Ravenne a la forme corrompue *Araris* (3). La véritable orthographe est certainement *Arulis*. Comme beaucoup d'autres stations de ce pays, celle-ci porte un nom latin (4), et ce nom, ainsi qu'il arrive souvent, est transmis à l'ab-

(1) Macchioro, *Revue archéologique*, 1907, I, p. 141 ss.

(2) Ptol., V, 15, 14 (14, 10, Müller).

(3) Ravennas, II, 11 (p. 86, 9, éd. Pinder-Parthey : « Since (= Singa), Araris, Zeugma ». Il ne faut pas confondre, comme on l'a fait, Arulis ou Araris avec *Abarara* (*Itin. Anton.*, 190, 1), qui se trouve à l'ouest de Zeugma sur la route de Ciliza. On ne peut non plus l'assimiler au « vicus Arfuaris » de la cité de Dolichè (*supra*, p. 165, n. 3). Seeck (*Notitia dignit.*, *Or.*, XXXIII, 30) en rapproche Ammuda, garnison de l'*Ala prima Herculia*, mais doute lui-même de sa conjecture.

(4) Ainsi, au sud de Zeugma sur l'Euphrate, *Caeciliana* (*castra*) et plus loin *Circesium* (scil. Κιρκένσιον κάστρον) qui vient de *circensis*, sans doute d'après

latif (1). Il signifie « Aux Petits-Autels », et si l'on jette les yeux sur nos figures, on sera bien tenté de reconnaître ces *arulae* dans celles qui ont été sculptées à profusion sur les rochers des carrières d'Énesh. L'exploitation de celles-ci ayant commencé au Ier siècle, la dénomination officielle du poste romain pouvait déjà être fixée au temps de Ptolémée.

A la vérité, la distance d'Énesh à Bâlkîs ne s'accorde pas avec les chiffres donnés par la *Table de Peutinger*, ni même avec les coordonnées de Ptolémée. Énesh n'est guère qu'à 20 kilom. de Bâlkîs, tandis que la *Table* mesure entre Zeugma et Arulis 24 milles - environ trente-cinq kilomètres et demi - et Ptolémée place cette station à 15 minutes - soit environ 28 kilom. - au nord et 5 minutes - soit approximativement 6 kilom. - à l'ouest de Zeugma. Mais cette inexactitude n'est pas de celles qu'on ne puisse attribuer aux latitudes et surtout aux longitudes très approximatives du géographe grec, et quant à la *Table*, la correction serait aisée : il suffirait de lire XIIII au lieu de XXIIII pour que le chiffre de milles répondît à la réalité.

Toutefois la question se complique d'un autre élément. Ptolémée, nous l'avons dit, mentionne *deux* bourgs situés sur la rive de l'Euphrate au nord de Zeugma dans la Cyrrhestique : Οὔριμα (lat. 37° 30′), Ἄρου[λ]ις (37° 15′) Ζεῦγμα (37°). Il place par conséquent Ourima à 15 minutes au nord d'Arulis, à 30 minutes au nord de Zeugma. Par suite, on a identifié Ourima avec Roumkalé, que sa situation sur une montagne isolée au confluent du

la forme ovale du château (Nöldeke, *Nachrichte Gesellsch. Wissensch. Göttingen*, 1876, p. 3). *Spelunca* se trouvait dans la région d'Alep (Ptol., V, 15, 17).

(1) L'emploi de l'ablatif-locatif pour le nominatif est fréquent dans l'*Itinéraire d'Antonin* (p. ex. 194, 9 : *Cyrro* ; 193, 1 : *Hierapoli* ; 196, 3 : *Damasco*, etc. Cf. nos *Studia Pontica*, p. 327, n. 1, sur *Carsagis*). — De même dans la *Peregrinatio Silviae* [*Aetheriae*], écrite en latin vulgaire, la ville de *Batnae* d'Osrhoène est appelée *Batanis* (c. 18, p. 61, éd. Gleyer).

Merziman-sou et de l'Euphrate, désignait naturellement comme le siège d'une forteresse importante (1).

Mais, d'autre part, si l'on examine la *Table de Peutinger,* dont le dessin est ici singulièrement inexact, puisqu'il éloigne beaucoup Zeugma du cours de l'Euphrate, on remarque un crochet dans la ligne de la route entre Zeugma et Arulis, crochet indiquant, semble-t-il, que le nom d'une station est tombée. On en a conclu que le nom d'Ourima avait disparu, que ce bourg se trouvait, en dépit de Ptolémée, non au nord mais au sud d'Arulis, qu'il devait être identifié avec les ruines d'Ourum, signalées plus haut (p. 151), et que c'était Arulis qui occupait l'emplacement de Roum-kalé (2). Les renseignements que nous possédons sur l'histoire d'Ourima et sur celle de Roum-kalé nous fournissent-ils quelque donnée sur leur situation?

Tandis qu'Arulis resta toujours un simple poste militaire, Ourima devint une ville. Elle est mentionnée comme une des cités de la province de l'Euphratésie et comme un siége épiscopal, suffragant du métropolitain d'Hiérapolis (3). La liste de ses évêques qui furent d'abord grecs et orthodoxes, puis syriens et jacobites, commence au IVe siècle et se continue jusqu'au milieu du IXe (4).

(1) Cette identification a été défendue en dernier lieu par Moritz, *Mitteilungen des Seminars für orientalischen Sprachen,* Berlin, I, 1898, p. 131 ss.

(2) C'est la solution adoptée sur les dernières cartes de Kiepert. M. Chapot (op. cit., p. 273, 275) laisse la question indécise. Il a tort cependant de confondre Ourima avec *Urma giganti* de l'*Itin. Anton.*

(3) Georgius Cyprius, éd. Gelzer, p. 45, nº 884: Ὀρίμων. Cf. Hierocles, 713, 10, où Wesseling a corrigé heureusement Σύριμα en Οὔριμα. Tobler et Molinier, *Itiner. Terrae Sanctae,* I, 1879, p. 333 (*Orimon*).

(4) Cette liste a été dressée par Gelzer, note à Georges de Cypre, p. 152. Je la reproduis en la complétant. — En 363, Ἀβράμιος Οὐρίμων (Socrate, *H. Eccl.,* III, 25). — Μαρᾶ Οὐρίμων ou πόλεως Ὠρίμων (Orimorum, de Orimo) en 445 et 451 (Mansi, VII, p. 325, 169, 170). — Silvanus d'Ourim (ܐܘܪܝܡ), un des évêques qui sacrèrent Sévère d'Antioche en 512 (Kugener dans *Patrologia Orientalis,* t. II, p. 319, 320, 235, cf. *Chronica Syr. minora,* trad. Guidi, Paris, 1904, p. 168). — Suivant la traduction arménienne de Michel

La suscription d'un manuscrit cite en 845 « David, évêque du château (*qastro*) d'Ourim, qui est situé sur le bord de l'Euphrate » (1). Enfin, Mathieu d'Édesse raconte qu'en 1112 le prince arménien Vasil enleva à Tancrède, comte d'Antioche, Haçan-Mesour, Thourer et Ouremen, et l'on a identifié cette dernière place avec Ourima (2), assimilation douteuse.

C'est précisément du XII[e] siècle que date l'importance de Roum-kalé, du « Château des Romains », ou plutôt « des Byzantins », lequel n'est pas mentionné parmi les forteresses du nord de la Syrie avant les croisades (3). Sa grande célébrité est due au fait qu'en 1147 il devint le siége du patriarche (*catholikos*) arménien, qui y résida jusqu'en 1293. Son nom arabe, *Kala'at-ar-Roum*, a été traduit en syriaque *Qal'a-Romaïtâ* (4), en grec Ῥωμαίων κουλά (5), en turc *Roum-kalé*, d'où vient, ce semble, l'arménien *Hromgla'*, mais aucun auteur ne nous apprend comme pour Germanicia-Marash (6), quelle en était la dénomination antique, et c'est

le Syrien (Langlois, *Chron. de Michel le Grand*, Paris, 1868, p. 177), Onésime de Zeugma et Uréma [*sic*] aurait été exilé en 518 par Paul de Samosate, mais ce nom est omis dans le texte syriaque, tel qu'il nous est transmis (Chabot, trad. t. II, p. 171). — Entre 793 et 818, Jacques « évêque du village d'Ourim » (Michel, trad. Chabot, III, p. 452, n° 63).

(1) Assemani, *Biblioth. Orient.*, I, p. 172. — Un ms. des Évangiles est de même écrit en 736 au château (*qastro*) d'Ourum sur l'Euphrate (*Ibid.*, p. 561 ; Assemani, *Cat. biblioth. Vatic.*, II, p. 46 ; cf. p. 34, la suscription d'un ms. de l'an 736).

(2) *Historiens des Croisades, Documents arméniens*, I, p. 102 ; cf. Röhricht, *Gesch. d. Königr. Jerusalem*, 1898, p. 97.

(3) Le Strange, *Palestine under the Moslems*, pp. 27, 38, 42, 275 ; cf. Moritz, l. c.

(4) ܩܠܥܐ ܪܘܡܝܬܐ, Payne Smith, *Thesaurus Syriac.*, t. II, 3639 ; cf. Michel le Syrien, trad. Chabot, III, p. 297, 335.

(5) Théorianos, dans *Patr. Gr.*, CXXXIII, p. 121 B, p. 133 A. Sur κουλά *arx, castellum*, cf. Ducange, *Gloss.*, s. v.

(6) Bar-Hébraeus, *Chron. eccles.*, I, p. 140, éd. Abbeloos et Lamy : *Germanicia sive Marasch* ; Langlois, *Chronique de Michel le Grand*, 1868, p. 177 : « Thomas de Marache, autrement appelée Germanicia », etc.

par simple conjecture qu'on a supposé que « Roum » était une fausse interprétation d'« Ourim ».

L'examen des lieux n'est pas plus décisif. On n'hésitera pas à croire que la position merveilleuse où fut construit le *kalé*, dut être choisie déja par les Romains comme emplacement d'une de leurs forteresses, quand ils établirent leur ligne de défense à la frontière de Commagène. Un rocher escarpé élève sa masse puis-

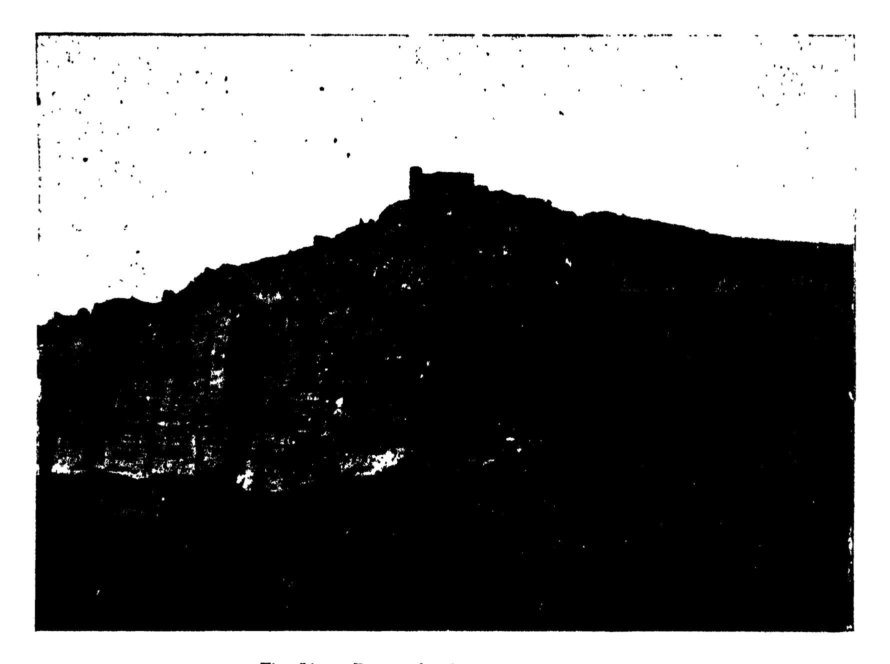


Fig. 54. — Ruines du château de Roum-kalé.

sante au confluent du Merziman-sou et de l'Euphrate au-dessus de la verte vallée où, entre des montagnes arides, semble s'être refugiée toute la sève de cette terre (fig. 54). Autour de ce roc isolé, le fleuve et la rivière dessinent un fer à cheval, et la presqu'île qu'ils enserrent est reliée à la hauteur voisine par une arête large à peine de vingt-cinq mètres, coupée aujourd'hui par une profonde entaille servant de fossé. Le cône ainsi isolé est couvert de ruines étendues et compliquées, qui mériteraient d'être

décrites en détail comme un monument remarquable de l'architecture militaire du moyen âge (1). Mais dans son état actuel le château ne paraît pas remonter au delà de l'époque où il était la résidence du *catholicos* (1147-1293): c'est certainement le cas pour l'église dont l'abside écroulée est restée jusqu'à nos jours pour les Arméniens un lieu de pèlerinage très vénéré. Mais dans la pierre vive subsiste ce que le temps et les hommes ont partout le mieux épargné: une série de tombeaux rupestres dont les portes béantes au-dessus du Merziman marquent de trous noirs la paroi grise ou bistre du calcaire. Peut-être une inspection minutieuse des vastes souterrains du château y ferait-elle découvrir quelque épitaphe grecque ou latine des morts qui autrefois furent déposés dans ces sépulcres.

En résumé, malgré la similitude des deux appellations, il semble inadmissible qu'Ourima puisse s'être trouvé à Ourum, qui est beaucoup trop rapproché de Zeugma. Il faudrait dans cette hypothèse supposer chez Ptolémée une double erreur, et des chiffres qu'il transmet, et de l'ordre où il énumère les stations romaines, puisqu'il place Arulis entre Ourima et Zeugma. Il est donc vraisemblable, sans qu'il soit possible de l'affirmer positivement, que Roum-kalé, dont le nom apparaît à l'époque des croisades, au moment où celui d'Ourima disparaît, a succédé à cet évêché, élevé ainsi au rang de patriarchat arménien, et, s'il en est ainsi, il est infiniment probable qu'*Arulis* était situé « aux autels » d'Énesh. Une découverte épigraphique permettrait seule de substituer à ces probabilités une certitude (2).

(1) On trouvera certaines indications sur cet ensemble de constructions dans Ritter, *Erdkunde*, X, 3 (*Asien*, VII), 1843, p. 931 s., 461 s.; Humann et Puchstein, *Reisen in Klein-Asien und Nord-Syrien*, 1890, p. 275 ss., et pl. L; et Moritz, l. c.

(2) On m'assura à Kachtin que dans les ruines d'Ourum se trouvait une « pierre écrite ». Je n'ai malheureusement pu vérifier l'exactitude de ce renseignement.

V.

DOLICHÈ

ET LE ZEUS DOLICHÈNOS

Le « Jupiter *Dolichenus* » a déjà fait l'objet de plusieurs dissertations érudites (1). Ce dieu de Commagène, dont les soldats, les marchands, les esclaves orientaux transportèrent le culte jusqu'aux extrémités du monde romain, a laissé des traces de sa présence dans la plupart des pays d'Europe ; le nombre des dédicaces qui lui sont consacrées va sans cesse en s'accroissant, et elles ont naturellement attiré sur lui l'attention des antiquaires et des historiens. Mais, comme Mithra, qui vint de Perse, nous le connaissons surtout par les monuments que la piété de ses fidèles lui a offerts dans les provinces latines. Bien qu'on sache exactement quels étaient sa patrie et le foyer principal de son culte, on n'a fait aucune recherche sur un temple dont la renommée et la richesse égalaient probablement, au III[e] siècle de notre ère, celles du célèbre

(1) La plus récente et la plus complète est celle de A. H. Kan, *De Iovis Dolicheni cultu*, Groningue, 1901. Mais pour les reproductions des monuments, il faut toujours recourir au vieux travail de Seidl, *Ueber den Dolichenuscult* dans les *Sitzb. der Akad. Wissensch. Wien*, XII, 1854, et *Nachträgliches über den Dol. Cult, ibid.*, XIII, p. 233 ss. — Cf. mon article « Dolichenus » dans la *Realencyclopädie* de Pauly-Wissowa, et les nouveaux reliefs publiés et commentés par Zangemeister et Loeschke, *Bonner Jahrbücher*, CVII, 1901, pl. VI-VIII, pp. 61-72.

sanctuaire de la déesse syrienne à Hiérapolis. Je voudrais donc réunir ici, en attendant que des fouilles nous fournissent des données moins incomplètes, les quelques renseignements que m'a permis de recueillir un pèlerinage aux ruines de ce qui fut autrefois le grand centre religieux de la Commagène (1).

Dolichè, la patrie du Zeus Δολιχηνός (2), apparaît tardivement dans l'histoire. Au IIe siècle de notre ère, Ptolémée est le premier à la mentionner parmi les villes de la Commagène intérieure (3). Vers la même date commence le monnayage, peu abondant, de la cité, dont nous possédons quelques bronzes des règnes de Marc-Aurèle et de Commode (4). Sa position au point de jonction de plusieurs routes impériales, aussi bien que la célébrité de son temple, dut assurer sa prospérité : c'est là que se réunissaient les grandes voies militaires et commerciales venant de Germanicia, Nicopolis et Cyrrhus et se dirigeant vers Édesse par Zeugma ou Samosate (5). Parmi les soldats et les marchands qui y passaient, beaucoup étaient les dévots du dieu commagénien, et la géné-

(1) Charles Sanders, professeur au Collège américain d'Aïntab, qui a publié quelques pages sur le *Jupiter Dolichenus* dans le *Journal of the American Oriental Society* (XXIII, 1902, pp. 84-92), préparait un travail plus considérable sur son temple et son culte, quand la mort est venue le surprendre. J'ai utilisé ici quelques-unes des photographies qu'il m'avait obligeamment envoyées en 1903, quatre ans avant ma visite à Tell-Duluk.

(2) Steph. Byz., s. v.: Ἔστι δὲ καὶ Δολιχὴ πόλις τῆς Κομμαγηνῆς. ἐθνικόν Δολιχαῖος Ζεύς· οἱ δ' ἐπιχώριοι Δολιχηνοὶ λέγονται. — Ou bien le texte est corrompu, ou Étienne de Byzance a fait confusion, car c'est le Zeus de Dolichè qui est dit régulièrement Δολιχηνός, et les habitants, comme le prouvent les monnaies de la ville, s'appelaient Δολιχαῖοι (*infra*, n. 4).

(3) Ptol., *Geogr.*, V, 15, 10. — *Dolica* est aussi nommée dans deux inscriptions latines : *CIL.*, III, 3490: *Harta . . . Surus ex regione Dolica, vico Arfuaris* (228 ap. J.-C.) et VI, 32624: *C. Iul(ius), C. f., Ael(ia) Caius Dolic.*

(4) Mionnet, t. V, p. 111; Suppl., t. VIII, p. 84; cf. Head, *Hist. num.*², p. 776. Ces pièces portent simplement au revers ΔΟΛΙΧΑΙΩΝ dans une couronne.

(5) *Itiner. Anton.*, 184, 189, 191, 194. Cf. *Tabul. Peuting.*, où *Dolica* figure comme station sur la route de Cyrrhus à Samosate.

rosité des pèlerins enrichissait à la fois les prêtres et les hôteliers.

La destruction du paganisme, au IV[e] siècle, dut porter un coup terrible à Dolichè : elle fut désormais à tous égards une « petite ville » (1). Ce fut une compensation insuffisante pour elle d'être devenue le siége d'un évêché (2), suffragant du métropolitain de la province d'Euphratésie, qui résidait à Hiérapolis (3). C'est même en sacrant un nouvel évêque orthodoxe, qu'Eusèbe de Samosate y mourut, en 379, d'une tuile que lui lança sur la tête une femme arienne (4). Cet accident est le fait le plus notable de l'histoire ecclésiastique de la cité.

Dès 637, le flot de la première invasion arabe arracha Dolichè avec le reste de la Commagène à l'empire byzantin, auquel elle n'appartint plus que passagèrement dans la suite (5). Au temps d'Haroun-al-Rashid, elle était le chef-lieu d'un des six districts de la « Province des Forteresses » (*Djound al 'Awâsim*), dont Mambidj-Hiérapolis était la capitale (6). Sa position près de la frontière sur une des grandes routes d'invasion lui donnait une certaine importance stratégique, et elle fut plusieurs fois le théâtre de combats meurtriers (7). Sous les princes musulmans, un évêque

(1) Πολίχνη σμικρά (Théodoret, *Hist. eccl.*, V, 4, 7).

(2) Un évêque Archélaos de Dolichè siégea au concile de Nicée (Gelzer-Cuntz, *Patrum Nicaen. nomina*, n° 58). Le dernier connu date du règne de Justinien (Lequien, *Oriens Christianus*, II, p. 937). L'invasion arabe détruisit dans ce pays la hiérarchie byzantine; cf. *infra*, p. 176, n. 1.

(3) *Notitiae episcop.*, éd. Parthey, I, 875. Liste latine du VI[e] siècle dans Tobler et Molinier, *Itineraria Terrae Sanctae*, I, 1879, p. 333. — De même Hiéroclès nomme Dolichè (713, 3) comme une des douze cités de la province d'Euphratésie, constituée vers 350; cf. Georgius Cyprus, éd. Gelzer, p. 44, n° 875.

(4) Théodoret, l. c.

(5) Caetani, *Annali dell'Islam*, III, § 284, 290, 295; cf. Ramsay, *Historical Geography*, p. 277.

(6) Bilâdhourî dans Le Strange, *Palestine under the Moslems*, 1890, p. 36; cf. 438.

(7) En 746, Constantin Copronyme Γερμανικείαν παρέλαβεν ἐπιστρατεύσας

jacobite y résidait et nous pouvons dresser une liste complète, ou à peu près, de ces prélats syriens du commencement du IX[e] à la fin du XI[e] siècle (1). Au temps des croisades, Dolichè devint, sous le nom de Dulupe ou Tulupe, un des fiefs de la principauté latine d'Édesse et un siége archiépiscopal catholique (2). Disputée entre les Latins, les Arabes et les Arméniens, elle est souvent mentionnée dans les chroniques de cette époque (3). Mais elle paya sa renommée de son existence, et les guerres incessantes qui la ravagèrent durent faire disparaître toutes les constructions romaines qui pouvaient encore y subsister. Au temps où écrivait Yakout (1225), elle n'était plus qu'un village dépendant du château d'Aïntab; un siècle plus tard Aboulféda dit sèchement : « Duluk est situé près d'Aïntab, il est maintenant en ruines » (4).

Cependant son nom antique s'est perpétué jusqu'à nos jours

τὴν Συρίαν καὶ Δουλιχίαν (Théophane, p. 422, 11, De Boor; cf. Cedrenus, II, 7, 11, éd. de Bonn). — En 957, sous Constantin Porphyrogénète les Romains battent Séid-Eddaulah à Doluk, près de Haleb (Aboulféda cité par Muralt, *Chronogr. byzantine*, ann. 957). — En 962, Nicéphore Phocas s'empare de la forteresse de Doluk (Aboulféda, *Annales Muslem.*, t. II, p. 479, Reiske; cf. Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, 1890, p. 218).

(1) *Chronique de Michel le Syrien*, trad. Chabot, t. III, p. 498. Cf. l'anecdote rapportée par cet historien à l'année 1048 (t. III, p. 160 Bar Hebraeus, *Chron. eccles.*, éd. Abbeloos et Lamy, I, p. 436).

(2) Rey, *Les colonies franques de Syrie*, Paris, 1883, pp. 302, 322 ; Mas Latrie, *Trésor de chronologie*, 1880, p. 2112 ; p. 1864, n. 1 ; cf. Du Cange, *Familles d'Outremer*, éd. Rey, 1869, p. 775 ; De la Ville-Le Roux, *Cartulaire des Hospitaliers de Jérusalem*, t. I, p. 89, n° 104.

(3) Cf. Röhricht, *Geschichte des Königreichs Jerusalem*, 1898, p. 39, n. 1 ; 49, n. 8 ; 75, n. 4 ; 161, n. 2 ; 176, n. 5 ; 265, n. 5 ; 206, 304. Un légat du pape à Dolichè en 1142 : Michel le Syrien, trad. Chabot, t. III, p. 255. En 1068, Romain IV passe par les défilés de Cocussus et εἰς Γερμανίκειαν καταστὰς εἰς τὸ θέμα τὸ καλούμενον Τελοὺχ παρὰ τοῖς Ἀρμενίοις εἰσβάλλει (Skylitzès, p. 671, 10, Bonn). En 1108, Boémond reconnaît la suzeraineté de l'empereur et se voit attribuer, entre autres villes, τὸ Ἀρτὰχ καὶ τὸ Τελοὺχ αἱ στρατηγίδες μετὰ τῆς ἑκάστης περιοχῆς, σὺν τούτοις ἡ Γερμανίκεια etc. (Anne Comnène, II, 239, 10, Bonn).

(4) Le Strange, op. cit. p. 386, 387.

en celui de Tell-Duluk, appliqué à un modeste hameau d'une cinquantaine de feux, groupés au bord d'une vallée fertile (fig. 55) à deux heures de cheval vers le nord d'Aïntab. Ses maisons de

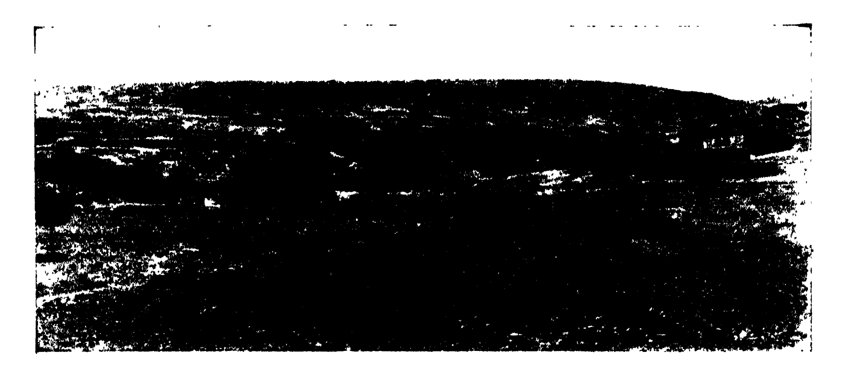


Fig. 55. — Village de Tell-Duluk.

pierres brutes et de boue ont un aspect d'autant moins engageant qu'on a coutume d'y coller des gâteaux de fumier, afin qu'ils y sèchent et puissent être brûlés à défaut d'autre combustible. Mais une quantité de débris romains attestent encore l'opulence passée de ce pauvre petit village : un tronçon de colonne de marbre rose servait de cylindre pour aplanir les toits de pisé ; des chapiteaux creusés avaient été transformés en mortiers à piler le grain ; un autre chapiteau, déposé devant la mosquée, fut peut-être utilisé au moyen âge comme bénitier (fig. 56) ; un paysan me montra dans sa grange une base de marbre blanc décorée de bucrânes et de guirlandes. Toutefois, ce sont surtout les tombeaux qui témoignent de la vie prospère d'une cité qui fut



Fig. 56. — Chapiteau antique.

durant des siècles un centre de civilisation hellénique dans une région à demi-barbare. La côte rocheuse où le village s'élève en gradins, est creusée d'une quantité de caveaux funéraires, qui

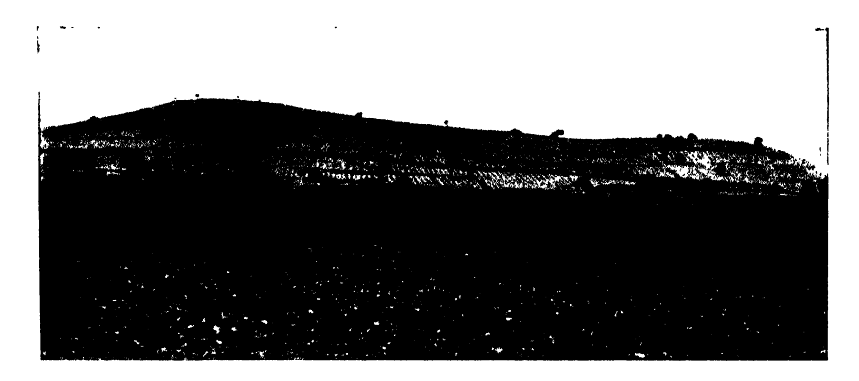


Fig. 57. — Colline de Kéber, site de Dolichè.

malheureusement paraissent avoir été tous violés et dépouillés. Les pillards d'autrefois n'y ont rien laissé à prendre aux archéo-



Fig. 58. — Source au pied de la colline de Kéber.

logues d'aujourd'hui. Les masures même de Tell-Duluk sont bâties parmi ces hypogées, qu'elles utilisent comme caves. Mais la cité

grecque ne s'élevait certainement pas dans cette nécropole; son emplacement doit sans doute être cherché à quelque cinq cents mètres vers l'est sur la large colline, maintenant couverte de vignobles, appelée *Kéber* (fig. 57). Il suffit ici de creuser légèrement le sol pour mettre au jour des fragments architectoniques et des antiquailles. Au pied de cette colline, une source, entourée d'un encadrement de pierre, fournit en abondance une eau pure (fig. 58); par une galerie percée dans la montagne, un aqueduc



Fig. 59. — Niche d'un tombeau rupestre.

amène aussi l'eau recueillie à une grande distance, ce semble, vers le sud-est.

La plupart des tombeaux rupestres se composent d'une ou deux salles avec des niches cintrées, taillées dans leurs parois, pour recevoir les cadavres ou les urnes funéraires, conformément au type de sépulture généralement usité en Syrie (1). Parfois les niches sont entourées d'une décoration médiocrement exécutée, rinceaux, guirlandes et bucrânes, têtes de Méduse, etc. (fig. 59).

(1) Cf. Humann et Puchstein, *Reise in Klein-Asien und Nord Syrien*, 1900, p. 400.

Le plus important de ces caveaux funéraires est celui qui porte aujourd'hui le nom de *Bassambaklu-maghara.* Il est situé au nord-est du village actuel, et un escalier taillé dans le roc descend vers son orifice (fig. 60). On a voulu y voir un ancien *Dolocenum,* un antre ayant servi autrefois aux initiations dans les mystères du Baal de Dolichè. En réalité, c'est simplement un tombeau familial, plus vaste que les autres, qui fut peut-être à une certaine époque transformé en chapelle (1). Il vaudrait cepen-

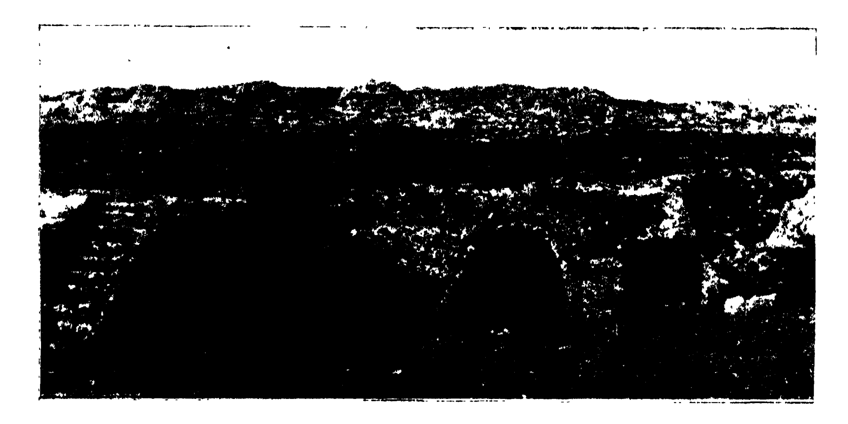


Fig. 60. — Orifice de Bassambaklu-maghara.

dant la peine d'en relever le plan exact et d'en reproduire la riche ornementation, dont nous donnons quelques spécimens d'après les dessins que nous a envoyés le professeur Sanders (fig. 61). Le vestibule d'entrée est voûté, et le cintre est soutenu par deux arcs croisés, qui sont décorés l'un de rosaces, l'autre de fleurons. On pénètre de là dans une grande salle de 10 mètres de large sur 6 de profondeur, dont le plafond plat était autrefois soutenu en apparence par des piliers, aujourd'hui brisés, qui la divisaient en plusieurs parties (fig. 62). Derrière cette salle, se trouvent encore plusieurs caveaux voûtés. L'encadrement des portes, les chapiteaux

(1) Comparer *supra*, p. 153, l'église rupestre d'Énesh.

des piliers, le bord inférieur et les arcs des voûtes sont ornés de moulures et d'une décoration florale très variée, de style oriental.

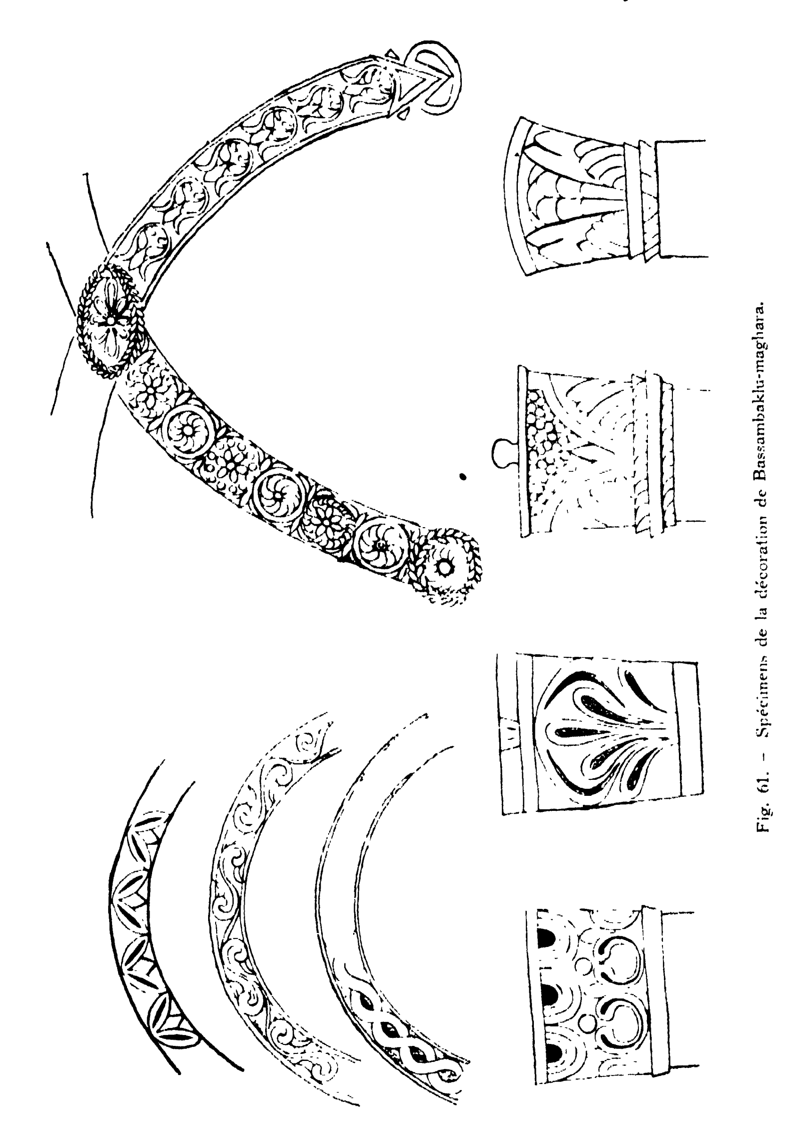


Fig. 61. — Spécimens de la décoration de Bassambaklu-maghara.

Elle ne me paraît pas antérieure au VIe siècle, mais est peut-être notablement postérieure. On pourrait sans doute en fixer la date a

l'aide d'une inscription syriaque, gravée sur un linteau de porte et qui est partiellement conservée, mais n'a pas encore été publiée (1). Nous avons vu que Dolichè fut au moyen-âge un siége épiscopal de l'église jacobite.

Ce n'est pas dans le creux de la vallée que s'élevait le temple du dieu de Dolichè, mais sur le sommet d'une montagne voisine, appelée *Duluk-baba*. Un sentier commode, qu'on aper-



Fig. 62. — Intérieur de Bassambaklu-maghara.

çoit sur notre photogravure (fig. 63), y conduit en une heure environ. Il passe à côté d'anciennes carrières, et s'élève le long d'une côte cultivée pour suivre ensuite une arête rocheuse, qui relie la hauteur sacrée à celle où s'élevait la ville. Bien que de celle-ci la montagne sainte n'apparaisse guère que comme un gros mamelon de moins de 300 mètres de haut, son sommet est à plus

(1) Une photographie au magnésium, que j'avais tenté d'en prendre, n'a pas donné de résultat satisfaisant.

de 1200 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer et il domine une vaste étendue de pays. Le regard embrasse de là un panorama immense. Vers l'ouest, se pressent, comme des vagues, des suites de collines arides et dénudées, que semble arrêter dans le lointain une haute digue de calcaire gris. Vers le sud, on voit fuir, à travers les saillies et les dépressions brunes et vertes d'un terrain mamelonné, les routes blanches qui convergent vers les minarets d'Aïntab, et plus loin, d'autres ondulations vont se perdre

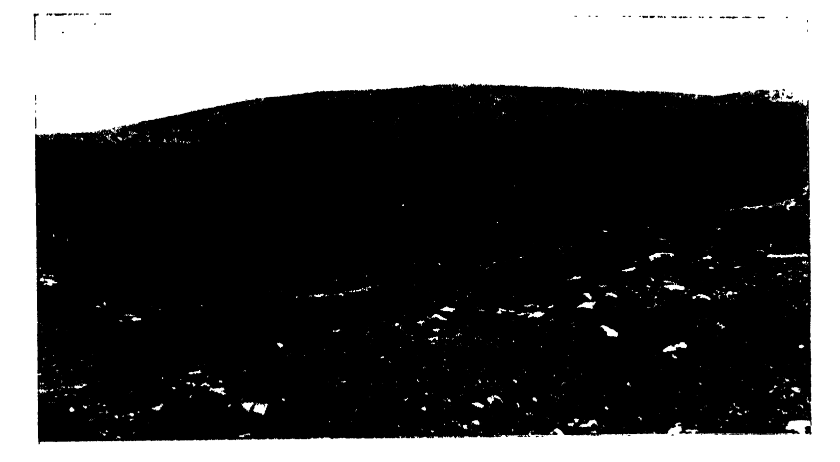


Fig. 63. — La montagne de Duluk-baba vue de Tell-Duluk.

dans la ligne indécise de l'horizon. Vers l'est, s'amoncellent les montagnes du pays tourmenté qui sépare Dolichè de Zeugma et de la vallée encaissée de l'Euphrate. Vers le nord enfin, au-delà du Kara-Dagh, la puissante chaîne du Taurus élève majestueusement ses cimes neigeuses, qui marquaient la frontière de la Commagène et de la Cappadoce. Il n'est pas surprenant que ce point, visible au loin de tous côtés (fig. 64), ait été choisi pour y établir un temple: il était destiné par la nature à devenir le siége de ce culte des « hauts lieux » qu'on trouve pratiqué dans tout l'Orient (1), mais dont les vestiges ne sont nulle part plus

(1) Voir mes *Religions orientales*, p. 72, 172, etc.; cf. Fred. von Andrian, *Der Höhencultus Asiatischer und Europäischer Völker.*, Vienne, 1891.

fréquents que dans le nord de la Syrie (1). Dans son *Histoire religieuse*, Théodoret rapporte deux exemples d'anachorètes qui au IVe ou Ve siècle se retirèrent sur des montagnes où, pour parler son langage, les impies avaient autrefois honoré les démons; Maron sur un sommet voisin de Cyrrhus (2), Eusèbe au-dessus de Télada sur le mont Koryphè (Djébel-Barakât) (3). Ces solitaires aménageaient parfois des chapelles dans les ruines des temples, ou bien après leur mort ils devenaient eux-mêmes l'objet d'un culte. Souvent au Baal païen a succédé ainsi un saint chrétien ou, à son défaut, le prophète Élie (4), et plus tard ceux-ci

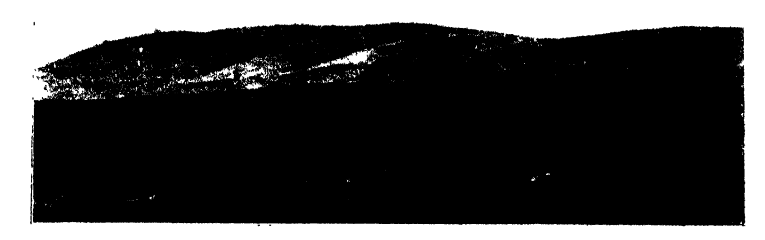


Fig. 64. — Le Duluk-baba vu du sud (route d'Aïntab); vers l'extrémité de gauche le *ziyaret*.

ont parfois cédé la place à un *wéli* musulman. Ce fut le cas sur le Djébel-Barakât, et il en est de même sur le Duluk-baba, qui doit son nom turc au tombeau d'un prétendu *sheikh*. Ce tombeau est resté jusqu'à nos jours un *ziyaret*, un lieu de pèlerinage. Un petit édifice rectangulaire, surmonté d'une coupole de pierre (fig. 65),

(1) Curtiss, *Ursemitische Religion in Volksleben des heutigen Orients*, trad. von Baudissin, 1903, pp. 154 ss., 303 ss. Cf. *supra*, pp. 12, 14, 128.

(2) Théodoret, *Rel. hist.*, c. 16, dans Migne, *P. G.*, LXXXII, col 1417 B Κορυφήν τινα κατέλαβεν ὑπὸ τῶν πάλαι δυσσεβῶν τιμωμένην; cf. *Synax. Constantinop.* éd. Delehaye, pp. 418, 15; 465, 19.

(3) Cf. *supra*, p. 30 s.

(4) Par exemple au mont Carmel. Les Carmes prétendent encore que leur institution remonte à Élie; cf. nos *Studia Pontica*, pp. 129, 173.

protège la sépulture vénérée d'un santon, lequel n'a probablement jamais existé. Des loques multicolores, qu'on y voit attachées, témoignent de la dévotion des paysans d'alentour, qui ont cru ainsi y nouer leur fièvre ou se débarrasser d'autres maux (1).

Tout le sommet aplati du cône que forme le Duluk-baba, est planté de vignes, et peut-être le dieu du ciel qu'on y adorait autrefois, était-il aussi un dieu du vin. Il est très vraisemblable que son culte remonte aux Hittites (2), et l'on sait que le bas-relief hétéen d'Ivriz représente en dimensions colossales une divinité barbue tenant un épi et une grappe (3). L'épi et la grappe sont aussi les attributs donnés au Baal de Tarse sur des monnaies de cette ville datant de l'époque perse (4). Tarse n'est pas fort éloigné de Dolichè, et leurs patrons étaient probablement congénères.



Fig. 65. — Tombeau musulman au sommet du Duluk-baba.

Le culte du dieu des vendanges se célébrait encore dans cette région à l'époque romaine. Le Collège américain d'Aïntab a recueilli la tête brisée d'une statuette de Bacchus, couronné de pampres : deux grosses grappes lui pendent sur les tempes, et une énorme

(1) Cf. Campbell Thomson, *Semitic magic*, Londres, 1908, p. 166 ss.

(2) Cf. *infra*, p. 200 s.

(3) Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, t. IV, p. 725, fig. 354; Garstang, *The land of the Hittites*, 1910, p. 192, pl. LVII; cf. Frazer, *Adonis, Attis, Osiris*, 2e éd., 1907, p. 94 ss.

(4) Hill, *Catal. Greek coins Brit. Mus., Lycaonia, Cilicia*, 1900, p. 167 ss. Cf. Frazer, l. c.

feuille de vigne recouvre, jusque vers la nuque, sa chevelure bouclée (fig. 66) (1).

Parmi les ceps, le vignoble de la montagne sainte est jonché d'une quantité de débris antiques : tessons de poterie, tuiles cassées, éclats d'une pierre noire volcanique, sorte de basalte n'appartenant pas à la montagne. Le temple paraît avoir été situé un peu à l'est du *turbé* musulman, au point culminant du mamelon : j'y ai trouvé des fragments de placages de marbre, des restes de verre et des morceaux de blocs basaltiques de grande dimension. Sanders avait remarqué près de là un chapiteau de pilastre, creusé après coup pour le faire servir à quelque usage domestique ou religieux. Aucune trace de muraille n'est aujourd'hui apparente à la surface du sol, mais des fouilles en révèleraient certainement l'existence, et elles ne manqueraient pas de produire des résultats intéressants.



Fig. 66. — Tête de Bacchus à Aïntab.

Je ne découvris sur le Duluk-baba ni inscription, ni sculpture, qui rappelât le culte puissant dont il était autrefois le siége. Mais au village *Sam-keui*, à l'ouest de Tell-Duluk, subsiste une curieuse survivance du paganisme sémitique. On y trouve une source, dont le large bassin, entouré d'un mur, est rempli d'une eau limpide, et l'on y voit nager de gros poissons, semblables à nos carpes, qui passent pour sacrés et qu'il est interdit de toucher. Un second bassin, objet de la même vénération, existe aussi à *Chairwân*, à trois milles de Samkeui vers l'est, au pied du Duluk-baba (2).

(1) Pierre brunâtre (grès ?). H. $0^{m},27$; l. $0^{m},17$. Sculpture grossière ; les pupilles des yeux sont incisées. Le menton, la bouche et la pointe du nez ont souffert. — Une statue de Bacchus a été trouvée dans le temple des dieux syriens au Janicule (Gauckler, *Le sanct. du Janic.*, p. 183, pl. XXV).

(2) Je ne connais celui-ci que par une indication de Hogarth, *Ann. Brit. School Athens.*, XIV, 1907, p. 188. — Un examen superficiel de la *Table de Peutinger* pourrait faire croire, et l'on a cru en effet, qu'elle indique à Do-

C'est ainsi qu'autrefois près des temples d'Atargatis, les poissons de la déesse étaient nourris dans un vivier et inspiraient aux Syriens un respect superstitieux (1). En Occident aussi, la même pratique existait probablement dans le culte du Jupiter Dolichénus : du moins une inscription nous apprend que son grand sanctuaire de l'Esquilin comprenait parmi ses dépendances un nymphée (*nymphaeum*) (2), et un autre nymphée, alimenté par une source vive, était contigu à celui des dieux syriens retrouvé récemment sur le Janicule (3).

Quand Xénophon arriva avec l'armée de Cyrus sur les bords du Chalos, c'est-à-dire du Kouwaïk, qui arrose Alep, il le trouva « plein de gros poissons apprivoisés, que les Syriens regardaient comme des dieux et auxquels ils ne permettaient de faire aucun mal » (4). De nos jours encore, les habitants de la vallée de l'Euphrate ne consomment pas le poisson du fleuve, bien qu'ils souffrent souvent de disette, et la croyance que cette nourriture est malsaine et peut provoquer la maladie et même la mort, est très répandue en Syrie, comme en Asie Mineure (5). Elle s'y est conservée depuis l'antiquité à travers tout le moyen âge : Michel le Syrien raconte qu'en 1135 les Turcs campèrent sur la rive de l'Oronte ; « ils mangèrent de ses poissons et soit par un effet quelconque, soit par un châtiment d'en haut, la plupart d'entre eux moururent subitement. Ceux qui survécurent s'empressè-

lichè l'existence de sources thermales. En réalité ces sources, dont le nom n'est pas donné, se trouvaient suivant la *Table* à 28 milles de Dolichè sur la route de Samosate. Pour leur localisation, voyez plus bas, ch. VII.

(1) J'ai réuni les textes dans Saglio-Pottier, *Dict. ant.*, s. v. « Syria Dea », p. 1594 s. ; cf. Pauly-Wissowa, *Realenc.*, s. v. « Ichthys », col. 845, et Hogarth, l. c.

(2) *CIL.*, VI, 414. Une dédicace *Nymphis sanctissimis* provient du même endroit (*CIL.*, VI, 30988 trouvé avec 30946 ; cf. Kan, op. cit. p. 59).

(3) Gauckler, *Le sanctuaire syrien du Janicule*, 1912, p. 93 ss.

(4) Xénoph., *Anab.*, I, 4, 9.

(5) Sachau, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, 1883, p. 196 ; cf. mes *Religions orientales*, 2e éd., p. 358.

rent de fuir par crainte de la mort en abandonnant leurs captifs » (1).

Si notre visite à Tell-Duluk ne nous fit découvrir aucun monument nouveau figurant le dieu commagénien, nos recherches furent plus fructueuses à Aïntab. Nous pûmes acquérir, chez un collectionneur de monnaies locales, une petite pierre gravée, dont il était heureusement loin de soupçonner l'intérêt. C'est une intaille sur jaspe rouge-brun, mesurant seize millimètres sur onze, dont notre fig. 67 reproduit l'empreinte agrandie. Comme on le voit, cette pierre offre une image nouvelle du type bien connu du Jupiter Dolichénus. Le dieu en costume militaire, le corps couvert d'une cuirasse à lambrequins, la tête coiffée du bonnet phrygien, les pieds chaussés de hauts brodequins, et portant au côté un glaive suspendu à un baudrier, est debout sur un taureau tourné vers la droite. De la main gauche, il tient le foudre, et de la droite élevée, il brandit la double hâche. Le taureau, qui est un buffle bossu, a le poitrail entouré d'une sangle, laquelle se retrouve ailleurs (2), et indique probablement que l'animal a été dompté par le dieu (3). Devant lui, brûle une torche plantée en terre, à moins que ce ne soit un mince autel flamboyant (4) : dans l'un et l'autre cas, nous avons sans doute ici une allusion au feu perpétuel, qui devait être constamment entretenu dans les temples de ce Jupiter éternel



Fig. 67. — Intaille figurant le Zeus Dolichènos.

(1) Michel le Syrien, trad. Chabot, t. III, p. 245.

(2) Sur la plaque de Budapest (Seidl, op. cit., pl. III = Kan, n° 28 *a* Reinach, *Répert. des reliefs*, II, p. 116 = von Domaszewski, *Religion des röm. Heeres*, 1895, pl. IV) et sur un bas-relief de Carnuntum (Dell, *Arch. epigr. Mitt.*, XVI, 1893, p. 183 = Kan, n° 41).

(3) Cf. mes *Monum. mystères de Mithra*, t. I, p. 86, n. 1.

(4) Un autel est de même placé devant le taureau sur les deux faces conservées de la plaque de Budapest citée n. 2.

(*aeternus*) (1), comme dans ceux des mages perses. Plus haut, on voit à droite une étoile à huit rayons, à laquelle correspond à gauche un croissant. On serait tenté à première vue d'y reconnaître les signes du Soleil et de la Lune. Les bustes des deux astres majeurs accompagnent souvent l'image du dieu (2), qui était conçu comme « le conservateur éternel du ciel tout entier et le nourricier de la nature » (3), c'est-à-dire la puissance qui, suivant les doctrines de l'astrologie, en réglant les révolutions célestes, provoque tous les phénomènes physiques. Mais la comparaison avec d'autres pierres gravées, trouvées en Syrie, semble prouver que l'étoile a huit rayons figure plutôt la planète Vénus. Celle-ci formait depuis l'époque babylonienne avec la Lune et le Soleil une triade (Sîn, Shamash, Ishtar), qui fut adoptée même par l'ancienne astronomie grecque (4). C'est pourquoi on voit chez les Syriens le dieu solaire, qu'il soit représenté par le Baal de Dolichè ou celui d'Héliopolis ou même par Sérapis, placé entre l'étoile de Vénus et le croissant de la Lune, astres que depuis une haute antiquité la religion sidérale associait avec lui (5).

L'intérêt principal de notre intaille est de démontrer avec certitude que l'image du Baal de Dolichè, si fréquemment reproduite dans les provinces occidentales, rend fidèlement le type de la statue adorée dans le temple de Commagène. Il était permis

(1) *CIL.*, VI, 406 = 30758; 412; cf. III, 1301 *a* = 7834; *Année épigraphique*, 1911, n° 215.

(2) Plaque de Budapest (cf. *supra*, p. 188, n. 2); fragment de Heddernheim (Seidl, *Nachträgliches*, n° 72 = Kan, n° 145); bas-relief de Klagenfurt (conservé au Rudolfinum, n° 132 = Kan, n° 56).

(3) *CIL.*, VI, 406 = 30748 = Dessau, *Inscr. selectae* 4316: « Aeterno conservatori totius poli et numini praestantissimo exibitori (alitori), invicto ». — La réunion du soleil et de la lune, qui marquent la succession des jours et des nuits est dans l'art antique un emblème de l'éternité (cf. *Rev. de philologie*, XXVI, 1902, p. 8).

(4) Cf. mon article *Babylon und die Griech. Astronomie*, dans *Neue Jahrb. für d. klass. Altertum*, 1911, I, p. 3.

(5) Cf. *supra*, p. 81.

jusqu'ici d'en douter (1): on pouvait supposer que c'était à Rome que le Jupiter Dolichénus avait pris l'aspect d'un légionnaire, ou, pour mieux dire, d'un empereur (2). Le seul monument trouvé sur le sol de l'Asie où l'on ait cru jusqu'ici le reconnaître, est un bas-relief découvert à Marash (3) (fig. 68): le dieu barbu, debout sur le taureau, tient de la main droite le foudre; la gauche est brisée, ainsi que la partie supérieure de la tête, dont la coiffure a ainsi disparu. Il est vêtu non d'un harnois militaire mais du costume perse: tunique bouffante serrée à la taille par une large ceinture, ample pantalon et brodequins. Par dessus la tunique, il porte la *kandys*, manteau à manches qui est attaché sur la poitrine et, s'ouvrant en éventail, descend jusqu'à mi-jambe par derrière. Puchstein attribuait ce morceau de sculpture au Ier siècle avant J.-C. à cause de sa ressemblance avec les bas-reliefs du roi Antiochus découverts sur le Nemroud-Dagh. Il est donc vraisemblable qu'il



Fig. 68. — Bas-relief de Marash.

(1) Cf. Sanders, l. c., p. 86.

(2) Plusieurs dieux syriens (Iahribol, Hadad, etc.) et égyptiens portent aussi le costume militaire romain. M. Paribeni (*Bulletin Société archéol. d'Alexandrie*, III, 1910, p. 177 ss.) a cherché avec raison l'origine de ce travestissement dans la religion de l'armée. On romanisait les divinités étrangères en leur prêtant le costume que portaient les statues de l'empereur adorées dans tous les camps.

(3) Humann et Puchstein, *Reise in Klein-Asien und Nord-Syrien*, 1890, p. 399, fig. 58.

représente un type du dieu commagénien antérieur à la grande expansion de son culte (1). Sur certains monuments d'Occident, ce dieu, revêtu de la cuirasse romaine, porte encore le pantalon oriental, accoutrement bizarre, qui s'explique par le désir de ne pas rompre entièrement avec une vieille tradition hiératique (2). J'incline cependant à croire que le Baal adoré à Marash ressemblait à son voisin de Dolichè, mais que ces deux divinités congénères étaient cependant distinctes l'une de l'autre. La représentation du « seigneur du ciel » sous la forme d'un personnage monté sur un taureau, armé du foudre et de la bipenne, remonte, on peut le démontrer (3), jusqu'aux Hittites, et elle s'est conservée avec des variations de détail en plusieurs lieux du nord de la Syrie et la Cilicie (4).

Une ressemblance extérieure n'est pas suffisante pour affirmer l'identité complète des Baals auxquels les diverses tribus syriennes rendaient un culte; un bas-relief, dont le sujet n'a pas été exactement expliqué jusqu'ici, nous en fournira une preuve nouvelle. Il avait été signalé par Max von Oppenheim à Mash-

(1) Fredrich, *Juppiter Dolichenus* (dans *Programm d. Gymnasiums zu Custrin*, 1912, p. 11 ss.) signale une statuette de bronze découverte à Marash et conservée à l'Antiquarium de Berlin, qu'il rapproche d'autres figurines trouvées dans le nord de l'Allemagne et où il prétend reconnaître le Jupiter de Dolichè. Rien n'autorise cette conclusion. Ces dieux guerriers n'ont ni l'attitude, ni les attributs ordinaires de celui dont nous nous occupons, et ils ne sont pas montés sur le taureau.

(2) Plaque de Heddernheim, etc.; cf. Loeschke, *Bonner Jahrbücher*, CVII, 1901, p. 71.

(3) Cf. *infra*, p. 200 s.

(4) Pauly-Wissowa, s. v. « Dolichenus », col. 1279. — On donne à tort le nom « d'autel de Zeus Dolichènos » à un type numismatique qui apparaît sur plusieurs monnaies des Séleucides. Dans un fronton (?) triangulaire un dieu portant le carquois, est debout sur un quadrupède cornu à corps de lion, posé sur une large base. Il n'a qu'une ressemblance très vague avec notre Jupiter monté sur le taureau. C'est probablement le Baal de Tarse sur « le tombeau de Sardanapale »; Cf. Babelon, *Rois de Syrie, d'Arménie et de Commagène*, 1890, p. CLVI ss. et Jameson, *Revue numismatique*, N. S., IX, 1905, p. 4.

tala (1), entre Alep et l'Euphrate, à environ deux heures et demie de cheval à l'est de Tell-Batnân, l'ancienne Batné (2), et attribué, certainement à tort, au culte de Mithra. J'ai retrouvé, en 1907, la pierre brisée en deux fragments, qui servaient de supports à la poulie du puits banal dans le pauvre village arabe de Mashtala, formé de quelques bicoques et tentes. J'en donne ici (fig. 69) un dessin aussi exact que le permet le mauvais état de conservation de la sculpture, car le calcaire poreux s'est profondément corrodé et effrité. La stèle, qui mesure 1^{m},95 de haut sur 0^{m},75 de large et 0^{m},35 d'épaisseur, porte à la partie supérieuse l'image d'un personnage en costume militaire, debout sur un taureau. Il est revêtu d'une cuirasse à écailles imbriquées, munie de lambrequins de cuir et entourée d'un large ceinturon fermé par une grande boucle. Un glaive, dont on aperçoit la poignée, terminée par un gros pommeau ovale, est suspendu à un baudrier. Les jambes sont protégées par des cnémides, la tête était couverte d'une haute coiffure, peut-être un casque, peut-être un bonnet phrygien. Le dieu élève le bras droit et avance le gauche, mais il est impossible de savoir quels attributs il tenait à la main,



Fig. 69. — Bas-relief de Mashtala.

(1) Max von Oppenheim und Hans Lucas, *Griech. Inschriften aus Syrien* dans *Byzant. Zeitschrift*, XIV, 1905, p. 57, n° 90. La photographie de la dalle *couchée*, reproduite fig. 10, ne permet pas d'en distinguer le sujet.

(2) Cf. *infra*, Itinéraire, Dimanche 12 mai.

toute la partie supérieure de la pierre ayant été rongée par les eaux. Le taureau, auquel la maladresse du sculpteur a prêté des proportions ridiculement petites, est tourné vers la droite, mais il présentait de face la tête, qui est mutilée. Entre ses pattes, se tordent deux serpents, qui se dressent vers son flanc, comme s'ils voulaient le mordre.

Au-dessous, sur le socle, on lit la singulière dédicace:

Μέγιστον *ωπ* | θεὸν | Ἐρεσὴμ Ἀδρειανοῦ | ἐποίησεν. Μνησθῇ Γαδωνᾶ[ς], μνησθῇ | Ἄντυς.

« Érésem, fils d'Hadrien, a fait (faire) le dieu très grand ΩΠ. Qu'il vous souvienne de Gadonas, qu'il vous souvienne d'Antys » (1).

Il suffit de rapprocher ce bas-relief, des représentations du Jupiter Dolichénus pour que leur analogie saute aux yeux. Même taureau portant le dieu debout sur son dos, même costume militaire, même direction des bras aujourd'hui mutilés. Les serpents seuls sont nouveaux: leur position est analogue à celle du reptile dans le groupe si souvent répété de Mithra tauroctone, dont le culte a eu des rapports étroits avec celui du Baal de Dolichè, et l'on pourrait supposer que leur signification est semblable, c'est-à-dire qu'il représentent la terre (2). Mais pourquoi le sculpteur les aurait-il alors figurés au nombre de deux? Il est plus vraisemblable qu'ils rappellent quelque tradition sacrée, qui nous est inconnue.

(1) Érésem, fils d'Hadrien, est peut-être le nom du sculpteur local, qui fier de son œuvre, s'est nommé en première ligne; les dédicants seraient alors Gadonas et Antys. Mais il semble plus probable qu'Érésem est l'auteur de la consécration et que Gadonas et Antys sont seulement recommandés aux prières des fidèles. La formule μνησθῇ ὁ δεῖνα, est très fréquente en Syrie (Waddington, 1886 *a*, 2270, 2277, 2278, etc.). — Gadonas est probablement le même nom que Gaïonas, connu notamment par plusieurs dédicaces dans le temple des dieux syriens du Janicule (Gauckler, op. cit., p. 40; Nicole et Darier, *Le sanctuaire du Janicule*, 1909, p. 63 ss.) et qui se retrouve ailleurs (Hülsen, *Röm. Mitt.*, XXII, 1907, p. 246). Érésem paraît nouveau, mais la lecture est certaine.

(2) *Monum. mystères de Mithra*, t. I, p. 192.

Cependant l'inscription semble exclure toute identification du dieu guerrier de Mashtala avec celui de Commagène, et elle offre une énigme qui est restée jusqu'ici insoluble. Le bas-relief, d'après cette dédicace, figure le μέγιστος ωπ θεός. Après les lettres ωπ, gravées en caractères plus grands, il y a sur la pierre un espace vide, mais je n'ai pu y relever la moindre trace d'autres caractères et le blanc paraît être intentionnel. ΩΠ ne peut donc être qu'une notation cryptographique; elle exprime probablement le nom du dieu par ce système d'*isopséphie* (1) dont on connaît de nombreux exemples en Syrie (2), c'est-à-dire qu'elle répond à un vocable dont les lettres, considérées comme signes numériques et additionnées, donneraient un total de 880. Or, Δολιχηνός ne convient pas, ni, je pense, aucune autre appellation comme du Baal de Dolichè (3). Il faut donc supposer que ΩΠ représente ou bien un nom mystérieux, connu des seuls initiés, du dieu commagénien, ou, plus probablement, celui de quelque divinité guerrière analogue, qui aurait été adorée dans la Cyrrhestique aux environs de Batné. Nous suggérerons tantôt (p. 201) une hypothèse sur l'origine de ce culte.

Nous ne sommes pas embarrassés par les mêmes hésitations lorsque nous rencontrons dans les provinces latines de l'empire un dieu guerrier juché sur un taureau. Dolichénus est le seul Baal ainsi représenté qui ait été adoré en Occident, et son image traditionnelle s'y trouve fréquemment reproduite en pierre et en métal. On connaît notamment plusieurs petits bronzes, découverts dans

(1) C'est ce qu'a déjà soupçonné Smirnoff, *Berliner Philologische Wochenschrift.*, 18 août 1906; cf. Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéol. orientale*, t. VII, p. 398.

(2) Perdriet, *Isopséphie*, dans *Revue des études grecques*, XVII, 1904, p. 351 ss. — 'Αμήν est souvent écrit qδ' (99); cf. Kugener, *Rivista degli studi orientali*, I, p. 581, à propos de l'inscription de Zébed.

(3) M. Smirnoff a proposé Δία κύριον Μεῖθραν, mais je partage à l'égard de cette solution la scepticisme de M. Clermont-Ganneau: d'abord Mithra n'est jamais assimilé à Zeus, ensuite il n'est jamais représenté debout sur un taureau.

les pays rhénans et danubiens (1), qui paraissent avoir été destinés à satisfaire à peu de frais la dévotion de ses nombreux fidèles et à prendre place dans leurs oratoires domestiques. Je puis ajouter un nouvel exemplaire à ceux qui ont été antérieurement décrits. Il est conservé depuis longtemps au musée de Bruxelles (2), mais son caractère n'a pas été jusqu'ici reconnu. Le type de ce dieu barbu, en uniforme de légionnaire mais coiffé du bonnet phrygien, est, sans aucun doute possible, celui du Jupiter Dolichénus. Sa poitrine est, comme de coutume, couverte d'une cuirasse garnie de lambrequins, ses jambes sont munies de cnémides, et un manteau militaire, agrafé sur l'épaule droite, flotte derrière son dos. Il s'avançait, le torse rejeté en arrière, brandissant de la main droite la bipenne, et tenant de la main gauche le foudre, ses attributs habituels, qui ont aujourd'hui disparu. Les pieds, dont la pointe est inclinée en avant et dont la plante est légèrement incurvée, prouvent que la figurine était fixée autrefois sur une surface convexe, le dos arrondi du taureau.



Fig. 70. — Jupiter Dolichénus (Musée de Bruxelles).

Cette statuette grossière, de fonte pleine, aux mains démesurées, n'a évidemment aucune valeur artistique, mais cette œuvre

(1) Kan, op. cit., p. 54, n° 52; p. 100, n° 135; cf. p. 49, n° 40 et *Jahrbuch des Instituts*, 1913, *Anzeiger*, p. 388.

(2) Suivant l'inventaire il a été acquis à la vente Van Parys en 1853; cf. Juste, *Catalogue du musée d'antiquités*, 2e éd., 1867, p, 165, n° R, 7.

sans finesse, sortie de quelque atelier provincial, apporte un témoignage nouveau et intéressant sur la diffusion du culte du Baal commagénien jusqu'aux confins septentrionaux de l'empire, car elle provient probablement du nord de la Gaule. Nous savions déjà que le dieu exotique s'était introduit dans les garnisons de la frontière du Rhin, à Remagen, Bonn, Cologne, Xanten, et il est probable que le *Vicus Dolucensis*, situé près de Boulogne, tire de lui son nom (1). Rien d'étonnant donc que les bronziers gallo-romains aient fondu des figurines le représentant.

***

La présence dans la région de Marash et de Mashtala de divinités identiques ou étroitement apparentées au Zeus Dolichènos fournit certains indices qui peut-être nous aideront à déterminer leur origine commune.

Parmi les inscriptions romaines transmises seulement par le faussaire Ligorio et considérées par suite comme apocryphes, le *Corpus* reproduit l'étrange dédicace que voici (2):

I(ovi) o(ptimo) m(aximo) Dolicheno, ubi ferrum nascitur, C. Sempronius Rectus centurio frumentarius d(onum) d(edit).

Mais la parfaite authenticité de ce texte, condamné *in odium auctoris*, a été prouvée par la découverte postérieure, à Pfunz dans l'ancienne Rétie, d'une plaque de bronze consacrée:

I(ovi) o(ptimo) m(aximo) Duliceno ubi fer(r)um [nascit]ur (3).

Bientôt après, une troisième inscription du même type venait s'ajouter aux deux premières. Une plaque d'argent, trouvée à

(1) *CIL.*, XIII, 3563.

(2) *CIL.*, VI, n° 423* = VI, 30947 = Dessau, *Inscr. selectae*, 4302.

(3) *CIL.*, III, 11927 d'après *Westdeutsche Zeitschrift, Korrespondenzblatt*, 1889, p. 71 = Dessau, 4301.

Heddernheim et publiée en 1901 (1), porte, gravés sous la représentation du dieu, les mots :

I(ovi) o(ptimo) m(aximo) Dolicheno, ubi ferrum nascitur, Flavius Fedelis etc.

Ces découvertes permirent enfin de rattacher au culte de Dolichè une dédicace mutilée d'Apulum en Dacie, dont le début doit probablement être restitué comme suit (2) :

Numini et virtutibus [dei Aeterni (3), *Iovi o(ptimo) m(aximo) Dolicheno]* | *nato ubi ferrum exo[ritur* etc.

Nous possédons donc aujourd'hui quatre textes épigraphiques trouvés en des lieux très éloignés l'un de l'autre, à Rome, à Apulum en Dacie, à Pfunz en Rétie, à Heddernheim en Germanie, et qui tous reproduisent la même formule sacrée. Il apparaît ainsi clairement qu'elle est empruntée au rituel du culte commagénien.

Dolichénus est donc pour ses fidèles « né où se forme le fer ». La naissance du dieu est mise en relation avec la production du métal. Le choix des verbes *nascitur, exoritur,* paraît devoir s'expliquer par la croyance que ce métal se reformait dans le sein de la terre à mesure qu'on l'en extrayait : du moins, Strabon (4) nous rapporte que les mines de fer de l'île d'Elbe se remplissaient à mesure qu'on les exploitait, et il ajoute que le même phénomène

(1) Zangemeister, *Bonner Jahrbücher,* CVII, 1901, p. 61 et pl. VI = *CIL.*, XIII, 7342 *b* ; cf. *Revue de philologie,* XXVI, 1902, p. 280 ss.

(2) *CIL.*, III, 1128 Dessau, 4303. J'ai discuté les restitutions proposées de ce texte *Revue de philologie,* XXVI, 1902, p. 7 ss., note que je reproduis en partie dans ce qui suit.

(3) Cf. *CIL.*, III, 988 d'Apulum : *Virtutibus dei Aeterni,* et Augustin, *Civ. Dei,* IV, 11 : *Si omnes dii deaeque sit unus Iuppiter, sive sint, ut quidam volunt, omnia ista partes eius sive virtutes eius, sicut eis videtur quibus eum placet esse mundi animum ...* Les *virtutes* répondent ainsi à peu près aux δυνάμεις de la théologie philonienne ; cf. Zeller, *Philos. der Griechen,* t. III[3], 2e partie, p. 362 ss.

(4) Strab., V, 2, 6, p. 224 C.

se produisait dans les carrières de Rhodes et de Paros et dans les salines de l'Inde.

A défaut d'une théorie physique, la mythologie s'est chargée d'expliquer par des fables diverses la présence de filons de minerai dans les entrailles du sol. Une légende d'Asie Mineure racontait que le héros Celmis avait été mis à mort par ses frères les Dactyles de l'Ida et enseveli sous la montagne, où son corps s'était transformé en fer (1). Les mazdéens enseignaient qu'après la mort de Gâyômart, l'homme primitif, huit espèces de métaux, dont le fer, naquirent des diverses parties de son corps (2). Les Égyptiens, suivant Manéthon, voyaient dans l'aimant et dans le fer des ossements d'Horus et de Typhon (3), et Malalas ajoute qu'Héphaistos, roi d'Égypte, par la vertu d'une prière magique, obtint d'Arès les tenailles, à l'aide desquelles il aurait le premier fabriqué des armes de fer et serait ainsi devenu le maître de ce métal, qu'il utilisa dans ses guerres, au lieu des massues et des pierres employées avant lui (4). Des récits du même goût ont probablement été racontés dans les temples de Commagène, et Zeus Dolichènos était, croyait-on, « né du fer » à peu près comme Mithra était « né de la pierre ». Mais ces mythes ne nous fournissent aucun éclaircissement sur les circonstances historiques qui ont pu amener la relation que nous trouvons établie entre le dieu et la sidérurgie.

Je dois à une obligeante communication de M. Clermont-Ganneau, dont l'érudition n'est jamais en défaut, un rapprochement

(1) Roussel, Κέλμις ἐν σιδήρῳ dans *Revue de philologie*, XXIX, 1905, p. 293 ss.

(2) *Zâd-Sparam*, X, 2 (p. 183, trad. West): *When he (Gâyômard) passed away, eight kinds of mineral of a metallic character arose from his various members: they are gold, silver, iron, brass, tin, lead, quicksilver and adamant*... cf. *Dadistân Dînîk*, LIV, 7; *Maînôg-i-Khirad*, XXVII, 18.

(3) Plutarque, *De Iside*, 62.

(4) Malalas, I, p. 21, Bonn = *Chron. Paschale*, I, 83. Il faut évidemment lire dans le texte Ἄρεως au lieu de ἀέρος.

d'une toute autre portée. Les auteurs anciens emploient à propos des Chalybes la même phrase que nos dédicaces latines accolent au nom du Jupiter Dolichénus : Χάλυβες· ἔθνος Σκυθίας, ὅπου ὁ σίδηρος γίνεται, dit le scholiaste d'Apollonius de Rhodes (1). Hésychius reproduit cette définition (2), Suidas la répète encore avec la légère variante τίκτεται (3), et elle se retrouve enfin dans l'*Etymologicum magnum* (4). La brève notice des lexicographes grecs concorde, on le voit, d'une manière frappante avec la formule de nos dédicaces latines, et il paraît difficile que cette rencontre soit fortuite. Doit-on supposer une relation entre le culte du Zeus de Dolichè et les Chalybes ?

Les Chaldes (Χάλδοι ou Χαλδαῖοι), auxquels on donne aussi le nom de Chalybes (Χάλυβες) (5), sont les restes, répandus sur une large aire de dispersion, des anciens *Khaldi* (arm. Chaltiq) qui à l'époque assyrienne habitaient la région de l'Ararat et du lac de Van (6). Leur pays était riche en fer, et des découvertes récentes ont prouvé que, depuis le IX[e] siècle a. J. C., ils étaient réputés comme mineurs et forgerons. Ils fournissaient probablement aux Assyriens le fer trempé qui, vers l'an 800, commence chez eux à se substituer au bronze. Les fouilles pratiquées à Topra-Kaléh, près de Van, ont montré que le fer était chez les Chaldes le métal principalement employé pour les armes comme

(1) Schol. *ad* I, 1323; cf. Schneider, *Callimachea*, t. II, p. 159, fr. 55 *c*.

(2) Hésych., s. v. Χάλυβοι· ἔθνος τῆς Σκυθίας, ὅπου σίδηρος γίνεται.

(3) Suidas, s. v. Χάλυβες· ἔθνος Σκυθίας· ἔνθεν ὁ σίδηρος τίκτεται.

(4) *Etym. magn.*, s. v. Χαλκός· Χάλυβες ἔθνος εἰσὶ Σκυθικόν, ἔνθα ὁ σίδηρος τίκτεται.

(5) Strabon, XII, 3, 19, p. 549 C.: Οἱ δε νῦν Χαλδαῖοι Χάλυβες τὸ παλαιὸν ὠνομάζοντο; cf. Eustathe, *ad Dionys. Perieg.*, v. 767. — A. von Gutschmid (*Kleine Schriften*, III, p. 487) admet avec raison que le nom de Chalybes est le plus récent des deux, et il pense qu'il est dérivé de celui de l'acier (χάλυψ), qu'ils fabriquaient et exportaient, comme celui des Sères vient de la soie.

(6) Ed. Meyer, *Geschichte des Altertums*, I[2], 2[e] partie, § 475, p. 622. Les Καρδοῦχοι ou Kurdes sont probablement leurs descendants.

pour les instruments domestiques (1). Après la chute du royaume des Chaldes, leurs descendants continuèrent à exercer leur vieille industrie, dont ils étaient seuls à connaître les procédés secrets. C'est pourquoi on trouve assignés aux Chalybes des domaines très différents, en Arménie, dans le Pont et dans l'intérieur de l'Asie Mineure : et les géographes modernes ont déjà remarqué que ce peuple, qui vivait de la métallurgie, paraît s'être établi partout où se trouvaient des gisements de fer pour y construire ses fournaux et ses forges (2).

Or, dans les montagnes au nord de Marash, on trouve en abondance un fer d'excellente qualité (3), et de nos jours encore « ces mines célèbres sont activement exploitées par la population du caza de Zéïtoun, dont c'est à peu près l'unique industrie. Elles fournissent à Marash tout le fer mou nécessaire à sa maréchalerie et taillanderie, qui sont renommées, et aussi à la fabrication d'instruments aratoires et d'ustensiles de tout genre, qui s'exportent jusqu'à Alep » (4).

Il est donc très vraisemblable qu'une tribu de Chalybes, ayant franchi le Taurus, s'établit en Commagène, et y apporta avec elle le culte de son dieu tutélaire. On a noté depuis longtemps les liens de filiation qui unissent le Zeus Dolichènos au dieu du ciel des Hittites. Ce dieu, nommé Téshoub, porte, comme lui, la double hâche et le foudre (5), comme lui, il est monté sur un

(1) Lehmann-Haupt, *Materialien zur älteren Geschichte Armeniens* dans *Abhandl. Ges. Wiss. Göttingen*, N. F., XI, 3, Berlin, 1907, p. 100 ss.

(2) Karl Müller, note à Skylax, 88 (*Geogr. gr. min.*, I, p. 64): *Chalybes nunquam in una eademque omnes regione habitasse videntur, sed per totam Ponti oram meridionalem, nec non per mediterraneos Asiae Halyi fluvio proximae tractus ita dispersi erant, ut ubi ferrae fodinae et fabricae memorentur, ibi etiam Chalybes deprehendantur.*

(3) Chesney, *Euphrates Expedition*, 1868, p. 136: *There are extensive mines of iron of the most excellent quality in the neighbourhood (of Marash)*; cf. p. 188, 219.

(4) Cuinet, *Turquie d'Asie*, t. II, p. 247.

(5) Kan, op. cit., p. 2 ss.; cf. Schaefer, *De Iove apud Cares culto* (*Diss.*

animal, qui en Cappadoce était le lion ou la panthère mais devint en Syrie le taureau, peut-être par suite de l'assimilation de cette divinité anatolique avec le Hadad des Sémites (1). Or, le culte de Téshoub était commun aux Hittites et à leurs voisins les Chaldes, chez lesquels on le retrouve adoré sous le nom de Téïsbas (2), et la conclusion qu'on avait tirée de l'examen des monuments, reste exacte, même si ce n'est pas aux Hittites mais aux Chalybes qu'est dû le transfert de ce culte du nord au sud du Taurus, *ubi ferrum nascitur*.

Peut-être l'origine que nous sommes amenés à lui assigner, explique-t-elle que le Zeus Dolichènos ait eu un proche parent vénéré à Mashtala dans la région d'Alep. L'appellation ancienne d'Alep, avant que la ville fût baptisée *Beroïa* par Séleucus Nicator, paraît avoir été Chalybôn, et Ptolémée donne le nom de Chalybonitide (Χαλυβωνῖτις) à tout le pays situé vers l'est jusqu'à l'Euphrate (3). Il est bien tentant de rapprocher ces noms de celui des Chalybes et de supposer qu'une tribu de ce peuple de

philol. Halenses, XX), 1912, p. 382 ss.; et Eduard Meyer, l. c., § 481, p. 635 ss. La ressemblance est frappante entre notre intaille d'Aïntab et le bas-relief hittite de Sendjirli, où l'on voit le dieu du ciel, coiffé d'un bonnet conique et le glaive au côté, brandissant de la main droite une hâche et élevant de la gauche le foudre (*Ausgrabungen in Sendchirli*, t. II, pl. XLI - Garstang, *Land of the Hittites*, 1910, p. 291 et pl. LXXVII; cf. Blinkenberg, *The thunderweapon in religion and folklore*, Cambridge, 1911, p. 24 ss.).

(1) Cependant le dieu hittite du ciel, tenant l'arc et le foudre, apparaît déjà monté sur le taureau à Malatia (Garstang, op. cit., p. 138, pl. XLIV; cf. p. 358 ss.).

(2) Lehmann-Haupt, *Materialien*, p. 122; cf. Eduard Meyer, op. cit., § 475, p. 623.

(3) Ptolem., V, 15, 17. Il ne faut pas confondre Χαλυβών en Chalybonitide avec la ville du même nom, aujourd'hui Helboûn, située près de Damas (cf. Benzinger dans Pauly-Wissowa, *Realencycl.*, s. v.). La situation de la première est fixée par celle de Barbalissos sur l'Euphrate, qui faisait partie du même district et dont sa position exacte est connue (*supra*, p. 143, n. 1).

métallurgistes, établie dans ce canton de Syrie, y transporta son dieu national (1).

Pour autant qu'on puisse pénétrer l'obscurité de son ancienne histoire, le Jupiter Dolichénus paraît donc avoir été primitivement la divinité du ciel, que les populations d'Anatolie, Hittites et Chalybes, avaient coutume d'adorer sur le sommet des montagnes. Chez ces derniers, peuple de métallurgistes, ce dieu du ciel est en même temps le dieu du fer, qui sert à fabriquer les armes (2): c'est pourquoi il tient d'une main le foudre et de l'autre la double hâche (3). Lorsque les Chalybes, fixés dans les districts miniers de Commagène ou établis comme forgerons et armuriers dans la Syrie du Nord, eurent transporté son culte au-delà du Taurus, il se confondit avec le Hadad des Sémites, conçu comme le « seigneur du ciel », et c'est probablement à celui-ci qu'il emprunta le taureau où il est monté. Plus tard les Perses virent en lui l'équivalent de leur Ahoura-Mazda, et les Grecs l'identifièrent avec leur Zeus (4), assimilation parfaitement justifiée, si les Hittites, comme le déchiffrement récent de leurs inscriptions semble le prouver, étaient de race aryenne. Enrichi au cours des siècles par une multiple hérédité, le Jupiter Dolichénus devait enfin entreprendre la conquête du monde romain.

(1) La sidérurgie florissait en Syrie depuis une époque très reculée, et les rois d'Assyrie surent profiter de l'habileté des forgerons de ce pays (L. Beck, *Die Geschichte des Eisens*, Brunswick, 1881; cf. *Bonner Jahrbücher* LXXXII, 1884, p. 197 ss. et Saglio-Pottier, *Diction.*, s. v. « Ferrum » p. 1078).

(2) Peut-être se représentaient-ils le ciel lui-même comme une voûte d'acier. On trouve des traces de cette conception chez les mazdéens; cf. Damesteter, *Zend Avesta*, II, p. 506, n. 9.

(3) Primitivement la hâche, comme le foudre, paraît avoir été un emblème de l'éclair (cf. Blinkenberg, *op. cit.*), mais à l'époque historique elle était certainement considérée comme l'arme du dieu protecteur des combats.

(4) J'ai signalé ces transformations successives dans mes *Religions orientales*, 2e éd., p. 218.

VI.

MAUSOLÉES DE COMMAGÈNE

ET DE CYRRHUS

Au nord de Roum-kalé, entre la vallée de l'Euphrate et le cours inférieur de l'Araban-tchaï, gros affluent de droite qui se jette dans le fleuve à l'endroit où celui-ci s'infléchit vers le sud, s'élève un plateau calcaire entrecoupé de dépressions fertiles. A travers ce plateau passait autre fois une route romaine, dont les vestiges sont restés par places très reconnaissables (1). La proximité d'une grande voie de communication paraît avoir assuré à cette région reculée une prospérité durable. Des ruines importantes, datant de l'époque païenne comme de l'époque chrétienne, se voient encore dans les trois villages voisins d'Hassan-oglou, Alif et Assar (2). Dans tous trois, subsistent des restes de nombreuses maisons de pierre, des citernes cubiques ou en forme de cloche, creusées dans le roc, et parfois près d'elles d'anciens abreuvoirs, des fragments de sarcophages ou de colonnes et des blocs taillés et moulurés, tout ce qui marque d'ordinaire en Syrie l'emplacement de bourgades antiques. Mais des édifices plus considérables retiennent ici davantage l'attention.

(1) Sur le tracé de cette route, cf. *infra*, ch. VII, p. 241 s.

(2) Ces ruines ont été signalées déjà par Chapot, *Bull. corr. hell.*, XXVI, 1902, p. 204.

Au milieu du champ de décombres situé à l'ouest du village actuel d'*Hassan-oglou*, on remarque les ruines d'une église, dont les colonnes sont en partie restées debout. A côté d'elle, un linteau de plusieurs mètres de long porte des croix gravées en creux entre des rosaces. D'autres débris sculptés gisent à terre ailleurs ou ont été transportés dans les cours des paysans: j'ai noté un lourd couvercle de sarcophage, dont la décoration était devenue méconnaissable, un beau chapiteau corinthien et un morceau de frise, où apparaissait encore un personnage debout à côté de la roue d'un char.

Mais le monument le plus remarquable d'Hassan-oglou est le grand tombeau dont nous reproduisons ici deux faces (figg. 71-72). Sur un soubassement quadrangulaire, aujourd'hui enterré presque tout entier, sont posées trois assises de blocs lisses, soigneusement équarris. A la partie supérieure de cette forte base, règne une corniche, dont l'angle saillant est actuellement à une hauteur de 2^{m},50 au-dessus du sol. Sur ce socle rectangulaire, qui renfermait une chambre funéraire, s'appuient aux quatre coins de hauts pilastres cannelés, autrefois surmontés d'une architrave, dont seuls quelques morceaux sont restés en place. Chacune des deux faces conservées est percée d'une baie cintrée, dont la voûte est soutenue par des pilastres corinthiens, plus petits que ceux des angles.

Au coin nord-est de la base, immédiatement sous la corniche, est gravée en beaux caractères de 5 cent. de haut le commencement d'une inscription qui n'a jamais été continuée ΑΥΤΟΚ... début du mot αὐτοκράτωρ. Les lettres m'ont paru dater du Ier ou du commencement du IIe siècle de notre ère, ce qui fixerait la date du monument, à moins que la pierre n'ait été réemployée. Du même côté, sur le bloc central, seul conservé, de l'architrave est inscrit un reste d'épitaphe, qu'une lumière défavorable ne m'a pas permis de déchiffrer même à l'aide de fortes jumelles. Dans la copie qu'en a prise M. Chapot (1), on reconnaît au moins

(1) *Bull. corr. hell.*, l. c.

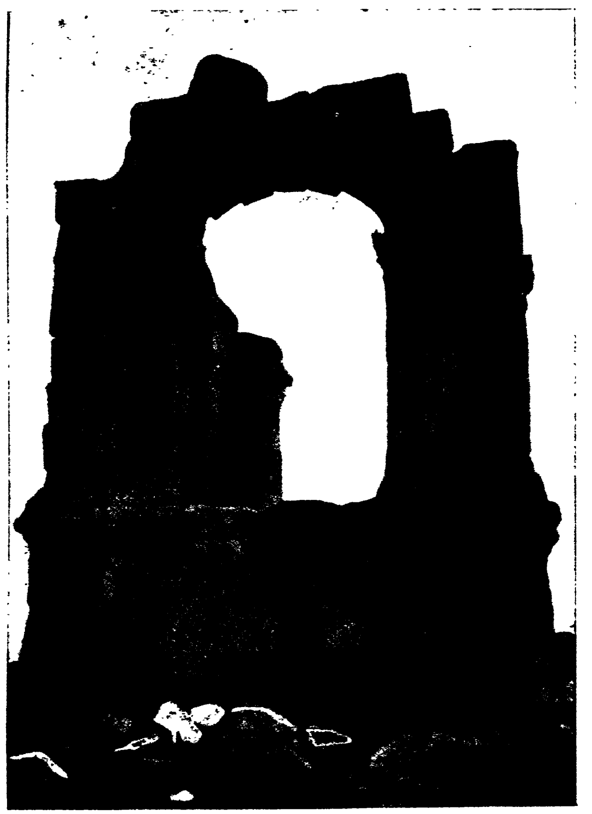


Fig. 71. — Mausolée d'Hassan-oglou.



Fig. 72. — Mausolée d'Hassan-oglou.

les mots ... ῃ Ἰουλίου | Ἰού]λιος τε καὶ Ἀπ... ἀ[φιέ]ρωσαν Πινυτῇ...
et les noms s'accorderaient hien avec l'époque indiquée pour l'autre inscription.

Le village kurde d'*Alif*, situé à une demi-heure d'Hassan-oglou vers l'est et qui est probablement la station romaine de *Sugga* (1), possède de même, avec des débris antiques de moindre importance (2), les ruines d'une église byzantine et d'un mausolée, mais l'une et l'autre sont dans un meilleur état de conservation. L'église, très simple, est construite en appareil régulier: du mur



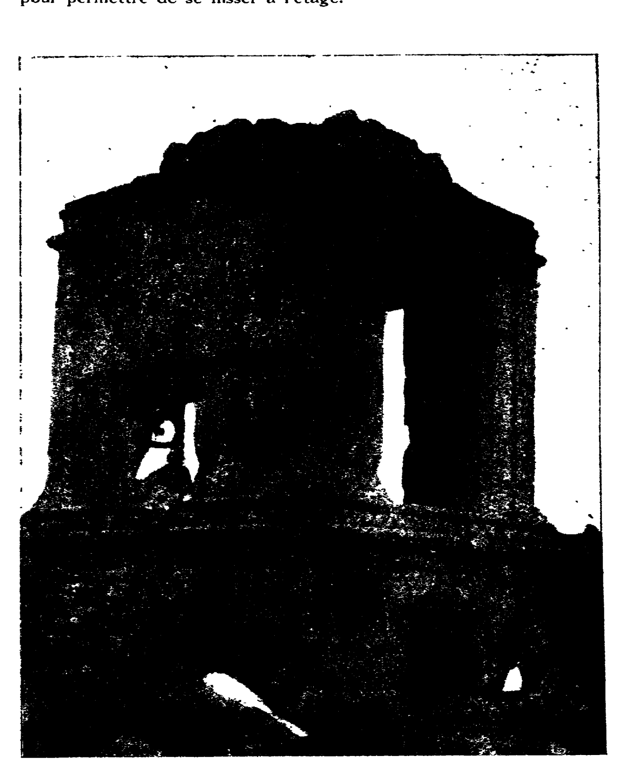
Fig. 73. — Ruines de l'église d'Alif.

méridional, percé de cinq fenêtres carrées, il reste onze assises, jusqu'à une hauteur d'environ 7 mètres (fig. 73). L'abside, comme l'a noté M. Chapot (3) ne se voit qu'intérieurement: un mur parallèle à la façade la dissimule au-dehors et se raccorde aux deux murs latéraux. De la décoration, il ne subsiste qu'une moulure

(1) La carte au 400 millième de Kiepert place à Alif (Elif-charaba) *Sugga*, station de la route d'Antioche du Taurus à Samosate, probablement à juste titre; cf. *infra*, ch. VII.

(2) Voir l'inscription nº 36.

(3) Chapot, l. c.



La partie inférieure du monument est enfoncée dans la terre. Le monceau de pierres à gauche a été formé de débris de la construction pour permettre de se hisser à l'étage.

courant à mi-hauteur de la paroi. L'édifice mesure environ 25 mètres de long sur 12 de large.

Le mausolée d'Alif était construit sur un large soubassement carré comprenant au moins deux marches (larg. $0^{m},18$) presque complètement enfouies sous les décombres. Au-dessus, une série de moulures en retrait rattache ce soubassement aux murs de la base, formée comme à Hassan-oglou de trois assises de blocs équarris à joints verticaux. Vers l'est, une petite porte, qui s'ouvre au niveau du sol, donne accès dans un caveau rectangulaire, de 3 mètres environ de côté, dont le plafond plat est soutenu par une rangée continue de corbeaux. A l'extérieur, une corniche de médiocre saillie (env. $0^{m},25$) encadre le sommet de cette base cubique. Au-dessus, une assise, où sont sculptés en relief sur chaque face une douzaine de mascarons, qui semblent être purement décoratifs (1), sert de stylobate au premier étage de l'édicule. Comme à Hassan-oglou, des pilastres corniers, d'ordre corinthien, supportent l'entablement, et des pilastres corinthiens plus petits for-



Fig. 76. — Mausolée de Barad.

(1) On trouve de même des masques décoratifs sur la clef de voûte des baies du mausolée de Barad (près de Ka'alet-Sim'an, *supra*, carte IV, p. 30). J'en donne ici une reproduction (fig. 76) d'après une photographie qu'a bien voulu me communiquer Miss Gertrude Bell. Cf. aussi *infra* p. 213. — En général les mausolées syriens ne portent pas de décoration sculpturale, mais il y a des exceptions, p. ex. le tombeau de Kamu'at-el-Hermel (Lucas et von Oppenheim, *Byzant. Zeitschr.*, XIV, 1905, pl. IV, n° 19). Cette décoration s'est développée en Afrique (mausolée d'El-Amrouni, cf. *infra*, p. 214, n. 4) et surtout dans le nord de la Gaule, où toute la surface du monument est parfois couverte de bas-reliefs (tombeau d'Igel, etc.).

ment les pieds-droits de trois baies cintrées, qui s'ouvrent sur une plate-forme. Seul le mur du côté sud est plein et coupé à mi-hauteur par une plate-bande, sous laquelle est ménagée une porte. Celle-ci permettait de pénétrer sur la plate-forme, où était probablement placé un grand sarcophage. Il n'est pas rare de trouver en Syrie des sarcophages exposés à l'air libre ou sous un simple dais de pierre au lieu d'être enfermés dans un caveau (1); la solidité de leurs parois et la pesanteur de leurs couvercles semblaient les protéger suffisamment contre toute violation. Au sommet du monument, il ne subsiste de l'entablement que l'assise inférieure, simplement moulurée, mais des fragments de la corniche richement sculptée gisent sur le sol. En tombant, celle-ci a mis à nu les claveaux de la voûte qui recouvrait la plate-forme et devait supporter une lourde toiture pyramidale, telle que nous allons la trouver sur deux autres tombeaux monumentaux (2). Détail important, il semble que cette voûte, qui repose sur les quatre faces, ait été une voûte d'arêtes.

Un mausolée païen et une église chrétienne sont aussi les édifices principaux d'*Assar*, où des maisons à demi écroulées dressent encore leurs pans de murs ébréchés au milieu d'un vaste éboulis de moellons. Une construction rectangulaire, bâtie en grosses pierres de taille de 0m,57 de hauteur sur une longueur qui dépasse souvent 1 mètre, me parut être un ancien temple transformé plus tard en église. Les morceaux d'architrave tombés en dehors de l'édifice avaient un profil antique, et d'autre part sur les linteaux et les montants de la porte, à demi enterrée, et

(1) Cf. De Vogüé, *Syrie centrale, Architecture*, 1867, pl. 97; Butler, *American archeol. expedition to Syria*. Pt. II, *Architecture*, 1904, pp. 107, 109, 243.

(2) Les dimensions du mausolée d'Alif que j'ai pu mesurer ou calculer par le nombre des assises, sont les suivantes. Marches du soubassement: haut. 0m,60. Base à sa partie la plus étroite: 6 mètres de côté. De la marche supérieure du soubassement à la saillie de la corniche: 2m,40. Stylobate à la base de l'étage: haut env. 0m,60. Pilastres des baies: haut. environ 3m,60. Pilastres corniers: haut. env. 5m,40.

sur un gros bloc couché près d'elle, étaient sculptées des croix de forme diverse.

L'édicule funéraire est moins considérable que ceux des villages voisins, mais il a le mérite d'être resté presque intact. Le type général est toujours semblable: à la partie inférieure, un soubassement dont on n'aperçoit plus que le haut d'une marche, large de $0^m,32$; au-dessus, un rez-de-chaussée quadrangulaire, composé d'un mur lisse entre les deux saillies d'une base et d'une corniche. La partie étroite ne mesure que $3^m,90$ de large sur $1^m,15$ de haut;



Fig. 77. — Église d'Assar.

du côté sud, une porte basse permet de descendre par deux marches dans le caveau sépulcral, petite salle de $2^m,60$ de profondeur sur $0^m 90$ de large, munie de chaque côté d'un banc (larg. $1^m,80$), qui paraît destiné à recevoir les cercueils. Au premier étage, comme à Alif, des pilastres corinthiens s'appuyant sur un stylobate, supportent une riche entablement et encadrent de larges baies. Seulement les pilastres extérieurs et les pilastres intérieurs sont ici d'égale hauteur et accouplés, et les ouvertures, au nombre de quatre, ne sont pas cintrées mais surmontées d'un linteau. La toiture, qui ne forme pas une pyramide rectiligne mais dessine



Fig. 78. — Mausolée d'Assar (côté sud).



Fig. 79. — Mausolée d'Assar (du nord-est).

une courbe concave, se termine, comme amortissement, par une sorte de corbeille carrée de feuilles d'acanthe. Pas plus que celui d'Alif malheureusement, ce tombeau ne porte d'inscription. Les épitaphes devaient être gravées sur les sarcophages qui y furent déposés.

Une autre région de la Syrie du Nord possède un petit mausolée qui, comme celui d'Assar, a gardé sa toiture jusques et y compris le fleuron qui la couronne. Il s'élève dans un lieu solitaire près de Khoros, l'ancienne Cyrrhus, et offre cette particularité rare, mais pas unique (1), d'être construit sur plan non plus carré mais octogonal. A peu de distance des ruines étendues de la ville romaine, en dehors de son mur d'enceinte vers l'est (2), se trouve un lieu de pèlerinage musulman, un *zīyaret*. Un cimetière rempli d'une variété curieuse de débris antiques, tambours et tronçons



Fig. 80. — Mausolée de Cyrrhus.

(1) Des tombeaux du même type, hexagonaux ou octogonaux, ont été signalés notamment en Afrique; cf. Gsell, *Les monumente antiques de l'Algérie*, Paris, 1901, t. II, p. 93 ss.; Saladin, *Archives des missions*, 3e série, t. XIII, 1887, p. 201; cf. *infra*, p. 216, n. 2.

(2) Sur les ruines de Cyrrhus, cf. *infra*, chap. VII, p. 232 ss.

de colonnes de calcaire gris et de marbre blanc ou rose, lisses ou cannelées, dressées sur les tombes on renversées sur le sol (1), entoure un mausolée païen, qui est devenu la sépulture d'un *sheikh* vénéré (2). La nouvelle affectation donnée au vieux tombeau païen a assuré sa conservation presque parfaite. C'est un petit édifice octogonal de $5^{m},50$ de côté à la base, construit en appareil régulier. Un soubassement est probablement enfoui sous le sol exhaussé. Les murs de la partie inférieure sont lisses, mais aux huit angles, des pilastres, aujourd'hui très endommagés, sont censés supporter la corniche qui fait le tour de l'édicule en son milieu. Au dessus, dans chaque face, s'ouvre une grande fenêtre cintrée. Comme plus bas, huit pilastres corniers d'ordre corinthien, paraissent soutenir l'entablement : sous une corniche sculptée, de larges denticules y alternent avec des masques de lion. La toiture est une haute pyramide surmontée, nous le disions, d'un fleuron décoré de feuilles d'acanthe.

On pénètre à l'intérieur du tombeau par une petite porte percée dans une des faces au niveau du sol, et qui donne directement accès dans un caveau voûté, où le cercueil du *sheikh*, recouvert d'un drap vert, a pris la place du sarcophage païen. Dans un coin, une console saillante servait probablement à y poser les lampes ou les offrandes. Un escalier étroit, ménagé dans l'épaisseur du mur, conduit à l'étage, sorte de belvédère d'où par huit fenètres la vue peut s'étendre dans toutes les directions. L'architecture en est particulièrement soignée ; une belle corniche, en forte saillie et d'une décoration très fouillée, est soutenue à chacun des huit coins par une colonne corinthienne monolithe de marbre blanc, jauni par les siècles.

(1) C'est là que se trouve aussi le cippe portant notre inscription n° 40.

(2) Ce tombeau paraît être mentionné au XIIe siècle, comme une des curiosités des ruines de Kûrûs (Cyrrhus), par le géographe Ali de Hérat. « There is here the tomb of Uriyyâ-ibn-Hannân (Uriah the Hittite?) » ; cf. Le Strange, *Palestine under the Moslems*, p. 489, et *infra*, p. 231.

Les quatre mausolées que nous venons de décrire appartiennent à une série de monuments funéraires dont la variété est infinie et l'aire de dispersion immense. Ils sont constitués essentiellement par une base quadrangulaire, contenant la chambre sépulcrale, et surmontée d'une toiture pyramidale avec ou sans étage intermédiaire. Il semble certain que la première patrie de ce type de tombeaux est la Syrie, car c'est dans ce pays surtout qu'ils ont été retrouvés en grand nombre et qu'ils apparaissent dès une haute antiquité (1). On les rencontre même au-delà de l'Euphrate en Mésopotamie (2). D'autre part, ce genre de sépulture paraît avoir été introduit dans le nord de l'Afrique par les Phéniciens, car il se répandit dans tous les pays qui y subirent la domination de Carthage ou son influence (3). Il est représenté par une foule d'édifices plus ou moins bien conservés en Tunisie (4),

(1) Renan, *Mission de Phénicie*, p. 80 ss., pl. XIV-XVI (Amrith), p. 286 ss., pl. XXXV (Mashnaka); de Vogüé, *Syrie centrale, Architecture*, 1867, pl. 70-71 (Hass); 74-76 (El-Barah); 77 (Dânâ); 97 (Kokanâyâ); 98 (Dânâ); Butler, *American archeolog. expedition to Syria.* Pt. II, *Architecture*, 1904, p. 73 (Dânâ); 109 (Kokanâyâ); 109 (Djûvânîeh = Prentice, *Greek and latin inscriptions*, 1908, p. 48); 110 (Rbêa'ah), 159 (Il-Bârâh), 61-2 (Hass = Prentice, p. 157 ss.), 243 (Il-Bârâh), 245 (Dânâ); Sachau, *Reise in Syrien und Mesopot.*, 1883, p. 90 (El-Kefr, près d'Apamée); p. 205 (Serrin); Lucas et von Oppenheim, *Byzant. Zeitschrift.*, XIV, 1905, p. 2 et pl. IV (Kamû'at-el-Hermel). — Nous avons signalé plus haut (p. 12) les restes d'un tombeau de ce genre à Ourîm-Koubra et reproduit (p. 208) celui de Barad. — Le tombeau de Dânâ est déjà signalé au XIII[e] siècle par Yâkout; cf. Le Strange, *Palestine under the Moslems*, p. 436.

(2) Pognon, *Inscriptions sémitiques de la Syrie et de la Mésopotamie*, Paris, 1907, p. 15 ss., p. 104 ss. et pl. I et V.

(3) Cf. Gsell, *Les monuments antiques de l'Algérie*, Paris, 1901, t. II, p. 58: « Les mausolées qui sont surmontées d'une pyramide, dérivent certainement d'un type oriental... ».

(4) Saladin, *Archives des missions*, 3[e] série, t. XIII, 1887, pp. 98, 111, 129, 156 ss., 201. — Un des plus remarquables est le mausolée d'El-Amrouni, décoré de bas-reliefs; cf. Lecoy de Lamarche, *Comptes-rendus Acad. Inscr.*, 1894, p. 477 et *Bullet. archéol. Comité trav. histor.*, 1894, p. 403 et pl. XVII; Gauckler, *L'archéologie de la Tunisie*, Paris, 1896, p. 56.

en Algérie (1) et en Tripolitaine (2). C'est de Syrie que ces sortes de tours tumulaires se propagèrent en Asie Mineure: le célèbre Mausolée d'Halicarnasse, qui date de 351 av. J. C., n'est qu'un développement somptueux d'un type traditionnel, dont il marque le plein épanouissement (3). On trouve même, assez rarement, il est vrai, ce genre de sépulcres employé dans le centre de l'Anatolie (4). Mais il devait être transporté beaucoup plus loin encore. Les tombeaux quadrangulaires à étages qui furent élevés jusque dans le nord de la Gaule et en Germanie (5), où leur surface est d'ordinaire couverte et même surchargée d'une abondante décoration, sont les derniers représentants d'une longue série de constructions dont l'origine doit être cherchée en Orient. Les trois édicules de Commagène que nous avons décrits, forment des anneaux nouveaux de la chaîne qui unit les monuments funéraires de la Syrie à ceux dont l'existence a pu déjà être constatée au nord du Taurus.

Il serait intéressant d'étudier l'ensemble de ces édifices disséminés dans les provinces romaines d'Orient et d'Occident, d'en rechercher l'origine, d'en marquer les transformations et les accroissements successifs jusqu'à ce Mausolée magnifique, qui passa pour une des merveilles du monde. Puis il faudrait en suivre l'évolution à l'époque impériale jusqu'à l'art chrétien, qui emprunta peut-être à ce genre de constructions le ciborium de ses églises,

(1) Ils sont classés et énumérés par Gsell, op. cit., t. II, p. 54-98.

(2) Méhier de Mathuisieulx, *Nouvelles archives des missions*, t. XII, 1904, p. 25 ss., pl. XIV, XVIII-XX.

(3) Cf. Collignon, *Histoire de la sculpture grecque*, t. II, 1897, p. 324; Smith, *Catal. of sculpture Brit. Mus.*, II, 1900, p. 70 ss.

(4) Rott, *Kleinasiatische Denkmäler*, Leipsig, 1908, p. 169 et fig. 56. (Germé, en Cappadoce). — Miss Gertrude Bell me dit avoir découvert un édicule de cette espèce dans le Kara-Dagh.

(5) Le mieux conservé de ces tombeaux est celui d'Igel (Reinach, *Répertoire des reliefs*, I, p. 189), mais on a signalé et décrit les restes d'une série d'autres; cf. Klinkenberg, *Bonner Jahrbücher*, CVIII-CIX, 1902, p. 107 ss.

recouvrant l'autel et les reliques des saints (1), et en montrer la survivance même dans l'architecture musulmane (2).

Si je puis hasarder ici une conjecture toute provisoire, j'exprimerai l'hypothèse que l'origine de ces édifices en Syrie se rattache aux pyramides égyptiennes, qui ont elles-mêmes remplacé le tumulus primitif. Mieux qu'une énorme accumulation de terre, cette épaisse et solide masse de pierre devait empêcher toute violation de la sépulture. Seulement, au lieu de reposer directement sur le sol, de recouvrir, comme le tumulus, un hypogée, la pyramide fut placée sur un bloc cubique contenant le caveau funéraire (3). Même à une époque tardive, on constate parfois que ce dé est plein et que le cadavre a été déposé en dessous, au fond d'une cavité souterraine (4). Certains monuments phéniciens et syriens, dont le plus célèbre est l'énorme tombeau d'Amrith, décrit par Renan, nous offrent un type peu évolué de cette grande série architectonique (5): la lourde et puissante pyramide y a encore autant d'importance que le socle quadrangulaire qui la supporte. Ce fut, ce semble, à l'époque alexandrine que les Grecs cherchèrent à donner à ces bâtisses trapues une élégance qui leur manquait. La niche sépulcrale s'agrandit, elle devint une salle élevée, dotée d'une porte et parfois de fenêtres (6). Puis un étage s'in-

(1) Hypothèse de Strzygowski défendue par Heisenberg, *Grabeskirche und Apostelkirche, zwei Basiliken Constantin's*, Leipsig, 1908, I, p, 217 ss. « Das christliche Altarciborium ist ursprünglich nichts anderes als ein Grabmal errichtet über dem Grabe oder den Reliquien des Märtyrers oder Heiligen dem der Altar geweiht war ».

(2) Voir par exemple la tombe Seldjoucide de Nigdéh, élevée en 1344, construction octogonale surmontée d'une pyramide (Garstang, *Land of the Hittites*, 1910, p. 80, pl. XXXIII).

(3) Cf. Renan, op. cit., p. 80: « L'idée mère de tels édifices est de transporter au-dessus de la terre les travaux d'ordinaire souterrains et de créer, une sorte de rocher artificiel, où l'on creusait la niche sépulcrale ».

(4) Gsell, op. cit., p. 54 ss.

(5) Renan, l. c.; Butler, cf. op. cit., p. 110, 159; Sachau, op. cit., p. 90. — En Afrique: Gsell, op. cit., p. 58.

(6) Ainsi à El-Barah (Butler, p. 43), à El-Kefr (Sachau, l. c.).

tercala entre la base et la toiture: tantôt cet étage est clos, comme le rez-de-chaussée, et la construction prend l'aspect d'une haute tour; tantôt il est ouvert par devant, comme les temples, et, comme ceux-ci, on le fait précéder ou on l'entoure d'une colonnade (1). Ou bien encore on perce, comme en Commagène, de larges baies quadrangulaires ou des arcades cintrées dans trois de ses côtés ou même dans les quatre, en sorte que le sarcophage qu'on y plaçait, restait exposé au regards (2). Parfois aussi, dans les murs de cette sorte de *loggia*, on ménageait des niches pour y placer les statues des défunts (3). La pyramide, qui était primitivement l'élément essentiel, tend de plus en plus à devenir un accessoire, une simple couverture protégeant le monument contre les pluies. Sa lourdeur massive n'a plus de raison d'être; on l'allège en l'évidant de façon à lui donner un profil concave, comme à Assar, ou bien on l'incurve en forme de cône tronqué (4). Enfin, on place sur son sommet, comme couronnement, un grand fleuron (5), ou ailleurs une pomme de pin (6). Puis on en arrive à modifier le plan même de ces édicules, et on leur donne une base non plus quadrangulaire ou rectangulaire mais polygonale, et ils affectent la forme générale d'un prisme hexagonal ou octogonal. Ce type sert en quelque sorte de transition entre les édifices

(1) Ainsi à El-Hass (Butler, p. 161); cf. le mausolée d'Halicarnasse.

(2) *Supra*, p. 209.

(3) Gsell, op. cit., p. 56; Saladin, op. cit., p. 111.

(4) Ainsi à Hass (Vogüé, pl. 72), à Haouch-Taacha (Saladin, p. 39), et en Algérie (Gsell, p. 58 ss). Comparer en Gaule le monument d'Igel et le tombeau de Saint-Remy.

(5) Conservé à Assar et à Cyrrhus (*supra*, p. 212). De même à Néfed-Merdoum en Tripolitaine (Méhier de Mathuisieulx, op. cit., pl. XVIII-XX).

(6) Cette pomme de pin, qu'on trouve sur les mausolées en Gaule et en Germanie (Klinkenberg, l. c.), est très probablement d'origine orientale: elle est dans les cultes d'Asie Mineure un symbole d'immortalité et c'est vraisemblablement de ce pays que cet emblème funéraire fut transporté en Italie, où on le rencontre fréquemment depuis une époque très ancienne (nécropole de Préneste, etc.).

carrés, dont nous nous sommes occupés ici, et un autre type de sépulture, la tour ronde, connue de tous grâce au tombeau de Cécilia Métella et au mausolée d'Hadrien ou château Saint-Ange (1).

(1) Cf. Gsell, op. cit., p. 97. — On peut suivre en Asie-Mineure les étapes qui amenèrent la transformation du tumulus primitif en un mausolée rond, tel que les Romains l'adoptèrent; cf. Saglio-Pottier, *Dict.*, s. v. « Sepultura », p. 1213, 1233. L'évolution de ce type de sépulture a donc été parallèle a celle des édifices carrés ou polygonaux.

NOTE ADDITIONNELLE

Nous avons signalé incidemment plus haut (p. 209) l'habitude de déposer les corps dans des sarcophages placés en plein air et non dans un caveau funéraire. Ce fut peut-être le cas pour celui dont nous reproduisons la cuve, dont la décoration n'est pas sans mérite. Des travaux de voirie l'avaient mis au jour, en 1901, à une demi-heure d'Antio-

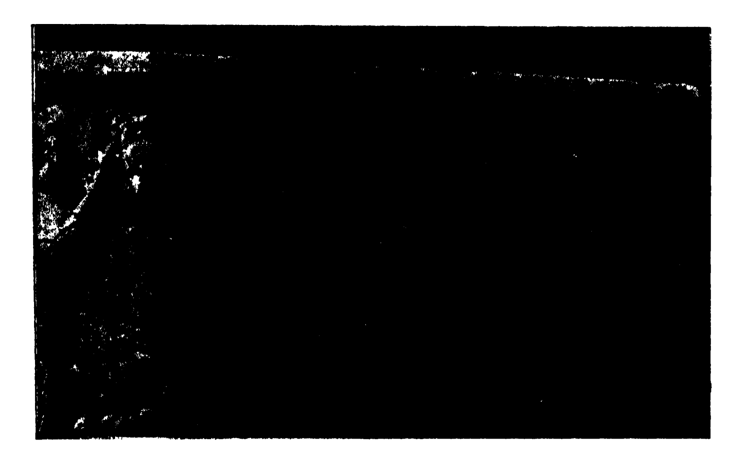


Fig. 81. — Sarcophage d'Antioche (face antérieure).

che sur la route de Daphné (1), et il se trouvait encore à l'abandon le long du chemin, en 1907, quand je l'y photographiai. On en connaît plusieurs autres d'un type analogue à Antioche (2), mais le nôtre se distingue par la composition de ses bas-reliefs.

Sur la face antérieure, au centre un génie ailé, dont la tête et les jambes sont mutilées, mais qui paraît avoir tenu de la main droite une torche abaissée, soutient sur ses épaules l'extrémité de deux épaisses guirlandes de feuillage et de fruits, dont l'autre bout va s'accrocher à des têtes de taureaux, ornées de bandelettes, qui font saillie aux

(1) Cf. Chapot, *Bull. corr. hell.*, t. XXVI, 1902, p. 162, avec un dessin du côté portant l'inscription.

(2) Foerster, *Jahrb. des Instituts*, 1898, p. 186 ss.

angles de la cuve. Dans le champ, au-dessus des deux guirlandes, deux masques se font pendant: à gauche, un jeune homme, que la harpè, figurée à côté de lui, désigne comme étant Persée; à droite, une Méduse, dont la chevelure énorme est entourée de serpents.

Les faces latérales sont décorées, comme la principale, de guirlandes suspendues à des têtes de taureaux; seulement la tête du fond n'est pas placée à l'angle, mais au bord du champ, et elle se voit non de biais mais de face, le revers du sarcophage, qui ne s'apercevait pas de la route, étant laissé sans sculpture. Au-dessus des guirlandes,



Fig. 82. — Sarcophage d'Antioche (côté droit).

la face de gauche ne porte qu'une simple couronne (1); celle de droite un buste de jeune homme imberbe avec une caducée à côté de lui: c'est donc Hermès, le dieu psychopompe. Plus haut, à gauche de la tête d'Hermès, on lit la signature de l'artiste en petits caractères: Πρόκλος ἠργάσετο (*sic*) (2).

Le couvercle de ce sarcophage gisait un peu plus loin au bord de la route. Il affecte la forme d'un toit, recouvert de tuiles imbriquées: aux quatre angles, se trouvaient autrefois, semble-t-il, des têtes d'animaux (lions?) aujourd'hui mutilées. Dans les frontons des deux faces latérales, sont placés d'un côté un masque de lion, de l'autre une simple rosace.

(1) Cf. sur la couronne des morts, *supra*, p. 63 ss.

(2) Cf. le dessin de Chapot, l c.

VII.

CYRRHUS

ET LA ROUTE DU NORD

Cyrrhus ou Cyr n'est guère connu aujourd'hui que comme le siége épiscopal d'un historien ecclésiastique et controversiste célèbre, Théodoret. La cité disparue et presque oubliéee fera certainement encore parler d'elle. Ses vastes ruines, qu'on est surpris de rencontrer dans la solitude d'âpres et stériles montagnes, mériteraient d'être explorées et fouillées méthodiquement. Bien que je n'aie pu leur consacrer qu'une seule journée, les descriptions qui en ont été données sont si sommaires et si fragmentaires (1) que les quelques notes prises au cours de ma visite pourront servir à les compléter.

Avant d'aborder l'examen des lieux, résumons les faits essentiels de l'histoire de Cyrrhus.

Colonie des Séleucides, elle prit le nom d'une petite ville de Macédoine, assez obscure, qu'elle dépassa bientôt en importance (2). Elle paraît avoir été le principal centre urbain de toute une région de la Syrie du Nord, qui lui dut l'appellation nouvelle de

(1) Les lignes que M. Chapot a consacrées à Cyrrhus dans sa *Frontière de l'Euphrate* (p. 340 ss.) sont ce que nous possédons de plus précis sur l'état actuel de la ville antique.

(2) Droysen, *Hist. de l'hellénisme*, trad. Bouché-Leclercq, t. III, p. 727.

Cyrrhestique (1). Ce district montagneux fournissait aux rois d'Antioche de vigoureux soldats, qui formaient un contingent notable de leurs armées (2). Vers l'an 150, l'usurpateur Alexandre Bala, fit frapper dans ce chef-lieu plusieurs émissions de monnaies (3). La science était cultivée dans cette cité hellénique: au I[er] siècle elle donna le jour à un architecte expert, Andronic, le constructeur de la Tour des Vents à Athènes (4).

Strabon par un oubli étrange, ne nomme pas Cyrrhus: il parle seulement d'un temple d'Athéna Cyrrhestique, grande protectrice du pays, dont l'image figure sur les pièces d'Alexandre Bala(5). Mais le culte principal de la ville de Cyrrhus était celui de Zeus *Kataibatès,* c'est-à-dire du dieu « qui descend dans l'éclair ». En Grèce, on lui consacrait les lieux frappés par la foudre, qui devenaient, comme le *bidental* romain, des enclos dont une crainte religieuse interdisait l'accès (6). On lui élevait aussi des autels pour détourner des demeures les carreaux redoutables qu'il aurait pu y lancer. Ces paratonnerres sacrés se voyaient notamment devant les portes des maisons de Tarente (7).

Primitivement ce n'était pas le souverain du ciel qu'on vénérait ainsi, mais la foudre elle-même, chaque fois que dans le fra-

(1) En 285, Démétrius Poliorcète franchit l'Amanus et ἐπόρθει τὴν κάτω χώραν ἄχρι τῆς Κυρρηστικῆς (Plut., *V. Demetr.*, 48).

(2) En 220, ces Κυρρησταί au nombre de 6000 se révoltent contre le roi Antiochus et sont réduits avec peine (Polybe, V, 51, 7; cf. 57, 4).

(3) Babelon, *Cat. Bibl. Nat.*, *Rois de Syrie*, 1890, p. 115 s. et p. CXXIX.

(4) Varron, *Res rust.*, III, 5, 17; Vitruve, I, 6, 4. Cf. Pauly-Wissowa, Realenc., s. v. « Andronikos », n° 28. — Étienne de Byzance (s. v. Κύρρος) cite un grammairien Δημήτριος ὁ Ἀντιγόνου ὁ Κυρρήστης, dont l'époque paraît être indéterminée; cf. *infra*, p. 225.

(5) Strab., XVI, 2, 7, 8; p. 751 C; cf. Steph. Byz. s. v. Le texte d'une prétendue dédicace à la *dea Cyrist(ica)* à été mis en circulation par Ligorio (*CIL.*, X, 656*).

(6) Cf. Usener, *Keraunos*, dans *Rhein. Mus.*, LX, 1905, p. 1-30. — *Kleine Schriften*, IV, p. 471 ss. — A Théra, deux autels portent les dédicaces Διὸς βροντῶντος καὶ ἀστράπτοντος et Διὸς Καταιβάτα (*IG.*, XII, fasc. III, Suppl., 1359, 1360).

(7) Cf. Nilson, *Rhein. Mus.*, LXIII, 1908, p. 313.

cas des orages cette force éblouissante s'était précipitée sur la terre. L'adoration du dieu Foudre était répandue en Syrie comme en Grèce (1) : sur un bas relief d'Émèse, un guerrier oriental, associé à d'autres divinités sémitiques, est désigné par une inscription comme Κεραυνός (2). A Séleucie de Piérie, on avait coutume d'offrir des sacrifices et de chanter des hymnes en l'honneur de ce Kéraunos, dont le culte passait pour avoir été institué par Séleucus Nicator (3). Les souverains macédoniens adoptèrent en effet la vieille dévotion naturiste de leurs sujets indigènes, qui s'accordait avec d'antiques croyances helléniques ; on trouve fréquemment sur leurs monnaies le foudre représenté comme un objet d'adoration (4).

Mais le fétiche, comme il arrive partout, se transformera en un attribut divin ; le dieu occasionnel qui se manifeste dans l'orage, sera absorbé par une puissance permanente. Ce sera Zeus, maître du tonnerre, qui fera descendre ici bas le feu de l'éther, et on l'adorera comme Κεραύνιος (5) et Καταιβάτης. Les monnaies de Cyrrhus figurent ce dernier, assis sur un rocher, la main gauche soutenue par un sceptre, la droite saisissant le foudre, avec un aigle à ses pieds (6). Il est probable que la colline rocheuse de l'acropole ou la hauteur voisine fut le siége de son culte : c'étaient ces points que le feu du ciel devait atteindre de préférence. On trouve ainsi à Mélos des inscriptions rupestres qui indiquent que la pierre frappée est devenue Διὸς Καταιβάτα (7). Plus tard, la statue de

(1) Cf. Usener, l. c., p. 474, qui a cru à tort que ce culte était en Syrie d'importation macédonienne. Voir *infra*, Additions.

(2) *Musée du Cinquantenaire. Catal. des sculpt. antiques*, 2e éd., 1913, p. 69, no 55; cf. Dussaud, *Notes de mythol. syrienne*, 1903, p. 105.

(3) Appien, *Syr.*, 58. Des κεραυνοφόροι, prêtres annuels à Séleucie : *CIG.*, 4458. Le foudre figure sur les monnaies de la ville, cf. Warwick Wroth, *Catal. Greek coins Brit. Mus.; Galatia, Cappad., Syria*, p. 269 ss. et LXXII.

(4) Usener, l. c.

(5) Z. Κεραύνιος en Syrie, cf. mes *Religions orientales*, 2e éd., p. 372, n. 67.

(6) Wroth, l. c., p. 133 ss. et p. LII.

(7) *IG.*, XII, fasc. 3, nos 1093-4; cf. *Journ. hell. stud.*, XVII, 1897, p. 8.

Cyrrhus est représentée sous le fronton d'un temple hexastyle, qui ne fut peut-être construit que sous les Césars (1).

Cyrrhus fut annexé à l'empire romain avec le reste de la Syrie par Pompée en 64 av. J. C. (2), et dans les années qui suivirent, les incursions des Parthes troublèrent à plusieurs reprises la tranquillité du pays, peu éloigné de l'Euphrate (3). La Cyrrhestique était une région frontière, enfoncée comme un coin entre le royaume des Arsacides et les territoires encore indépendants de Commagène et de Cilicie. De plus, cette contrée tourmentée, propice aux embuscades, servait de repaire à des bandes de brigands, qui ne craignaient pas de livrer bataille même à des troupes régulières (4). Ces raisons, jointes à la force de sa position, désignèrent Cyrrhus au choix du commandement, lorsqu'on répartit les légions, devenues permanentes, aux limites de l'empire : nous savons que sous Tibère la *legio X Fretensis* y avait son camp (5), et celui-ci y resta jusqu'à la guerre de Judée ; Jérusalem prise, ce corps fut chargé de garder la Palestine soumise. La Cilicie orientale et la Commagène avaient été réunies a l'empire, en 72, par Ves-

(1) On le trouve seulement sur les monnaies de Philippe. — Le Bélier, gravé au-dessus du temple, est le signe du zodiaque sous lequel la ville est née; cf. Saglio-Pottier, *Diction.*, s. v. « Zodiacus », p. 1047.

(2) Marquardt, *Staatsverw.*, I² p. 394. — Une liste géographique de Pline, qui remonte à un document officiel (*supra* p. 121), dit : « Cyrrhesticae Cyrrum, Gazetas, Gindarenos » ; cf. Ptolem., V, 15, 13.

(3) En 50 av. J. C., Cicéron écrit de Cilicie (*Ad Att.*, V, 18) : « Hostis in Cyrrhestica, quae Syriae pars proxima est provinciae meae ». — En 36 av. J. C., Ventidius bat le roi Pacorus en Cyrrhestique (Strab., l. c. ; Plut., *Anton.*, 34 ; Dion Cass., XLIX, 15, 4 ; cf. Frontin, *Stratag.*, I, 1, 5).

(4) Strab., l. c. : Γίνδαρος (au sud de Cyrrhus) ἀκρόπολις τῆς Κυρρηστικῆς καὶ λῃστήριον εὐφυές. Durant son proconsulat de Cilicie, Cicéron, on le sait, dut entreprendre une expédition contre les brigands de l'Amanus (*Ad famil.*, II, 10, etc.).

(5) Tacite, *Ann.*, II, 57, (18 ap. J. C.) (Germanicus et Pison) « Cyrrhi apud hiberna decumae legionis convenere » ; cf. Cagnat dans Saglio-Pottier, *Dict.*, s. v. « Legio », p. 1085.

pasien (1); Cyrrhus cessait ainsi d'être une place frontière, et il n'était plus nécessaire d'y entretenir une forte garnison pour couvrir Antioche vers le nord. Toutefois l'ancien camp ne fut pas complètement abandonné: on continua à y maintenir quelques troupes pour assurer la sécurité du pays (2), car sous les Césars, comme sous les Séleucides, les rudes montagnards des environs faisaient, suivant l'occasion, des pillards audacieux ou de vaillants soldats (3). La longue permanence d'un élément militaire au milieu de la population ne resta pas sans influence durable sur la composition de celle-ci (4).

En devenant une place de guerre de l'armée romaine, Cyrrhus n'avait pas cessé d'être un des foyers de l'hellénisme parmi les populations syriaques (5): elle produisit un rhéteur célèbre, Avidius Héliodorus, qui grâce à la faveur d'Hadrien et d'Antonin, revêtit les plus hautes charges de la carrière équestre, et dont le fils, Avidius Cassius, né à Cyrrhus, est le célèbre vainqueur des Parthes et le compétiteur malheureux de Marc-Aurèle. S'il avait réussi dans sa tentative, il eût certainement par sa munificence accru la splendeur de sa patrie, mais il échoua, et Marc-Aurèle

(1) Cf. Harrer, *Studies in the history of the Roman province of Syria*, Princeton, 1915, p. 72. La Cilicie fut érigée en province séparée en 73.

(2) Les inscriptions de sous-officiers et soldats forment une portion considérable de celles qui ont été découvertes jusqu'ici à Cyrrhus : épitaphes d'un centurion de la *leg. III Gallica* (Chapot, *Bull. corr. hell.*, 1902, p. 185 - *Inscr. res Rom. pert.*, III, 1004), d'un *signifer leg. I adiutricis* (*CIL.*, III, 6706), d'un *imaginifer* et d'un soldat *leg. VII Claudiae* (*ib.*, 194-5; cf. *infra*, inscr. 40), d'un soldat *leg. VIII Aug.* (*CIL.*, III, 193).

(3) Soldats originaires de Cyrrhus: *CIL.*, III, p. 862, *Constit. vet.*, XXVII, 26; *CIL.*, VI, 32626 (où Mommsen lit *Cyrro* pour *Tyrro*); cf. III, 14934; V, 785.

(4) Des noms latins, même peu usités, apparaissent dans les inscriptions: *Verna* (Chapot, *Bull. Corr. hell.*, XXVI, 1902, p. 186, n° 31); *Sapricia* (*infra*, inscr., n° 41).

(5) La population rurale, même au IVe siècle, ne parlait que le syriaque; cf. Théodoret, *Hist. rel.*, c. 14, col. 1412, Migne: Μαισυμᾶς... Σύρος μὲν τὴν φωνήν, ἐν ἀγροικίᾳ δὲ τεθραμμένος... κώμης τινός ἐνεχειρίσθη τὴν ἐπιμέλειαν.

vainqueur se refusa même à visiter la ville où son rival avait trouvé un appui (1).

Au IVe siècle, Cyrrhus fut une des cités de la nouvelle province d'Euphratésie, dont Hiérapolis était la métropole (2). Théodoret nous apprend même l'étendue de son territoire, telle qu'elle avait probablement été fixée à l'époque de Dioclétien, lorsqu'il fut procédé dans toute la Syrie à des opérations de bornage et de cadastre (3). Ce territoire mesurait quarante milles de long et autant de large, mais une grande partie en était occupée par des hauteurs entièrement nues ou couvertes de broussailles (4). Néanmoins il ne comprenait pas moins de huit cents paroisses (5), et nous connaissons, grâce à l'évêque de Cyrrhus, les noms de certains villages de son diocèse (6).

A cette époque, la ville, où jadis les légionnaires faisaient ré-

(1) Dion Cass., LXXI, 22, 2; Capitol., *M. Aurel.*, 25. Cf. Pauly-Wissowa, *Realenc.*, s. v. « Avidius », nos 1 et 3. — Sur Démétrius, grammairien de Cyrrhus, cf. *supra*, p. 222, n. 4.

(2) Hiéroclès, 713, 1; Georg. Cypr., 874, éd. Gelzer; *Liber Pontif.* (cf. *infra*, n. 6). Il semble que la Cyrrhestique ait au point de vue administratif et financier formé une circonscription distincte du reste de la province; cf. Justinien, *Novelle*, VIII, 5. De là dans Georges de Cypre le titre: 'Επαρχία Εὐφρατησίας καὶ 'Αγιουπόλεως (cf. *infra*, p. 229, n. 5).

(3) Cf. *infra*, p. 244, à propos d'Ardoula.

(4) Théodoret, *Epist.* 42 (*P. G.*, LXXXII, col. 1220). — Sur ce texte, cf. Marquardt, *Staatsv.*, II² p. 228, n. 1.

(5) Epist. 113 (col. 1316).

(6) 'Ομηρός (*Hist. rel.*, Migne, *P. G.* LXXXII, 1429 B), Τίλλιμα (*ibid.*, 1452); 'Ασιχᾶς (*ib.*, 1425 C). Ce dernier ne doit pas être confondu avec 'Ασίχα (-ων), qui se trouvait au sud de Damas (Dussaud et Macler, *Mission dans les régions désert. de la Syrie*, 1903, p. 298 [700], no 175 = *Inscr. res Rom. pert.*, 1112). — Le *Liber Pontificalis* dans une liste des fonds de terre qui auraient été offerts par Constantin à l'église St.-Pierre, liste qui date du IVe siècle, donne: *In provincia Eufratense sub civitate Cyro: possessio Armamazon, possessio Obariae* (*Lib. Pont.*, éd. Duchesne, XXXIII, 20, p. 173, cf. p. CL). — Les Actes du martyr Domitius, qui datent, ce semble, du VIe siècle, citent les villages de Καπροϊμάνδα τῆς Κυρεστῶν ἐνορίας et de Παρθέν ou Παρθὲς (*Analecta Bollandiana*, t. XIX, 1900, p. 307, 14 et 315, 24; 316, 5).

gner l'esprit militaire, est devenue un ardent foyer de dévotion religieuse, et dans les montagnes qui l'entourent, ses anachorètes sont vénérés pour leur ascétisme (1). Le christianisme avait pénétré de bonne heure à Cyrrhus comme dans toute la Syrie : il est certain qu'une église s'y était constituée avant le concile de Nicée, où elle envoya son évêque Sirice (2). Peut-être la présence d'une colonie juive, facilita-t-elle, comme à Antioche, l'œuvre de la conversion : une tradition, qui à la vérité n'est relatée que tardivement et pourrait être inspirée par une fausse étymologie, voulait que la ville eût été fondée par des Israélites, qui, au retour de la captivité de Babylone, lui auraient donné le nom de leur bienfaiteur, Cyrus (3). On voit, sous l'influence de cette fable, l'orthographe de Κύρρος s'altérer en Κύρος ou Κῦρος, qui sont habituels dans les textes byzantins (4). Une autre tradition des Syriens rapportait que la ville avait été évangélisée par Simon le Zélote, qui y aurait construit une église, y serait mort et y aurait été enterré (5), mais en plusieurs autres lieux on élevait aussi des prétentions à posséder le corps de l'apôtre (6). Peut-être Cyrrhus était-elle mieux fondée à soutenir qu'elle conservait les reliques véritables des saints Cosme et Damien, qui sous Carin et Numérien auraient été jetés

(1) Cf. Théodoret, *Hist. relig.*, notamment les biographies de Marcianus (c. 3; *P. G.*, LXXXII, 1324 ss.), Maisymas (c. 14; col. 1412 s.), Acepsimas (col. 1414), Maron (col. 1417), Abraames (col. 1419), Jacob (c. 21, col. 1432 s.). C'est peut-être sous le patronage de ce dernier que fut placé le couvent de Mar Jacques (Jacob) mentionné au moyen âge par Michel le Syrien, t. III, p. 19 trad. Chabot = Bar-Hébraeus, *Chr. eccl.*, t. I, p. 338.

(2) *Patrum Nic. nomina*, éd. Gelzer-Cuntz, p. 237. — Cf. Lequien, *Oriens christ.*, II, 930. Le dernier évêque cité est Serge II, de l'époque de Justinien. Cf. *infra*, p. 230.

(3) Procope, *De aedif.*, II, 11 ; au Ve siècle, Gennadius (*De viris ill.*, 90), paraît être le plus ancien auteur qui fasse allusion à cette étymologie.

(4) Cf. Gelzer, note à Georges de Cypre, p. 148 s. n° 874 ; *Patr. Nic. nom.*, l. c.; Boissevain, note à Dion Cass., XLIX, 20, 1 (II, p. 305, 12).

(5) *The Book of the Bee*, éd. Wallis Budge, 1886, trad., p. 106 (*supra* p. 126 n. 1); cf. Warda, cité dans Payne Smith, *Thes. Syriac.*, s. v. (t. II, p. 3562).

(6) Lepsius, *Apostelgeschichten*, t. II, 2, p. 143.

dans un précipice près de la ville (1). La popularité de ce couple chrétien, dont le culte paraît s'être substitué en maint endroit à celui des Dioscures, dieux guérisseurs, provoqua l'éclosion d'abondants récits célébrant leur mort et leurs miracles (2). Les témoignages les plus autorisés placent à Cyrrhus leur martyre et leur sépulture (3). Une grande vénération s'attachait à la basilique construite sur leur tombeau (4) ; on y venait de loin en pèlerinage (5), et comme dans beaucoup d'autres sanctuaires consacrés à ces glorieux médecins, les malades y pratiquaient le rite de l'incubation (6). Ce devait être un édifice luxueusement décoré et orné d'une profusion d'ex-voto, mais nous n'avons aucune indication précise sur sa situation.

Un autre martyr local, Dionysios, qu'on avait peut-être identifié avec Denys l'Aréopagite, en grande vénération chez les Syriens, possédait aussi une église, à laquelle l'empereur Anastase accorda le droit d'asile (7), et un village nommé Parthen, dans les montagnes voisines, se vantait de posséder le corps de l'anachorète Domitius, qui, sous le règne de Julien, aurait été lapidé ou muré dans une caverne où il s'était retiré (8).

Mais malgré tous ces titres de gloires, Cyrrhus ne gardait qu'une importance médiocre. Théodoret, au milieu du Ve siècle, parle de « la désolation de la petite ville, dont il a dissimulé tant bien que mal la laideur par la somptuosité de constructions de

(1) Malalas, XII, p. 304, Bonn; cf. Michel le Syrien, t. I, p. 200, trad. Chabot.

(2) Deubner, *Kosmas und Damian*, 1907.

(3) Cf. Delehaye, *Analecta Bollandiana*, XXVII, 1908, p. 225, cf. *ibid.* p. 457.

(4) Procope, *l. c.* Lettre de Théodoret, dans Mansi, *Coll. concil.*, V, p. 912.

(5) Théodose dans Geyer, *Itinera Hierosolymitana saec. IIII-VIII*, p. 150, l. 10.

(6) Actes de St Domitius dans *Analecta Bollandiana*, t. XIX, 1900, p. 307, 23 ss.

(7) *Inscr.* n° 38.

(8) *Analecta Bolland.*, *l. c.*, p. 315, 24 ss. La caverne était située a 8 milles au nord de la basilique des SS. Cosme et Damien (*ibid.* p. 308, 23). — La rédaction de ces Actes légendaires paraît remonter au VIe siècle. Cf. *supra*, p. 23, n. 3.

tout genre » (1). La situation financière de la cité était critique: accablée sous le poids d'impôts que la rapacité des fonctionnaires rendaient plus lourds encore, elle voyait ses ressources taries par l'exode de ses notables, responsables de la perception, par l'émigration des campagnards, qui laissaient les champs en friche (2). La terrible fiscalité qui causa la ruine de l'empire, exerçait ses ravages dans la Cyrrhestique comme dans le reste de la Syrie. La violence des querelles théologiques contribuait aussi à troubler la population. Lorsqu'en 449, Théodoret, suspect d'attachement au nestorianisme, dut abandonner son siége épiscopal, beaucoup de ses partisans quittèrent avec lui Cyrrhus (3).

Celle-ci était au début du règne de Justinien « une petite ville tout à fait négligée » (4), mais le grand empereur lui rendit une puissance qu'elle avait perdue en faisant une forteresse bien munie: il la mit à l'abri de toute attaque en l'entourant de murs très solides et en y plaçant une garnison nombreuse. De plus, il y fit construire de grands édifices publics et un aqueduc, amenant sur le plateau aride où elle s'élevait, l'eau d'une source abondante jaillissant au fond d'une gorge, qui était un coupe-gorge. Procope prétend qu'il agit ainsi par dévotion envers les grands saints Cosme et Damien, et, de fait, il changea le nom de Cyrrhus en celui de Ἁγιούπολις, dont l'usage ne prévalut pas (5). Mais il dut se sou-

(1) Epist. 138, col. 1361, Migne: Τῆς πολίχνης τὴν ἐρημίαν, ἧς ἀμηγέπη τὸ εἰδεχθὲς κατεκρύψαμεν ταῖς τῶν παντοδαπῶν οἰκοδομημάτων πολυτελείαις.

(2) Théodoret, *Epist.*, 42 et 43, col. 1220-1222 Migne.

(3) *Epist.* 114, 115, col. 1323.

(4) Procope, *De aedif.*, II, 11. — Une acclamation au domestique Eustathe (*CIG.*, 8897) date du règne de Zénon (481 ap. J. C.), si l'ère employée est celle d'Antioche, comme le veut Waddington (nº 1831). C'est peut-être le même personnage qui fut préfet du prétoire en 505-6 sous Anastase (*Cod. Iust.*, I, 4, 19; IV, 35, 22).

(5) Georges de Cypre (vers 605), *l. c.*: Ἐπαρχία Εὐφρατησίας καὶ Ἁγιουπόλεως... Κύρος ἤτοι Ἁγιούπολις. La date est fixé par une lettre remise au pape Agapet en 536 et qui porte la signature: Συμεώνης διάκονος καὶ ἀποκρισιάριος τῆς κατὰ Ἁγιόπολιν ἁγίας ἐκκλησίας (Mansi, *Coll. concil.*, VIII, p. 919).

venir surtout qu'en 540 Chosroès avait pillé et brûlé Bérée, Apamée et Antioche (p. 14). Comme au début de l'Empire, la menace des invasions persanes donnait à la position de Cyrrhus une importance stratégique qui commandait de la transformer en une puissante place d'armes (1).

Elle le resta à l'époque musulmane; seulement elle garda désormais les frontières de l'empire des Omméyades et des Abbassides contre les Byzantins. En 637, elle s'était soumise sans résistance aux Arabes, qui y placèrent une garnison de quelque deux mille hommes (2). Qoûrous devint une des sept villes de la Province des Forteresses (*Djound al 'Awasîm*) créée par Haroun-al-Rashid à la fin du VIII[e] siècle (3). Elle suivit désormais les vicissitudes du destin de la Syrie septentrionale, que se disputèrent jusqu'aux Croisades les empereurs de Constantinople et les khalifes ou émirs mahométans. Une acclamation grecque, souhait de nombreuses années de vie, nous apprend que l'autorité de Théophile et Théodora (830-842) y fut quelque temps reconnue (4).

Les seuls renseignements que nous possédions sur l'histoire intérieure de Cyrrhus durant cette période concernent les affaires ecclésiastiques. Le dernier évêque grec connu est du VI[e] siècle (5), mais les Syriens jacobites y maintinrent un siège, dont le titulaire porte même le titre de métropolitain (6). En 817, à la mort du patriarche d'Antioche, Cyriaque, les moines de Cyrrhus soutinrent un certain Abraham de Qartunîn contre un écrivain éminent, Denys de Tell-Mahré, qui avait été régulièrement élu. Denys se rendit alors dans la ville rebelle à son autorité: « les prêtres, les diacres

(1) Sur l'administration de la Cyrrhestique, cf. *supra* p. 226, n. 2.

(2) Caetani, *Annali dell'Islam*, t. III, p. 796-7 (année 16, § 229).

(3) Le Strange, *Palestine under the Moslems*, 1890, p. 36; cf. Caetani, *Annali*, t. III, p. 804 (Ann. 16 § 307).

(4) *CIL.*, 8681 – Waddington, 1830. En 836, Théophile s'empara de Samosate et de Sozopétra (Muralt, *Chron. byz.*, I, p. 416).

(5) Lequien, *Or. christ.*, l. c. (*supra*, p. 227, n. 2).

(6) Cf. *infra*, p. 231.

et le peuple des Cyrrhestiens » s'y assemblèrent et le reconnurent, mais à peine se fut-il éloigné, qu'ils redevinrent partisans de l'antipatriarche (1).

Les listes de consécrations épiscopales dressées par Michel le Syrien indiquent toute la série des métropolitains jacobites de Cyrrhus depuis le commencement du IXe jusqu'au commencement du XIe siècle (2). Dans les listes suivantes, qui se prolongent jusqu'au delà du milieu du XIIe siècle, le siège de Cyrrhus n'est plus mentionné. Il faut donc ou qu'il ait été supprimé, ou que la ville ait été détruite peu après l'an mille. Or, précisément Ali de Hérat, écrivait vers 1173 (3) : « Qoûrous est une ancienne ville près d'Alep et autour d'elle gisent beaucoup de restes de l'antiquité. Elle est ruinée maintenant, mais elle a beaucoup de beaux souvenirs du passé : c'est là qu'est la tombe d'Urriyâ-ibn-Hannân » (4). Ces mots seraient encore vrais aujourd'hui.

(1) Ces évènements sont racontés en grand détail par Michel le Syrien, t. III, pp. 17-24; 37-44, 58, trad. Chabot; cf. Bar-Hébraeus, *Chron. eccles.*, I, p. 346; 353, éd. Abbeloos et Lamy.

(2) Cf. Michel, trad. Chabot, t. III, index p. 407. Le premier, Salomon, est consacré par Cyriaque, qui fut patriarche d'Antioche de 795 à 818; le dernier, Cyrille, par Jean, patriarche de 1004 à 1031. — Antérieurement, vers 798, nous connaissons un évêque Bacchius (Michel, t. III, p. 17 = Bar-Hébraeus, *Cron. eccl.*, I, p. 338).

(3) Le Strange, *op. cit.* p. 489, d'après Yakout; cf. Caetani, *l. c.*, III, p. 797. On ne peut faire que des conjectures sur l'évènement qui a provoqué l'abandon de la ville, mais il faut probablement le mettre en rapport avec l'invasion des Seldjoucides. Que Cyrrhus fut détruite dans le cours du XIe siècle, résulte aussi du silence des historiens des Croisades, qui ne parlent presque jamais d'une forteresse précédemment très importante. Je vois seulement qu'en 1125 Beaudouin marcha par Guris (Cyrrhus ?) vers Ézaz assiégée par les musulmans (Röhricht, *Gesch. des Konigreichs Jerusalem*, 1898, p. 176) - mais le nom du lieu (Khoros) subsiste encore de nos jours - et qu'en 1172 Malik, usurpateur du pouvoir en Cilicie, s'enfuit chez Noureddin, qui lui donna en fief Cyrrhus (*ib.*, p. 325), mais il s'agit probablement ici de la Cyrrhestique. Aboulféda dit encore, il est vrai, au XIVe siècle : « Koûrous est une grande ville et le chef-lieu de son district » (Le Strange, *op. cit.*, p. 489), seulement il copie manifestement ici un auteur beaucoup plus ancien.

(4) Cf. *supra*, p. 213, n. 3.

*
* *

La position de la ville de Cyrrhus, naturellement très forte, explique son importance militaire sous les empereurs romains et, sous les khalifes arabes. Elle s'étend du flanc d'une colline, couronnée par les ruines du *kalé*, jusqu'au bord d'un ravin, où coule un affluent de l'Afrîn, le Safi-sou. Ses murailles longent vers le sud-est, à la partie inférieure de leur pourtour, l'arc de cercle que dessine cette gorge profonde et abrupte, fossé presque infranchissable, ensuite, quittant celui-ci presque à angle droit, elles



Fig. 83. — L'acropole de Cyrrhus.

vont se souder à celles de la forteresse. Le terrain s'élève d'abord en pente douce, puis par une côte plus accusée, jusqu'à l'acropole. La colline qui portait celle-ci, forme vers la ville un brusque ressaut et des autres côtés s'abaisse rapidement vers un plateau rocheux. Toutefois, vers l'ouest-sud-ouest, elle se relie par une arête légèrement ensellée à une hauteur plus élevée, qui, dominant le château, devait permettre de l'attaquer par là avec avantage (fig. 83). Le sommet de cette hauteur garde des traces de constructions, restes probablement d'un sanctuaire païen, auquel succéda une chapelle chrétienne. L'avenir apprendra peut-être si l'on doit placer ici, plutôt que sur l'acropole, le temple de Zeus

Kataibatès ou la basilique des saints Cosme et Damien, qui était située, nous disent les textes, tout près de la cité (1).

Presque tout le tracé de l'enceinte de la ville est resté visible

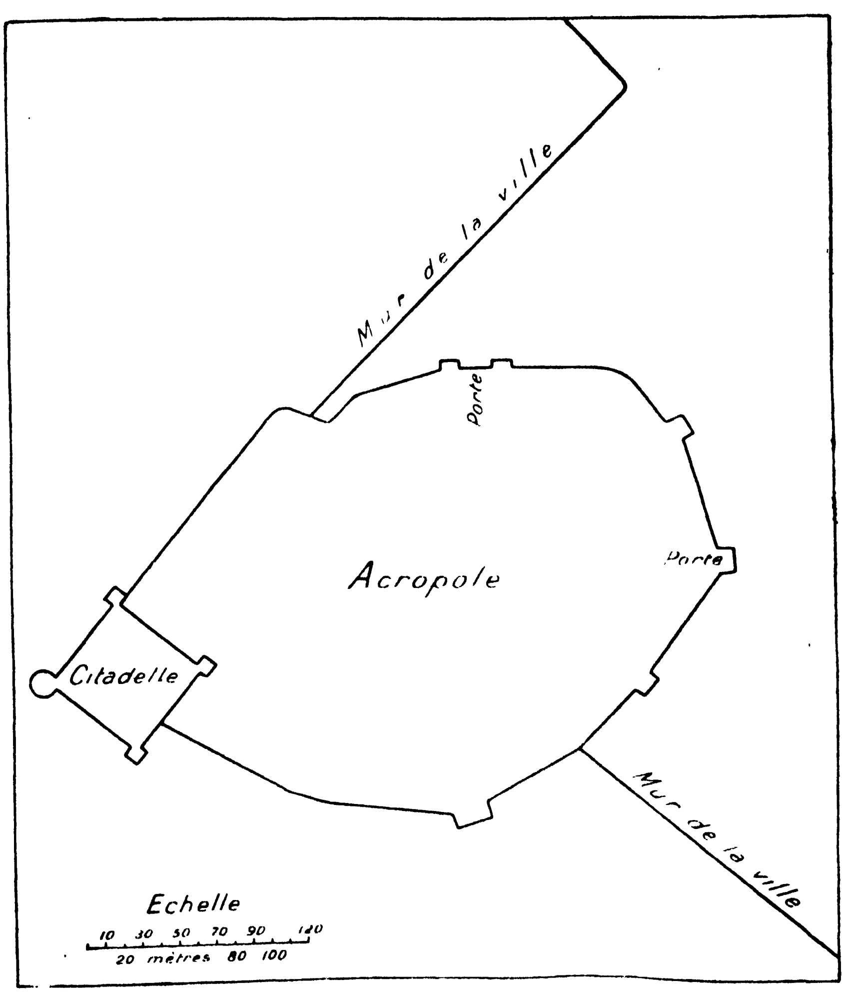


Fig. 84. — Plan de l'acropole de Cyrrhus.

au-dessus du sol. Le mur couronnait la crète du ravin, dont il suivait les sinuosités, puis il se dirigeait des deux côtés presque

(1) Procope, *De aedif.*, II, 11, 4 (ἄγχιστα); cf. *supra*, p. 228.

en droite ligne vers l'acropole, dessinant ainsi un segment de cercle, dont le château occupe le centre (1). On y reconnaît l'emplacement de tours carrées et de portes voûtées. Dans le vaste espace ainsi délimité, on remarque les ruines de plusieurs édifices dont la destination reste incertaine. Une place rectangulaire bien conservée, qui est contigüe à la muraille vers le nord-est, était probablement l'agora (2). Une autre place rectangulaire, au sud-est de la première, confinait au ravin: c'était peut-être le camp romain, placé à proximité de la rivière qui lui fournissait l'eau.

La forteresse épousait le contour, quelque peu rectifié, de la colline ovale où elle s'élevait. Nous en avons pris un croquis (fig. 84) qui ne prétend pas à une exactitude rigoureuse mais donnera néanmoins de son plan une image approximative. Ses murailles, très épaisses, étaient défendues par quatre tours carrées, qui protégeaient la courtine, et deux autres tours flanquaient une porte s'ouvrant du côté du nord vers la ville basse. Le sommet était occupé par un réduit ou donjon rectangulaire renforcé par quatre tours d'angle, dont trois sont carrées et la quatrième, la plus avancée, est ronde, ayant probablement été restaurée à la suite d'un siège (3).

La vue du *kalé* embrasse une étendue de terrain considérable et permet de surveiller au loin les abords de la forteresse. Au delà de la ville, qui s'ouvre en éventail, et du ravin qui lui servait de fossé, elle s'étend sur un plateau cultivé, qu'interrompt

(1) Le dessin que j'ai fait du plan de la ville, diffère beaucoup de celui qui est reproduit par M. Chapot (*La frontière de l'Euphrate*, 1907, p. 341), mais il est trop rudimentaire pour être publié.

(2) Cf. Chapot, l. c.: « L'agora, superbe place de 150 mètres de long et 100 de large environ, entourée de boutiques, dont quelques-unes sont encore visibles et de majestueux bancs de pierre, à dossier; le dallage est intact ».

(3) Étienne de Byzance, s. v. Κύρρος dit: Πόλις Συρίας, ἧς ἀκρόπολις Γίνδαρος, mais on a remarqué depuis longtemps que ce compilateur a mal compris un passage de Strabon (XVI, 2, 8, p. 751 C.) sur la ville de Gindaros, que celui-ci appelle ἀκρόπολις τῆς Κυρρηστικῆς.

vers l'est la coupure de l'Afrîn ; plus loin une large côte présente au regard ses flancs allongés, et à l'horizon se dressent de hautes montagnes pelées, où la blancheur éclatante d'un calcaire crayeux perce la verdure sombre des mousses.

A quelle époque remonte le système défensif dont nous pouvons observer tant de restes? Il est à peine douteux qu'il faille y reconnaître le travail de Justinien dont Procope vante l'importance. On y trouve appliqués tous les principes suivis dans les constructions militaires de cet empereur (1), et celles qui se sont conservées en Asie et en Afrique, fourniront une quantité de rapprochements utiles à l'archéologue qui entreprendra l'étude de l'enceinte et de la citadelle Cyrrhus. Sans doute, celles-ci ont dû subir des réfections et des remaniements à l'époque où la ville était une des places de la *Djound al 'Awasîm*. Mais malgré toutes les restaurations partielles exécutées au moyen âge, le plan et l'ensemble de la bâtisse sont certainement byzantins, comme à Antioche.

En dehors de l'enceinte, à l'est comme à l'ouest, s'étendait une vaste nécropole, et, comme il arrive souvent, la vie de la cité disparue se manifeste surtout pour nous dans sa façon d'honorer ses morts. Nous avons reproduit (p. 212) le gracieux mausolée octogonal qui, usurpé au moyen âge par un sheikh musulman, a dû à cette circonstance de parvenir jusqu'à nous presque intact. Au nord-est de la ville, nous avons retrouvé un reste d'un monument plus singulier, que décrivait une épitaphe rédigée dans un style d'une pompeuse incorrection : une grosse colonne à huit pans se dressait sur une base à degrés, posée elle-même sur un socle, que supportait un soubassement carré (2). Dans les champs voisins, gisaient plusieurs sarcophages brisés par les violateurs de ces tombeaux, dont le luxe permettait d'espérer un riche butin : certains d'entre eux étaient décorés de guirlandes soutenues par

(1) Cf. Diehl, *L'Afrique byzantine*, 1896, p. 145 ss., en particulier, p. 163.
(2) Inscr. n° 39.

des colonnes; près de l'un d'eux, se trouvaient deux bustes sculptés dans un encadrement, dont l'inscription était devenue illisible. Sur le versant de la montagne voisine, s'ouvrent des caveaux funéraires, salles avec niches du type habituel dans la Syrie du Nord.

Dans le cimetière occidental, c'étaient d'autres sarcophages dont l'un porte encore, bien lisible, l'acclamation « Courage, mon époux Stratonianos, personne n'est immortel » (1). Partout on voit des débris de stèles et de cippes, dont quelques-uns avec des inscriptions encore déchiffrables. Une exploration systématique du grand champ de ruines qu'est aujourd'hui la cité disparue, conduirait certainement à des résultats intéressants. Comme ville de garnison d'une légion romaine pendant la première moitié du Ier siècle, Cyrrhus mérite de retenir l'attention des historiens de l'empire romain, de même qu'il attirera toujours celle des historiens de l'Église comme le lieu où s'est exercée surtout l'activité combative de Théodoret.



Au Ier siècle de notre ère, le camp de Cyrrhus, nous l'avons dit (p. 225), couvrait vers le nord Antioche, qui était à deux étapes (2), et il gardait la route qui de la grande métropole remontait vers la Commagène. La direction de cette voie antique peut être constatée au sortir de Cyrrhus. Il subsiste sur le Safisou, le ruisseau qui contournait la ville, à quelque distance au

(1) Lebas-Waddington, 1829 = Chapot, *Bull. hell.*, XXVI, 1902, p. 186, nº 30 : C'est par erreur que M. Chapot indique que l'épitaphe est gravée sur un « linteau ». Elle est inscrite sur un grand sarcophage de pierre sans décoration, portant encore son couvercle, qu'on a seulement fait glisser pour pénétrer dans la cuve.

(2) Théodoret, *Hist. relig.*, 2, p. 1321 D, Migne : Δυσὶ σταθμοῖς Ἀντιοχείας ἀπέχουσα. La *Table de Peutinger* donne comme distance soixante-dix milles, et Théodore le Pèlerin soixante (dans Geyer, *Itinera Hierosol. s. IIII-VIII*, p. 150 l. 9 : « De Antiochia usque in Quiro, milia LX »).

sud-est de celle-ci, un pont, dont la première construction date certainement de l'époque où l'on voulut assurer les communications de la légion qui tenait garnison sur le plateau voisin. Sans doute il a été plusieurs fois restauré, mais ses cinq arches ont probablement été conservées telles qu'elles avaient été bâties (fig. 85). Suivant l'usage romain (1), elles vont en s'élevant des extrémités au centre de façon que le tablier dessine une courbe en dos d'âne. Les piles sont munies en amont d'avant-becs aigus pour briser la force du courant; elles sont construites en blocs soigneusement équarris, mais percés aujourd'hui d'une quantité

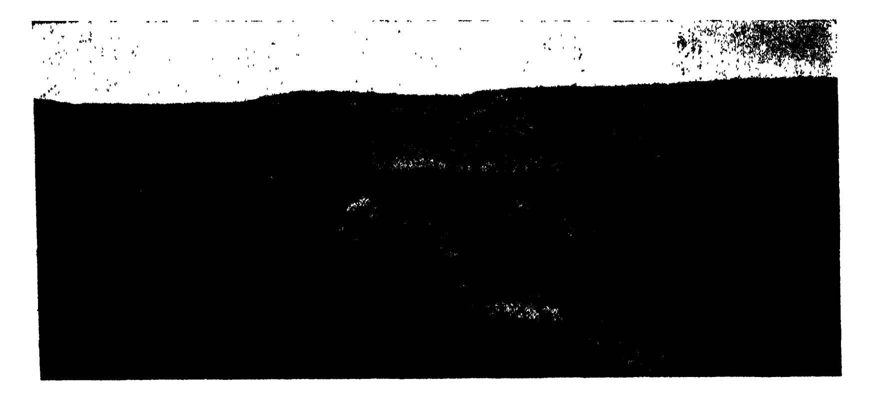


Fig. 85. — Pont romain près de Cyrrhus.

de trous, les pillards ayant arraché les tenons de bronze qui les réunissaient, avec le plomb qui scellait ceux-ci dans la pierre. Cependant la maçonnerie, bien que disjointe et presque disloquée, résiste toujours à la pression des eaux. Le passage est pavé de larges dalles rectangulaires polies par un long usage, mais le parapet fait défaut.

A un kilomètre environ au sud-est, un second pont, d'une construction semblable mais qui n'a que trois arches inégales, franchit le Nahr-Afrîn (2).

(1) Cf. Besnier dans Saglio-Pottier, *Dict.*, s. v. « Pons », p. 566.

(2) Un croquis de ce pont est donné par Chapot, *Frontière de l'Euphrate*, p. 340.

Au delà des deux ponts, la route romaine devait bifurquer. Une branche, se dirigeant vers l'est, atteignait bientôt Ciliza, d'où elle gagnait Zeugma (1); nous ne l'avons pas parcourue. L'autre remontait la vallée de l'Afrîn, puis d'un de ses affluents, traversait un plateau basaltique, et coupait ensuite vers leur origine les vallées de plusieurs affluents du Kouvaïk, l'ancien Chalos, pour descendre enfin dans la plaine d'Aïntab et, contournant les contreforts du Duluk-baba, atteindre Dolichè. Le tracé en est certain, du moins pour la plus grande partie de son parcours. Des tronçons étendus de la voie antique, qui est certainement restée en usage sous les Arabes, se sont conservés jusqu'à nos jours (2). Par endroits, elle forme dans la vallée une sorte de digue surélevée, envahie par les arbustes et les broussailles. Ailleurs, on peut suivre pendant des kilomètres les restes de son pavement en blocs de lave. Il arrive que les pierres de sa bordure demeurent alignées des deux côtés, ce qui permet de fixer sa largeur à environ 3^m60, c'est-à-dire douze pieds romains (= 3^m55).

Cette route de Cyrrhus a Dolichè est indiquée à la fois par l'*Itinéraire d'Antonin* (3) et sur la *Table de Peutinger*. Les distances données sont les suivantes:

Tab. Peut.: Cyro XX *Channunia* XXVIII *Dolicha.*

Itin. Ant.: Cyrro XXIIII *Hannunea* XXV *Dolicha.*

Où situer la station de *Hannunea* (4) ou *Channunia,* qui se trouvait à peu près a mi-chemin de Cyrrhus et de Dolichè?

J'ai découvert à Kehriz des restes certains d'un établissement romain (5). Un peu au sud du village actuel, au milieu de la vallée dont il occupe le versant nord, s'élève un *tell,* dont le sommet portait autrefois un fortin: d'énormes blocs équarris y gisent encore

(1) *Itin. Anton.,* 189.

(2) Voir *infra,* mon Itinéraire, 25, 27 et 28 mai, avec la carte.

(3) *Itin. Ant.,* 194.

(4) Les mss. ont: *hanunea, hacunea, hannunea.*

(5) Cf. mon Itinéraire, 27 mai.

à terre. Sur le penchant même de la colline, où se groupent les masures des paysans, des fouilles avaient tiré du sol de grandes pierres de taille et mis au jour une citerne ou un silo carré, bâti selon la technique romaine de longues briques plates séparées par des couches d'un ciment résistant; des blocs faisant saillie sur l'une des parois permettaient de descendre dans le souterrain.



Fig. 86. — Gîte d'un moulin à Kehriz.

Sur un autre point, les villageois avaient réussi à extraire et à faire rouler un gros cylindre de lave (diam.: 1 ^{m},70; h.: 0 ^{m},67). Évidé à sa partie supérieure, il porte en son milieu une saillie, creusée au centre d'un trou destiné à recevoir un tourillon (fig. 86); c'est la partie inférieure, le gîte, d'un moulin, et l'usure circulaire produite par le frottement des meules y est bien visible. Il n'est donc pas douteux qu'une bourgade romaine occupait ce lieu.

Celui-ci dut rester habité au moyen âge, car on m'y offrit plusieurs monnaies byzantines, et il n'a probablement jamais cessé de l'être depuis l'antiquité jusqu'à notre époque.

On serait donc tenté de placer à Kehriz la station de Channunia ou Hannunea. Pour la route Tell-Duluk-Aïntab-Kehriz, j'ai mis 6 h. 10; ce qui, à raison de 6 kilom. par heure, ferait 37 kilom. ou 25 milles romains, c'est-à-dire exactement le chiffre indiqué par l'*Itinéraire d'Antonin*. Mais la route de Kehriz à Cyrrhus nous a pris à peu près 8 h. 40; ce qui donnerait 52 kil. ou un peu plus de 35 milles, tandis que l'*Itinéraire* n'en marque que 24 et la *Table* 20. Il est vrai que nous nous sommes écartés de la ligne directe pour visiter certains villages; peut-être aussi la voie antique, au lieu d'aller chercher vers le sud les ponts de la route de Ciliza, abordait-elle le plateau de Cyrrhus par le nord-est, ce qui raccourcirait considérablement le trajet. Des recherches topographiques entreprises le long de la vallée de l'Afrîn pourraient seules éclaircir ce point. Enfin il est possible que le XXIIII de l'*Itinéraire* doive être corrigé en XXXV. Provisoirement j'incline à croire que Channunia était à Kehriz, bien qu'il ne faille pas exclure l'hypothèse que cette station se trouvait plus au sud vers Omar-oglou. Quelque voyageur de l'avenir pourra constater si ici aussi se révèle la présence d'un établissement antique.

Au nord de Dolichè, la *Table* seule mentionne les stations de la route qui continuait vers le camp de Samosate, où fut placée une légion quand Cyrrhus se vit enlever la sienne. Les indications sont les suivantes:

Doliche XXVIII [*Aquae...*] (1) XX *Sugga* XXI *Tarsa* XVIIII *Samosata*.

Tarsa ou *Tharse* (2) a été placé avec beaucoup de vraisemblance au passage du Gök-sou. La situation des deux autres sta-

(1) La *Table* a ici le dessin employé pour les lieux où se trouvaient des thermes. Le nom a été omis par le copiste.

(2) Cf. *Itin. Ant.*, 186, 5.

tions sur les cartes est conjecturale. Or, j'ai suivi sur un long parcours la voie antique à travers le plateau de calcaire, presque désert, qui sépare Tell-Duluk de la vallée du Merziman. Son tracé rectiligne et des restes nombreux de son pavement permettent de reconnaître distinctement sa direction, parallèle à la piste que parcourent encore aujourd'hui les caravanes (1). Un poste militaire paraît avoir été établi au nord de la route sur une hauteur dominante à Gungurghé, où j'ai relevé la présence de restes antiques. Cette route débouche dans la plaine du Merziman à Djindjifa, village construit sur un *tell*, d'où les habitants ont extrait des matériaux provenant des ruines de constructions disparues. J'ai noté sur mon carnet de voyage: « au pied du *tell* jaillissent des sources abondantes ». Il semble donc que nul emplacement ne conviendrait mieux pour les *Aquae*... de la *Table*. De Djindjifa à Dolichè j'ai mis 6 h. 45′ de cheval; ce qui, à raison de 6 kilom. par heure, ferait 40.5 kilom. soit 27 1/3 milles romains. La concordance de ce calcul avec le chiffre de XXVIII marqué sur la *Table* est plus que suffisante; un écart beaucoup plus considérable pourrait être toléré.

Au delà de Djindjifa la route antique s'infléchissait probablement vers l'est pour suivre la large dépression du Merziman. Je ne l'ai pas étudiée sur cette section de son parcours. Elle devait ensuite franchir les hauteurs qui séparent la vallée du Merziman de celle de l'Araban. Ici, je l'ai de nouveau rencontrée, et ses vestiges sont particulièrement reconnaissables au nord de Saryslar (2). A un certain endroit, des pierres milliaires, malheureusement sans inscriptions, sont encore abandonnées sur le bord du chemin. Celui-ci monte en droite ligne vers le nord-est pour atteindre le sommet du plateau. J'ai déjà signalé (ch. VI) les monuments remarquables, mausolées et églises, qui s'élèvent encore dans trois villages de ce plateau. Des trois, Alif, paraît avoir, par sa situation, le plus de chances de représenter la station de *Sugga*, qui doit être cher-

(1) Cf. *infra*, Itin., 24 mai, et la carte.
(2) Cf. *infra*, Itinéraire, 21 mai.

chée dans ces parages (1), mais on désirerait qu'une inscription vînt confirmer cette identification.

La route Dolichè--Samosate devait rejoindre sur ce plateau celle qui reliait le long de la frontière les postes établis sur la rive de l'Euphrate (2), bien que la *Table de Peutinger* leur assigne jusqu'à Samosate un parcours distinct.

Les documents qui nous sont parvenus n'indiquent pas qu'au delà de Djindjifa, que nous identifions avec *Aquae...*, une route antique ait poursuivi vers le nord et franchi le Kara-dagh pour descendre dans l'Araban-ova. Mais la géographie même du pays fait supposer l'existence de cette voie de communication, que la raideur des pentes, au passage de la montagne, aura empêché de transformer en chaussée impériale. C'était là en effet, dans l'antiquité comme de nos jours, le chemin le plus court pour se rendre de Dolichè et de Cyrrhus dans la Cappadoce orientale en traversant le Taurus par la passe de Besni, que les caravanes ont certainement suivie à toutes les époques (3). Ce chemin se dirigeant du sud au nord a dû couper dans l'Araban-ova la grande voie de Germanicia (Marash) à Samosate, probablement à Altyntash-kalè. C'est-ce qui, semble-t-il, a fait au moyen âge l'importance de cette position. Il y subsiste un *tell* énorme (fig. 87) avec les traces d'un mur d'enceinte en appareil régulier et des restes impor-

(1) C'est la situation déjà indiquée sur la carte de Kiepert; cf. *supra* p. 206.

(2) Il est bien tentant d'assimiler le *Sugga* de la première route à la station *ad pontem Singe* de la seconde. Mais alors le fleuve *Singa* serait l'Araban-tchaï et non, comme on l'admet généralement, le Gök-sou, où il faudrait voir le *Cappadox*, qu'on aurait identifié à tort avec le Chalbourdji-tchaï. Le Gök-sou descend en effet des frontières de la Cappadoce; l'autre rivière a une source beaucoup plus rapprochée de l'Euphrate.

(3) Cf. Ritter, *Erdkunde*, VII, erste Abteilung, p. 895 s. — Le nom antique de Besni (syr. *Beit-hesna*) est inconnu. Kiepert l'identifie avec *Octacuscum* de la *Tab. Peut.* sur la route de Comane à Samosate. — Bahasna avait un château qui passait au moyen âge pour imprenable (Le Strange, *op. cit.* p. 408, cf. 27, 62). Les historiens des Croisades l'appellent *Behesne* ou *Behesdin*; cf. Rey, *Colonies franques de Syrie*, 1883, p. 305, 332.

tants d'une très vieille mosquée (1). On m'y montra une inscription arabe en caractères coufiques du Xe siècle (2). Ce qui est plus important pour nous, c'est qu'il s'y trouvait un morceau du couvercle d'un sarcophage portant une croix. On ne connaît pas le nom antique de cette localité qui, son *tell* le prouve, est bien antérieure à l'époque chrétienne. Peut-être faut-il y placer la station de *Nisus* (3), mais les chiffres indiqués par l'*Itinéraire d'Antonin* pour la distance de Germanicia à Samosate sont ridiculement



Fig. 87. — Tell d'Altyntash-kalé.

éloignés de toute réalité et ne permettent aucune identification certaine.

Toute la géographie antique de cette partie de la Commagène

(1) Cf. *infra*, mon Itinéraire, 22 mai.

(2) M. Max van Berchem, à qui j'ai communiqué une photographie de cette pierre, a bien voulu m'apprendre que c'était la modeste épitaphe d'un certain Al-Hasân, non datée mais paraissant remonter à la fin du IIIe ou au commencement du IVe siècle de l'hégire. — Sur l'importance de la forteresse d'Altyntash, cf. Ritter, *Erdkunde*, VII, Erste Abt., p. 897. Schlumberger (*Nicéphore Phocas*, 1890 p. 218) l'identifie avec le château franc de Raban ou Gaban, qui après la chute de la principauté d'Édesse fit partie de l'Arménie (Rey, *op. cit.*, 302, 318).

(3) *Itin. Ant.*, 186.

est encore très incertaine. Pour atteindre quelque précision, il faut attendre les trouvailles épigraphiques et archéologiques qu'apportera une exploration plus complète du pays. Une première donnée exacte a été obtenue par la découverte près d'Altyntash-kalé d'une borne marquant la limite entre les villages d'*Ardoula* et d'*Ellékafila* (1). Comme l'a remarqué M. Clermont-Ganneau, le nom d' Ἀρδοῦλα s'est conservé dans celui d'Ardyl, qui est situé a une lieue environ d'Altyntash (2).

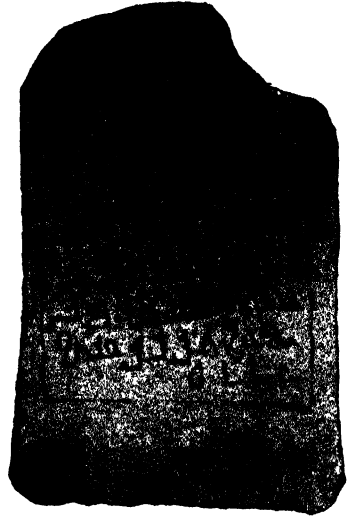


Fig. 88. — Épitaphe arabe.

Cette inscription n'a pas seulement une importance topographique, c'est un témoin nouveau, qui est venu s'ajouter à plusieurs autres, d'une vaste opération cadastrale exécutée sous Dioclétien et Maximien, entre 292 et 305, et qui servit de base a la réforme de l'impôt accomplie par le grand réorganisateur de l'empire (3). Les *censitores* (4) fixèrent les limites des cités (5) et, dans l'intérieur de chaque cité, celles des villages, qui furent marquées par des bornes. On classa alors les terres en diverses catégories dont une étendue, variable suivant leur nature, formait l'unité imposable du

(1) Chapot, *Bull. corr. hell.*, XXVI, 1902, p. 208; *Inscr. res Rom. pert.*, III, 1002.

(2) Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orient.*, V, p. 386. Cf. *infra*, Itinéraire, 23 mai et la carte.

(3) La remarque en a été faite par Dussaud et Macler, *Mission dans les régions désertiques de la Syrie*, 1904, p. 298.

(4) Κενσίτωρ, *Inscr. res Rom. pert.*, III, 1112, 1252; cf. Lactance, *De mort. persec.*, 23.

(5) C'est à cette mensuration que remontent les données fournies par Théodoret sur l'étendue du territoire de Cyrrhus; cf. *supra* p. 226.

iugum, auquel était assigné une valeur fixe de 1000 *solidi* (1). Les bornes publiées auparavant montraient qu'on avait procédé à ce cadastre des communes en Arabie (2), en Phénicie (3) et dans la région de Damas (4). Celle d'Ardyl a prouvé que l'opération s'est étendue aussi à la Commagène, par conséquent à toute la Syrie du sud au nord. De la multitude d'inscriptions, mentionnant chacune deux noms de lieux, que ce bornage dissémina sur toute la surface d'une vaste contrée, un certain nombre ont certainement échappé à la destruction, et à mesure qu'on les retrouvera, elles apporteront des indications précieuses sur la géographie politique de l'Orient à la fin de l'Empire romain.

(1) Il est curieux que ce soit un traité juridique traduit en syriaque, qui nous ait seul conservé des renseignements précis sur ce système d'impôt foncier, lequel se perpétua jusque sous les kalifes arabes (Bruns et Sachau, *Syrisch-Römisches Rechtsbuch aus dem Vten Jahrh.*, 1880, p. 37 ss. 268 ss.; cf. Marquardt, *Staatsv.*, II², p. 226 s.; M. van Berchem, *La propriété foncière sous les premiers califes*, Genève, 1886, p. 46 s.).

(2) *Inscr. res Rom. pert.*, III, 1252; 1278.

(3) *Ibid.*, 1542.

(4) *Ibid.*, 1112.

VIII.

DIVINITÉS SYRIENNES

LE CULTE DE L'EUPHRATE (1)

Dans l'ancienne Commagène, à une heure et demie en amont du château ruiné de Roum-kalé (2), immédiatement au-dessus des vergers ombreux du village d'Aïni (fig. 89), l'Euphrate coule au fond d'une gorge sauvage entre de hautes montagnes de calcaire, qui l'obligent à décrire une large courbe (3). Les rochers gris ou roux, sans arbres, sans terre et presque sans mousse, plongent dans le fleuve rapide dont les eaux resserrées se heurtent en mugissant contre leurs parois abruptes. Dans ce site, aujourd'hui désert, les Romains ont laissé des traces curieuses de leur activité. A une cin-

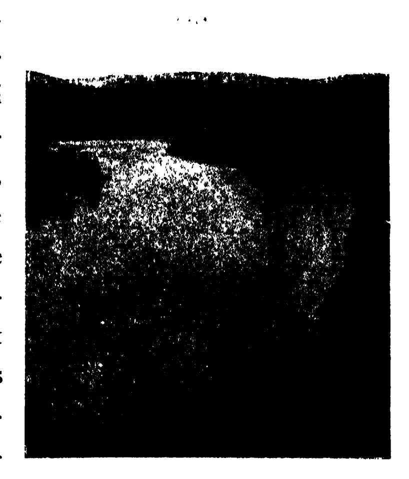


Fig. 89. — L'Euphrate à Aïni.

(1) Paru en traduction italienne dans la *Rivista di scienza delle religioni*, t. I, 1916, p. 93 ss.

(2) Cf. *supra*, p. 169 s.

(3) Je suis descendu dans cette gorge du plateau voisin d'Alif, cf. *infra* mon Itinéraire, 22 mai.

quantaine de mètres au-dessus de la vallée, une étroite corniche, où l'on accède par un sentier de chèvres, conduit près d'une grande inscription, qui est gravée sur une table à queues d'aronde, taillée dans la pierre vive (2^m, 10×0^m, 78). Le texte rappelle que sous les empereurs Vespasien et Titus, en 73 ap. J. C., le légat Marius Celsus fit construire une *cochlea* (1), c'est-à-dire une machine élévatoire fondée sur le principe de la vis d'Archimède. Elle devait faire monter l'eau jusqu'à un poste dont les ruines paraissent exister encore sur le sommet de la falaise (2). A quelques pas vers le sud, une niche quadrangulaire contient les vestiges d'une figure devenue tout à fait indistincte. Mieux conservé, heureusement, est un morceau de sculpture placé immédiatement à gauche de l'inscription (fig. 90) ; il représentait un homme nu, à demi couché : la jambe gauche, dont l'extrémité est rongée et mutilée, était étendue, la droite repliée ; le bras droit fait défaut, mais la main devait reposer sur la cuisse, dont un éclat a été enlevé avec elle ; le bras gauche, dont la main manque, accoudé sur une urne renversée, soutient le torse robuste du dieu, dont la tête a été intentionnellement brisée par quelque musulman (3). Au-dessous, se lisent encore certaines lettres d'une dédicace :

...LEGI⁝ GAL.... *leg(io) [IIII] Ga[l(ica)]* ..

A droite et à gauche de cette figure plus grande que nature (4) le rocher a été évidé de façon à y ménager deux cavités, dont la destination est douteuse (5). Plus bas, s'étendait une sorte de

(1) Chapot, *Bull. corr. hell.*, XXVI, 1902, p. 206. Cagnat, *Année epigr.*, 1903, nº 256.

(2) Chapot, *l. c.* et *La frontière de l'Euphrate*, 1907, p. 274.

(3) Ce bas-relief a été publié pour la première fois par Chapot, *Mémoires Société des antiquaires de France*, t. LXII, 1901, p. 116 et pl. VI.

(4) La longueur du coude au pied gauche est de 2^m 30.

(5) M. Chapot conjecture que ce pourraient être des réservoirs ; peut-être ont-ils contenu l'eau lustrale ; cf. *infra*, p. 251. — Des cavités semblables se remarquent des deux côtés des autels taillés dans les carrières d'Énesh et paraissent avoir servi à recevoir des ex-voto ; cf. *supra*, p. 156 s.

banquette peu profonde, et à côté, dans un autre tableau quadrangulaire, aujourd'hui vide, était vraisemblablement fixée une

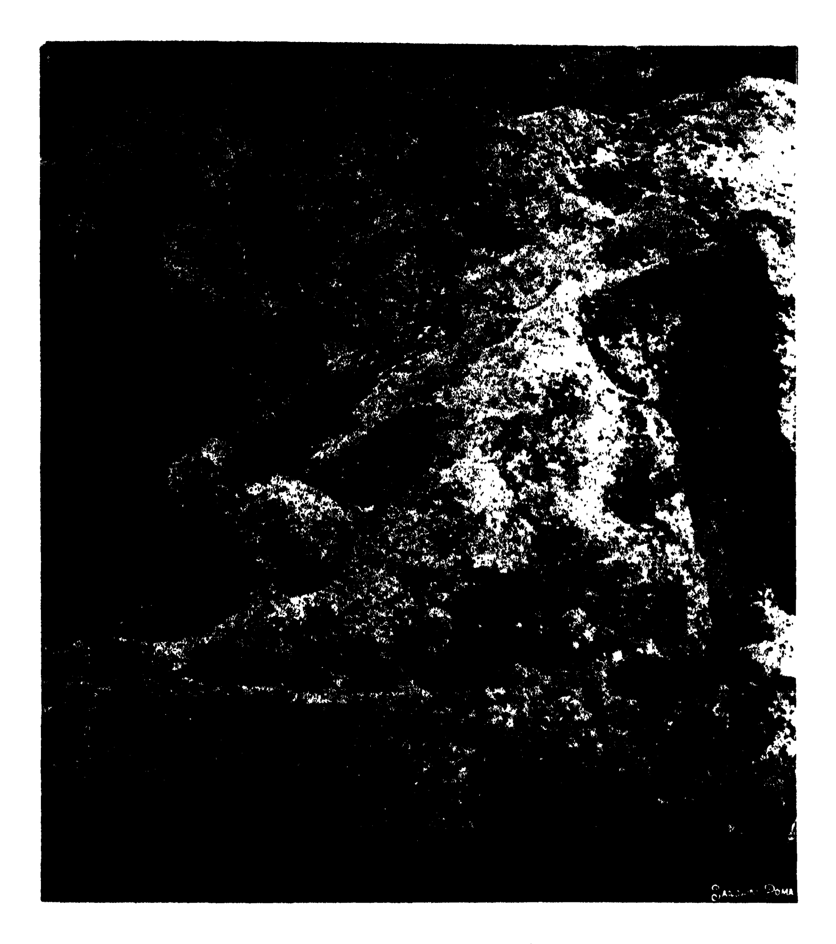


Fig. 90. — Bas-relief rupestre de l'Euphrate.

plaque de marbre ou de bronze, car deux trous de scellement sont restés visibles dans la pierre.

Le type du personnage étendu, accoudé sur une urne, est bien connu: c'est celui des divinités aquatiques, qu'il s'agisse de l'Océan

ou de Fleuves (1), et l'endroit où ce dieu est placé, indique suffisamment que nous devons y reconnaître l'Euphrate.

Une image analogue a *d'ailleurs été découverte récemment* à El-Mas'oudîyé, sur la rive gauche de l'Euphrate presque en face de Kala'at-el-Nedjîm (2). Un tableau, qui occupe le centre d'une mosaïque, représente un homme barbu, à demi-couché, les jambes croisées et enveloppées d'un manteau. Sa tête couronnée de roseaux, s'appuie sur la main gauche, le coude reposant sur la main droite, qui saisit une rame. Sous les bras, une urne renversée laisse échapper un torrent d'eau, où nagent des poissons. Derrière le dieu, deux femmes sont debout: la première tient une corne d'abondance, la seconde porte un sceptre et une couronne tourelée. Au-dessus de la tête du personnage principal, une inscription grecque donne à la fois son nom et celui de l'artiste: Βασιλεὺς πο|ταμὸς Εὐφράτης.| Εὐτυχὴς Βαρναβί|ωνος ἐποίει. (Ἔτους ?) αφί (= 189 ap. J. C.) (3), et une inscription syriaque disposée verticalement répète les premiers mot: ܦܪܬ ܡܠܟܐ « L'Euphrate roi ».

Cette composition nous montre donc l'Euphrate, roi des fleuves, entre les personnifications des provinces qu'il sépare, la Syrie et la Mésopotamie.

Il n'est pas croyable qu'au milieu des montagnes désolées de la Commagène l'Euphrate ait été figuré, comme dans le luxueux édifice retrouvé à El-Mas'oudiyé, avec une intention purement décorative, ni que ce travail ait été exécuté, comme on l'a supposé, « pour occuper les loisirs de la garnison » (4). Les soldats de la

(1) Cf. Salomon Reinach, *Rép. statuaire*, I, p. 429 ss.; II, p. 41, et mes *Monum. mystères de Mithra*, t. I, p. 98 ss.

(2) Max von Oppenheim et Lucas, *Byzantin. Zëitschrift*, XIV, 1905, p. 59 et pl. IV; sur l'emplacement de cette localité, cf. *supra*, p. 28, n. 2.

(3) M. Lucas lit Θα[ψ(ακηνός)]. Je suppose que le premier signe représente L, sigle de Ἔτος. — Je m'aperçois que M. Clermont-Ganneau (*Recueil d'archéol. orientale*, t. VII, p. 231) a déjà interprété les trois dernières lettres comme étant une date. Il lit θ[λ]φ' ou 539 de l'ère des Séleucides, soit 227-228 ap. J. C. La mosaïque semble bien, en effet, être du IIIe siècle plutôt que du IIe.

(4) Cf. Chapot, l. c.

vexillatio campée en ce lieu solitaire ont voulu honorer le fleuve bienfaisant qui leur fournissait l'eau pour étancher leur soif et cuire leurs aliments. Il est probable qu'un culte lui était rendu et que les creux pratiqués dans le rocher des deux côtés de l'image sacrée et la banquette placée plus bas ont servi à quelque usage religieux (1).

L'Euphrate, en effet, était considéré comme une divinité et vénéré depuis de longs siècles quand les Romains établirent leurs camps le long de sa rive occidentale, et l'adoration superstitieuse dont il était l'objet, est attestée et avant leur arrivée en Syrie et dès leur premier contact avec les populations indigènes.

Les Assyro-Babyloniens, qui tiraient des présages de tous les phénomènes naturels, n'ont pas manqué d'observer aussi les rivières pour y chercher des pronostics favorables ou funestes. Leurs crues durant les divers mois, leur couleur, la rapidité variable de leur cours étaient autant d'indices à l'aide desquels ont prétendait deviner l'avenir (2). L'Euphrate et le Tigre en particulier, invoqués comme frères jumeaux dans les litanies (3), étaient presque aussi sacrés que le Nil en Égypte. Leur eau, surtout celle de l'Euphrate, était prescrite de préférence à toute autre pour les lustrations (4), et ils figurent dans les prières parmi les dieux à qui l'on demande l'absolution des péchés (5). Cette puissance purificatrice n'était pas oubliée à l'époque romaine, et quand la fantaisie de Lucien de Samosate, ville qu'arrose le grand fleuve, conduit Ménippe à la recherche du bonheur chez les mages de Babylonie, celui qui accueille ce néophyte, commence par « le laver durant vingt-huit jours, à partir de la nouvelle lune, en le faisant descendre au bord de l'Euphrate tous les matins au lever du

(1) Cf. *supra*, p. 248, n. 5.
(2) Jastrow, *Religion Babyloniens und Assyriens*, t. II, 1905, p. 954.
(3) Jastrow, II, p. 36.
(4) *Ibid.*, I, p. 378, cf. 343.
(5) Scheil, *Revue de l'histoire des religions*, t. XXXVI, 1907, p. 204.

soleil », tandis qu'il marmotte lui-même un interminable baragouin (1).

A l'époque Perse, le mazdéisme, dont l'action fut puissante en Commagène (2), comme en Arménie et en Cappadoce, y introduisit cette vénération de toutes les eaux, - celles des rivières, des lacs, des sources ou de la mer, - qui devait se perpétuer en Occident dans les mystères de Mithra (3). Au temps de Tibère, en 35 ap. J. C., Vitellius, se préparant à envahir la Mésopotamie arriva au bord de l'Euphrate avec Tiridate, prétendant au trône des Parthes. Le général romain y sacrifia un suovétaurile; le prince iranien, en mazdéen pieux, un cheval (4).

On sait en effet que les Perses avaient coutume d'immoler des chevaux au Soleil (5), et l'on connaît les vers d'Ovide (6):

Placat equo Persis radiis Hyperiona cinctum,
Ne detur celeri victima tarda deo.

Ou plutôt un peuple de cavaliers espérait par cette offrande obtenir pour ses montures la vitesse et la vigueur de l'attelage que conduisait à travers le ciel l'aurige divin. Il réservait la même victime aux fleuves, coursiers infatigables, robustes bêtes de somme, qui transportaient sur leur croupe puissante d'énormes fardeaux (7). Déjà lors de l'expédition de Xerxès, les mages obtinrent des aus-

(1) Lucien, *Menippus sive Necyom.*, c. 6.

(2) Cf. *supra*, p. 74 ss.

(3) *Monum. myst. de Mithra*, t. I, p. 106.

(4) Tacite, *Annales* VI, 37. — L'homonyme de ce prince, Tiridate d'Arménie, lorsqu'il vint à Rome sous Néron, refusa de prendre la voie maritime craignant de souiller l'eau divine: « Navigare noluerat, quoniam expuere in maria, aliisque mortalibus necessitatibus violare naturam eam fas non putant » (Pline, *H. N.*, XXX, 1, § 6; cf. *Mon. myst. de Mithra*, I, p. 105, n. 4).

(5) *Mon. myst. de Mithra*, I, p. 126, cf. Bochart, *Hierozoïcon*, éd. Rosenmüller, 1793, I, p. 141 ss.

(6) Ovide, *Fastes*, I, 385.

(7) *Mon. myst. de Mithra*, I, p. 106, n. 2.

pices favorables en égorgeant en l'honneur du Strymon des chevaux, blancs comme l'écume de ses flots (1).

Tiridate aussi put se croire assuré de la protection divine. Au moment du sacrifice, continue Tacite, les riverains annoncèrent que l'Euphrate, sans le secours de pluies, s'était de lui même prodigieusement élevé et que, dans le courant, une mousse blanchissante dessinait des cercles semblables à des couronnes. Le prince Arsacide put y voir un présage favorable à ses ambitions. Mais des interprètes plus perspicaces pensèrent que les débuts de l'entreprise seraient heureux, mais son succès éphémère, car, disaient-ils, on peut se fier davantage aux pronostics tirés des phénomènes terrestres ou célestes, qui sont durables, mais la nature instable des rivières fait disparaître aussitôt ce qu'elles viennent de manifester. L'évènement donna raison aux sceptiques, puisque Tiridate à peine installé sur le trône des Parthes, en fut expulsé.

Nous avons ici un curieux exemple de l'emploi de cette divination « potamique », que les Grecs ne pratiquèrent pas, mais que les Assyriens avaient codifiée, comme les autres, et qui était, on le voit, restée en usage parmi les populations des bords de l'Euphrate. La grandeur du spectacle qu'offre le puissant cours d'eau se frayant un chemin à travers les cluses profondes du Taurus, était propre à frapper l'imagination des tribus barbares, et les crues violentes et soudaines auxquelles il est sujet (2), semblaient, suivant l'aspect de ses tourbillons, manifester les dispositions hostiles ou bienveillantes du « fleuve roi ». Celui-ci exprimait aussi, croyait-on, sa volonté favorable par le brusque abaissement

(1) Hérod., VII, 113. — De même Mithridate immergea dans le Pont-Euxin en l'honneur du dieu de la mer un quadrige de chevaux blancs (Appien, *Mithrid.*, 70; *Mon. myst. Mithra*, I, p. 105, n. 2; Van Gelder, *Geschichte der Rhodier*, 1900, p. 293). — Sur cette victime, cf. *supra*, p. 100, n. 1.

(2) Moltke, *Lettres sur l'Orient*, nº 69, p. 327, trad. franc. (1872), décrit ce phénomène, qu'il observa précisément en aval de Malatia, près de l'endroit où passa Lucullus.

et le calme de ses eaux, comme le montre le récit de l'expédition de Lucullus en Arménie. Le général romain traversant à marches forcées la Cappadoce atteignit l'Euphrate près de Mélitène. Le fleuve, rapporte Plutarque (1), gonflé par les pluies et roulant en abondance des eaux limoneuses, semblait infranchissable. Mais la nuit son niveau baissa au point que des îlots apparurent dans son lit, devenu guéable. Les indigènes, persuadés que sa colère était soudain tombée et qu'il s'était adouci pour livrer un passage aisé aux troupes républicaines, adorèrent Lucullus comme un dieu. Celui-ci, en signe de reconnaissance, sacrifia à l'Euphrate un des taureaux sacrés de la déesse persique Anaïtis (2) avant de poursuivre à travers la Sophène sa marche victorieuse.

En 55, Crassus, on s'en souvient, fut beaucoup moins heureux dans son expédition contre les Parthes, et l'Euphrate, s'il avait écouté ses avertissements, lui eût épargné un désastre. Mais le triumvir s'obstina à négliger les prodiges menaçants qui se multiplièrent au moment où l'armée voulut franchir le pont de Zeugma (3). Un orage épouvantable éclata, de sombres nuages offusquèrent la vue et dans le fracas du tonnerre, la foudre détruisit plusieurs des bâteaux du pont et frappa à deux reprises l'endroit où l'armée devait camper; l'aigle d'une légion résista, lorsqu'on voulut soulever pour le départ sa hampe fichée en terre, et elle se retourna d'elle-même en arrière; la violence de la tempête arracha aussi des mains d'un porte-enseigne un étendard, qui disparut dans les remous du fleuve. On ajoute qu'un des chevaux de bataille, brillamment harnaché, s'y précipita, em-

(1) *Vita Lucull.*, 24; cf. Th. Reinach, *Mithridate Eupator*, 1890, p. 358.

(2) Sur ce sacrifice, cf. mes *Notes sur le culte d'Anaïtis*, dans *Revue archéologique*, 1905, I, p. 26 ss.

(3) Le récit perdu de Tite Live devait insister sur ces présages; cf. Florus, I, 46, 4; Obsequens, *Prodig.*, 64; Sénèque, *De Benef.*, V, 18, 10. Le superstitieux Plutarque s'est complu à leur description (*V. Crassi*, 19, cf. 27), et Dion Cassius, XL, 18, les embellit de quelques traits nouveaux. — Sur le pont de Zeugma, cf. *supra*, p. 120 ss.

portant son cavalier qui, victime involontaire, s'y engloutit avec lui (1).

On le voit, la dévotion superstitieuse dont était l'objet au temps des vieilles monarchies orientales l'Euphrate, roi majestueux et redoutable, persistait encore sous l'Empire romain parmi les populations riveraines. Nous savions déjà que les mythographes grecs avaient trouvé au fleuve divin une généalogie et fait de lui le héros de légendes (2). Il est plus intéressant de constater que des soldats, probablement orientaux, des légions syriennes lui rendaient un culte dans un lieu solitaire (3) où il manifestait sa puissance en se forçant un passage à travers une gorge reserrée. Les sectateurs de Mithra, qui étaient nombreux en Commagène, adoraient de même le dieu Invincible dans les antres des montagnes perdus au fond des forêts.

Au temps où l'on sentait le monde entier animé par des énergies divines, aucun culte ne fut plus naturel que celui des fleuves. Nos cours d'eau contenus entre leurs digues et leurs quais, coupés par leurs ponts, leurs barrages et leurs écluses, sont comme des cadavres allongés dans leur cercueil. Ils ont la régularité rigide des choses artificielles. Mais la liberté des rivières qui coulent à leur gré, est vivante. Tantôt elles ont, dans leurs détours infiniment variés, la souplesse d'un génie capricieux qui retient ou précipite sa course, tantôt leur masse qui glisse, paraît une force mouvante, irrésistible comme les révolutions des astres, comme le torrent de l'existence, comme le cours du destin. Dans

(1) Ce dernier détail fait songer à un rite usité à Césarée Panéas en Phénicie: on avait coutume d'y jeter à certain jour de fête dans le Jourdain une victime, qui disparaissait mystérieusement dans la rivière (Eusèbe, *Hist. eccles.*, VII, 16).

(2) Jamblique, *Dramat.*, 8. Le faussaire à qui est dû le traité du Pseudo-Plutarque, *De fluviis*, a imaginé une autre histoire (c. 20).

(3) Je ne crois pas qu'on puisse placer en cet endroit presque inaccessible le pont de Capersana, comme le conjecture M. Chapot, *Frontière de l'Euphrate*, 1907, p. 276.

la solitude, une eau mobile semble au voyageur qui la suit une compagne et un guide; quand il quitte ses bords, il éprouve comme le regret d'avoir abandonné une amie, et l'attraction étrange qu'elle exerce sur ses sentiments, lui fait comprendre la vénération qu'elle inspirait aux anciens.

SACRIFICE AU DIEU BÈL (1)

Le petit monument que reproduit la figure ci-contre, a été acheté par nous à Alep en 1907, et il est conservé aujourd'hui au musée du Cinquantenaire à Bruxelles (2). D'après les rensei-



Fig. 91. — Sacrifice au dieu Bèl.

gnements que nous avons obtenus, il a été trouvé à Killiz, l'ancienne Ciliza, située à 50 kilom. environ au nord-ouest d'Alep (3).

(1) En partie d'après une notice insérée dans les *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1907, p. 447 ss.

(2) *Catalogue des sculptures et inscriptions antiques*, 2e édition, 1913, p. 71, n° 56.

(3) La date exacte de la découverte m'est inconnue. Peu avant l'année 1907, M. Clermont-Ganneau avait reçu de M. Fournier de Salinguet une copie de l'inscription, et il a bien voulu renoncer en ma faveur à sa publication.

Sur une plaque de basalte, haute d'environ 60 cm. sur 75 de large, est sculpté un bas-relief incomplet à droite et à gauche. Le haut de la pierre est légèrement ébréché sur toute la longueur de l'angle antérieur, mais à part cela la tranche supérieure est intacte, et par conséquent il ne manque aucune ligne au début de l'inscription. Vers la gauche, un personnage barbu, dont le visage a été mutilé par quelque mahométan, est debout devant un autel chargé d'offrandes, sur lesquelles il étend les deux mains, soit pour les bénir, soit pour faire une libation: on ne distingue plus actuellement s'il tenait une patère. Derrière lui, s'élève une plante, qu'on prendrait d'abord pour une tige de lierre; cependant je crois plutôt que l'artiste a voulu représenter un sarment de vigne, mais a été incapable de reproduire dans le basalte dur les dentelures délicates des feuilles. De chaque côté du bas-relief, on distingue les restes d'un taureau, debout de face, dont les proportions sont plus grandes que celles du sacrificateur. Entre celui-ci et le taureau de droite, on lit dans le champ l'inscription: Β]ήλῳ θεῷ | Γαῖος 'Επιγέν|ους σὺν γυναικὶ | 'Εμεοῦς καὶ | τέκνοις | 'Αντίοχος 'Επιγένης | Διοκλῆς Μάρκος | Πετρώνιος | Γαῖος | Θηβίων | Μάρθας | ἀφιέρω|σαν.

Et sur la robe du prêtre, qui est d'une raideur hiératique :

Γαῖος | ὁ αὐτὸς | εἱερεύς.

Le déchiffrement ne laisse place à presque aucun doute. Des premières lettres on distingue le trait inférieur du B et les deux hastes verticales de l'H, de sorte que le premier mot, le plus important de tous, est certain. Seul le nom 'Εμεοῦς pourrait aussi être lu Εμεθυς, mais la première forme est préférable, étant donnée la faveur dont semblent avoir joui en Syrie les noms de femme en -οῦς (1).

On traduira donc:

« Au dieu Bèl, Gaïos, (fils) d'Épigénès, avec sa femme Éméous et ses enfants Antiochos, Épigénès, Dioclès, Markos, Pétronios,

(1) Jalabert, *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, t. III, 1909, p. *43.

Gaïos, Thédiôn, Marthas ont consacré (ce bas-relief) ». Et sur la robe: « Le même Gaïos (est le) prêtre ».

La forme carrée des lettres, choisie par le graveur à cause de la dureté de la pierre rebelle à l'outil, n'implique pas nécessairement une date tardive. Elle apparaît dans des inscriptions du nord de la Syrie exactement datées de la fin du Ier siècle de notre ère (1), et elle se retrouve dans une épitaphe de la même époque que nous avons copiée à Aïntab (inscr. n° 37).

Ce bas-relief a donc été consacré au dieu Bèl par le prêtre Gaïos, par sa femme et par ses enfants. On trouve dans sa famille un singulier mélange de noms latins (Gaius, Marcus, Pétronius), grecs (Ἐπιγένης, Ἀντίοχος, Διοκλῆς) et sémitiques (Éméous, Thédiôn, Marthas). C'est une image raccourcie de la civilisation syrienne, où se combinaient sous l'Empire les trois éléments que nous retrouvons dans cette onomastique. Gaïos devait d'ailleurs savoir médiocrement le grec: il laisse au nominatif au lieu de les mettre au datif les noms apposés à τέκνοις. On trouve, il est vrai, des exemples de pareils solécismes même en Grèce à une époque ancienne (2).

Les inscriptions grecques qui font mention du dieu Bèl, sont en très petit nombre (3). On sait cependant que le culte de ce dieu babylonien s'était répandu dans la Mésopotamie septentrionale, notamment à Édesse, et jusqu'en Syrie, à Apamée, à Émèse, à Palmyre, où un temple magnifique lui était consacré (4) et d'où Aurélien devait le transporter à Rome (5). La ville même de Sé-

(1) Cf. Jalabert, *l. c.*

(2) A. J. Reinach, *Revue des études grecques*, XXI, 1908, p. 203.

(3) Dussaud, *Notes des mythologie syrienne*, 1903, p. 72 ss.

(4) Sobernheim, *Palmyrenische Inschriften* dans *Mitt. der Vorderasiat. Gesellschaft*, 1905, p. 3, 9. — Sur le temple qui aurait été construit sous Auguste ou Tibère, cf. Puchstein, *Berliner Philolog. Wochenschrift*, 1906, p. 830. Sur les prêtres de Bèl à Palmyre, Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéol. orientale*, t. VII, p. 12, 24, 364.

(5) Cf. nos *Religions orientales dans le paganisme romain*, 2e éd., 1909, p. 170, 182 ss., 217, 335, n. 29.

leucie *ad Belum* près d'Apamée semble avoir tiré son surnom d'un autre sanctuaire de la même divinité (1).

Nous sommes très mal informés des cérémonies qu'on célébrait en son honneur, et notre modeste bas-relief pourrait fournir à cet égard quelques indications intéressantes. Le mauvais état de la pierre ne permet pas de déterminer quel genre de sacrifice offre le prêtre Gaïos, mais, si c'est une vigne qui s'élève derrière lui, on devra en conclure que Bèl, de même que Dusarès, le Bacchus arabe (2), était honoré comme un dieu des vendanges, et sans doute que le vin était employé dans les offices liturgiques. Un taureau pourrait avoir été placé par le sculpteur des deux côtés de la scène d'offrande pour rappeler que cet animal était consacré à Bèl, comme il l'était à Hadad et au Baal de Doliché (3). Le Bèl babylonien avait même probablement été identifié avec Hadad, le grand dieu syrien. Le bas-relief d'Ed-Douwaïr, conservé au Musée du Louvre, nous montre aussi deux taureaux affrontés placés devant Apollon-Hadad et Artémis-Astarté (4). Mais si l'on observe qu'à Killiz ces taureaux sont proportionnellement plus grands que le sacrificateur, et que leur tête, qui atteint le bord de la plaque, semblait, quand le monument était complet, supporter le couronnement placé sur ce bloc de basalte, on sera amené à croire que l'intention de l'artiste a été différente. Les deux animaux, qui avaient une valeur pour ainsi dire architectonique, rappellent les taureaux ailés qu'on trouve fréquemment en Assyrie dressés des deux côtés de la porte des monuments sacrés ou profanes. Ils figureraient ici aussi l'entrée du sanctuaire où le sacrifice est censé s'accomplir.

D'énormes taureaux ailés sont de même agenouillés des deux côtés d'une scène de culte sur un bas-relief d'époque perse trouvé

(1) Cf. la note de Müller à Ptolémée, V, 14, 12, p. 973, éd. Didot.

(2) Pauly-Wissowa, *Realenc.*, s. v. « Dusares ». Cf. *supra*, p. 185.

(3) Cf. *supra*, p. 188 ss., p. 201.

(4) Cf. Dussaud, *Notes*, p. 89.

dans le Liban, un peu au sud de Tripoli (1). Entre eux, Atargatis, assise sur un trône, reçoit l'hommage d'un adorateur. On voit que le type de composition dont notre monument de Ciliza offre une reproduction tardive, était traditionnel en Syrie au moins depuis la période des Achéménides.

Le costume du sacrificateur mérite aussi d'être remarqué : c'est la première fois qu'on trouve représenté un prêtre de Bêl en habit sacerdotal : robe talaire à manches, entourée d'une large ceinture, haut bonnet conique, brodequins couvrant le pied et la cheville, tout cela est purement syrien. Déjà sur le bas-relief du Liban, le célébrant est vêtu de la longue robe à manches, dont la ceinture paraît consister en une cordelière passant trois fois autour de la taille (2), mais il ne porte pas le bonnet conique. Celui-ci semble être spécial à la Syrie du nord et être un legs des Hittites, dont il était en quelque sorte la coiffure nationale (3). Certainement il était en usage à Mabboug-Hiérapolis avant la conquête d'Alexandre. Sur les monnaies à légendes araméennes frappées par le dynaste 'Abd-Hadad (fig. 92), le roi-prêtre s'est fait représenter à peu près comme notre Gaïos : sacrifiant dans un temple, il tient une pomme de pin, ce semble, au-dessus d'un petit autel ; son costume consiste en une robe serrée à la taille et un grand bonnet pointu, dont le bord forme un gros bourrelet et qui rappelle celui qui distingue encore en Turquie certains derviches (4). Les Grecs donnaient à

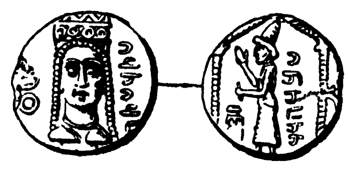


Fig. 92. — Monnaie de Mabboug.

(1) Mendel, *Musées imp. ottomans. Catal. des sculptures*, I, 1912, p. 254, n° 99 ; Dussaud, *Revue de l'hist. des religions*, LXVIII, 1913, p. 61 ss.

(2) Dussaud, *l. c.*, p. 67.

(3) La remarque en a été faite par Garstang (*The Syrian goddes* by Herbert Strong and John Garstang, Londres, 1913, p. 27, et p. 51, cf. p. 5, fig. 1 ; p. 6, fig. 2).

(4) Babelon, *Cat. monn. Bibl. Nat. Les Perses Achéménides*, 1893, p. 45, n° 315 et pl. VII, fig. 17 ; cf. p. LI, n. 4 B. — Reproduite dans Dussaud, *Notes de myth. syr.*, p. 97, fig. 24.

ce bonnet conique de feutre le nom de πῖλος, et, Lucien nous apprend précisément qu'à Hiérapolis les prêtres avaient un vêtement blanc et portaient sur la tête le *pilos*. Seul le grand-prêtre avait une robe de pourpre et une tiare d'or (1).

De même que le clergé syrien continuait sous les empereurs à se parer du costume sacerdotal de lointains ancêtres, de même les mages que Strabon observa en Cappadoce et Pausanias en Lydie, avaient conservé la coiffure spéciale des prêtres mazdéens et se couvraient toujours la bouche d'une étoffe pour que leur haleine ne souillât pas sur l'autel la flamme divine (2). L'observation scrupuleuse de tous les détails rituels, la fidélité traditionnelle aux formes extérieures du culte se maintinrent dans les religions asiatiques même quand leur contenu se fut profondément modifié sous l'influence de la pensée grecque.

(1) Lucien, *De Syria dea*, 142: Ἐσθὴς αὐτέοισι πᾶσα λευκή, καὶ πῖλον ἐπὶ τῇ κεφαλῇ ἔχουσιν. ἀρχιρεὺς δὲ ... πορφυρέην μοῦνος φορέει καὶ τιάρῃ χρυσέῃ ἀναδέεται.

(2) Strab., XV, 3, 15, p. 733 C.; Pausan., V, 27, 5. Cf. mes *Monuments myst. de Mithra*, I, p. 104, 238, et le curieux bas-relief de Dascylium représentant un sacrifice des mages, publié par Macridy-bey, *Bull. corr. hell.*, XXXVII, 1913, p. 340 ss.

LA DOUBLE FORTUNE DES SÉMITES

ET LES PROCESSIONS A DOS DE CHAMEAU (1)

En 1913, je trouvai chez un marchand arménien, au milieu d'un lot d'antiquailles qu'il avait reçues de Damas, une terre cuite dont la singularité me fit faire l'acquisition (2). Elle offre en effet une représentation jusqu'ici unique et qui n'est pas sans intérêt pour la connaissance des cultes syro-arabes: les images de deux divinités jumelles portées à dos de chameau.

Comme le montre notre reproduction (fig. 93), cette plaque (haut. 0^{m},16. long. 0^{m},125), qui formait la moitié antérieure d'une figurine, probablement posée sur un socle, n'a subi de mutilations que sur ses bords. Un chameau, dont les sabots de devant ont disparu, s'avance posément vers la gauche et est couvert du cou jusqu'à la naissance de la queue par une large selle plate, analogue au « panneau » employé dans nos cirques pour les exercices de voltige. Sur cette selle ou plutôt ce bât, dissimulé sous les larges plis d'une étoffe tendue autour de lui, sont posées deux statues féminines, exactement pareilles, coupées à mi-corps. Leur épaisse chevelure, dont deux longues boucles retombent sur chaque épaule, est entourée d'une couronne de feuillage ornée d'un médaillon (3)

(1) Ces recherches ont paru en partie dans la *Revue de l'histoire des religions*, LXIX, 1914, p. 1-11.

(2) Elle est aujourd'hui au Musée du Louvre. Inv. AO 6608.

(3) Les prêtres des dieux orientaux et des empereurs portaient ainsi des couronnes ou diadèmes, auxquels étaient fixés des médaillons avec les images des divinités qu'ils servaient; cf. Hill, *Jahresh. Oesterr. Instit.*, II, 1899, p. 245 ss. et Saglio-Pottier, *Dict. des ant.*, s. v. « Corona », p. 1525, fig. 1986. Mais il est impossible d'admettre que notre terre cuite figure des prêtresses,

et surmontée d'une haute couronne tourelée. Du sommet de cette seconde couronne, un voile, dont il ne subsiste que quelques plis,



Fig. 93. — Terre cuite de la région de Damas.

s'abaissait de chaque côté, formant en quelque sorte le champ du relief, et recouvrait l'épaule gauche. Près de la tête du cha-

car la couronne tourelée n'a jamais, que je sache, appartenu à celles-ci. De plus, leur taille serait tout à fait hors de proportion avec celle du chameau. Au contraire il arrive fréquemment que les dieux syriens portent des bustes d'autres divinités; je me borne à rappeler la gaîne des statues du Jupiter Héliopolitain. Cf. aussi *Mélanges Ecole de Rome*, 1913, p. 67 ss. (médaillons des empereurs sur Antinoüs divinisé).

meau, on remarque l'amorce d'une tente, ce semble, ou d'une capote semi-circulaire, analogue à celle que conserve la terre cuite publiée plus bas (fig. 94). Les deux déesses ont le cou entouré d'un riche collier, et au-dessous est suspendu par une bélière à une chaîne un médaillon rond, décoré d'un buste en relief.

Le corps est vêtu d'une large tunique à manches plissées, qui est serrée à la taille par une ceinture nouée par devant. La main gauche saisit le bord du voile et tient peut-être une fleur; la droite, levée à la hauteur de l'épaule, est ouverte la paume en avant.

Une éclatante polychromie rehaussait autrefois le modelé de ce groupe. La selle était verte et rose, rose aussi le vêtement et vert le voile.

Le type des deux déesses richement vêtues et portant la couronne tourelée, rappelle immédiatement celui de Tychè que nous trouvons reproduit sur de nombreuses monnaies de villes, spécialement en Syrie. Les cités avaient, en effet, chacune leur Fortune, leur *Gad*, qui présidait à leurs destinées et dont le caractère était déterminé au moment de leur fondation, comme le sort des individus à l'instant de leur naissance (1).

L'attitude prêtée par le modeleur aux deux divinités confirme cette interprétation: elles lèvent la main droite ouverte en signe de protection ou de bénédiction. On connaît une foule de reproductions du même geste avec cette signification dans les cultes syro-puniques (2), et le dieu solaire oriental, le *Sol invictus*, marque de même sa bienveillance tutélaire (3).

Mais pourquoi a-t-on offert à l'adoration des fidèles non pas une, mais deux statues accouplées de Tychè? On trouve à la vé-

(1) Cf. Bouché-Leclercq, *Astrol. grecque*, p. 368; *Cat. codd. astrol. gr.*, V, 1e partie, p. 148, n. 2; Pauly-Wissowa, *Realencycl.*, s. v. « Gad ».

(2) Cf. Dussaud, *Notes de mythologie syrienne*, 1903, p. 121 ss. Sur un sarcophage anthropoïde de Carthage, au musée du Louvre, un prêtre est figuré dans la même attitude.

(3) Cf. mes *Monum. myst. de Mithra*, t. I, p. 123, n. 10 et t. II, p. 202, fig. 29.

rité sur certaines monnaies les protectrices tourelées de deux villes représentées ensemble et se donnant la main, pour figurer symboliquement l'entente cordiale de ces cités (1). Mais la *iunctio dextrarum* qui marque cet accord, fait ici défaut; les deux déesses tutélaires sont simplement juxtaposées, et il faut chercher une explication différente.

Il est remarquable qu'en Syrie on parle souvent non de la Fortune au singulier, mais des Fortunes au pluriel. C'est ainsi que dans le roman d'Héliodore, dont l'auteur était un prêtre d'Hémèse, il est question tantôt de Τύχη et tantôt de Τύχαι (2). Les Syriens emploient de même *Gadê*, pluriel de *Gad*, leur dieu du Destin (3), et les Arabes *Manavat*, pluriel de *Manât*, leur déesse du Sort et *Manâyâ*, pluriel de *Maniya*, la Mort fatale. Manavat apparaît déjà avec cette signification dans des inscriptions votives de l'époque romaine (4). Le paganisme sémitique concevait donc le Destin tantôt comme une puissance universelle liée au mouvement des astres, tantôt comme produit par une foule de divinités ou plutôt

(1) Cf. par exemple Leo Weber, *Die Homonoia-Münzen der Phrygischen Hierapolis*, dans le *Journal international d'archéol. numism.*, XIV, p. 70 ss., pl. I, 10 ss. De même à Séleucie du Tigre: Head, *Hist. num.*, 2e éd., p. 815: « Two figures of Tyche joining hands ».

(2) Héliodore, I, 26 (p. 32, 1, éd. Bekker): Τύχαι παρέσχον ἃ βουλαῖς ἄνθρωποι μυρίαις οὐκ ἐξεῦρον. VII, 5 (p. 184, 9): Παράδοξα πολλάκις αἱ κατ' ἀνθρώπους τύχαι πανουργοῦσιν. VIII, 30: Θεούς τε καὶ τὰς παρούσας τύχας ἐπομνύντες. Cf. Rohde, *Griech. Roman*, 2e éd., p. 464, n. 2.

(3) Simplicius, *In Arist. phys.*, IV, 641, 39 (Diels), dit: Τὴν Συρίαν 'Αταργάτην « τόπον θεῶν » καλοῦσι, c'est-à-dire qu'il interprète Atargatè (pour Atargatis) par *athar gadê*, « *locus Fortunarum* ». Atargatis était en effet devenue une déesse de la Fortune, cf. Pauly-Wissowa, *Realenc.*, s. v. « Dea Syria », col. 2240. — Jacques de Saroug, *Zeitschr. D. Morgenl. Ges.*, XXIX, p. 138, cf. 133, appelle *beith gadê* les temples païens situés sur le sommet des montagnes. *Gadê* est devenu ici synonyme de δαιμόνων. Cf. Payne Smith, *Thes. Syriac.*, s. v., t. I, p. 649.

(4) *CIL.*, III, 7954 et inscription nabatéenne de Higr; cf. Wellhausen, *Reste Arabischen Heidentums*, 2e éd., 1897, p. 25 s. et Nöldeke dans Hastings, *Diction. of religions*, s. v. « Arabs » I, 1908, p. 661, col. 2.

de démons, au sens grec du mot, qui favorisaient ou contrariaient les desseins des individus (1).

Mais le pluriel *Gadê* a aussi en syriaque une signification beaucoup plus précise : il désigne les deux fortunes heureuses (2), c'est-à-dire celles de Jupiter et de Vénus, ou même ces planètes bienfaisantes elles-mêmes par opposition aux planètes funestes, Saturne et Mars, et à la planète neutre, Mercure. Il répond alors à l'arabe *Sa'dân*, duel de *Sa'd*, qui a la même signification (3), et il est à noter que, tout comme le Gad syrien, Sa'd, le Bonheur, était dans le paganisme arabe une divinité à laquelle on rendait un culte (4). Chez les astrologues musulmans et juifs du moyen âge, *Fortunae* est couramment usité dans cette acception spéciale (5), et les auteurs distinguent même doctement la Fortune masculine et diurne, qui est Jupiter, et la Fortune féminine et nocturne, qui est Vénus (6).

(1) Comparer l'emploi des pluriels *elohim*, *elim*, *ilâni*.

(2) Sur ܓܕ̈ܐ « utraque bona Fortuna », « stellae Iovis et Veneris », cf. Payne Smith, *Thes. Syriac.*, I, p. 649.

(3) Lane, *Arab.-English Lexikon*, s. v.

(4) Wellhausen, *op. cit.*, p. 59, rapporte à ce sujet une tradition qui semble établir une ancienne relation entre les chameaux et Sa'd. On adorait celui-ci sous la forme d'une haute pierre qu'on arrosait de sang ; un homme arriva vers elle pour attirer sa bénédiction sur ses chameaux, mais à la vue du sang les chameaux s'enfuirent. — Dans l'inscription nabatéo-arabe d'En-Nemâra (Dussaud et Macler, *Mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*, 1903, p. 321), le dernier membre de phrase devrait se traduire, selon Joseph Halévy, « par Sa'd qui l'a engendré ».

(5) Ces astrologues ne me sont connus que par leurs traductions latines — le texte arabe n'a pas été imprimé. Je citerai quelques passages du plus ancien, Mâšâllah, qui vivait au VIII[e] siècle, d'après *Messachalae libri tres ed. a Ioachimo Hellero*, Nuremberg, 1549. *Epist. de rebus eclipsium*, c. 4 : « Si non aspexerint eos (sc. Saturne et Mars) Fortunae, significabunt multitudinem discordiarum ». C. 7 : « Fortunae, cum aspexerint, minuent mala ». C. 8, on trouve l'expression curieuse « Fortunae significant fortunam et bonum eventum ». On pourrait aisément multiplier les citations.

(6) *Alcabitii* (*sc.* 'Abdelaziz el Qabîsi, X[e]-XI[e] siècle) *ad magisterium iudiciorum isagoge*, Paris, 1521, p. 12_v : « Jupiter fortuna masculinus diurnus,

En se rappelant les origines sacerdotales de l'astrologie et l'influence profonde qu'elle exerça sur la religion des Sémites, on aurait été amené à soupçonner qu'à l'expression traditionnelle, conservée dans la langue technique de la divination sidérale, avait répondu anciennement un culte de la double Fortune. L'existence de ce culte, dont un souvenir confus persiste chez les écrivains du moyen âge, est aujourd'hui prouvée, si je ne m'abuse, par notre fragment de Damas, et cet humble morceau de terre cuite acquiert ainsi un intérêt imprévu pour l'histoire religieuse de l'Orient.

M. Clermont-Ganneau me fait observer que le nom d'une localité située à proximité de Damas, Sanamaîn (l'ancienne *Aera*, dans l'Auranite) signifie « les deux images » ou « les deux idoles », et il est curieux qu'on y ait précisément découvert plusieurs dédicaces consacrées à Τύχη ou mentionnant un τυχεῖον (1). Il est possible que la déesse, bien qu'invoquée en grec au singulier, ait eu là deux statues, qui auraient inspiré l'appellation arabe.

D'autre part, la remarque que nos deux déesses sur leur chameau rappellent, par leur costume et par le geste de leur main gauche, les portraits de femme sculptés sur les tombeaux palmyréniens, a inspiré à M. Nöldeke un rapprochement intéressant. Un contemporain de Mahomet avait composé une poésie « sur les deux jeunes filles de Tadmor », deux statues féminines que l'auteur regarde comme remontant aux temps les plus reculés. Des poètes postérieurs ont brodé sur le même thème et ajoutent notamment la prédiction que ces deux compagnes étroitement unies seront, elles aussi, séparées un jour par le Destin (2). Sans doute ces statues se trouvaient mises particulièrement en évidence par leur

Venus fortuna feminina nocturna, cf. *Abrahe Avenaris Iudaei astrologi Introductorium* (ed. Liechtenstein, Venise, 1507), p. III : « Fortunarum unus est masculinus et diurnus, ut Jupiter, alter femininus et nocturnus, ut Venus ».

(1) *CIG.*, 4554-7 = Waddington, *Inscr. de Syrie*, 2413, *f-i.*

(2) Le plus ancien témoignage est celui de Belâdhori, *Futûh*, 355 ; la citation la plus complète est dans Yaqout, *Géogr.*, I, 830 s. [Nöldeke].

grandeur ou leur position, car il devait subsister au VII[e] siècle à Palmyre beaucoup d'autres sculptures antiques, qui n'ont pas attiré l'attention des écrivains musulmans. Il est admissible – on n'en peut dire davantage - que ce fussent deux Τύχαι, protectrices de la grande ville.

Peut-être donc honorait-on dans certains temples de Syrie, avant que l'astrologie y pénétrât, deux divinités de la Fortune, comme les Grecs ont adoré trois Moires, qui sont devenues chez les Latins les *tria Fata* (1). Cette double Fortune fut alors mise en relation après coup avec les planètes bienfaisantes. Peut-être au contraire le dédoublement de Tychè, de Gad et de Sa'd s'est-il produit sous l'influence de la doctrine astrologique. La multiplication des dieux par scissiparité se constate dans le monde sémitique comme ailleurs, et l'on y rencontre plusieurs couples divins du même sexe, qui paraissent être deux aspects d'une seule puissance céleste (2).

La diffusion de l'astrologie dans le monde romain n'a t-elle pas propagé le culte de la double Fortune en Occident? On n'en pourrait alléguer, que je sache, aucune preuve certaine. Deux figures de Némésis-Tychè, datant de l'époque impériale, portant l'aune et le gouvernail, étaient placées dans le stade d'Olympie des deux côtés de l'entrée de la Κρυπτή (3); seulement le nombre

(1) Wissowa, *Religion der Römer*, 2[e] éd., p. 265, n. 1. Cf. Otto dans Pauly-Wissowa, *Realenc.*, s. v. « Fatum », col. 2050.

(2) Wellhausen, *op. cit.*, p. 44, remarque que al-Lât et al-Uzza paraissent « issues d'une même racine », et M. Dussaud montre que les divinités assimilées à la planète Vénus, qui apparaît à l'aube et au crépuscule, furent amenées à se dédoubler, comme par exemple Aziz et Monimos à Édesse (*Mission dans les régions désertiques de la Syrie*, 1903, p. 57 ss.; *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, 1907, p. 131 s.). On pourrait, il est vrai, se demander si ce n'est pas le phénomène inverse qui s'est produit ici: les dieux de l'étoile du matin et de l'étoile du soir, primitivement distincts, se seraient confondus lorsque l'astronomie reconnut que les deux planètes n'en faisaient qu'une. C'est ce qui arriva en Grèce pour Phosphoros et Hespéros.

(3) Treu, *Olympia*, t. III, *Bildwerke*, p. 237, pl. LIX, 2-3.

de deux paraît dû ici à un souci de symétrie décorative plutôt qu'à un motif religieux. On sait qu'on adorait à Smyrne - à Smyrne seulement - deux Némésis associées; mais la haute antiquité de ces idoles accouplées exclut l'hypothèse d'une influence sémitique à leur origine (1). Il en est de même des deux *Fortunae* d'Antium, « sœurs véridiques », représentées déjà sur des monnaies de la République romaine (2). D'ailleurs, les astrologues grecs ou latins n'emploient jamais, à ma connaissance, Τύχαι ou *Fortunae* dans le sens de planètes favorables; cette acception des « deux Fortunes », comme le culte auquel elle répond, resta particulière, ce semble, à l'Orient syro-arabe.



Pourquoi ces statues de la Fortune sont-elles juchées sur un chameau? C'est là un motif tout à fait exceptionnel dans l'imagerie religieuse de l'antiquité. Le Louvre possède un petit bas-relief provenant de Troade où l'on voit Psyché perchée sur un dromadaire, qui porte au cou une sonnette (3). L'artiste paraît avoir mis dans cette œuvre décorative une intention plaisante, qui est certainement absente de notre figurine votive. Quelques terres cuites d'Alexandrie montrent qu'à l'époque romaine les Égyptiens donnèrent parfois le chameau pour monture à Harpo-

(1) Pausan., VII, 5, 3; IX, 35, 6. Cf. Rossbach dans Roscher, *Lexikon der Mythol.*, s. v. « Nemesis », col. 121 ss., 143 ss.; Farnell, *Cults of the Greek States*, II, p. 493, 595.

(2) Usener, *Dreiheit*, 1903, p. 202. Cf. Martial, V, 1, 3.

(3) Fröhner, *Sculpture du Louvre*, n° 355; Clarac, Pl. 181, n° 91 = Reinach, *Rép. stat.*, I, p. 71. — Fröhner cite à ce propos deux pierres gravées où l'Amour [Psyché?] et le Soleil seraient représentés assis sur des dromadaires. La première paraît être simplement une invention burlesque (Tassie et Rape, *Catalogue of gems*, Londres, 1791, I, n° 6760. Pâte antique, *Townley: Cupid mounted on a camel*), mais la seconde est curieuse, si elle est authentique (*ibid.* 3102: Sulphur, *Stosch: Phoebus with his head in rays, having a whip in his hand and sitting upon a camel. In the field a cock, an altar and a ram*).

crate, qui est plus souvent un dieu cavalier (1); mais les anciens n'ont jamais représenté la Fortune comme une écuyère. Plus curieuse est une peinture, souvent reproduite, qui décore un aryballe de fabrication attique et datant probablement de la fin du IVe siècle, conservé au British Museum (2) : un personnage en costume asiatique, coiffé d'une tiare et tenant un fouet, est assis sur un chameau à deux bosses, que précèdent et suivent des musiciens danseurs. On a voulu y reconnaître la pompe de Bacchus vainqueur de la Bactriane, telle qu'on la fêtait sur le Tmolus. Cette interprétation est très conjecturale ; il n'est même pas certain que le personnage central de la scène soit Bacchus (3). Cependant, il semble que, dans les processions dionysiaques, des figurants représentassent des épisodes de la légende du dieu, et que les décorateurs se soient inspirés de ces groupes costumés. C'est ainsi que sur un vase trouvé dans la Russie méridionale (4), on voit Dionysos à demi-couché sur un lit avec Ariane assise à côté de lui ; ce lit est porté par un mulet conduit par un satyre, qui danse en jouant de la double flûte. Cette scène singulière paraît bien avoir été empruntée à un cortège où, comme à Naxos, on commémorait le mariage de Dionysos et d'Ariane.

Quoi qu'il en soit de cette explication, elle nous met sur la voie de l'interprétation de notre terre cuite. Si je ne me trompe, celle-ci nous montre deux demi-statues de Tychè, telles qu'on les

(1) Kaufmann, *Aegyptische Terrakotten der Griechisch-Römischen und Koptischen Epoche*, 1913, fig. 35, n. 10 et p. 64. Mon attention a été attirée sur ce volume par M. Jean Capart.

(2) *Monum. Istit.*, I, pl. 4, B; Reinach, *Répertoire des vases*, t. I, pl. 81, 7; cf. Cecil Smith, *Catalogue of the Greek vases in the Br. Mus.*, III, 1896, p. 343-4; Saglio-Pottier, *Diction. ant.*, s. v. « Bacchus », p. 599, fig. 676. Cette aryballe, trouvée dans la Basilicate, y a certainement été importée d'Athènes.

(3) Cf. Smith, *l. c.*; Thraemer dans Roscher, *Lexikon der Mythol.*, s. v. « Dionysos », col. 1110.

(4) Stephani, *Compte-rendu*, 1863, pl. V, 3, p. 328 = Saglio-Pottier, *Dictionn.*, s. v. « Lectica », p. 1003, fig. 4375. Comparer la couche de la terre cuite du Louvre reproduite plus bas, p. 273.

promenait à dos de chameau dans les processions de quelque temple de la région de Damas ou à Palmyre. Le chameau nous paraît toujours un quadrupède un peu ridicule, et son nom éveille en français un sentiment très éloigné de la vénération. Mais aux confins arabes de l'empire romain ce précieux animal était regardé comme une offrande agréable à la divinité. Les nomades du désert pratiquaient, en le sacrifiant à l'Étoile du matin, de vieux rites d'omophagie (1). Autour des temples d'Arabie, il paissait librement dans l'enclos sacré, et ces troupeaux à demi sauvages passaient pour la propriété du dieu; celui-ci nourrissait les pauvres et les hôtes du lait de ses chamelles (2). A Pouzzoles, en l'an 11 apr. J.-C., des Nabatéens consacrent au dieu Dusarès deux chameaux de pierre ou de métal (3). Il n'est donc pas surprenant que dans un pays ou le « vaisseau du désert » sert habituellement de bête de somme, on l'ait jugé digne de porter dans les cérémonies liturgiques des images divines (4). Lucien ne montre-t-il

(1) C'est le sacrifice bien connu que décrit saint Nil; cf. Robertson Smith, *Lectures on the religion of the Semites*, 1889, p. 263, ss.; Wellhausen, *Reste Arabischen Heidentums*, 2e éd., 1897, p. 119, cf. p. 114.

(2) Wellhausen, *op. cit.*, p. 107, 112; Robertson Smith, p. 139, 201, 265. Je ne sais si, dans le même ordre de faits, on peut citer la scène, encore mal expliquée, figurée sur un bas-relief de Palmyre publié par Sobernheim dans *Beiträge zur Assyriologie*, IV, p. 211, n. 7; cf. Lidzbarski, *Ephemeris für Sem. Epigraphik*, I, p. 201. A gauche, on voit trois personnages accroupis ou assis sur une *kliné*, deux hommes et une femme portant un enfant sur les genoux; à côté d'eux, à droite, un homme est debout. Vers ce groupe s'avance un personnage monté sur un chameau; derrière lui est un cavalier. M. Clermont-Ganneau, *Recueil d'arch. orient.*, VII, p. 33 ss., 83 ss., songe à une représentation analogue à celle de l'adoration des mages, mais cf. Enno Littmann, *Semitic inscriptions*, New-York, 1905, p. 79, suivant lequel l'enfant serait assis sur un trône et représenterait Aziz.

(3) *C. I. Sem.*, Pars II, t. I, n° 157 (*Hic sunt duo cameli quos obtulerunt Zaidu et Adelge, filii Thaimu, deo Dušara qui exaudivit eos...*)

(4) « D'après la légende musulmane, Mahomet serait entré au ciel sur un chameau, et les Arabes croient de nos jours encore que leur monture les accompagnera dans l'autre vie » dit Fröhner, *l. c.*, mais sans donner aucune référence. Le Père Lammens veut bien m'écrire à ce sujet: « Pour l'ascension

pas les prêtres d'Atargatis parcourant les campagnes avec la statue parée de leur déesse chargée sur un âne? (1)

Notre interprétation semble confirmée par une seconde terre cuite provenant de Syrie (fig. 94), qui est entrée récemment au



Fig. 94. — Terre cuite de Syrie. (Musée du Louvre).

de Mahomet, appelée le "Mi'raj," le Prophète était monté sur Bourâq, monture fantastique tenant de l'âne, de la mule, du cheval, mais ne rappelant en rien le chameau (cf. *supra*, p. 93, n. 4). Les anciens Arabes immolaient fréquemment un chameau sur la tombe, et leur croyance était bien qu'il accompagnait le mort dans l'autre vie. Je crois que les Bédouins ont conservé jusqu'à nos jours cette conviction, laquelle n'est pas approuvée par l'orthodoxie ».

(1) Lucien, *Lucius*, 35 ss.; cf. Apulée, *Métam.*, VIII, 24 ss.

musée du Louvre et qui doit être rapprochée de la première (1). Elle est d'un travail moins fin et plus sommaire, ses dimensions ne sont pas les mêmes (h. 0^{m},23; l. 0^{m},12), et la terre est différente, de sorte qu'elle ne sort probablement pas du même atelier. Brisée en plusieurs fragments, elle paraît cependant, après une restauration qui n'a rien d'arbitraire, plus complète que celle de Damas (2).

Sur un socle rectangulaire est figuré un chameau, qui s'avance vers la gauche. Il porte, comme son compagnon, un grand bât caché sous les plis d'une étoffe, mais sur ce bât est placé un lit, dont les pieds descendent le long du corps de la bête, à peu près comme sur la peinture de vase signalée plus haut (p. 271). Sur le coussin qui garnit la couche, deux femmes, dont l'artisan malhabile n'a figuré que le buste, sont censées être accroupies ou à demi étendues. Au-dessus de leurs têtes s'arrondit une tente hémisphérique ou une capote de cuir destinée à les protéger de l'ardeur du soleil. Ces femmes sont vêtues l'une et l'autre d'une large tunique à manches, et leur épaisse chevelure bouclée est entourée d'un diadème ou d'une couronne de feuillage. L'une joue de la double flûte, l'autre a les mains placées sur un objet cylindrique que nous aurons à interpréter.

On sait combien nombreuses étaient les *ambubaiae* syriennes qui déjà du temps d'Auguste avaient envahi Rome (3). Ces joueuses de flûte étaient souvent au service des dieux: c'est au son de cet instrument que les femmes pleuraient la mort d'Adonis (4)

(1) Cette curieuse terre cuite et celle reproduite fig. 95 nous ont été signalées par MM. Pottier et Dussaud, qui ont eu la gracieuseté de nous en faire parvenir des photographies. C'est grâce a leur obligeance, que nous avons pu les reproduire ici.

(2) Inv. A. O. 6619. Les restaurations sont: un morceau du socle à gauche, le milieu de l'étoffe sur le ventre du chameau, le bas du cou de celui-ci avec l'extrémité du pied de la couche, le milieu de la capote entre les deux figures.

(3) Horace, I, 2, 1, avec le commentaire de Porphyrion.

(4) Athénée, IV, 174 *f*.

et que les galles d'Atargatis s'excitaient à leurs exercices sanglants (1). On se servait dans les temples aussi bien de la flûte simple que de la flûte double, que nous voyons représentée sur la terre cuite du Louvre (2).

Cette *tibicina* orientale était accompagnée par une *tympanistria,* comme il arrivait souvent: sa voisine frappe des doigts un petit tambour placé devant elle. En Syrie, des tambours et tambourins étaient fréquemment employés dans les cérémonies religieuses (3), et tous les voyageurs en Orient connaissent le *qanoun* qu'on continue à y battre en cadence. L'interprétation que nous proposons de cet objet est rendue certaine par la comparaison avec une autre terre cuite de Syrie (fig. 95), acquise également en 1914 par le Louvre (4), et qui représente une femme debout, jouant des deux



Fig. 95. — Terre cuite de Syrie. (Musée du Louvre).

(1) Apul., *Met.*, VIII, 27: « Excitante tibia cantu lymphaticum tripudium ». Cf. Lucien, *Lucius,* 36, et Juvén., III, 63: « Syrus in Tiberim defluxit Orontes et... cum tibicine chordas obliquas nec non gentilia tympana secum vexit ». — Joueurs de flûte à Hiérapolis, cf. Lucien, *De dea Syra,* 43 sq., 50 sq.

(2) Samuel Kraus, *Talmüdische Archäologie,* III, 1912, p. 89, ss. — Flûte à Babylone, cf. Th. Reinach dans Saglio-Pottier, *Dict.,* s. v. « Tibia », note 17.

(3) Kraus, *l. c.*, III, p. 92; Payne-Smith, *Thes. syr.*, s. v. ܛܒܠܐ — Cf. *supra,* n. 1: *gentilia tympana,* et Isaac Antioch., I, p. 209, v. 78 ss. éd. Bickell: « Beel-schemaïn, princeps deorum,.. Nisibi adhuc aperte *tympanis et cornubus* celebratur » (ܒܛܒܠܐ ܘܩܪܢܐ). A Hiérapolis aussi (Lucien, *De dea Syra,* 50) de nombreux musiciens « jouaient de la flûte et battaient du tambour » (τύμπανα πχταγέουσιν).

(4) Inv. A. O. 6920. — Haut. 0m, 215.

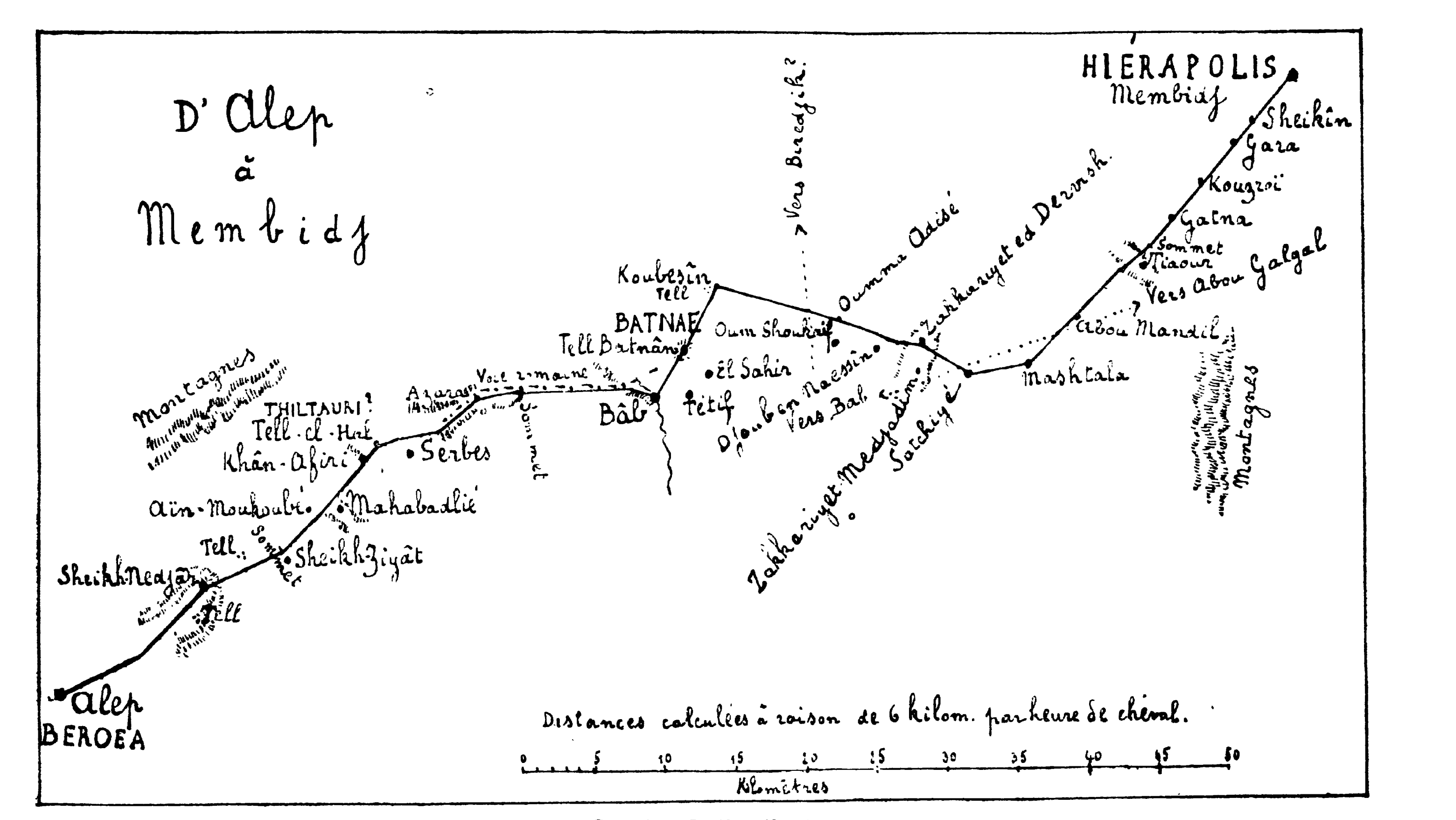
mains d'un instrument tout à fait semblable, mais on aperçoit ici la lanière qui le suspend à l'épaule de la *tympanistria* (1).

Les joueuses de flûte et de tambourin nous offrent donc en quelque sorte un complément du cortège dont la double Fortune représenterait le groupe principal. Les statues divines étaient suivies de musiciennes, portées comme elles à dos de chameau. Une telle parade nous semblerait peut-être plus burlesque qu'édifiante, mais ne la regardons pas avec nos yeux d'Européens; en vérité, il suffit d'avoir vu défiler une caravane pour s'apercevoir que le chameau est par excellence un animal processionnel.

(1) J'avais hésité d'abord pour l'explication de cet objet cylindrique entre un tambour et une ciste mystique, sur laquelle la prêtresse aurait posé les mains. On sait, en effet, que c'était dans ce panier rond qu'on promenait les objets sacrés dont la vue devait être celée aux profanes, et l'on s'en servait non seulement dans les mystères de Bacchus et ceux de Déméter, mais dans certains cultes exotiques comme celui d'Aphrodite ou Astarté à Cypre (Lenormant dans Saglio-Pottier, *Dict. ant.*, s. v. « Cista », p. 1207). Nous avons trouvé la ciste mystique sur les tombes de la Syrie du nord (p. 49). Gauckler (*Le sanctuaire du Janicule*, p. 42) voulait même expliquer le titre de *cistiber* (κίστιβερ), donné a Gaïonas, myste des dieux syriens, par *cistifer* « porte-ciste », seulement il se trompait, et *cistiber* est le nom d'une fonction civile. Il ne peut pas davantage s'agir d'une ciste sur la terre cuite du Louvre: la présence d'une courroie de suspension, bien visible, tranche la question en faveur du tambour.

ITINÉRAIRE

Heure	Direction		Baromètre
		VENDREDI, 10 MAI.	
7h	—	Départ d'ALEP par la route de Bâb.	740
7h 55	55	Quittons la route de Bâb. Terrain ondulé.	
8h 20	50	Sheikh-Nedjâr apparaît au fond d'une vallée entourée d'une ceinture de collines. Blés et oliviers.	
8h 50	50	A droite du chemin, un tell.	
9h 5	—	Arrivée à *Sheikh-Nedjâr,* village d'une cinquantaine de feux. On aperçoit dans le lointain la citadelle d'Alep (Dir. 232°). Copié une pierre milliaire (Inscr. n° 4).	
10h	70	Départ de Sheikh-Nedjâr.	
10h 30	60	Atteignons le sommet de collines de calcaire. Alep reste visible en arrière. (Dir. 235°). Sur la hauteur, un petit tell avec le tombeau d'un santon. A 500 mètres vers l'est, *Sheikh-Ziyât.*	
11h 5	45	Traversons un plateau rocheux (haut. env. 700 m.) en partie cultivé. Au nord, à l'horizon, une chaîne de montagnes.	722
11h 25	40	A gauche : *Aïn-Moukoubé.* A droite : *Mahabadlié* dans une vallée. Le plateau s'abaisse en pente douce vers le nord et s'élève vers le sud.	
11h 50	40	Dépression au sud. On aperçoit au loin par cette échappée le grand lac *Sabchâ.* Nous traversons un plateau presque inculte mais fertile. Le blé pousse dru partout où l'on a pris la peine de gratter la terre rougeâtre.	
12h 20	—	Hameau de *Khân-Afiri.*	



Carte V. — Du 10 au 12 mai.

Heure	Direction		Baromètre
12h 35	70	Descente dans une vallée transversale. Fragments antiques: bases de colonnes et grands blocs taillés.	
12h 50	—	*Tell-el-Hal.* Fragments antiques (cf. p. 19). Vers le sud: *Serbes.* L'ancien chemin des caravanes passe par Tell-el-Hal, la nouvelle route par Serbes.	
13h 50	78	Départ de Tell-el-Hal toujours à travers le plateau.	
14h 15	49	Traces très visibles d'une voie antique, formant comme une longue digue au-dessus du niveau du sol le long de notre chemin; autrefois empierrée, elle est devenue impraticable. Elle traverse en ligne droite une large dépression bordée par des collines. Le pays est presque désert: quelques huttes et tentes de Bédouins.	
14h 50	75	*Azara.* Nous suivons toujours la voie antique. La vallée se rétrécit.	
15h 15	90	Atteignons le sommet de la vallée: on aperçoit une vaste plaine verdoyante de blé, plantée de vignes et de figuiers. En face Tell-Batnân.	
16h 40	100	Tournons vers la droite abandonnant la route antique qui continue vers Tell-Batnân.	734
16h 50	—	Arrivée à *Bâb*, gros bourg moderne, chef-lieu d'un caza avec un bazar assez bien fourni. Dans la plaine s'étendent des rangées de maisons, entourées de hautes murailles de briques, séchées au soleil, d'un aspect peu engageant. Sur la montagne qui domine le bourg, une mosquée, qui est un lieu de pèlerinage (*ziyaret*). Les murs de la mosquée sont construits en gros blocs empruntés à quelque monument antique, et le calcaire à pris au soleil une belle teinte dorée. Un gros ruisseau, qui jaillit à 1 kilom. au nord-est du bourg, fertilise ses jardins (cf. p. 21) et coule vers le sud.	
		SAMEDI, 11 MAI.	
10h 55	30	Départ de Bâb. (Thermom. 20°). Plaine plantée de figuiers et de vignes.	
11h 25	—	Arrivée *à Tell-Batnân* (cf. p. 20). A l'ouest du tell, un petit tombeau en ruines: *ziyaret* du sheikh Mohamed. Du sommet du tell, on aperçoit au sud-ouest Bâb;	

Heure	Direction		Baromètre
		200°: *Tétif*, à une lieue (?) dans la plaine; 130°: *El-Sâhir.*	
12h	30	Départ de Bâb.	
12h 55	—	Arrivée à *Koubésîn*, village bédouin au pied d'un petit tell. Les troupeaux paissent dans la plaine, qu'arrosent des ondées fréquentes. Une colonne grossière fichée sur une tombe dans le cimetière; trois colonnettes de calcaire (h. 1 m. 73), et trois de basalte, déposées sur une place du village; dans une cour, le chapiteau de l'une de celles-ci, décoré de feuilles lancéolées; le tout proviendrait d'une ancienne mosquée.	
14h	102	Départ de Koubésîn vers l'est. La plaine s'élève doucement; aux cultures succèdent des pâtures vagues.	
15h 10	105	Traversons un large chemin de caravanes venant du nord (de Biredjik?).	
15h 30	—	*Oumma-Adisé*, huttes de terre glaise sur un petit plateau ensemencé de blé. Restes antiques: Bas-relief de calcaire ($0^{m},58 \times 1^{m},04$), mutilé par les indigènes, figurant un personnage vêtu (Zeus?) assis sur un trône; base de pierre sculptée, qui paraît avoir porté une statuette; partie inférieure d'un moulin. Dans des rochers voisins, un calcaire friable, sont creusés des souterrains. Vers le sud: *Oum-Shoukaïf.*	
15h 55	110	Départ d'Oumma-Adisé. Plateau inculte, largement ondulé.	
16h 25	—	A droite, *Djoub-en-Naessîn.*	725
16h 40	100	Descente vers Zakkariyet. Les cultures de blé reprennent.	729
16h 55	—	*Zakkariyet-ed-Dervish* au pied d'un tell assez élevé. Maisons de terre cubiques surmontées d'une calotte sphérique; quelques tentes noires de Bédouins; un petit khân de briques séchées. On me montre une pierre (stèle funéraire) dont la sculpture et l'inscription ont été grattées. — Au sud, dans la même vallée: *Zakkariyet-Medjadim.*	temps brumeux
		DIMANCHE, 12 MAI.	
6h 25	120	Départ de Zakkariyet. Coupons le chemin de Bâb à *Abou-Galgal.* Terrain ondulé, pauvres cultures de blé.	

Heure	Direction		Baromètre
6h 55	105	Tournons vers *Satchiyé*.	
7h	82	Le soleil perce le brouillard: on aperçoit vers l'est dans le lointain une chaîne de hauteurs assez élevées.	
8h 35	—	Arrivée à *Mashtala* (cf. p. 192).	
9h	45	Départ de Mashtala. A droite, chaîne de montagnes. Montée, puis (9 h. 20) descente.	
9h 30	50	Croisons de nouveau le chemin d'*Abou-Galgal*.	
9h 45	45	*Abou-Mandîl*, hameau d'une vingtaine de maisons. On nous offre des monnaies antiques, dans tous les villages. Montée.	
10h 20	»	Traversons une arête de calcaire. Des troupeaux de bœufs et de moutons y paissent l'herbe rare qui croît entre les rochers.	
10h 30	50	Descente. A droite: *Tiâour*; puis montée. Les vallées sont inclinées vers le sud-est.	
10h 50	40	Atteignons le sommet. On voit une vaste dépression cultivée fermée à l'horizon par une ligne étroite de hauteurs bleuâtres. Au fond de ce bassin: Membidj; tout autour: treize villages.	724
11h 5	42	*Gatna*. Quelques restes de colonnes et de chapiteaux. Large plaine emblavée.	
11h 35	»	*Kouzroï*, hameau de quelques maisons et tentes de Bédouins.	
13h 15	»	Départ de Kouzroï. Traversons *Gara* (13h 55), *Sheikîn* (14h 15). Aux abords de Membidj, on distingue de nombreux monticules recouvrant des ruines; blocs taillés dans les champs, restes de murailles.	
15h 5	—	Franchissons par une ancienne porte les remparts de *Membidj* et découvrons l'immense champ de ruines de l'ancienne Hiérapolis (cf. p. 25).	
		LUNDI, 13 MAI.	
13h 25	340	Départ de Membidj. Des blocs dispersés dans la campagne indiquent l'emplacement de tombeaux violés et détruits.	728 temps orageux
14h 10	335	Atteignons le sommet des collines qui entourent Membidj. Au delà du désert, la longue ligne lilas des montagnes qui bordent le Sâdjour et l'Euphrate ferme l'ho-	

De Membidj à Biredjik

Carte VI. — Du 13 au 15 mai.

Heure	Direction		Baromètre
		rizon du nord jusqu'à l'est. Descente à travers un terrain inculte et crayeux. Le sol blanc, friable, est parsemé de touffes d'herbe et de plantes grasses que les pluies du printemps y font pousser.	
15h 10	—	*Bôz-Zéghid* dans une vallée fertile, plantée de vignes. Les trois coupoles blanches d'un *ziyaret* se dissimulent dans un jardin touffu.	
15h 40	20 à 50	Départ de Bôz-Zéghid. Un ruisseau qui descend de l'ouest tourne ici vers le nord; nous en suivons les sinuosités. Entre les montagnes arides et pelées, les emblavures irriguées forment un tapis de verdure. Le sol poreux des champs finit par absorber complètement l'eau du ruisseau, dont le lit est à sec vers son embouchure.	
16h 20	—	Atteignons la vallée du Sâdjour à *Elidadab*. Le village était abandonné, les habitants étant partis avec les troupeaux pour les pacages. La rivière circule, selon ses détours, entre des falaises crayeuses, abruptes, que ronge son courant, ou des alluvions fertiles, qui s'inclinent vers son lit et qui produisent presque sans labour des moissons de blé.	
16h 25	25	Nous passons le Sâdjour à gué, et gravissons la montagne qui le borde sur l'autre rive. Pâtures et maigres cultures.	
17h 25	—	Arrivée à *Ben-Moghara*, groupe d'une dizaine de maisont de pierre et de quelques tentes, à la partie supérieure d'un vallon orienté vers le sud-sud-ouest. Le regard embrasse de là une vaste étendue de pays, tout un plateau désolé, qui s'étend au delà du Sâdjour, vers le sud. La nuit un terrible orage faillit emporter notre tente.	727 avant 729 après orage
		MARDI, 14 MAI.	
9h	55	Départ de Ben-Moghara. Descendons vers l'est-nord-est. Terrains ondulés, incultes. Les vallées s'abaissent vers le sud, où coule le Sâdjour.	
9h 30	70	Montée vers une ligne de faîte.	
9h 40	40	Descente vers une large dépression, dont l'axe se dirige vers le nord-est. Sur une étendue de plusieurs cen-	



Fig. 96. — Vue de Srésât.

Heure	Direction		Baromètre
		taines de mètres, la terre était couverte de sauterelles, un grouillement d'insectes bruns et noirs, qui se garaient des sabots des chevaux avec un bruissement de feuilles agitées par le vent. Nous suivons la vallée. Cultures de blé.	
10h 15	60 à 40	La vallée se rétrécit. Un ruisseau encaissé, presque à sec, coule dans un lit blanc de calcaire. La roche crayeuse, disposée par lits horizontaux, forme des terrasses successives.	
10h 50	—	Le défilé tourne vers l'est. Nous atteignons *Srésât*, d'où l'on aperçoit l'Euphrate, coulant au débouché de la vallée, et au delà du fleuve la plaine de Mésopotamie. (fig. 96). A quelques pas en aval du village, un tombeau rupestre creusé dans le calcaire tendre de la montagne, sert actuellement d'étable: salle carrée; au fond, à droite et à gauche, une niche cintrée avec un sarcophage taillé dans le rocher; par devant, un banc règne le long des parois. D'autres sépulcres analogues sont dispersés sur le flanc de la montagne; le type en est uniforme, les dimensions seules varient. D'énormes blocs équarris et des restes de murailles se remarquent dans le village, et le sol est jonché d'une quantité de tessons de poterie. Un hameau de Srésât se trouve sur une hauteur au sud du ruisseau: des pierres taillées y apparaissent a demi-enfoncées dans la terre. Il n'est pas douteux que Srésât occupe l'emplacement d'un bourg antique, probablement d'une des stations militaires disposées le long de l'Euphrate (1).	
11h 35	320	Départ de Srésât. Gravissons la côte au milieu des ruines.	
11h 40	Rive de l'Euphrate	Descendons dans un ravin qui s'abaisse vers l'Euphrate. A gauche, orifice béant d'un caveau; plus haut, large escalier taillé dans le rocher. Plus loin, plusieurs souterrains abandonnés. Atteignons l'Euphrate. Le sentier court entre de hautes falaises, blanches ou jaunies, et le fleuve, qui se divise en plusieurs bras au	

(1) Cf. Chapot, *La frontière de l'Euphrate*, 1907, p. 281.

Heure	Direction		Baromètre
		milieu de vastes prairies. Au delà, des tells; plus loin, une plaine parsemée de villages. À notre gauche les longues stratifications horizontales du rocher ressemblent parfois aux assises d'une gigantesque construction; ailleurs la pierre est trouée comme une éponge, et des centaines de corneilles nichent dans ses cavités.	
12h	Rive de l'Euphrate	Grand camp de Bédouins, qui en partie ont élu domicile dans une série de grottes. Nous suivons au pied du rocher un ancien bras du fleuve, devenu mince comme un ruisseau.	
12h 15	»	La falaise s'abaisse.	
12h 25	»	*Ghanimiyé* près d'un tell considérable. Sur le sommet d'une hauteur voisine, on aurait mis au jour des mosaïques, des monnaies, de la verrerie. Dans la montagne au nord du village, une série de tombeaux rupestres.	
14h 40	»	Départ de Ghanimiyé. Traversons un gros ruisseau venant de l'ouest. Vaste plaine emblavée entre le fleuve et une chaîne de collines basses aux croupes dénudées.	
14h 55	»	*Djâmil*, au bord d'un bief dérivé de l'Euphrate. Au nord-ouest exactement, *Tashatân*, bâti au bord des hauteurs qui bordent la plaine en demi-cercle. Toute cette plaine n'était qu'un immense champ de blé, dont déjà les épis jaunissaient.	
15h 20	»	A droite un monticule: *Tell-el-Alavîyé*. Nous sommes exactement au nord de Ghanimiyé. A gauche, un village au loin sur le versant de la montagne (1).	
15h 30	»	*Eski-Djérablis*. L'Euphrate coule à l'est de la vallée contre de hautes falaises. Sur la rive droite, la courbe des collines se rapproche du fleuve.	
15h 50	»	Traversons un éperon de montagne, qui s'avance dans la vallée rétrécie. Au sommet, pierres taillées: on me dit qu'elles proviennent de « tombeaux des chrétiens ».	

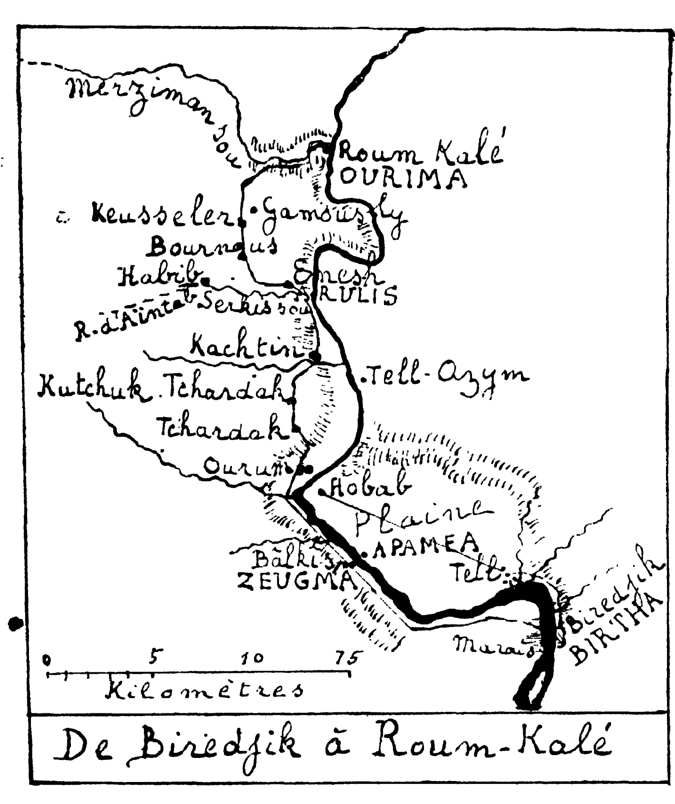
(1) Les villages de *Jarynjdja* et de *Jeminik* ont été placés par erreur ici sur la carte de Kiepert. Ils sont situés en amont de Djérablis et le second est identique, ce semble, à *Emirik*.

Heure	Direction		Baromètre
15h 55	Rive de l'Euphrate	*Djérablis*, village arabe, bâti autour d'une source limpide. A l'ouest, on avait découvert peu de temps avant mon passage un spacieux tombeau rupestre, creusé dans le calcaire tendre, comprenant deux salles et plusieurs niches et contenant en tout une quinzaine de sépultures. Les ruines d'Europus, le *Kalé*, sont à 1/4 d'heure au nord du village. D'importants bas-reliefs de basalte datant de l'époque hittite y étaient visibles au dessus du sol (1).	738
		MERCREDI, 15 MAI.	
10h 35	320	Départ de Djérablis. Nous remontons la vallée de l'Euphrate à une certaine distance du fleuve. Terrain ondulé.	
10h 55	»	A 500 mètres sur la gauche *Djéminnik*.	
11h 5	»	Le fleuve s'éloigne vers l'est.	
11h 30	—	Passage d'un gros ruisseau descendant de l'ouest. Sur le bord *Djaryndja*. Les tessons épars sur le sol et les antiquailles qu'on y découvre prouvent l'existence d'un	
	330	établissement antique. Traversons un terrain largement valloné, fertile en blé, à 1 kilom. environ de l'Euphrate.	
12h 5	—	Arrivée à *Tell-Abesh*.	
11h 10	10	Départ de Tell-Abesh. Plateau cultivé.	
13h 25	25	Descente douce vers l'Euphrate sur un versant inculte. En face, de hautes montagnes nues.	
13h 55	»	Rejoignons la vallée, qui est coupée en amont par un éperon de montagne, s'avançant dans le fleuve.	
14h	—	*Kélékli-Oglou*. A cinq minutes au nord un ruisseau assez important coule de l'ouest à l'est. A droite du chemin, *Tell-Euyuk* au bord du fleuve. — Dans un champ à un kilom. de Kélékli-Oglou, une stèle hittite de basalte (h. 1m,22; l. 40m,62; é. 0m,29) était couchée dans un champ. La face principale porte deux personnages se faisant face (le haut du corps brisé), et au-des-	

(1) Je n'ai pas reproduit les notes que j'avais prises sur ma visite, les ruines ayant été depuis lors explorées en détail par M. D. G. Hogarth, qui a publié sur ses fouilles un premier rapport (*Report*, part I, British Museum, 1914).

Heure	Direction		Baromètre
		sous quatre lignes de caractères, les deux faces latérales seulement des inscriptions. Près de là, un autre bas-relief également de basalte mais beaucoup plus petit (h. 1 m19; l. 0m,42; é. 0m,25) représente un personnage debout, vêtu d'une robe retenue à la taille par une ceinture, et tenant de la main droite élevée un objet circulaire, de la gauche, à la hauteur de la poitrine, une arme recourbée (1).	
15h 15	Nord	Départ de Kélékli-Oglou. A droite, le terrain s'abaisse en pente douce vers l'Euphrate. Au delà, falaises blanches.	
15h 45	—	*Alif-Oglou*, bien situé sur un plateau dominant le fleuve et entouré de jardins. Quelques centaines de mètres plus loin, passage d'une rivière assez forte, enflée par les pluies d'orage, le *Kerzin-tchaï*.	
15h 55	310	Sur l'autre rive, *Kerkiz*. La route longe dans une plaine cultivée la rive gauche du Kerzin.	
16h 10	—	Le Kerzin s'infléchit vers l'ouest, descendant de hauteurs rocheuses. A droite, on aperçoit toujours les eaux limoneuses de l'Euphrate et au delà des falaises blanches.	
16h 85	30	Passage d'un ruisseau, coulant dans un vallon. A droite, un village.	
16h 55	10	Tournons vers le fleuve. Village de *Bahindir*. Descente à travers un terrain crayeux, raviné par les eaux. On aperçoit les maisons blanches et le château de Biredjik.	
17h 15	»	Passage d'un ruisseau. Village de *Kefré*. Puis des prairies basses, marécageuses où le fleuve s'étale aux crues. Grands troupeaux de bœufs et de moutons. Plus loin, un cimetière musulman (cf. p. 134).	
17h 45	—	Passage pénible de l'Euphrate, dont les eaux sont enflées, dans de grosses barques hâlées puis conduites à la gaffe et portant les chevaux et les chameaux avec leur charge (cf. p. 131). Arrivée à Biredjik.	

(1) Ces stèles ont été publiées par D. G. Hogarth, *Annals of archaeology and anthropology*, Liverpool, II, 4 (1910), p. 173, et pl. XXXVI, 2.



Carte VII. Du 16 au 19 mai.

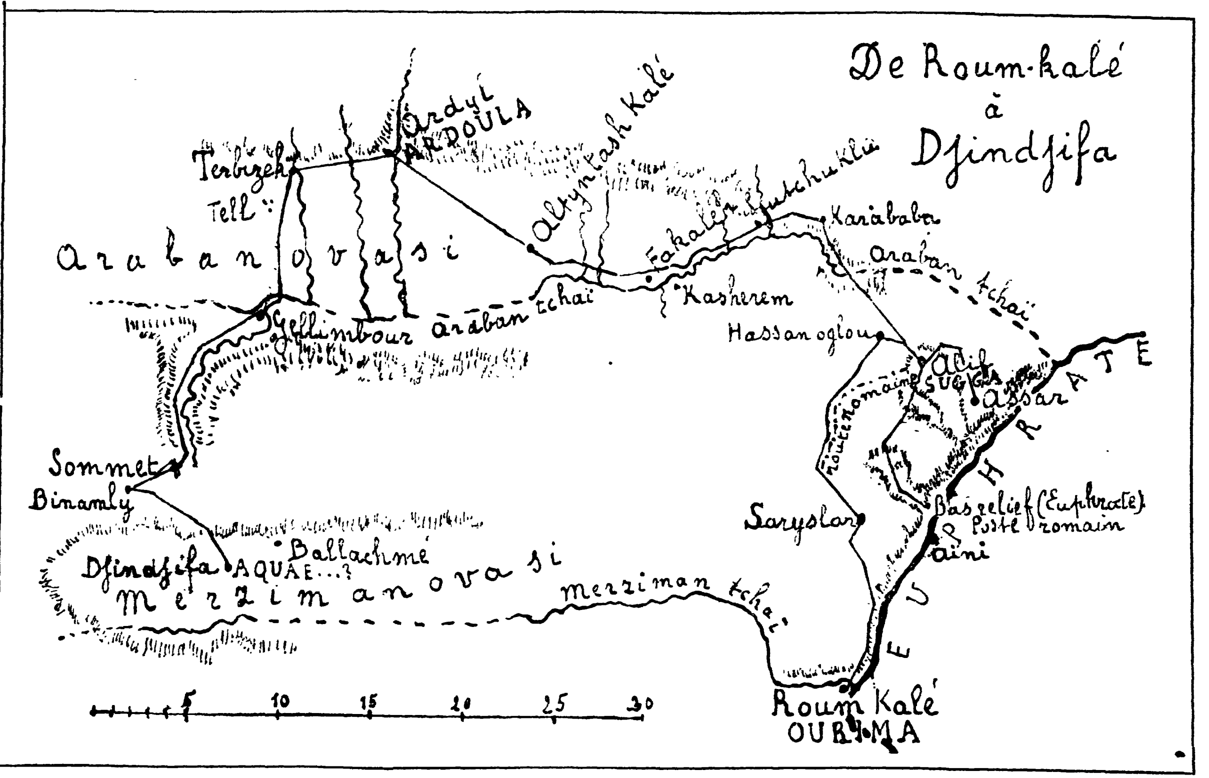
Heure	Direction		Baromètre
		JEUDI, 16 MAI.	
—	—	Visite de Biredjik, l'ancienne Birthâ (cf. *supra*, p. 144).	
13h 25	340	Passons derrière le château de Biredjik. Le chemin longe le fleuve au pied de hauts rochers sur une étroite corniche puis s'élève en pente douce.	
13h 50	»	Coupure dans la falaise, d'où s'échappe un torrent.	
—	»	Nouveau torrent plus important, traversé sur un pont.	
14h 10	260	La falaise cesse bientôt après; le chemin monte sur des collines en longeant toujours le fleuve.	
14h 15	320	Passage d'un ruisseau. Coupons à travers une campagne fertile bien irriguée. A gauche, un tell au tournant du fleuve.	
14h 30	300	Toujours à travers une plaine fertile.	
—	—	Derrière nous, nous voyons Biredjik (Dir. 130°).	
15h 55	—	Arrivée à *Hobab* (1) au pied d'une chaîne de montagnes, qui se dirige vers le nord-est, puis s'infléchit vers le sud.	
—	—	Retour à Biredjik.	
		VENDREDI, 17 MAI.	
—	Vallée de l'Euphrate	Passage de l'Euphrate.	
14h 25		Départ de la rive droite. La piste traverse une grève basse, large de plus d'un kilom., puis monte sur des collines.	
15h	»	Descente vers le fleuve, qui coule au pied d'une côte escarpée. La route traverse un ruisseau et suit l'Euphrate sur le plateau cultivé à env. 500 mètres du bord, puis s'engage dans une coupure profonde, creusée dans le calcaire tendre du sol et rejoint la rive.	
15h 30	»	Longeons le fleuve au pied d'une haute falaise.	
15h 40	»	Débouchons dans une petite plaine et (15h 35) passons le lit desséché d'un torrent.	
16h 15	»	Arrivée au village turc (pas arabe) de *Bâlkîs*, l'ancien Zeugma (cf. *supra*, p. 119 ss.).	739

(1) On m'avait signalé à Hobab l'existence d'un milliaire, que je ne suis pas parvenu à retrouver. Il appartenait certainement à la route qui, traversant l'Euphrate a Bâlkîs (Zeugma), continuait en Mésopotamie vers Édesse.

Heure	Direction		Baromètre
		SAMEDI, 18 MAI.	
11h 55	Vallée de l'Euphrate	Départ de Bâlkîs.	
12h 10		Passage du ruisseau sortant de la vallée des tombeaux (p. 135). D'autres tombeaux s'ouvrent dans les rochers à notre gauche.	
12h 35	»	Plaine allongée entre la montagne et le fleuve, où débouche un assez gros ruisseau. La plaine était couverte de blé mûrissant. La montagne de calcaire blanc est striée par les eaux d'une quantité de ravines (cf. p. 151).	
13h 20	»	Lit d'un torrent assez large, à sec. Un peu au delà un petit tell au bord du fleuve: c'est *Ourum*. La malaria a fait abandonner le village, dont il ne reste que quelques murailles branlantes (cf. p. 151).	
13h 45	N. O.	Beaux jardins irrigués par un gros ruisseau coulant d'une vallée latérale, où nous nous engageons. Ravin encaissé, ombragé par des arbres vigoureux.	
14h	»	*Tchardak* sur une éminence au-dessus du cours de ruisseau, qui lui doit son nom de *Tchardak-sou*. C'est ici que se sont transportés les habitants d'Ourum, qui sont kurdes. Le village est neuf. Copié une inscription (nº 22).	
16h 05	N.	Départ de Tchardak. Nous remontons la vallée où circule le Tchardak-sou, puis le sentier continue à mi-côte à une grande hauteur au-dessus du torrent encaissé.	
16h 25	»	Arrivée au vieux village dit *Kutchuk-Tchardak*, où jaillit une source abondante. En amont, le lit du ruisseau, qui descend des hauteurs de l'est, est presque à sec.	
—	340	Quittons le ruisseau, montée sur une crête.	
16h 40	10	Descente dans un ravin, puis nouvelle montée.	
16h 50	—	Atteignons le sommet. A nos pieds, nous voyons l'Euphrate resserré entre des hauteurs et au delà le village de *Tell-Azym* (Tell-Azé).	726
16h 55	»	Descente par un sentier malaisé dans la direction de l'Euphrate.	
17h 20	Bord de l'Euphrate	*Kachtîn*, situé au débouché d'une vallée sur une petite rivière, qui fertilise ses jardins. C'est le cours d'eau	

Heure	Direction		Baromètre
	Bord de l'Euphrate	le plus important que nous ayons traversé depuis Biredjik. Quelques antiquités (p. 152).	
18h	»	Départ de Kachtîn. Suivons l'Euphrate sur une étroite bande de terre cultivée au pied de hautes montagnes.	
18h 35	»	La vallée s'élargit, on franchit le *Serkis-sou*. Une côte s'élève jusqu'à Énesh.	
18h 45	—	Arrivée à *Énesh* (Arulis? cf. p. 166).	
		DIMANCHE, 19 MAI.	
—	—	Visite des carrières romaines d'Énesh (p. 154).	
15h	280	Départ d'Énesh. Une crue de l'Euphrate rendant impraticable en amont le chemin qui longe sa rive, nous devons prendre par la montagne. Le sentier suit la vallée du Serkis-sou jusqu'à la chapelle (15h 10; cf. p. 152), puis monte à mi-côte d'une montagne élevée.	
15h 25	—	La vallée se divise en deux. L'un des bras se dirige vers l'ouest: c'est la route d'Aïntab; sur cette route un peu au delà de la bifurcation, le village de *Habib*.	
15h 30	300	Nous prenons à droite. Hameau de *Bournous*.	
	N. E.	Montée pénible par un sentier en lacets.	
15h 55	330	Sommet de la montagne. Plateau pierreux de calcaire légèrement incliné vers le nord-est. On aperçoit au delà la coupure profonde de l'Euphrate. Un taillis très clair-semé, pousse entre les rochers dans une terre rougeâtre. Au nord, apparaît au loin la croupe du Karly-Dagh, striée de neige.	726
—	320	Nous obliquons vers l'ouest pour coutourner une dépression.	
16h 40	N.	Le plateau s'élève. Passage, vers son sommet, d'une vallée qui s'abaisse vers l'est et va rejoindre l'Euphrate.	
16h 55	»	Nouvelle dépression, où un torrent s'est formé. Violent orage, chute de grêle.	
17h 15	»	Un peu au delà du sommet du plateau, *Keusseler*, pauvre village Kyzyl-Bash sur un petit tell. Les maisons sont construites en pierres brutes et en boue; autour, quelques champs de blé. Devant nous, s'étagent deux chaînes successives de montagnes et au delà se dé-	

Heure	Direction		Baromètre
		veloppe la dentelure des cimes neigeuses du Taurus, qui barre l'horizon.	
17h 30	N.	A l'est, en contrebas, le hameau de *Gamously*. Bientôt après commence une descente, d'abord peu accusée.	722 temps orageux
17h 45	325	Le sentier longe un ravin sauvage et profond, sur de hauts rochers de calcaire gris, noirs ou roux. Quelques chênes dans les crevasses.	
18h 5	40	Descente dans la gorge profonde du *Merziman-sou*.	
18h 25	90	Suivons la rive droite de la rivière, encaissée entre de puissantes murailles de rochers. Barrages et conduites d'irrigation.	
18h 50	30	Ruines d'un moulin. En face, sur le rocher, traces d'un aqueduc. Passons à gué la rivière, profonde d'un mètre. Le château de Roum-kalé apparaît sur la rive droite. Le chemin le contourne sur la rive gauche.	737 puis
19h 25	—	Arrivée à *Roum-kalé* (Ourima? cf. p. 168).	735 temps orageux
		LUNDI, 20 MAI.	
16h 45	25 puis 10	Départ de Roum-kalé. Nous montons par un chemin en lacets au flanc de la montagne qui s'élève à l'ouest du village. A droite, on aperçoit les hauts rochers gris, qui bordent la gorge de l'Euphrate. Champs de blé et pistachiers vigoureux.	
17h 30	—	Atteignons le sommet. Devant nous, nous revoyons, comme de Keusseler, une double chaîne de montagnes, derrière lesquelles se dressent les cimes blanches du Taurus.	718
17h 35	350	Coupons une dépression qui s'abaisse vers l'est, dans la direction de l'Euphrate.	
17h 45	330	Sur l'autre bord de cette vallée, hauteurs incultes où croit un maigre taillis de chênes.	
17h 55	»	Descente douce le long d'un côteau planté d'arbres fruitiers (pistachiers, etc.) jusqu'au fond d'un ravin, qui fuit vers l'est.	
18h	30	Montée sur le versant opposé.	
18h 10	»	Descente à *Saryslar*, village d'une cinquantaine de maisons construites en pierres brutes, ramassées sur le plateau et dont les interstices sont bouchés à l'aide	724 Beau temps



Carte VIII. — Du 20 au 23 mai.

Heure	Direction		Baromètre
		de boue. Leurs terrasses sont formées de branchages, sur lesquels on étend de la terre battue. Les femmes sont coiffées d'une sorte de tiare rouge, recouverte d'un linge blanc et ornée d'une profusion de pièces de monnaie. Saryslar est construit dans une dépression d'un plateau de calcaire et le roc y affleure de toutes parts: les arbres fruitiers poussent dans les creux de la pierre, mais celle-ci étant poreuse, laisse filtrer l'eau des citernes, et l'on doit aller chercher à une demi-lieue un liquide jaunâtre.	
		MARDI, 21 MAI.	
8^h	320	Départ de Saryslar. Montée $({}^{1}/_{4}{}^{h})$ sur le plateau de calcaire. Vergers étendus de pistachiers.	
8^h 40	20 puis N.	Montée sur un versant inculte. Vue au sud-ouest sur une large plaine cultivée. On distingue les restes d'un ancien chemin pavé, devenu très raboteux, certainement une route romaine.	
9^h 15	—	Atteignons le sommet. Devant nous, belle vue sur le Karly-Dagh et la chaîne du Taurus.	711
—	20	Descente douce. Au bas, un peu au delà d'un cimetière musulman, ruines d'une construction de pierre en appareil régulier.	
9^h 30	30	Montée. Nouvelles traces d'une ancienne chaussée courant en droite ligne; les blocs de la bordure sont conservés par places. Terres incultes, quelques caroubiers çà et là.	
9^h 40	40	Obliquons vers l'est. Un kilom. plus loin (9^h 50) à droite du chemin des tronçons de quatre ou plutôt cinq colonnes de calcaire gris (h. plus de 2^m30; diam. 0^m42) gisent le long de la route. A la partie inférieure, une base carrée, laissée brute, était destinée à être enfoncée dans le sol. Ce sont probablement des milliaires de la route romaine, qui ont été utilisés plus tard pour quelque construction. Aucune trace d'inscription n'est reconnaissable sur la partie visible des fûts, mais la surface en est rongée par l'humidité et la mousse. Un peu au delà, de nouveaux tronçons de la route	

Heure	Direction		Baromètre
		antique sont conservés; elle monte en ligne droite (dir. 70°; cf. p. 241).	
10h	35	Abandonnons la voie romaine qui se dirige vers Alif. A gauche, l'Araban-Ovasy s'étend à perte de vue.	
10h 10	—	Arrivons sur le plateau et, dix minutes plus tard (10h 20), atteignons *Hassan-Oglou* (cf. p. 204).	
11h 55	110	Départ de Hassan-Oglou. Plateau incliné vers le nord, cultivé en blé.	
12h 10	140	Descente vers Alif. Sur la route, au pied d'un arbre, un sarcophage renversé, orné de guirlandes.	
12h 25	—	Arrivée à *Alif*, à la partie supérieure, largement évasée, d'une vallée qui descend en serpentant vers l'Euphrate. C'est un village kurde. Les femmes portent de hautes coiffures, chargées de monnaies et de pendeloques d'argent, qui font un bruit de grelots; elles insèrent dans une narine percée une petite rosace d'argent et se tatouent le menton. Sur les antiquités d'Alif (Sugga?), cf. p. 206.	712
14h 30	40	Départ d'Alif. Montée d'une côte.	
14h 45	100	A gauche, longeons le ravin qui descend vers l'Euphrate.	
14h 55	160	On aperçoit Assar sur une éminence du plateau entre les vallées de l'Euphrate et de l'Araban-Tchaï.	709
15h 20	—	Arrivée à *Assar* (p. 209).	
16h 25	—	Départ d'Assar, descente à Alif (17h 5).	
		MERCREDI, 22 MAI.	
6h 55	200	Départ d'Alif. Montons sur le plateau. Malgré l'altitude la vigne est encore cultivée sur les côteaux: si les musulmans ne font pas de vin, ils fabriquent avec les raisins secs une sorte de sirop, le *pekmez*, dont ils sont très friands. De nombreux pressoirs, taillés dans le roc, montrent que dans l'antiquité on faisait aussi la vendange en ces lieux. Le plateau lui-même, qui est légèrement incliné vers le sud, est fertile en blé partout où l'on prend la peine de le cultiver, et les arbres fruitiers du pays (pistachiers, grenadiers, etc.) y prospèrent.	

Heure	Direction		Baromètre
7h 25	220	La montée s'accentue, hauteurs pierreuses.	
7h 45	160	Descente dans un ravin, qui s'abaisse vers le sud-sud-est, puis montée sur le versant opposé. Au sommet à 8h 5.	
8h 15	125	Descente dans un nouveau ravin au milieu de rochers de calcaire; le ravin s'incline rapidement vers l'Euphrate.	
8h 30	—	Arrivée à la corniche où se trouve le bas relief de l'Euphrate (cf. p. 249). — Retour à Alif.	
12h 55	340	Départ d'Alif. Reprenons d'abord en sens inverse le chemin suivi la vieille (13h 10) et repassons près du sarcophage. Du plateau, on aperçoit vers le nord la haute chaîne grise des montagnes de la région de Besni et, derrière elle, se dresse de l'est à l'ouest la masse puissante du Taurus: une ligne de rochers lilas où achèvent de fondre de longues traînées de neige et, au-dessus, une dentelure de cimes blanches.	
13h 5	320	Descente d'abord douce puis plus rapide vers la plaine. Devant nous *Karababa*. Le terrain, un calcaire troué comme une éponge, rend la marche pénible.	
13h 55	»	Atteignons l'entrée pittoresque de la cluse par laquelle l'*Araban-tchaï* va se jeter dans l'Euphrate. Sur l'autre rive, des grottes. Passage à gué de la rivière, qui est forte.	
14h 40	—	Départ de la rive gauche. Nous suivons les méandres de la rivière, dont la direction générale est de l'est-sud-est au nord-nord-ouest.	
—	330	Quittons la rivière, qui s'infléchit vers l'ouest, et remontons un vallon perpendiculaire.	
15h 15	280	Arrivée à *Karababa*, village abandonné par ses habitants; puis à travers des campagnes vertes de blés; terrain ondulé, incliné vers le sud, où coule l'Araban-tchaï. Vers l'ouest, on voit une immense plaine, longue dépression lacustre entre deux chaînes parallèles de montagnes, l'*Araban-ovasi*.	
15h 35	240	Traversons un vallon, où coule un ruisseau descendant vers le sud. Immédiatement au delà, *Gutchuklu*, hameau de quelques maisons. Les habitants couchent en partie	

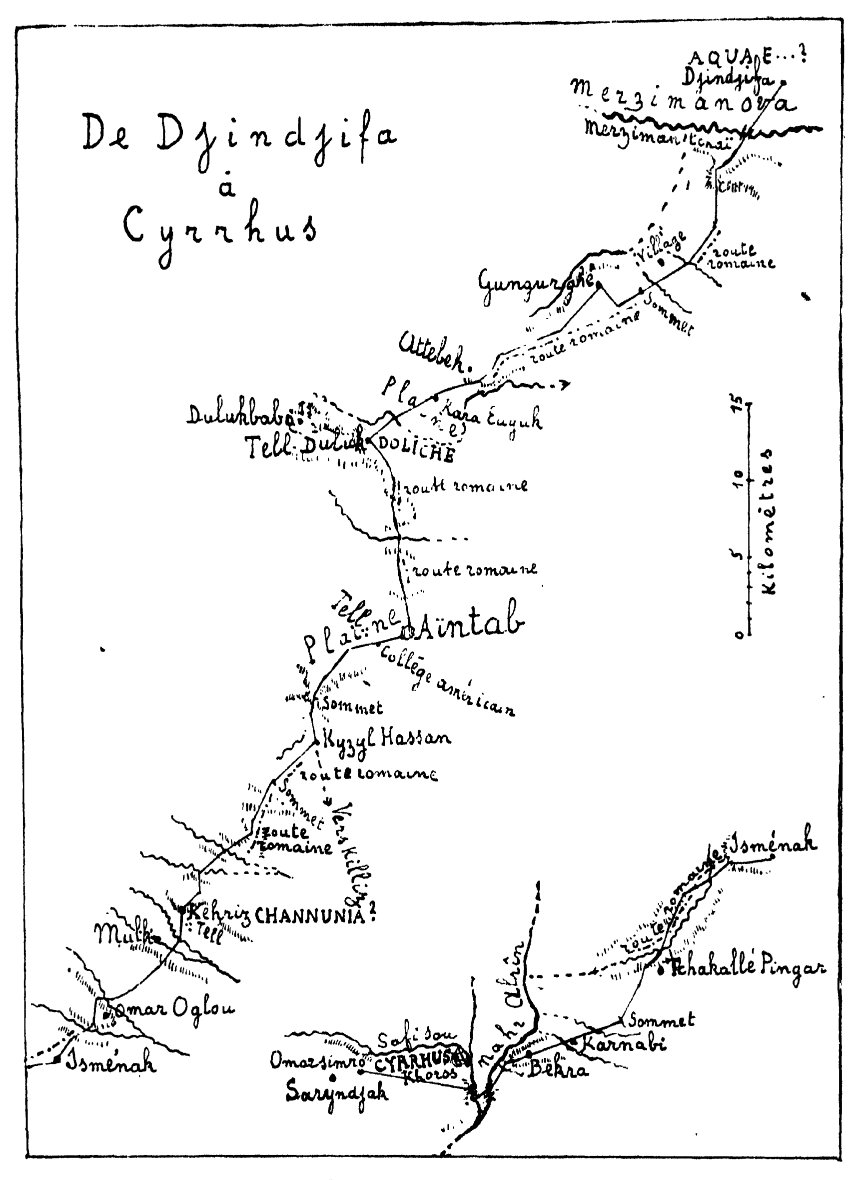
Heure	Direction		Baromètre
		sous des tentes. Descente vers l'Araban-tchaï, qui n'est plus aussi encaissé.	
15h 55	250	Longeons la rivière à mi-côte; les sinuosités en sont peu accentuées. L'eau n'est pas utilisée pour des irrigations: aucun champ, aucun arbre, seulement des pâtures vagues, où errent des troupeaux de bœufs.	
16h	240	L'Araban s'infléchit vers le ouest et reçoit bientôt après un affluent, que nous traversons près de son embouchure. Longeons ensuite la rivière, dont la rive opposée (droite) baigne le pied des montagnes. Les directions notées sont le suivantes: 16h10: 290°; 16h15: 220°; 16h30: 260°; 16h35: 290°.	723
16h 45	260	Sur la rive droite, un village: *Kashérem.* La rivière fait un crochet vers le sud; nous montons sur le côteau, puis l'Araban suit une direction presque parallèle à notre chemin.	
16h 55	—	Un tell, entre la rivière et nous, porte le village de	
17h 10	280	*Fakaleh,* au pied duquel un ruisseau se jette dans l'Araban. Nous redescendons vers celui-ci pour en suivre ensuite les méandres.	
17h 20	300	Traversons un ruisseau et cinq minutes plus loin un second ruisseau plus important.	
17h 35	260	Suivons la rivière dont les sinuosités sont peu marquées.	
17h 45	300	Quittons la rivière qui tourne vers le sud et nous dirigeons vers Altyntash-kalé. Avant le village, passage d'un ruisseau.	
18h	—	Arrivé à *Altyntash-kalé,* dont les maisons, bâties en pierres brutes, se groupent au sud-ouest d'un tell considérable (cf. p. 243). Autour du tell, on reconnaît les traces d'un mur d'enceinte en appareil régulier. Il subsiste aussi des restes importants d'une mosquée: grande salle divisée en deux par de larges piliers; au fond, en face de l'entrée, le mihrab. Dans le mur, à l'extérieur, une vieille inscription arabe. On me montra aussi une épitaphe arabe en caractères coufiques (cf. p. 244) et la moitié du couvercle d'un sarcophage portant des croix.	721

Heure	Direction		Baromètre
		JEUDI, 23 MAI.	
9h 40	305	Départ d'Altyntash-kalé. Traversons la plaine couverte de blés: un peu inclinée vers le sud, elle est presque sans vallonements. Les montagnes qui la limitent des deux côtés n'ont qu'une élévation médiocre.	
11h 5	»	Atteignons le pied des collines du nord.	
11h 10	—	*Ardyl*, situé à l'orifice d'une fente de la montagne, étroite gorge d'érosion creusée dans le calcaire par un gros ruisseau qui s'en échappe. Un beau minaret à demi écroulé s'élève à Ardyl, l'Ardoula antique (p. 245).	
11h 30	260	Départ d'Ardyl. Traversons à gué le ruisseau et longeons le pied des montagnes. À gauche, dans la plaine, un tell. Franchissons des contreforts rocheux parsemés de houx et d'épines.	
11h 55	260	Passons devant une gorge où coule un torrent à faible débit. Près de son entrée, des carrières abandonnées qu'on pourrait croire antiques, comme celles d'Énesh, mais on m'affirma qu'elles avaient fourni les pierres pour la construction du minaret d'Ardyl. À gauche, l'immense plaine s'arrondit comme un vaste vaisseau.	
12h 20	—	Arrivée à *Terbizek*, situé sur un ruisseau; c'est un misérable village de quelques maisons, bâties, suivant la coutume du pays, de moëllons bruts et de boue, dont on enduit même la pierre pour la brunir.	
13h 40	170	Départ de Terbizek. Traversons la plaine.	
14h 15	185	Un petit tell au milieu de la plaine. Celle-ci est aussi fertile que mal cultivée : quand des ronces poussent dans un champ, la charrue les respecte en les contournant.	
14h 45	260	Passons l'Araban-tchaï, qui n'est plus qu'un gros ruisseau coulant dans des prairies marécageuses.	
14h 50	230 à 190	Nous longeons sa rive droite, puis la rive droite d'un de ses affluents, que nous traversons (14h 55) pour en suivre la rive gauche.	
15h 5	110 à 100	Village de *Gellimbour*. Nous continuons à remonter le cours du ruisseau, qui serpente dans une verte vallée, ombragée par des arbres vigoureux. Notre guide	718

Heure	Direction		Baromètre
		tue à coups de pierre deux vipères dans l'épais gazon où nous marchons.	
15h 50	200	La vallée se rétrécit. Le fond en est toujours couvert de frais herbages, le flanc de la montagne par un bois de chênes.	
16h 10	180	Le torrent entre dans une gorge entre des rochers presque à pic, que nous contournons.	
16h 40	230	Rejoignons le ruisseau au-dessus de la gorge. Belle vue sur l'Araban-ova, le Kyzyl-Dagh et le Taurus.	
17h	—	Sommet de la passe. La direction de Terbizek, visible dans l'Araban-ova, est 17°. De l'autre côté, nous apercevons à nos pieds le bassin vert et brun du Merziman-ova et au delà un plateau, fendu de crevasses profondes.	686
17h 5	220	Descente du sommet de la passe.	
17h 25	100	*Binamly*, dans une conque de la montagne, entouré d'arbres et de champs de blé. Nous tournons vers l'est.	
17h 35	120	Descendons obliquement au flanc de la montagne.	
18h 10	150	Atteignons la vallée, coupée par des contreforts de la montagne.	
18h 30	—	Arrivée à *Djindjifa*, village de trente-cinq maisons, bâties sur le côté sud d'un tell. En creusant ce tell, les habitants ont mis au jour d'épaisses murailles, dont les blocs sont réunis par un mortier très solide : elles paraissent faire le tour du tell : je n'en puis préciser la date. On y aurait aussi découvert des sépultures. Dans un chemin, gisait une colonne de pierre calcaire. Du sommet aplani du tell la vue s'étend sur toute la plaine du Merziman, qui s'évase à droite et à gauche. La vue l'enfile vers l'est à perte de vue et vers l'ouest jusqu'aux hauteurs, assez proches, qui la ferment (1). Vers l'est, au pied du tell, jaillissent des sources abondantes, tandis qu'au sud coule un ruisseau limpide	719

(1) La carte de Kiepert, la seule dont ou puisse se servir pour toute cette région, donne une idée inexacte de la position de Djindjifa. Le village n'est pas au bord de la plaine du Merziman ; celle-ci s'étend a l'ouest comme à l'est. Elle est seulement ici moins large, étant resserrée par des contreforts au nord et au sud de Djindjifa.

Heure	Direction		Baromètre
		(Aquae? cf. p. 241). A l'ouest-nord-ouest, au pied des montagnes, un village: *Ballachmé.*	
8h 35	220	VENDREDI, 24 MAI.	
		Départ de Djindjifa; traversons une vallée ondulée. Légère montée.	
9h	»	Descente assez marquée.	
9h 20	—	Passons a côté d'un moulin, puis traversons le cours supérieur du Merziman-tchaï. Un pont a été construit (nous sommes sur la grand'route d'Aïntab à Besni), mais il est en si mauvais état qu'il est préférable de passer à gué.	722
—	135	Remontons une large vallée.	
9h 45	180	Longue montée presque rectiligne se dirigeant exactement vers le sud. A gauche, un ruisseau qu'on abandonne presque aussitôt. La côte est inculte, mais verdoyante (hautes herbes, buissons épineux, caroubiers, ou chênes). A droite, à une certaine distance, un ravin de calcaire; au delà des hauteurs grises, pauvrement boisées, mais où les pluies du printemps font germer les herbes partout où un peu de terre recouvre la pierre.	
10h 20	220	Fin de la montée. Derrière nous, Djindjifa reste visible (dir. 23°). Circulons sur les hauteurs: on voit les traces d'un pavement délabré, premiers vestiges de la route antique dont nous allons rencontrer bientôt des restes plus distincts.	704
10h 45	240	Passage d'un vallon transversal, où coule un torrent. Au delà, à droite (1 kilom.), un village sur le plateau.	700
11h 15	230	Passage d'une nouvelle vallée, qui descend vers le nord-ouest. Puis l'ascension se poursuit sur des hauteurs incultes, parsemées de houx.	
11h 50	230	Sommet de la passe. Puis dépression, cultivée en blé, entre des hauteurs stériles. Restes nombreux d'un pavement antique.	687
12h 12	320	Obliquons à droite pour monter à *Gungurghé.* Arrivée	
12h 30		au village, bâti au pied d'un tell, vers la partie supérieure d'un plateau cultivé. Sur le tell, tessons de poterie et autres débris anciens. Du sommet vue très	



Carte IX. — Du 24 au 28 mai.

Heure	Direction		Baromètre
		étendue. Au nord, la plaine du Merziman, plus loin le Kara-Dagh et au delà le Taurus. Du sud-ouest au nord-est, près du village, dans une profonde coupure dont on n'aperçoit pas le fond, doit couler un affluent du Merziman. Des autres côtés, s'étend le plateau largement ondulé, que borne à l'horizon une chaîne de hauteurs grises.	
13h 40	225	Départ de Gungurghé. Montons à travers les vignes. À notre droite, à environ 1 kilom., profonde vallée, parallèle à notre chemin. A notre gauche, en contrebas, le chemin d'Aïntab, que nous avons quitté. Les restes d'une ancienne route sont de nouveau visibles.	690
14h 20	250	Nous côtoyons une dépression se rattachant à la vallée que nous avons sur notre droite. La route rectiligne a le tracé d'une voie antique.	
14h 35	»	Dépression à notre gauche. Le pavement romain apparaît de nouveau très distinctement: les gros blocs de la bordure sont conservés sur des espaces assez longs.	
14 40	210	La descente commence. Le chemin est une large piste où se sont formés des sentiers parallèles. Traces nouvelles du pavement antique.	
14h 55	230	Nous descendons obliquement dans une vallée. A droite, sur la hauteur, *Attebek.*	
15h 5	260	Atteignons le fond de la vallée et remontons la rive gauche d'un ruisseau qui coule vers le nord-est et qui bientôt s'écarte vers le sud. Plus loin, un tell.	
15h 30	290	Contournons la montagne et passons au village de *Kara-Euyuk*; en face, le tell de Kara-Euyuk.	
15h 40	245	Départ de Kara-Euyuk; traversons en droite ligne une plaine fertile.	
16h 10	230	Passons un gros ruisseau qui débouche d'une vallée et coule vers le nord-est et remontons son cours, puis, par un sentier fleuri d'églantines, nous nous dirigeons vers Tell-Duluk.	
16h 30	—	Arrivée à *Tell-Duluk* (Dolichè), étagé dans un creux de la vallée sur une côte de rochers calcaires à stratifications horizontales, troués et evidés par une quantité de tombeaux (cf. p. 177).	691 temps orageux

Heure	Direction		Baromètre
		SAMEDI, 25 MAI.	
—	—	Ascension du *Duluk-baba* (cf. p. 182).	667
15h 5	160	Départ de Tell-Duluk. Contournons le Duluk-Baba, et longeons les longues racines qu'il projette dans la plaine vers l'est.	
15h 30	—	Montons sur les collines se rattachant au massif du Duluk-Baba. A côté et parfois au-dessus du chemin actuel, que les eaux ont creusé, restes d'une ancienne route pavée.	
15h 50	175	Sommet de la colline. Traversons un plateau. La bordure de la route antique est conservée sur une certaine étendue. À gauche, une vallée.	685
16h	170	Descente vers Aïntab.	
16h 10	180	Traversons un ruisseau qui descend du massif du Duluk-Baba, dont le sommet est visible derrière nous (dir. 320°), et remontons sur le plateau. Partout les hauteurs sont pierreuses et stériles, mais les fonds, bien cultivés, sont féconds en blé et en raisin; le *pekmez* d'Aïntab est renommé.	
16h 25	170	Anciennes carrières creusées dans le rocher. Nouveaux restes du pavement ancien.	
16h 40	—	Aïntab apparaît avec ses minarets et ses maisons blanches à toit rouge. Il s'allonge dans une verte plaine au pied d'un monticule, énorme tell qui porte une vieille forteresse.	
17h 5	—	Arrivée à Aïntab.	694
		DIMANCHE, 26 MAI.	
—	—	Visite d'Aïntab (cf. les inscr. nos 19 ss., 37 et les bas-reliefs publiés p. 46 et p. 186).	
		LUNDI, 27 MAI.	
15h 5	260	Départ d'Aïntab. Nous passons au Collège américain (15 h 25) et suivons à travers la plaine la chaussée moderne de Killiz, qui est en excellent état.	
15h 40	—	A droite, tout près de la route, un tell assez élevé dans la plaine.	

Heure	Direction		Baromètre
15h 45	225	Obliquons vers le sud. La chaussée traverse en ligne droite la plaine, dominée vers le nord par la masse puissante du Duluk-baba et entourée ailleurs par un circuit de collines. Nous longeons le pied des hauteurs de gauche.	
16h 10	215	La chaussée monte insensiblement entre les vignes vers l'extrémité de la plaine. Les hauteurs se rapprochent.	
16h 20	200	Franchissons un ensellement des collines.	
16h 30	170	Descente sur le versant opposé.	
16h 50	230	*Kyzyl-Hassan* (ou *Haser*?) au pied d'un tell. Nous laissons ici à gauche la chaussée de Killiz et nous nous élevons lentement sur les collines; à droite, une large vallée, verte de blés, arrosée par un ruisseau. Le pays mamelonné, dont les vallonnements se croisent en tous sens, est un plateau élevé, où l'air est vif et le vent frais. Les hauteurs sont nues, sans aucun arbre; leurs versants sont couverts de vignobles.	
17h 15	230	Nous montons toujours et apercevons les premiers vestiges d'une route ancienne pavée.	
17h 30	—	Sommet des collines. Derrière nous, comme un vaste bassin, la dépression d'Aïntab; l'énorme masse du Duluk-baba, qui s'arrondit en demi-cercle, ferme l'horizon au nord.	688
—	205	Descendons entre des mamelons nus et désolés. Sauf quelques champs de blé et quelques vignes, le terrain est inculte, couvert d'une herbe courte, que perce une terre rougeâtre, caillouteuse. Nouvelles traces d'une route antique, qui se poursuit pendant plus de trois kilomètres. Pour éviter son pavement, devenu raboteux, on a créé par places deux pistes, à droite et à gauche, élargissant ainsi démesurément le chemin, Parfois, les gros blocs de la bordure restent alignés.	
17h 40	»	Passage d'une vallée descendant vers l'est-sud-est, puis montée sur le versant opposé.	
17h 55	190	Sommet de la côte. Puis, descente très douce entre des collines. Suivons un fond cultivé.	691
18h 5	240	Nous quittons la route antique, qui parcourt la vallée en droite ligne, pour obliquer vers l'ouest à mi-côte des collines.	

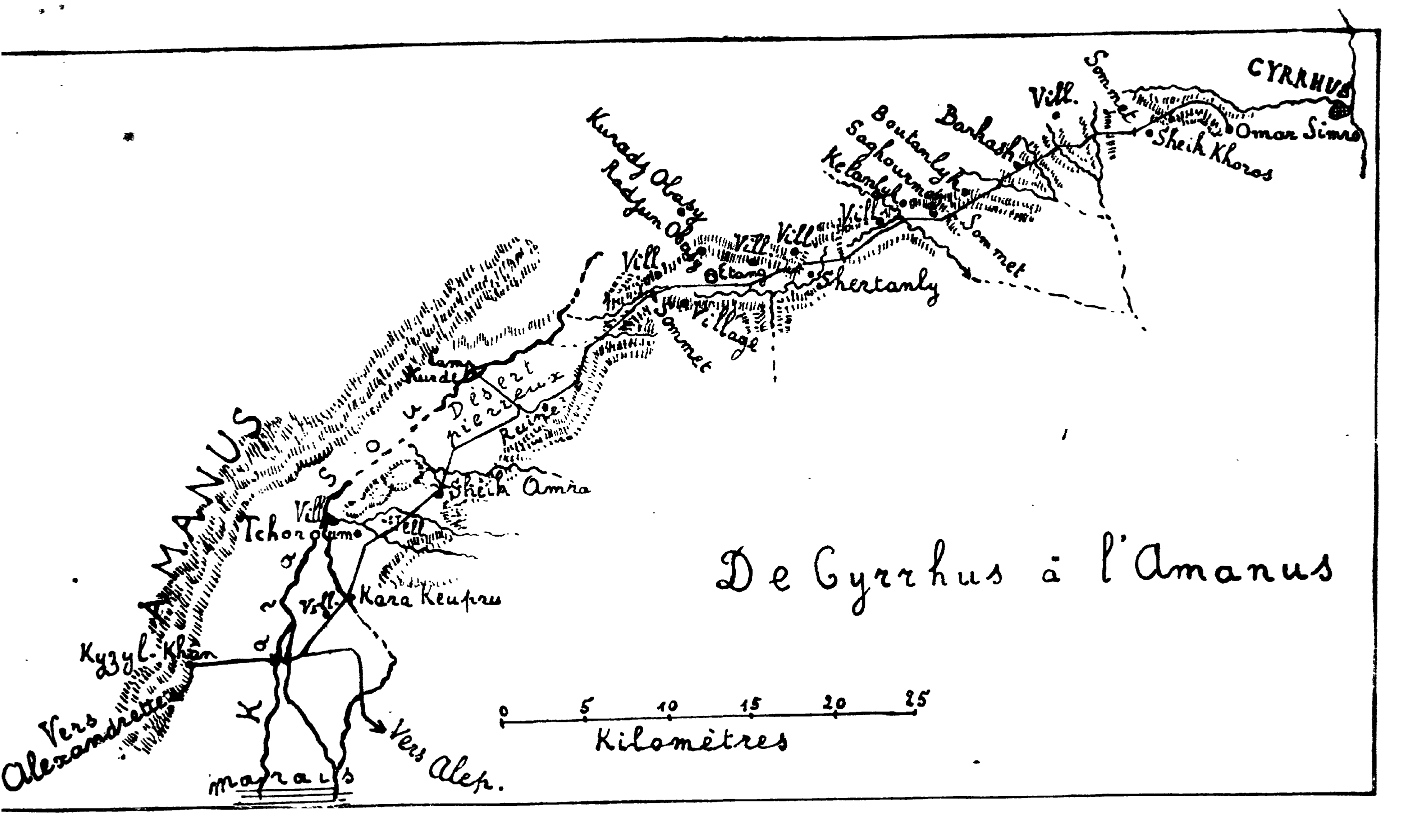
Heure	Direction		Baromètre
18h 25	230	Passage d'un torrent coulant vers l'est-sud-est, que traverse aussi à notre gauche l'ancienne route. Puis un plateau de calcaire, qui s'incline vers le sud. La solitude est toujours absolue.	
18h 45	180	Passage d'un gros ruisseau coulant de l'ouest à l'est, puis ascension d'une montagne de calcaire.	
19h	220	Sommet de la montagne et descente vers Kéhriz.	
19h 15	—	Arrivée à *Kéhriz*. Le village est adossé au versant de la montagne, incliné vers le sud. Devant le village s'ouvre une vallée bornée par des collines peu élevées et orientée du sud-est au nord-ouest. Au delà, vers l'ouest, apparaissent au loin des sommets, où la neige n'est pas encore fondue (Amanus ?). Au sud du village, au milieu de la vallée, s'élève un grand tell. Au sommet du monticule, d'énormes blocs équarris prouvent qu'il s'y trouvait un *kalé*. Kéhriz a succédé à un bourg antique (Channunia? cf. p. 239).	700
		MARDI, 28 MAI.	
8h 5	185	Départ de Kéhriz. Au sud-ouest, dans la plaine au pied des montagnes, à une distance d'environ 2 kilom., *Mulk*. Nous traversons la vallée, où les blés murissent.	
8h 25	220	Passons sur un pont, le ruisseau qui arrose la vallée et 7 minutes plus loin, sur un second pont, un affluent qui coule vers l'est-sud-est au pied des collines et va se jeter un peu en aval dans le cours d'eau principal. Ce second ruisseau vient de Mulk, qui est a 1 kilom. à l'ouest-nord-ouest (Dir. 290°). Nous montons sur les collines.	
8h 50	230	Sommet de la colline; la direction de Kéhriz, derrière nous, est 30°. Nous traversons un plateau. Champs de blé parsemés de fragments de basalte.	
9h 10	245	Sommet du plateau; puis descente assez accentuée.	
9h 25	280	Coupons une vallée d'environ 1 kilom. de large, où un ruisseau coule vers le sud-est.	
9h 35	190	De l'autre côté de la vallée, sur le côteau, *Omar-Oglou*. Montée, puis descente dans une seconde vallée (dir.	

Heure	Direction		Baromètre
		est-sud-est), qui débouche dans la première un peu au-dessous du village.	
10h	240	Nous coupons obliquement la vallée, remontons un peu le ruisseau qui y coule, et nous élevons insensiblement sur le versant sud. Nous retrouvons ici la route antique que nous avons suivie avant Kéhriz et que nous allons côtoyer pendant près de 4 kilom. Elle forme comme une digue continue en dos d'âne et des tronçons du pavement sont conservés par endroits; les gros blocs de basalte qui composaient la bordure, sont parfois restés en place des deux côtés. La largeur de la chaussée, paraît avoir été de $3^{m}60$. Le tracé est rectiligne (cf. p. 238).	
10h 10	225	Le ruisseau de la vallée s'infléchit vers le nord-est. La route antique fait un angle vers le sud-ouest.	
10h 35	220	Atteignons le sommet de la côte. Plateau de basalte. Culture de vignes. A l'ouest, dans une vapeur bleutée, apparaissent les sommets des montagnes qui bordent l'Afrîn, et, au delà, les cimes, encore blanches de neige, de l'Amanus. Nous laissons à notre droite la route antique.	
10h 40	—	*Isménak.* Le village est en fête. Paysans et paysannes en costumes éclatants, la coiffure ornée de pièces de monnaie, dansent aux sons d'un fifre et d'un tambourin.	
11h	260	Départ d'Isménak. Devant nous s'étend une vaste dépression: le basalte a fait place au calcaire; au premier plan le sol ondule en longs monticules crayeux d'une blancheur éclatante, toujours dénudés par les eaux; aucune végétation ne peut s'y accrocher. Plus loin une large vallée, où les champs dessinent des carrés bruns ou verts et les arbres marquent des points noirs. Au delà, un chaos de montagnes qui se heurtent, dominées par les hautes cimes de l'Amanus. — Nous retrouvons bientôt la chaussée antique. Elle profite, comme nous, d'un éperon de montagne, qui s'avance en s'abaissant entre deux ravins, pour descendre dans la plaine.	

Heure	Direction		Baromètre
11^h 20	270	Nous quittons la route. Descente rapide à travers un éboulis de pierrailles blanches; le sol friable se décompose en une épaisse poussière. En face de nous, les stries blanches et vertes d'une haute montagne dessinent comme les tentacules d'un poulpe gigantesque. Dans la vallée, nous retrouvons le pavement de basalte de la route antique envahi par les herbes et les arbustes.	
11^h 30	230	Traversons un ruisseau qui descend vers le sud-ouest et nous élevons obliquement sur le versant opposé. Des vestiges de l'ancien pavement de basalte ou de lave apparaissent fréquemment. Les blocs, même quand ils sont déformés et déplacés, tranchent vivement par leur couleur noire sur le sol crayeux.	
—	240	Nous suivons la vallée à mi-côté, puis y redescendons. La vigne et l'olivier y prospèrent et le blé y est abondant.	
12^h 5	210	Le lit d'un ruisselet, qui est à sec, est devenu un chemin creux. La lave se mêle de nouveau au calcaire. Le long du ruisseau s'étend une bande inculte, sorte de digue envahie par les broussailles qui poussent entre les pierres d'un pavement; c'est la route antique, qui était construite en remblai.	
12^h 20	200	Traversons le fond de la vallée. A gauche dans un recoin, un village. Le ruisseau s'écarte vers l'ouest (dir. 250°). Nous montons sur un promontoire de calcaire, qui sépare la vallée que nous quittons de celle de l'Afrîn.	
—	220	Ascension à travers des champs cultivés. A gauche dans la montagne: *Tchakallé-Pingar.*	
12^h 50	200	Arrivée sur le plateau. Au bout de $^1/_4$ d'heure, nous parvenons à un jardin nouvellement créé en mettant a profit l'eau d'un torrent. [Si après avoir quitté le ruisseau, au lieu de monter droit sur le plateau, nous avions pris l'« eski yol », la route du bas, à droite d'un torrent, nous aurions trouvé encore d'après Moritz (carte de Kiepert) une portion considérable de la voie romaine, qui coutournait la hauteur].	
14^h 50	210	Départ du jardin. Cinq cents mètres au delà, une fontaine.	

Heure	Direction		Baromètre
15^h 15	245	Sommet. Belle vue sur les montagnes de l'ouest, qui se présentent comme les vagues successives d'une mer pétrifiée. Suivons un sentier qui descend vers la vallée de l'Afrîn.	
15^h 35	250	Passage d'un ruisseau, qui coule vers l'Afrîn. La descente reprend.	
15^h 55	250	*Karnabi,* village étagé sur une colline près d'un gros ruisseau, affluent de l'Afrîn. La descente continue.	
16^h 25	250	*Békra.* Un peu à l'est du village, un tell. La descente se poursuit dans un ravin encaissé.	
16^h 40	210	Atteignons le bas de la côte, traversons un torrent et pénétrons dans la vallée de l'Afrîn.	
17^h	240	Passons a gué l'Afrîn un peu en amont d'un vieux pont, dont nous distinguons les arches, et gravissons une côte inculte, remplie de buissons épineux.	
17^h 5	320	Sommet. Tournons vers le nord-ouest pour descendre vers un gros affluent de l'Afrîn, le Safi-sou ou Sabouri-sou, que nous passons (17^h 10) sur un pont de cinq arches certainement d'origine antique (cf. p. 237).	
—	280	Remontons un ravin, passons à l'ouest du *ziyaret* de Cyrrhus (cf. p. 212) et nous dirigeons, en montant toujours, vers un village pour y passer la nuit.	
18^h 20	—	Arrivée à *Omar-Simro,* village kurde situé exactement à l'ouest du *ziyaret;* c'est un hameau de *Saryndjak* qui se trouve a 3 kilom, plus à l'ouest (1).	720
		MERCREDI, 29 MAI.	
—	—	Visite des ruines de Cyrrhus (cf. p. 232).	728 au ziyaret
		JEUDI, 30 MAI.	
8^h 35	330 à 260	Départ d'Omar-Simro. Nous contournons la montagne qui se trouve au nord du village. À notre droite, dans un ravin, le ruisseau qui descend vers Cyrrhus.	
9^h 35	250	Nous montons peu à peu au flanc de la montagne.	
9^h 55	»	A gauche de la route, sur une colline, *Sheikh-khoros.*	
10^h	270	Sommet de la passe. Descente rapide dans une vallée à peine cultivée.	713

(1) Saryndjak a été marqué par erreur deux fois sur la carte de Kiepert.



Carte X. — Du 29 au 31 mai.

Heure	Direction		Baromètre
10h 20	240	Au fond de la vallée, passage d'un ruisseau coulant du nord au sud. A côté du chemin, une source abondante et limpide, entourée de quelques peupliers d'Italie. Nous montons une côte de calcaire blanc en nous élevant diagonalement au-dessus de la vallée, dont l'axe est nord-sud. Montagne inculte, herbe rare déjà roussie, buissons de houx.	719
10h 30	260	Sommet de la côte. Descente rapide vers le lit, assez large mais à sec, d'un torrent, qui s'abaisse vers le sud-est et va rejoindre un peu en aval le premier ruisseau. En amont, sur une hauteur de la rive gauche, à environ 2 kilom., un village.	
10h 40	240	Montée sur le versant opposé.	
11h 5	»	Passons un torrent coulant vers le sud-est, qui rejoint un peu plus bas la vallée où nous allons descendre. L'ascension continue.	
11h 15	—	Arrivée sur la hauteur au village de *Barkash*.	710
—	260 à 220	Descente dans le lit désséché d'un torrent, qui débouche dans un autre, coulant vers l'est-sud-est.	
11h 30	235	Montons vers un col d'une chaîne de montagnes élevées. Hauteurs monotones, sans arbres et sans rochers, où ne croissent que des broussailles.	
11h 50	—	A droite, sur la hauteur, un village : *Boutanlyk*.	
12h	250	Sommet de la passe. Descendons le long d'un torrent.	707
12h 10	»	A droite, sur la hauteur, le village kurde de *Saghourmos*, où nous montons.	
12h 15	—	Arrivée a Saghourmos. A l'ouest, sur une autre colline à environ 2 kilom., *Kelanlyk*. Ces villages sont situés au-dessus d'une large vallée, plantée d'oliviers qui descend de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est.	
13h 45	265	Départ de Saghourmos. Redescendons dans la vallée.	
13h 50	»	Traversons obliquement la vallée. Blé, vignes, beaux oliviers.	715
14h 15	240	Passons un ruisseau et remontons le cours d'un de ses affluents. Cinq cents mètres plus loin un village sur la droite.	
14h 30	225	Nous remontons toujours la rive droite du ruisseau.	
14h 55	260	Sommet de la vallée, qui est cultivée jusqu'en haut et bordée de montagnes couvertes d'un taillis assez touffu.	709

Heure	Direction		Baromètre
		La passe est large et aisée. Descente sur l'autre versant, où nous franchissons un ruisseau, qui s'écarte bientôt à notre gauche vers le sud-ouest.	
15h 15	→	A gauche, un village: *Shertanly*. Nous descendons toujours par une large dépression entre de hautes montagnes boisées. Le chemin que nous suivons est une route de caravanes.	
15h 20	235	A droite, un village sur la hauteur.	
15h 30	255	La vallée se rétrécit.	
15h 40	290	Franchissons un éperon de colline. Sur la hauteur vers l'ouest un village.	
15h 45	245	Redescendons vers la vallée, qui recueille les eaux de la dépression que nous avons traversée et qui la continue. Ce ruisseau s'échappe un kilom. plus loin vers le sud par une gorge.	
16h 5	270	Nous remontons la vallée d'un affluent. Au fond, terres de labour; au sud, hautes montagnes; au nord, collines. Passons près d'un étang au milieu de belles prairies, où paît un nombreux bétail. A droite, sur la hauteur: *Radjun-Obasy*. Plus au nord, au delà des collines, se trouve, me dit-on, *Kuradj-Obasy*.	
16h 45	260	A gauche, sur la hauteur, un village; cinq cents mètres plus loin un autre village à droite. Puis la vallée se retrécit et devient une passe étroite entre deux montagnes boisées.	
17h	245	Sommet de la passe.	719.5
—	240	Descendons dans un couloir resserré sur la rive gauche d'un torrent. La forêt est, dit on, un repaire de brigands, qui infestent ce coupe-gorge. Bientôt nous voyons se développer à nos pieds la vaste plaine du Kara-Sou, voilée par une brume bleuâtre. Au delà, de hautes montagnes, vues à contre-jour, semblent être une immense muraille sombre. Le torrent coule à une profondeur de plus en plus grande et s'écarte vers l'ouest.	
17h 40	»	La route va chercher la coupure d'un autre torrent, qu'elle suit.	
17h 50	200	Sortons de la gorge et nous abaissons vers la plaine sur le versant de la montagne.	

Heure	Direction		Baromètre
18h 10	250	Atteignons le pied des montagnes. La piste file à travers la plaine. Quelques champs de blé et d'avoine jaunissent déjà ici, mais pas d'habitations. La plus grande partie du terrain est inculte. Aucun village où l'on puisse camper.	
18h 20	235	Le sentier traverse très obliquement la plaine en s'écartant peu à peu des montagnes. Bientôt il pénètre dans un *ledjâh*, semblable à celui du Haurân: un terrain parsemé de blocs de lave, sans autre végétation que quelques arbustes rabougris, s'étend vers le sud à perte de vue.	
18h 40	235	La route contourne un monticule portant peut-être des ruines ou les pierres d'un vieux cimetière. Elle suit à une courte distance le pied de montagnes arides, d'où ne s'échappe aucun ruisseau. Nul être vivant. Le silence est absolu.	
18h 55	305	Tournons vers l'ouest, au milieu des blocs de lave amoncelés, pour aller dresser nos tentes au bord de la rivière. L'obscurité se fait.	
19h 40	—	Arrivons à un campement de Kurdes au bord du Kara-Sou. Ils sont logés dans quatre grandes tentes et leurs troupeaux paissent dans les prairies qu'arrose la rivière. Celle-ci est divisée en plusieurs bras, gros ruisseaux entourant des îlots, où l'herbe pousse drue entre les blocs de lave. Son cours est plus rapproché de moitié environ des montagnes de l'ouest que de celles de l'est. Sa direction générale est en aval 230°; en amont une chaîne de hauteurs, qui traverse obliquement la vallée, coupe la vue.	751
		VENDREDI, 31 MAI.	
8h 20	155	Départ du campement; regagnons le *derbent djemel*, le passage des caravanes, en nous dirigeant vers la montagne la plus proche. Les blocs de lave forment des amoncellements étranges; on les croirait entassés à dessein ou provenant de constructions écroulées (cf. p. 8).	

Heure	Direction		Baromètre
8h 55	245	Rejoignons le chemin battu; qui, s'écartant peu à peu de la montagne, continue à travers le *ledjâh* aride et désert.	
9h 15	»	Nous traversons un des lits de la rivière, qui est à sec, et franchissons l'extrémité de hauteurs isolées dans la vallée.	
9h 40	200	Nous obliquons vers un village, le premier que nous apercevons depuis notre descente dans la plaine du Kara-Sou. Le désert de lave cesse.	
9h 55	200	Passons un gros ruisseau coulant de l'est à l'ouest ou plus exactement le lit du Kara-Sou, que nous avons traversé à sec plus haut et où s'est jeté un ruisseau. Rizières.	
10h 5	»	Passons un deuxième ruisseau, qui paraît se perdre dans le premier un peu en aval. Quelques pas plus loin, sur un autre bras de ce ruisseau, donnant une eau limpide et abondante, le village de *Sheikh-Amra*. Les montagnes dessinant un circuit se rapprochent.	
10h 45	230	Départ de Sheikh-Amra. Prairies couvertes de hauts herbages. Le Kara-Sou passe à l'ouest de l'autre côté de hauteurs isolées, qui sont constituées par trois collines successives.	
11h 5	»	Passons un nouvel affluent du Kara-Sou. A notre droite, un tell s'élève dans la plaine parfaitement plane. Le ruisseau forme entre ce monticule et les trois collines un vaste marécage, avant de se déverser dans le Kara-Sou, qui coule a l'ouest, parallèlement à notre route.	
11h 20	240	Les montagnes de l'est se rapprochent. La route franchit deux mamelons, puis un ruisseau, qui se jette dans celui qui sort du marais. Vers le confluent de celui-ci avec le Kara-Sou, un village.	
11h 30	»	Un nouveau tell à droite. Au pied de ce tell, un misérable village: *Tchoroum*. Plaine plate et humide.	
11h 40	200	Passons un ruisseau, puis traversons la plaine largement arrosée.	
12h 10	220	Nous franchissons un bras du Kara-Sou sur un pont: *Kara-Keupru*. La rivière après avoir passé derrière les	

Heure	Direction		Baromètre
		trois collines mentionnées plus haut, coule du nord-ouest au sud-est, diagonalement à travers la plaine. Nous obliquons vers le sud-ouest.	
12h 25	—	Un village au milieu de vastes champs d'orge de froment et d'avoine.	
12h 50	—	Nous rejoignons la grande chaussée moderne d'Alep à Alexandrette, qui franchit 1 $^1/_2$ kilomètre plus loin, sur deux ponts en fer, un premier puis un second bras du Kara-Sou.	
14h	—	Arrivée à *Kyryk-khân* (1), au pied de la passe de Beilân.	
—	—	Campé à *Tchakallé*, village turc, peu avant Beilân.	
		SAMEDI, 1er JUIN.	
—	—	Arrivée à *Alexandrette*.	

(1) Lire sur la carte p. 310 Kyryk-khân, au lieu de Kyzyl-khân.

INSCRIPTIONS

1. **Antioche?** — Petit bas-relief de marbre blanc conservé chez M. Guillaume Poche, à Alep, et qui provient « du côté d'Antioche ». Un jeune homme est étendu sur une couche, accoudé sur des coussins, le haut du corps à demi soulevé. Devant lui, est placée une petite table à trois pieds chargée de mets. Au-dessous se lit l'inscription:

Πρεῖσκε
ἄλυπε χαῖρε.

Nouvel exemplaire d'une représentation du type bien connu dit « Banquet funéraire ».

2. *Tourmunîn* (pp. 10, 33). — Le village actuel occupe l'emplacement d'une bourgade antique, qui était florissante à l'époque chrétienne. Les paysans se sont installés dans ses ruines et les ont appropriées à leurs

✝
C
T
OCTAVPOΘICΔIHMACHΛEHCON·HM
PAΦIMYΠEPBHPETHȢ INΔ' AI TȢ AMXET

besoins. Dans une cour, on me montra un linteau où étaient sculptées deux croix inscrites dans des cercles. D'autres croix étaient taillées dans des blocs encastrés dans les murs des maisons. Enfin un villageois m'introduisit dans sa grange, où le linteau d'une porte basse

conduisant à une étable portait une inscription dont l'extrémité de droite était cachée par la maçonnerie moderne. Je déchiffrai ce qui suit à la lumière d'une lampe:

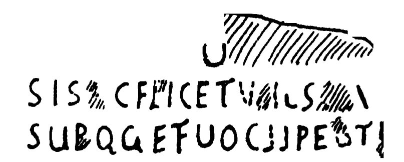
... ι|σ|τ|δ σταυρωθ(ε)ὶς δι' ἡμᾶς ἐλέησον ἡμ[ᾶς] |
... Σε ?]ραφὶμ Ὑπερβερηρετήου ἰνδ(ικτικτιῶνος) αι' τοῦ ͵αμχ' ἔτ[ους].

Les premières lettres m'ont paru être isolées et devoir se lire de haut en bas X[ρ]ιστ[έ], mais peut-être plusieurs mots étaient-ils cachés sous le plâtre de la muraille et faut-il restituer la formule monophysite: Ἅγιος ὁ θεός, ἅγιος ἰσχυρός, ἅγιος ἀθάνατος ὁ σταυρωθεὶς κ. τ. λ. Cette formule se retrouve dans deux inscriptions, très semblables à la nôtre, copiées par le Père Lammens à Kimar, village du Djébel-Sim'ân peu éloigné de Tourmanîn (1).

Le début de la seconde ligne fait également difficulté. Si ma copie est exacte, il n'y a, ce semble, qu'une restitution possible Σε]ραφίμ, et il faudrait alors suppléer une phrase comme: « Puissions-nous te contempler au ciel avec les Séraphins ». Mais alors le chiffre du jour devrait avoir été omis par le lapicide, et je suis tenté de corriger: [ἡμέ]ρᾳ [θ]ι' μ(ηνὸς) Ὑπερβερεταίου.

De toute façon la date est certaine. Le mois Hyperbérétaïos dans le calendrier syro-macédonien répond à octobre, et l'année 641 de l'ère d'Antioche à 592 ap. J.-C. Or, en septembre 592 commençait la onzième année d'une indiction. Toutes les indications chronologiques sont donc concordantes.

3. **Litarba** (*El-Térib*) (2). — Dans le mur d'une maison, fragment de calcaire troué par les pluies (l. 0,m53; h. 0,m26). L'inscription est placée à l'envers, et très fruste. Déchiffrement difficile.



Reste d'une dédicace officielle d'époque tardive, se terminant par le nom du fonctionnaire qui présida à quelque travail.

L. 2. . . *Epic*[*t*]*etu*[*s*] ?
L. 3. *sub Q(uinto) Gefuo ?...*

Gefuus, comme *nomen*, semble ne pas exister; peut-être faut-il lire *Gessio* ou *Gaetulio*.

(1) *Mélanges Fac. orient. de Beyrouth*, t. II, p. 395.
2) Cf. *supra*, p. 4.

4. *Sheikh-Nedjâr* (cf. p. 16). — Tronçon d'une colonne de calcaire, de 88 cm. de haut, sur 92 cm. de diamètre, brisée du haut et du bas. Je l'ai retrouvée dans un champ, à dix minutes au sud du village, à l'endroit même où un laboureur, me dit-on, l'avait déterrée il y a peu d'années. Auparavant, M. Pognon en avait pris un estampage, d'après lequel l'inscription a été publiée par M. Chapot (1). Quand je l'ai copiée, elle était déjà plus mutilée qu'au moment où M. Pognon l'avait découverte. Je sépare par un trait les parties brisées en 1907 (2).

sic IMPERATOPIRVSCAES	*Imperato*[*r*]*i*[*b*]*us Caes*[*aribus*
DIVIMARCIANTONINI	*divi Marci Antonini*
sic GEMANICISARMATICIFILI	*Ge*[*r*]*manici Sarmatici* [*f*]*ili*[*us,*
DIVICOMMODIFRATEROIVI	*divi Commodi* [*frater, divi*
ANTONINIPIIN *Inscription arabe*	*Antonini Pii n*[*epos, divi Hadri-*
ANIPRONEPOSDI	*ani pronepos, di*[*vi Trai-*
I'IABNEPOSD	*an*]*i abnepos, d*[*ivi Nervae adnepos.*

Milliaire de Septime-Sévère, fils adoptif de Marc-Aurèle, et de Caracalla. Une partie de la titulature a été grattée pour faire place à un texte arabe. L'inscription latine est gravée avec une extrême négligence : les lignes ne sont pas droites, les interlignes sont inégaux, comme les caractères (h. 5 à 7 cm.) des lettres ont été sautées (l. 3, R), d'autres ajoutées après coup (l. 4, A et D) ou confondues (l. 1, P pour R, R pour B), et le lapicide, qui apparemment ne savait pas le latin, a inventé (l. 3 et 4) une nouvelle forme pour le R, que l'alphabet grec ne lui avait pas appris à connaître. De plus le rédacteur de la formule a complété l'abréviation IMP. CAES. par un datif pluriel, qui fait, avec les nominatifs qui suivent, une anacoluthe choquante. On a l'impression que ce milliaire a été exécuté à la hâte et sans soin. Les circonstances historiques dans lesquelles fut construite la route où il se dressait, expliquent cette précipitation.

Cette borne de Sheikh-Nedjâr doit être rapprochée de deux autres, découvertes par M. Hogarth à Ariméh, entre Hiérapolis et Batné (3), dont l'une est à peu près indéchiffrable, mais dont l'autre heureusement se lit avec cer-

(1) *Bull. corr. hell.*, XXVI, 1902, p. 91.

(2) J'ai publié et commenté ce milliaire dans les *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1916, p. 390.

(3) Hogarth, *Annual of the British School at Athens*, XIV, 1907, p. 185.

titude: *Imp(erator) Caes(ar) [divi M.] | Antonini P[ii Germanici f]|ilius, [di]vi Co[mmodi frater], | divi Antonini Pi[i nep(os)], | divi Hadriani p[ronep(os)], | di[vi] Traiani [abnep(os)], | divi Nervae [adnep(os)], | L(ucius) Septimius Severus | Pertinax Aug(ustus) [Arab(icus)] | Adiab(enicus), p(ater) p(atriae), pot(estate) [trib(unicia) | V, imp(erator) VIII, co(n)s(ul) I[I] | et M. Aur(elius) An[t(oninus)] | Caesar, desig(natus) | imp(erator), millia passum XIII.*

Comme l'a montré M. Hogarth, la distance de XIII ou peut-être de XIII[I] milles est calculée à partir d'Hiérapolis. Ariméh se trouve en effet à 3 1/2 heures de cheval de Membidj.

La date de ce second milliaire peut être déterminée assez exactement. Septime-Sévère exerça sa cinquième puissance tribunicienne du 10 décembre 196 au 10 décembre 197. D'autre part, il obtint sa huitième acclamation impériale en 196, la dixième en automne 197, l'époque de la neuvième restant indéterminée (1). L'inscription a donc été gravée presque certainement pendant le printemps ou l'été de 197. La titulature de Caracalla qui devint *Caesar* en 196, *imperator designatus* en 197 et *Augustus* vers le mois d'avril 198 s'accorde bien avec cette conclusion.

Reportons-nous maintenant aux évènements de la vie de Sévère (2). En 196, tandis que ses lieutenants assiègent Byzance, le nouvel empereur franchit l'Euphrate et s'avance jusqu'à Nisibe, qu'il annexe à l'empire. Byzance prise, il revient par les provinces danubiennes à Rome, puis il marche contre son compétiteur Albinus, qu'il bat près de Lyon le 19 février 197, rentre à Rome le 2 juin et y séjourne une partie de l'été. Enfin il s'embarque à Brindes et entreprend sa grande expédition contre les Parthes dès l'automne de 197. C'est donc au moment où il préparait cette campagne, que l'empereur ordonna la construction d'une route de Bérée à Hiérapolis et à l'Euphrate pour assurer les communications de son armée (3).

Nous avons dit que sur la pierre de Sheikh-Nedjâr une partie du texte latin a été effacée pour faire place à une inscription arabe. Il est regrettable que M. Pognon, qui l'a estampée, ne l'ait pas publiée jusqu'ici, du moins à notre connaissance (4). Mais nous savons que la voie d'Alep à Membidj et l'Euphrate garda toute son importance sous les Abassides (5). D'autre part, M. Clermont-Ganneau (6) a montré qu'à l'imitation des Césars, les khalifes de Damas

(1) Cagnat, *Cours d'épigr. latine*, 4e éd., 1914, p. 207, d'après les recherches de Wirth, *Quaestiones Severianae.*

(2) De Ceuleneer, *Essai sur le règne de Septime-Sévère*, dans *Mém. Acad. Belgique*, XLIII, p. 101 ss.

(3) Cf. *supra*, p. 16.

(4) Elle n'a pas trouvé place dans ses *Inscriptions sémitiques de Syrie* (1907).

(5) Cf. *supra*, pp. 18; 28, n. 2.

(6) Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéol. orientale*, t. I, 1888, p. 205 ss.

et de Bagdad jalonnaient les routes qu'ils faisaient restaurer de pierres portant la notation de la distance en milles, et il a publié le premier milliaire arabe connu; il est au nom du prince omméyade Abd-el-Mâlik et indiquait sur la route de Damas à Jérusalem le 109e mille. D'autres bornes ou plutôt plaques analogues ont été découvertes depuis en Palestine (1). Je serais tenté de croire que le tronçon de colonne mis au jour à Sheikh-Nedjâr pourrait nous offrir un exemple curieux d'une borne antique réutilisée et démarquée par quelque souverain musulman.

5. *Khân-Aser* (2). — Petit bloc de basalte provenant de Khân-Aser, à deux heures de Zébed dans le désert, non loin du lac Es-Sabka; aujourd'hui à Alep chez M. Guillaume Poche, qui a bien voulu m'autoriser à en prendre copie. Caractères larges et peu profonds. Haut. env. 0,m03. Publiée déjà par Chapot, *Bull. corr. hell.*, XXVI, 1902, p. 176.

ΟCΤΟΝΔV	Ὁ Θ(εὸ)]ς τὸν δυ-
IΑΗΕѠΝΑ	ν]άμεων ἀ[ν-
ΑΠΑVCΟΝΤΗ	ά]παυσον τὴ-
ΨVΧΗΝΕVΦ	ν] ψυχὴν Εὐφ-
ΜΙΑCΗ +	η]μίας Η.

Formule fréquente empruntée aux antiques prières pour les morts. La liturgie grecque répète aujourd'hui encore: Ὁ θεὸς τῶν πνευμάτων ... ἀνάπαυσον τὴν ψυχὴν τοῦ δεῖνα (3). La signification de la dernière lettre et de celle qui manque ensuite, est incertaine. Peut-être faut-il lire Θq' c'est-à-dire 99, employé par *isopséphie* comme équivalent de ἀμήν, notamment dans la trilingue de Zébed, localité voisine de Khân-Aser (4).

(1) Lagrange, *Revue biblique*, 1894, p. 136 ss.; 1897, p. 104 ss. Le Père Lagrange montre que le mille arabe ne répondait pas comme longueur à la mesure antique; il aurait été de 2592 mètres.

(2) Sur cette localité, cf. Butler, *Amer. exped. to Syria*, Part II, *Architecture*, 1904, p. 301 ss., et Prentice, *Greek and latin inscr.*, 1908, nos 256 ss.

(3) Cf. Dumont, *Mélanges d'archéol.*, réunis par Homolle, 1892, p. 582-9.

(4) Cf. *supra*, p. 194, à propos de l'inscription de Mashtala.

6. Copie communiquée par M. Guillaume Poche, d'une inscription de Khân-Aser.

. + ЄΜΜΑ (+) ΝΟΥΗΛ+ + 'Εμμανουήλ +

D'autres inscriptions copiées par M. Poche à Khân-Aser ont été publiées correctement par Prentice.

7. *Khân-Aser.* — Bas-relief de basalte, dont le haut est brisé (h. 0,m 45; l. 0,m 42) conservé à Alep, chez M. Guillaume Poche, qui, m'a gracieusement autorisé à le photographier. La sculpture grossière représente un cavalier armé d'une lance et d'un bouclier rond, s'avançant vers la droite. Derrière la jambe, est suspendu un large étui cylindrique, qu'on prendrait pour un carquois, si ce guerrier était un archer. Sous la représentation, est gravée en caractères irréguliers une inscription déjà publiée par l'abbé Chabot (1). Chose curieuse, elle est renversée par rapport à la figure, ce qui ferait supposer qu'elle a été tracée par un lapicide syrien ou arabe ignorant le grec. On déchiffre les lettres:

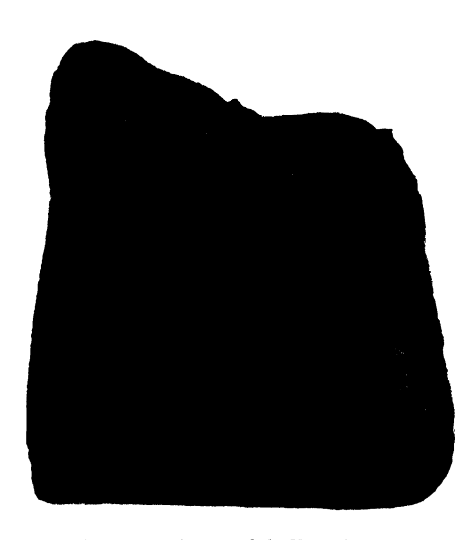


Fig. 97. — Bas relief de Khân-Aser.

Ν ΙΟϹ ΟΥ Δ Ε	Un tel
ΑΝΕΘΗΚΕΝΔΥΟ	ἀνέθηκεν . .

Le dernier mot est peut'être l'abréviation du nom du mois Δύστρος ou du dieu arabe Δυσάρης.

8. *Mashtala.* — Dédicace à un dieu inconnu; cf. *supra*, p. 192.

(1) *Journal asiatique*, 1900, p. 276.

Hiérapolis (*Membidj*). — La grande ville d'Hiérapolis très imparfaitement explorée, a fourni jusqu'ici un nombre restreint d'inscriptions antiques. A celles qui ont été publiées récemment par l'abbé Chabot (1) et M. Hogarth (2), je ne puis ajouter que peu de chose :

9-11. Stèles décrites, *supra* p. 39.

12. Dans la cour d'un paysan; partie inférieure d'une statue assise. Il ne reste que les pieds chaussés de sandales; sur le socle (l. 0,m31 ; h. 0,m15) se lit l'inscription :

ΑΠΟΛΙΝΑΡΙ
ЄΧΡΗϹΤЄ — Ἀπολινάρι|ε χρηστὲ | ἄλυπε | χ(α)ῖ(ρε)
ΑΛΥΠЄ
ΧΙ

J'ai noté à la quatrième ligne : « Il n'y a rien d'autre que XI ». Nous avons ici un exemple d'une abréviatian par contraction, telle qu'on la rencontre quelquefois dans les textes épigraphiques; cf. la note à nos *Inscriptions du Pont*, nº 79 et Nachmanson, *Die schriftliche Kontraction auf den Griech. Inschriften*, dans *Eranos*, t. X, 1910, p. 71 ss.

13. *Membidj*. — Grande cuve de sarcophage (l. 2,m61) de marbre blanc dans la cour de la maison du nommé Ismaïl. La bande supérieure est décorée d'un méandre de feuillage; au-dessous, l'inscription est gravée en caractères petits et fins de bonne époque (h. 0,m02). Chacun des mots est séparé par un espace vide. Les deux tiers de la cuve sont enterrés dans le sol de la cour.

Κο[σ]μί[ω]ν Δολιχός Μοῖρα Ψυχή Κασιανός Μαρθάνα ἡ μήτηρ Πρόβουλος Ἑρμῆς.

(1) *Journal Asiatique*, 1900, p. 277.
(2) *Annual of the British School at Athens*, XIV, 1907-8, p. 186 ss.

Les mots ἡ μήτηρ gravés en caractères plus grands, ont été ajoutés après coup, et les syllabes ΠΡΟΒΟΥ du nom suivant reléguées alors à la ligne inférieure. Πρόβουλος, comme nom d'homme, se retrouve p. ex. *CIG.* 4345, 11. Je crois donc que ce titre de « mère » a été donné à Marthâna, femme de Kassianos, après sa déposition dans le tombeau de son époux par ses enfants Kosmiôn, Dolichos et Proboulos. Kassianos, placé au milieu, est probablement le père, pour qui le tombeau fut exécuté. Le nom Μαρθᾶνα semble répondre au syriaque *Marthân*, « notre Marthe ».

M. Hogarth a déjà publié cette inscription (1), et il a émis la conjecture ingénieuse que les noms étaient les légendes explicatives gravées au-dessus de la tête des personnages sculptés sur la cuve. A la vérité, je n'ai observé sur la partie aujourd'hui visible aucune trace d'un bas-relief, mais il n'est pas impossible que celui-ci occupe le bas du sarcophage, caché dans la terre par le propriétaire musulman, ou que la représentation ait été seulement peinte.

La copie de M. Hogarth ne diffère de la mienne que par une seule lettre, mais elle est d'importance : il a lu Τύχη où, sans connaître d'ailleurs sa copie, j'ai transcrit Ψυχή. Si mon texte est le bon, Kassianos était probablement figuré sur son lit de mort entouré de sa famille ; près de son cadavre on voyait l'âme, que le Destin avait séparée de son corps, et dans le coin Hermès, le dieu psychopompe, qui allait la guider vers le séjour des bienheureux. On pourrait rapprocher de cette composition deux scènes reproduites sur plusieurs sarcophages figurant le mythe de Prométhée (cf., par exemple, Reinach, *Rép. reliefs*, III, p. 199 ; Roscher, *Lexikon*, s. v. « Prometheus », col. 3106 ss.).

Zeugma (*Bâlkîs*).

14-16. Inscriptions de trois tombeaux rupestres décrits, *supra*, p. 43-45.

17. Fragment de stèle dans le village de Bâlkîs, *supra*, p. 45.

18-21. Quatre stèles funéraires provenant de Bâlkîs et conservées à Aïntab, reproduites *supra*, p. 46 ss.

22. *Tchardak* (2). — Dalle de calcaire rougeâtre, servant de pave-

(1) *Ann. Brit. School Athens*, l. c., p. 195.

(2) Cf. *supra*, p. 152. L'inscription a été publiée, *Bull. Acad. Belgique*, 1907, p. 575.

ment au haut de l'escalier extérieur d'une maison et brisée en haut et à droite :

NDVS
MIL·LEG·SS
HAS·POSCON
VICANO POS
B ST

... *Secu*]*ndus* ... | *mi*(*les*) *leg*(*ionis*) *s*(*upra*) *s*(*criptae*) ... | *has*(*tatus*) *pos*(*terior*) *con*[*cedente? loco*] | *vicano pos*[*sessore ?*] ... *b*(*ene*) [*m*(*erenti*) *fe*(*cit*)]. *S*(*it*) *t*(*ibi*) [*t*(*erra*) *l*(*evis*) ?]

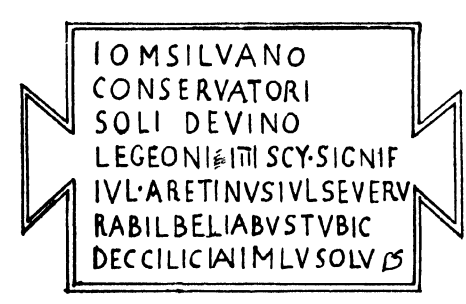
Si notre restitution est exacte, un soldat aurait élevé un tombeau sur un terrain que lui avait concédé le propriétaire habitant le *vicus* où se trouvait la garnison. Mais l'inscription est si mutilée qu'il est impossible d'arriver à un sens certain. On m'assura qu'un autre fragment de la même pierre se trouvait dans un jardin, mais je ne pus obtenir à aucun prix qu'on me le montrât. C'est à grand'peine que je fus autorisé à prendre une copie du premier morceau.

23. *Carrières d'Énesh* (1). — Sur la face nord de la carrière principale, grands caractères d'environ 12 centimètres de haut, mal gravés et sans encadrement.

AVRCARVSSILVANO

C'est le *CIL.* III 14396 *f*, qu'il faut lire *Aurelius Carus Silvano.*

24. Paroi ouest de la même carrière. Dans un cartouche, à 6 ou 8 mètres de haut (p. 157, fig. 52), copiée du haut d'une échelle :

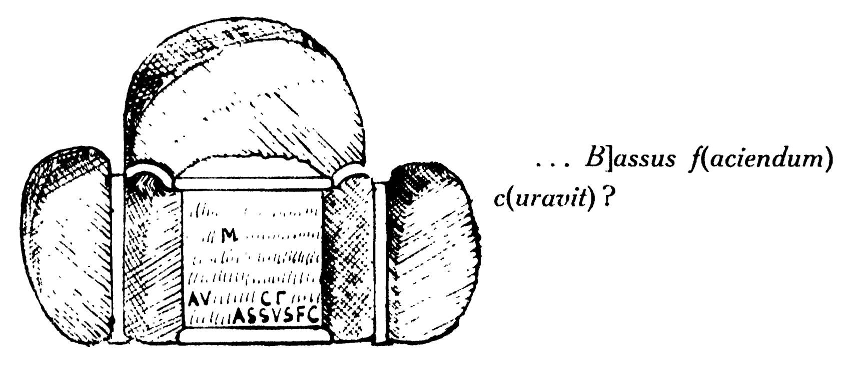


I(*ovi*) *o*(*ptim*)*o m*(*aximo*), *Silvano* | *conservatori,* | *Soli devino,* | *legeoni*[*s*] *IIII Scy*(*thicae*) *signif*(*eri*) | *Iul*(*ius*) *Aretinus, Iul*(*ius*) *Severu*(*s*), | *Rabil*(*ius*) *Beliabus tubic*(*en*) *de c*(*enturia ?*) *Ciliciani m*(*erito*) *l*(*ibentes*) *v*(*otum*) *solv*(*erunt*).

(1) Cf. *supra*, p. 154 ss. Les inscriptions ont été publiées *Bull. Acad. Belg.*, l. c., p. 562 ss.; cf. Cagnat, *Année épigraphique*, 1907, nos 25 ss.

On remarquera immédiatement que si les deux enseignes (*signiferi*) portent des noms purement latins (l'un d'eux, *Aretinus*, est toscan), le trompette, au contraire, est certainement un oriental. Certes le *nomen*, *Rabilius*, est italique (1), bien qu'il soit parfois porté par des Asiatiques (2), mais le *cognomen* Beliabus est purement sémitique: *Bel(Beel)-iahb* signifie « Bel ou Baal donna », et répond exactement au Διόδοτος grec, que, de fait, une inscription donne comme son équivalent (3). Ce nom devait être fréquent parmi les Syriens et il apparaît dans les textes épigraphiques sous les formes: Βελιάβος (4), Βεελιάβος (5), Βηλιάβος (6), *Beliabus* (7). — L. 7, on ne peut songer à *dec(uriae)*, bien qu'on trouve des *decuriones* comme commandants de la cavalerie des légions au temps de Végèce; cf. Fiebiger dans Pauly-Wissowa, *Realenc.*, s. v., t. IV, p. 2352.

25. A gauche et au-dessus de la précédente (fig. 52); autel entouré de trois niches. Je n'ai pu déchiffrer avec une forte lorgnette que quelques lettres. Il serait impossible d'atteindre jusqu'à cet autel sans construire un échafaudage :



... *B*]*assus f*(*aciendum*) *c*(*uravit*) ?

(1) Schulze, *Zur Geschichte der Lateinischen Eigennamen*, 1904, index.

(2) *CIL.* III, 13483 *a* (un officier de Philadelphie); cf. 6580 II, 37 (*Ravillius*).

(3) *Bull. corr. hell.*, XXI, 1897, p. 64, n° 74; *Mél. Fac. orient. de Beyrouth*, t. II, 1907, p. 278: Ἐπὶ Βεελιάβου τοῦ καὶ Διοδότου.

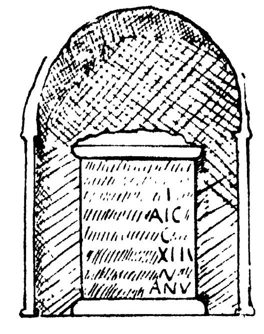
(4) Lebas-Waddington, 2557 *e* (région de Damas); *Bull. corr. hell.*, l. c., p. 65, n° 76.

(5) Dittenberger, *Orient. Inscript.*, n° 611, note 4. Cf. mon *Catal. des sculpt. du Musée du Cinquantenaire*, 2e éd., 1913, p. 166, n° 141, et *supra*, n. 3.

(6) Βηλιάβος Σαφαρᾶ; Clermont-Ganneau, *Recueil d'arch. or.*, t. I, p. 23. Cf. *CIL.* III, 14162[2].

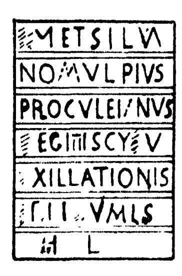
(7) *CIL.* III, 4371: *Baramna Beliabi filius*; 14384[2], *Beliabus* (prêtre à Hösn-Niha, près de Chalcis).

26. A gauche de la précédente. La surface est très endommagée. Je n'ai pu lire à l'aide d'une lorgnette que peu de chose :



A la ligne 6 il faut probablement restituer *ve*]*xi*(*latio*).

27. Base avec reste de statue. A gauche du n° 24 et à peu près à la même hauteur, toujours sur la paroi ouest. Lue du haut d'une échelle :



[*I*(*ovi*) *o*(*ptimo*)] *m*(*aximo*) *et Silva no M. Ulpius* | *Proculeianus* | [*c*(*enturio*) *l*]*eg*(*ionis*) *IV Scy*(*thicae*) *v*[*e*] *xillationis* . . . . . *v*(*otum*) *m*(*erito*) *l*(*ibens*) *s*(*ol-vit*) *h*(*oc*) *l*(*oco*).

Il semble que la dernière ligne n'ait pas porté d'autre lettre.

28. A gauche de la précédente sur la paroi sud de la même carrière, à 3 ou 4 mètres de haut. L'inscription est dans un cartouche :



I(*ovi*) *o*(*ptimo*) *m*(*aximo*) *et Silv*|*ano* *vexill*(*atio*)... *Marciani*...

29. Dans une autre carrière, à 5 ou 6 mètres d'élévation. Niche cintrée de 1,m40 de haut sur 0,m98 de large. Dans la niche, reste d'une

base qui a dû porter une figure aujourd'hui mutilée et méconnaissable. Il ne subsiste que les deux dernières lignes de la dédicace :

SIG LEG ////
CVMVEXILLOSKY

... *sig(nifer) leg(ionis)* [*IV*] | *Scy(thicae)* *cum vexillo.*

C'est le *CIL.* III 14396 *b.* Le surnom de la légion a été mis à la fin de la seconde ligne au lieu de l'être à la première. On remarquera la ligature de l'Y avec le T.

30. Dans la cour de la maison de Kéwan-Agha (cf. p. 159). Inscription gravée dans un rocher taillé verticalement. Copie et estampage :

GLICINNIVSIVLIANVS
>PROBISCRIPSIT VA
LIANΔOMINIMEICO
MILITONESAPOT
SILVANOSEMPER

G(aius) Licinnius Iulianus | *c(enturiae) Probi scripsit.* *Va*|*lian(t) domini mei co*|*militones apot Silvano semper.*

Comme le fac-similé que nous reproduisons le montre clairement, la deuxième partie de l'inscription est d'une autre main que la première, dont elle est séparée par un petit espace. Sa calligraphie est aussi déplorable que son orthographe, ce qui s'explique, puisqu'elle a été ajoutée par un esclave. Je dois à M. Eugène Bormann, à qui je les ai soumises en 1907, le déchiffrement des dernières lignes, où l'on trouve un δ grec au milieu des lettres latines. Il faut entendre : *Valeant domini mei commilitones apud Silvanum semper.*

Ce texte barbare rend fidèlement la prononciation vulgaire. Le *t* de *valean(t)* est tombé devant la dentale de *domini.*

31. Dans un cartouche, à côté de la précédente :

C VERGINIVS
PROCVLVS>KARI

G(aius) Verginius | *Proculus c(enturiae) Kari.*

32. Au-dessous du n° 30, dans un cartouche ; grands caractères (8 cm.) :

CIVLI
VSL

C. Iuli(us) ou *C Iul(ius) L... v(otum) s(olvit) l(ibens).*

MAPKO

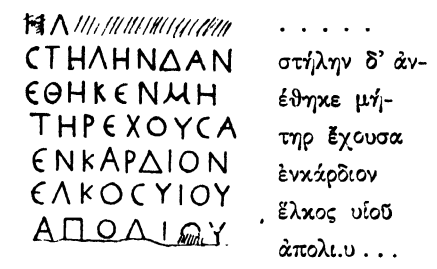
33. Plus loin dans le même rocher, inscription mutilée par une entaille destinée à fixer une clôture ; lettres grêles :

Μάρκο(ς) . . .

34. Entre *Aïni* et *Roum-kalé.* — Dédicace à l'Euphrate, cf. *supra*, p. 248.

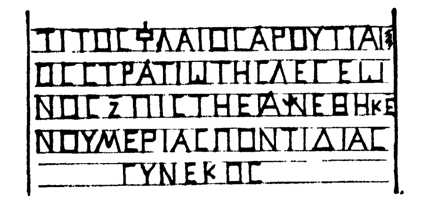
35. *Hassan-oglou.* — Inscriptions d'un mausolée, cf. *supra*, p. 204-5.

36. *Alif* (cf. pp. 206, 241). — Dans une chambre mal éclairée chez un paysan. Fragment d'une grosse colonne de pierre calcaire transformée en mortier et portant un couvercle (h. $0,^{m}60$; diam. $0,^{m}77$). J'ai lu l'inscription à la lueur d'un lumignon. H. des lettres $0,^{m}04$.



La formule, comme les caractères, sont d'époque païenne. La stèle est devenue un mortier probablement dès la période byzantine, car elle a été exhumée du sol avec son couvercle par le paysan.

37. *Aïntab.* — Plaque de calcaire blanchâtre (l. $0,^{m}57$; h. $0,^{m}39$) que M. Merril m'a obligeamment autorisé à copier dans le petit musée du Collège américain d'Aïntab (1). On ne put m'en indiquer l'origine exacte, mais elle provient certainement de la région circonvoisine. Les lettres (h. $0,^{m}04$) sont larges et profondément gravées entre deux lignes parallèles :



Τίτος Φλάϊος 'Αρουτια[ν]-
ὸς στρατιώτης λεγεῶ-
νος ζ' πιστῆ[ς] ἀνέθηκε
Νουμερίας Ποντιδίας
γυνεκός.

(1) Publiée *Bull. Acad. Belg.*, l. c., p. 577.

La lecture est certaine. On notera l'erreur de E pour Ϲ à la fin de πιστῆς. Ensuite le αν a été inscrit en surcharge sur ΓΥ qui avait été gravé d'abord. Peut-être le lapicide avait-il commencé à tracer le mot Εὐσεβοῦς - la *legio VII Claudia* est parfois nommée, même en latin, simplement *VII Pia Fidelis* (1) - ou bien, sautant une ligne de son modèle, plaçait-il ici le dernier mot de l'inscription. — L'auteur de l'épitaphe savait mal sa grammaire grecque : il a écrit le génitif Ποντιδιάς γυνεκός pour le datif.

La forme carrée des caractères n'indique pas nécessairement une date tardive; on la trouve en Syrie à une époque relativement ancienne (2), et elle ne s'oppose pas à ce que notre épitaphe soit du Ier siècle de notre ère, comme le nom de Titus Flavius tend à le faire croire. De même que ce nom, le *cognomen, Arutianus* ou mieux *Arruntianus*, est purement latin (3), et le *nomen* de la femme l'est aussi.

Comment ce soldat est-il venu d'Occident en Commagène ? Probablement à la suite de l'annexion de ce royaume par Vespasien (en 72 ap. J.-C.). La légion VII *Claudia* n'est pas celle qui fit la conquête du pays (4), mais elle put y tenir temporairement garnison lorsqu'il fallut en assurer la pacification, ou bien elle prit part aux guerres de Trajan (5). Les sources ne nous apprennent rien de certain sur son histoire entre l'avènement de Vespasien et le milieu du IIe siècle (6), où l'on trouve ce corps de troupes à Viminacium sur le Danube. Si notre hypothèse est exacte, le texte que nous publions viendrait combler en partie cette lacune dans notre connaissance de l'armée romaine.

38. **Cyrrhus** (7). — Une série d'inscriptions attestent l'importance durable de cette ville à l'époque byzantine (8). J'y ai découvert au mois de mai 1907 un nouveau texte de cette période, intéressant à divers titres malgré sa brièveté (9).

(1) *CIL.* III, 2885, 12676, 14578.

(2) Comparer la dédicace à Bêlos publiée *supra*, p. 257.

(3) *Thesaurus linguae latinae*, t. II, p. 648.

(4) Josèphe, *Bell. Iud.*, VII, 7, 1, § 225, ne nomme que la VIe *Ferrata* : Τῶν μὲν ταγμάτων ἄγων τὸ ἕκτον καὶ πρὸς τούτῳ λόχους καί τινας ἴλας ἱππέων.

(5) Cf. *CIL.* III, 195 (Cyrrhus): *D. M. Ulp(ius) Victor imaginifero leg. VII*, et *infra*, no 40.

(6) Cf. Vaglieri dans Ruggiero, *Dizion. epigrafico*, s. v. « Claudia », p. 283.

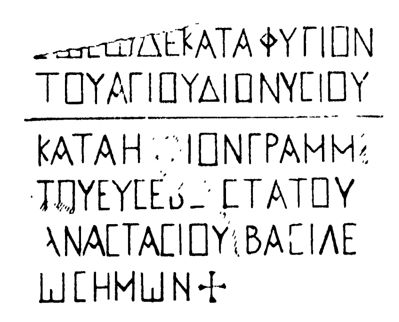
(7) Cf. *supra*, p. 232 ss.

(8) Lebas-Waddington, 1830 = *CIG.* 8681 (en l'honneur de Théophile et Théodora, 830-842 ap. J.-C.; cf. *supra*, 230, n. 4), 1831 = *CIG.* 8897 (cf. *supra*, p. 229, n. 4); Chapot, *Bull. corr. hell.*, XXVI, 1902, p. 185, no 28 ss.

(9) Cette inscription a été publiée déjà *Comptes-rendus Acad. des Inscriptions*, 1907, p. 451; cf. la note du Père Jalabert, *Mél. Fac. orient. de Beyrouth*, III, fasc. II, 1909, p. 44.

Il est gravé sur un bloc de calcaire sculpté en forme d'autel (βωμός). Un fût, large de 75 cm., repose sur une plinthe très simple et il était surmonté d'un couronnement, mais il ne subsiste aujourd'hui de celui-ci que la partie inférieure, dont le larmier est taillé en biseau. La hauteur, actuelle est de 1,m19, la largeur à la base 40 cm. Cet autel était couché dans un champ de blé, à 20 minutes environ à l'ouest des murs de la ville. L'inscription se trouvait sur la surface adhérente au sol, et il fallut, pour l'apercevoir, faire retourner l'énorme pierre. Elle est gravée peu profondément en longues lettres grêles (h. 5 cm.). Les deux premières lignes sont sur le biseau, les autres sur le fût.

Comme on le voit par notre dessin sommaire, le texte est traversé par un longue fente, qui existait déjà au moment où il fut gravé, car le lapicide a manifestement sauté la fissure aux lignes 4 et 5. Cet autel appartenait sans doute à quelque ancien temple avant de recevoir une inscription chrétienne. Depuis lors, la crevasse s'est encore agrandie, écornant ou faisant disparaître quelques lettres. La lecture n'offre cependant aucune difficulté :



Ἕ]ως ὧδε καταφύγιον
τοῦ ἁγίου Διονυσίου
κατὰ [θε]ῖον γράμμα
τοῦ εὐσεβ[ε]στάτου
Ἀναστασίου βασιλέ-
ως ἡμῶν †.

Un seul mot est douteux : l'épithète donné au mot γράμμα. J'avais restitué ἥμερον, cet adjectif étant un qualificatif fréquemment donné aux empereurs byzantins, qu'on appelle même parfois ἡ σὴ ἡμερότης : « Votre mansuétude » (1). Mais il est préférable de corriger, comme l'a proposé M. Clermont-Ganneau, θεῖον, en respectant l'ι mais en admettant une fausse lecture de l'η au lieu d'un Θ carré : les expressions κατὰ θεῖον γράμμα, κατὰ θεῖον θέσπισμα pour dé-

(1) Sophocles, *Lexicon*, s. v. ἥμερος, ἡμερότης ; cf. Saint Léon, ***Epist.***, 62 et 63 (col. 875, Migne) : Ἡ σὴ ἡμερότης : *tua mansuetudo*.

signer les constitutions impériales font partie au VI[e] siècle du style de chancellerie (1).

Il faut donc traduire: « Jusqu'ici (s'étend) le refuge de Saint Denys suivant la divine lettre du très pieux Anastase, notre empereur, † ».

J'ai rendu καταφύγιον par « refuge », mais il ne faut pas l'entendre dans le sens où nous discns un « refuge » d'indigents. C'est un « refuge » ou un « asile » pour les criminels. Le mot, assez rarement employé dans cette acception spéciale (2), paraît avoir appartenu au langage vulgaire comme son synonyme προσφύγιον (3); mais les verbes καταφεύγω, προσφεύγω sont très usités avec la signification de « se réfugier » au pied des autels pour échapper à un châtiment (4).

Le droit d'asile, qui existait dès une époque très reculée en Grèce et en Orient (5) et qui appartenait, par exemple, en Syrie aux sanctuaires d'Apollon à Daphné (6) et de Zeus à Bætocécé (7), passa, comme on sait, des temples païens aux églises chrétiennes (8). Il fut réglé, soixante ans avant le règne d'Anastase, par une constitution de Théodose et Valentinien promulguée en 431 (*Cod. Theod.* XI, 45, 4). On y voit que, comme dans l'antiquité, l'asile pouvait s'étendre fort loin en dehors de l'église et comprendre dans ses limites des maisons, des jardins, des cours et des portiques (9). L'administration

(1) Voyez nos *Studia Pontica*, t. II (Inscriptions), n° 25 et la note; cf. Wilhelm, *Arch. f. Religionswiss.*, XIV, 1911, p. 647.

(2) Cf. *infra*, p. 333, n. 1.

(3) Προσφύγιον est employé notamment par Malalas, p. 485, 6; 493, 23, éd. Bonn; cf. Estienne, s. v.

(4) Sozomène, VIII, 7: Εὐτρόπιος προστάττων μηδένα εἰς ἐκκλησιάς καταφυγεῖν, ἐξελαύνεσθαι δὲ τοὺς προσπεφευγότας. Ioh. Chrysost., *Homil. in Eutrop.*, III, 1, p. 386, éd. Bénédict.: Μὴ λέγε ὅτι κατέφυγε καὶ προεδόθη. *Cod. Theod.*, VIIII, 45, 4 (loi de 431): 'Εξαιτῶν βοήθειαν καταφύγῃ; cf. le texte publié à la suite de la loi par Gothofredus, t. III, p. 396, au bas (éd. Ritter): Τοῖς εἰς τὰ ἁγιώτατα καταφεύγουσιν θυσιαστήρια. Cantacuzène, II, 32, 9 (éd. Bonn): Πρὸς τὸν τῆς Σοφίας νεὼν καταφυγεῖν, ἀσυλίᾳ αὐτοῦ τετιμημένου.

(5) Notamment chez les Juifs, l'exercice de ce droit est minutieusement réglé par la loi mosaïque.

(6) Strab., XVI, 2, 6, p. 750 C.

(7) Dittenberger, *Orientis inscr.*, 262, 13: Εἶναι τὸ ἱερὸν ἄσυλον.

(8) Mommsen, *Strafrecht*, p. 461; Zachariä von Lingenthal, *Gesch. des Griech. Röm. Rechts*, 1892, p. 326 ss.

(9) Commentaire de Godefroy au code de Théod., l. c., t. III, p. 402, éd. Ritter. — Une inscription intéressante du Fayoum, relative à la concession du droit d'asile par la reine Bérénice IV, en 56 av. J.-C., au temple de Théadelphie dans le nom Arsinoïte, nous montre que ce droit s'étendait sur

de ce domaine, où les fugitifs étaient entretenus aux frais de l'église, devait ressembler à celle des hospices et des couvents. Aussi trouve-t-on, dans un texte de Théophane, les μονάστηρια rapprochés des καταφύγια (1).

Les limites de ces asiles, toujours comme celles des anciens territoires sacrés, étaient marquées par des bornes (ὅροι). En être expulsé se disait ἐκβληθῆναι τῶν ὅρων (2). C'est une de ces bornes que nous avons retrouvée. Il est intéressant de constater qu'elle conserve encore la forme d'un autel. C'est un souvenir de la vieille coutume qui accordait l'inviolabilité au suppliant qui touchait l'autel ou s'y asseyait, se plaçant ainsi sous la sauvegarde des dieux. Dans la langue même des juristes chrétiens il subsiste des traces de la même conception. Le code Théodosien dit que toute l'église jusqu'à ses portes les plus éloignées est un « autel de miséricorde » (3).

La concession du droit d'asile, qui constituait un privilège, une dérogation aux lois pénales, était réservée au souverain. Au IXe siècle, à Byzance, nous le voyons encore accordé spécialement par l'empereur Théophile au tombeau de sa fille Marie (4). Anastase dut l'octroyer ainsi, par une concession particulière, à une église ou à un monastère de Saint Denys, ou du moins il fixa par un rescrit l'étendue du terrain où les criminels seraient sous la protection du martyr.

On a retrouvé dans le nord de la Syrie plusieurs bornes semblables à celle de Cyrrhus, indiquant, comme elle, la limite de l'ἀσυλία accordée par un empereur.

A Djuwânieh dans le Djebel-Bârishâ (5): Ὅροι ἀσυλίας τοῦ ἁγίου πρωτο-

le sanctuaire et les terrains limitrophes à partir du Boubasteïon, qui y confinait, au sud, jusqu'aux sépultures des animaux divinisés, qui y touchaient au nord; cf. Lefèbvre, *Comptes-rendus Acad. Inscr.*, 1908, p. 772 ss.

(1) Théophane, *Ann.*, 6259, p. 443, 1, éd. De Boor: Μοναστήρια τὰ εἰς δόξαν Θεοῦ καὶ τῶν σωζομένων καταφύγια οἴκους κοινοὺς καθίστα τῶν ὁμοφρόνων αὐτῷ στρατιωτῶν.

(2) Malalas, *Chronogr.*, p. 494, 1, éd. Bonn: Ἐκβληθεὶς ἐκ τῶν ὅρων (sc. τοῦ προσφυγίου) οἷα κατὰ βασιλέως σκεψάμενος; cf. Gothofredus, l. c., p. 402: Ἔκτος τῶν ὅρων, etc.

(3) *Cod. Theod.*, VIII, 45, 4: Ἀλλ' εἴ τι περαιτέρω τυγχάνει ἄχρι τῶν τελευταίων θυρῶν τῆς ἐκκλησίας ἐλέου βωμὸν τοῖς προσφεύγουσιν εἶναι προστάττομεν.

(4) Theophan. Contin., p. 108, 19, éd. Bonn: Προνόμιον δοῦναι διὰ λελαξευμένων ἐν αὐτῇ [sc. sur le sarcophage] ἰάμβων ἀσυλίας τοῖς ἐφ' οἷοις δήποτε ἐγκλήμασιν ἀνθρώποις ἁλοῦσιν καὶ προσφύγουσιν ἐκεῖ; cf. Leo Gramm., p. 216, 20, Bonn.

(5) Prentice, *Americ. Exped. to Syria*, III, *Greek Inscriptions*, 1908, n°s 28 et 29.

μάρτυρ(ος) Στεφάνου φιλοτιμηθέν(τος) παρὰ τοῦ γαληνοτ(άτου) ἡμῶν βασιλέως Ἰουστινιανοῦ, κ. τ. λ., en 554 ap. J.-C.

A Sélémîyeh (1): Ὅροι ἀσυλίας τοῦ ἁ[γ]ίου μά[ρ]τυρο[ς] Κ[ι]ρύ[κ]ου.

A Hamâ (2): Ὅροι ἄσυλοι τῆς δεσποίνης ἡμῶν τ(ῆς) Θεοτόκου κ(αὶ) τῶν ἁγίων Κοσμᾶ καὶ Δαμιανοῦ δωρ[η]θέ[ντες ὑπὸ...

Dans la région de Tyr, le droit d'asile appartenait à une église du prophéte Zacharie (3), et l'on en trouverait sans doute d'autres exemples en Phénicie et en Palestine.

A quel saint Denys l'église de Cyrrhus était-elle consacrée? Le premier qui vient à l'esprit est le célèbre Denys l'Aréopagite. Les historiens de la littérature chrétienne, après de longues controverses, s'accordent généralement aujourd'hui à placer en Syrie vers la fin du Ve ou le commencement du VIe siècle la rédaction des apocryphes fameux qui lui sont attribués. Précisément à la même époque nous verrions une des grandes villes du pays rendre un culte au magistrat athénien dont les légendes occidentales firent aussi le premier évêque de Paris. Une église y aurait été placée sous le vocable du martyr et l'empereur Anastase lui aurait accordé ou confirmé le droit d'asile. Ces faits, qu'on pourrait rapprocher d'autres preuves (4), montreraient la popularité dont jouissait l'Aréopagite en Syrie et notre inscription viendrait ainsi corroborer indirectement les conclusions auxquelles ont conduit les recherches d'histoire littéraire.

Mais il est peu probable que le Denys honoré dans la patrie de Théodoret fût celui-ci. « On n'a signalé jusqu'ici ni en Syrie, ni ailleurs, aucune trace d'un culte quelconque rendu à Denys l'Aréopagite à une époque aussi lointaine que le VIe siècle. L'Aréopagite est un de ces saints entrés au calendrier par la tradition » (5). Il s'agit probablement d'un martyr de moindre importance et d'une notoriété toute locale, qui était enseveli près de Cyrrhus. Nous connaissons son existence par un passage de Théodoret, qui mentionne une visite de saint Sabas à son sanctuaire (6). Toutefois il subsiste toujours la

(1) *Ibid.*, n° 298.

(2) Ouspensky, *Izviestiya* de l'Institut russe de Constantinople, VII, 1902, p. 148 Chapot, *Bull. corr. hell.*, XXVI, 1902, p. 289.

(3) Jalabert, l. c., p. 44.

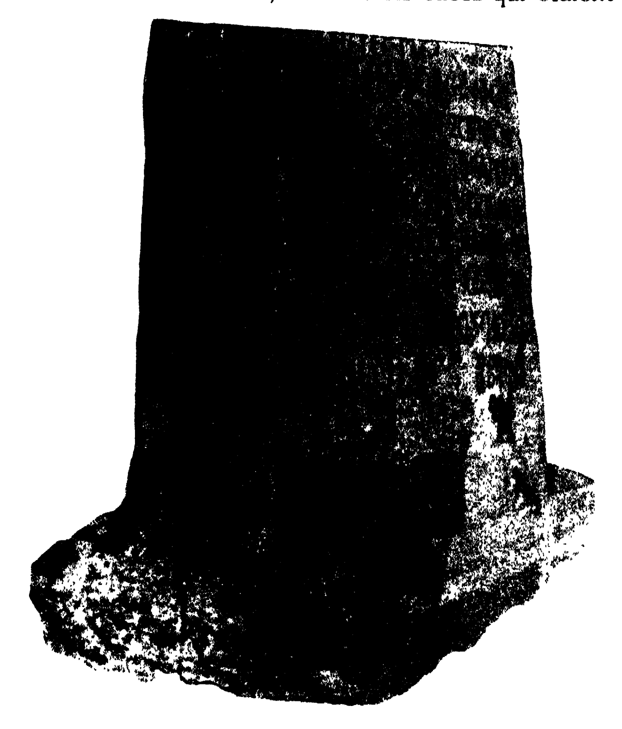
(4) Une prétendue autobiographie de Denys l'Aréopagite, écrite en syriaque, lui fait accomplir des prodiges à Héliopolis ; elle a été publiée par M. A. Kugener, *Oriens christianus*, 1907, p. 293 ss. On attribua au même Denys un petit traité d'astronomie syriaque qui semble dater du VIe siècle; il a paru dans les *Actes du XIVe Congrès des orientalistes* (Alger, 1905, p. 137-198) par les soins de M. Kugener.

(5) Delehaye, *Analecta Bollandiana*, XXVII, 1908, p. 89.

(6) Théodoret, *Religiosa hist.*, c. 2, p. 1135, éd. Schulze: Διὰ δὲ τὴν Κύρου τὴν πορείαν ποιούμενος... κατήχθη εἰς τοῦ νικηφόρου μάρτυρος Διονυσίος

possibilité que ce saint local ait été assimilé au célèbre contemporain athénien de saint Paul.

39. **Cyrrhus.** — Dans un champ, non loin de l'inscription précédente. Partie inférieure d'un cippe octogonal à base quadrangulaire ; le sommet est brisé (hauteur actuelle 1,m04 ; larg. de chaque pan, 0m27; de la base 0,m80 ; h. des lettres 0,m04). La pierre est un calcaire, qui s'est corrodé sous l'action des eaux, et des trois faces qui étaient exposées



à la pluie, deux sont entièrement frustes; c'est à peine si l'on peut y distinguer quelques traces de caractères; la troisième – qui est la dernière dans notre copie – est très endommagée; peut-être, en l'étudiant à loisir, pourrait-on y déchiffrer davantage. Deux des six fragments que nous avons transcrits (col. 1 et 5) ont été publiés déjà par M. Chapot (1).

σηκόν. Il est peu probable que ce Denys soit Denys d'Alexandrie, qui avait dans cette ville une église placée sous son vocable (Sozomène, III, 6, 8), car celui-ci ne mourut pas victime de la persécution; cf. *supra*, p. 228.

(1) *Bull. corr. hell.* XXVI, 1902, p. 187, nos 34-35.

Col. 1.

..... [π]όσαι
δ[ὲ] σφαλερὲ (= ραί)
βιότου φρον-
τίδες· [ἄ]λγος
5. γὰρ ἀνθρώπ-
οις ὁ πο[λ]ὺς ἐ-(= αἰ-)
ὼ]ν βίου γεν-
ᾶ·[ἄ]χ[ο]ς τίθη-
σι ὅσ[α]ις ὑπ-
10. οχ(ε)ῖται .....

Col. 2.

... κορυφ[ῆς]
[δί]κην κήρυ-
κα σὺν βάσ(ε)ι
καὶ συν κρη-
πίδι καὶ βαθρ-
εῖ(α) σὺν ὑποβ-
ωμίῳ τετρ-
αγράμῳ διε-(= διαι-)
ρεθέντι εὐ-
θειῶν .....

Col. 3.

[προςδ-?]
οκίας .....
ων εἰσί τοῦ Σι-
σενανας [?] ἠδ[ὲ],
5. Ζεβίνας, Ν[ί]γρ[ου]
τοῦ κα[ὶ] Γερμ-
ανοῦ τόδε σῆμ[α]·
παλαιὰ τὰ τεθ-
νειῶτος ξέν[ου]
10. ἐν γενοιτέρᾳ
Ζεβίνας .....

Col. 4.

σιων ὁ
φ]ίλον πατέρα
ἠδ' υἱὸν κ[ύ]δι-
μο[ν] νέον ἱ·
ρὸ[ν] λ[ι]πόντα φά-
ος, ἠδ' ἀλόχου
κε[δ]νῆς μητρο-
ρωκ ... Σελευ-
κίδος ἔρ[ν]ος
τοῦτι

Col. 5.

θεοὺς ?
π]άντα συ-
γάμου κα-
ι λοχευμά-
5. των καὶ συν-
γόνων εὐ-
σεβῶν συν-
γενέων ἀ-
ποιχομέ-
10. νων

Col. 6.

εὐσεβοῦς
ὁ [Ἰ?]ούλιος
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
Οὔλ(πιος?) Σαβῖνος
. . . .
δασας

ΤΟΥϹΑ..	ΤΗΙΚΟΡΥΗ	ΟΚΙΑϹ
ΔΟϹΦΑΛЄΡЄ	ΑΤΚΙΝΚΗΡΥ	ΩΝЄΙϹΙΤΟΥϹΙ
ΒΙΟΤΟΥΦΡΟΝ	ΚΑϹΥΝΒΑϹΙ	ϹЄΝΑΝΑϹΗΔΙ
ΤΙΔЄϹΟΛΓΟϹ	ΚΑΙϹΥΝΚΡΗΠ	ΖЄΒΙΝΑϹΝΓΡΙ
ΓΑΡΑΝΘΡΩΙ	ΙΔΙΚΑΙΒΑΘΡ	ΤΟΥΚΑΓЄΡΜ
ΟΙϹΟΠΟΔΥϹЄ	ЄΙϹΥΝΥΠΟΒ	ΑΝΟΥΤΟΔЄϹΗΙ
ΩΝΒΙΟΥΓЄΝ	ΩΜΙΩΤЄΤΡ	ΠΑΛΑΙΑΤΑΤЄΘ
ΑΧΗϹΤΙΘΗ	ΑΓΡΑΜΩΔΙЄ	ΝЄΙΩΤΟϹΞЄΝ
ΙΟϹΔΙЄΥΤ	ΡЄΘЄΝΤΙΟΥ	ЄΝΓЄΝΟΙΤЄΡΑ
ΟΧΙΤΑΙ	ΘЄΙΩΝ	ΖЄΒΙΝΑϹ

ΤΙΩΝΙ..	..ΩΘЄΟΥϹ	ЄΥϹЄΞΟΥϹΥ
ΙΛΟΝΠΑΤЄΡΑ	..ΙΑΝΤΑϹΥ	ΟΖΟΥΑΙΟϹΤΟ
ΗΔΥΙΟΝΚΟΔΙ	ΓΑΜΟΥΚΑ	ΟΥΜΑΙϹ..ΙΟ
ΜΟΜΝЄΟΝΙ	ΙΛΟΧЄΥΜΑ	..ΑΒΥϹΗΑϹ
ΡΟΛΠΟΝΤΑΦΑ	ΤΩΝΚΑΙϹΥΝ	Π..ΙΥΘ..
ΟϹΗΔΑΛΟΧΟΥ	ΓΟΝΩΝЄΥ	..ΟΓ..ΘЄЄ..
ΚЄΝΗϹΜΗΤΡΟ	ϹЄΒΩΝϹΥΝ	..ΙΑΝ..
ΡΩΚ..ϹЄΛЄΥ	ΓЄΝЄΩΝΑ	ΟΥΑϹΑΒΙΝΟϹ
ΚΙΔΟϹЄΡΔΟ..	ΠΟΙΧΟΜЄ	..ΙΛ..
ΤΟΥΤΙ	ΝΩΝ	ΔΑϹΑΕ

L'inscription était rédigée dans un style recherché, mélange de préciosité et d'incorrection, qui est d'un mauvais élève des rhéteurs. Elle doit avoir été gravée par un lapicide syrien qui, sachant mal le grec, a estropié les mots, sauté ou confondu des lettres. Si l'on y ajoute l'état fragmentaire du texte, dont il ne subsiste que six morceaux sans suite, on ne s'étonnera pas qu'il présente des difficultés d'interprétation qui n'ont pu toutes être résolues.

L'épitaphe – car l'inscription est certainement funéraire – débutait, ce semble, par un préambule philosophique sur la fragilité des projets humains et les souffrances de la vie. Il indiquait sans doute pourquoi l'auteur du tombeau se l'était fait élever, afin d'y reposer en paix après sa mort. Suivait une description du monument (col. 2). Le reste du texte spécifiait quelles personnes

pouvaient y trouver place. La fin, qui a disparu, édictait probablement des peines contre ceux qui ne respectaient pas les volontés de l'auteur. Aucun indice matériel ne prouve d'ailleurs que la colonne que nous avons mise en tête soit sûrement la première.

Col. 1, l. 4. La correction ἄλγος (pour ολγος) paraît certaine, l'*o* et l'*a* étant souvent confondus dans les inscriptions de Syrie par suite de la prononciation locale. La transformation de l'*â* en *o* s'est produite aussi en syriaque.

L. 7-8. Je dois le déchiffrement de ces lignes à la sagacité de M. Clermont-Ganneau: Εων pour αἰών, γενα pour γεννᾷ sont des fautes très vraisemblables. La vieillesse engendre la douleur: « Ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux », suivant le vers de Ménandre, ou peut-être faut-il entendre que « la majeure partie de la vie est toujours malheureuse ».

La restitution de la fin ne peut être que conjecturale, la phrase étant certainement incomplète. On pourrait songer à d'autres groupements des lettres qui donneraient un sens très différent; par exemple, en coupant après βίου: Γενά[ρ]χης - épithète du Soleil - τιθη[ν]ὸς ἀ(ε)ὶ εὐ[στ]οχ(ε)ῖται...

Col. 2. Le monument devait être important puisqu'il comprenait certainement une colonne avec une base et un soubassement, puis des degrés, reposant sur un fondement quadrangulaire (cf. *supra*, p. 235).

L. 2, κήρυκα. Si la restitution est exacte, il s'agit de quelque statue, peut-être de la Victoire (cf. p. 64), qui surmontait le monument en guise de couronnement.

L. 5. La pierre porte clairement βαθρει. On pourrait corriger βάθρα, mais je pense que le rédacteur de l'épitaphe a employé le diminutif βαθρίον, dont il a allongé l' ι, qui portait l'accent. Ces degrés ne peuvent guère être ceux qui sont sculptés en relief au bas de chaque pan de la colonne.

L. 6-7. Ὑποβώμιον mot nouveau. Τετράγραμμος « portant quatre lignes » pourrait se rapporter aux moulures, mais il semble plutôt être pris au sens de τετράγωνος, quadrangulaire.

L. 8-9, διερεθέντι = διαιρεθέντι, divisé. Le substantif féminin avec lequel s'accordait εὐθειῶν est tombé.

Col. 3, l. 2. Peut-être οἰκίας. — L. 3. La forme Σισενάνας est suspecte. Σισέννα? — L. 5 Ζεβίνας; cf. à Zeugma (p. 44), Ζεβίννου.

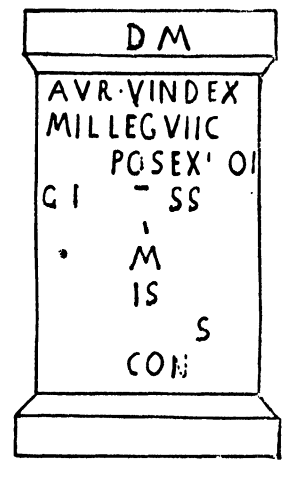
L. 6-7. Un Γερμανός dans l'inscription de Bâlkîs, publiée plus haut, p. 46.

L. 10. Γενοιτερα (la lecture est certaine) serait un mot nouveau. Peut-être est-ce une corruption de γενέτειρα.

Col. 4, l. 4-6. Ἱρὸν λιπόντα φαός; cf. Hesiod., *Oper.*, 339, 4: Ὅτ' ἂν φάος ἱερὸν ἔλθῃ.

L. 8. On ne voit pas clairement si Σελευκίς est une femme ou une contrée, la Séleucide; ἔρνος « rejeton » pourrait s'appliquer à l'une comme à l'autre.

40. **Cyrrhus.** — Maundrell a publié au XVIIe siècle deux lignes d'une inscription qu'il découvrit « près d'un grand sépulcre », dans les ruines de Cyrrhus. Ces deux lignes ont été reproduites d'après sa copie dans le *Corpus inscr. lat.*, III, n° 194. J'ai retrouvé l'inscription dans le cimetière musulman qui entoure le « ziyaret » au sud de la ville antique (1). Elle est gravée sur un autel, un *bômos*, de pierre calcaire (h. 1,^{m} 11 ; l. 0,^{m}38 ; ép. 0,^{m}43), qui gît sur une tombe à l'ouest de l'enclos du « ziyaret ». La surface est très fruste et j'ai pris ma copie dans des circonstances peu favorables : peut-être en examinant la pierre dans de meilleures conditions pourrait-on déchiffrer davantage :



D(*is*) *M*(*anibus*) | *Aur*(*elius*) *Vindex mil*(*es*) *leg*(*ionis*) | *VII C*(*laudiae*) |... *Sex*[*ti*]*o* . |.. [*legionis*] *s*(*upra*) *s*(*criptae*)..|.. *co*[*niux*?].

Notre revision ne nous apporte pas beaucoup de lumières nouvelles. Je crois cependant qu'Aurélius Vindex était soldat, non pas, comme l'admet le *Corpus*, de la légion *VII Gemina*, mais de la légion *VII Claudia*, dont deux autres soldats ou sous-officiers ont été enterrés à Cyrrhus (*CIL.* III, 192, 195 ; cf. *supra*, n° 37).

41. **Cyrrhus.** — En entrant en ville par l'ouest. Stèle de calcaire, déposée à terre (h. 0,^{m}97; l. 0,^{m}56; ép. 0,^{m}27). Le haut est brisé; à la partie supérieure reste d'une couronne dans un encadrement; au dessous dans un cartouche l'épitaphe (h. des lettres 0,^{m}04), déjà publiée mais incomplètement par Chapot, *Bull. corr. hell.*, XXVI, 1902, p. 186, n° 33.

ϹΑΠΡΕΙϹΕΙ
ΜΕΛΤΩΝϹΥΝ
ΒΙΟΝΑΥΤΗϹ
ΜΝΗΜΗϹΧ
ΑΡΙΝ

Σαπρείσε[α]
Μέλτων(α) σύν-
βιον αὐτῆς
μνήμης χ-
άριν

(1) Cf. *supra*, p. 212. L'inscr. a été publiée déjà *Bull. Acad. Belgique*, 1907, p. 576.

A la ligne 2, le nom se termine sûrement par ων, non par ον. Σαπρείσεα est le latin *Sapricia* (*CIL.* III, 8741; XII, 1449, etc.). Μέλτων paraît être - malgré l'accent - une abréviation de Μελίτων, comme Μελτινή se dit pour Μελιτινή (cf. *CIG.*, index).

42. *Smâlik.* — Stèle funéraire, cf. *supra*, p. 50 et fig. 25.

43. **Ciliza** (*Killiz*). — Dédicace au dieu Bèl, cf. *supra*, p. 258.

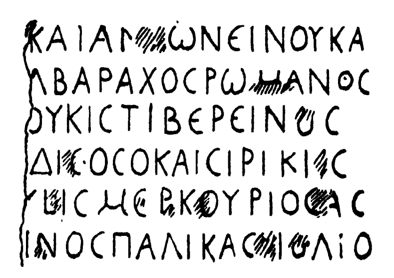
44. **Emesa** (*Homs*). — Au dessus de la porte de la mosquée dite « djami Aboul-Badi ». Trois fragments d'une même inscription sculptée en relief en grands caractères; le second est placé à l'envers. A côté se trouve encore un morceau mutilé, illisible d'en bas.

ΥΤΗΠΥΛΗΤΘΕΟΥ
ΔΙΚΟΙϹ
ΑΥΤΗϹ

A]ὕτη [ἡ] πυλὴ τοῦ Θεοῦ· [ἄ]δικοι ο[ὐκ εἰσελεύσονται δι'] αὐτῆς

Application d'un verset connu du Psaume 117 (118), 20: Αὕτη ἡ πύλη τοῦ Κυρίου· δίκαιοι εἰσελεύσονται ἐν αὐτῇ. L'inscription surmontait probablement la porte d'une église byzantine, qu'a remplacée la mosquée actuelle.

45. **Héliopolis** (*Baalbek*). — Petite base de pierre (h. 0,m30) trouvée en démolissant un mur dans le quartier musulman de Baalbek; brisée à gauche, caractères irréguliers :





[Ὑπὲρ σωτηρία ςδεσποτῶν ἡμετέρων Σεβήρου ?] | καὶ Ἀ [ντ]ωνείνου κα[ὶ | Γέτα ? . . . Βε]λβάραχος, Ῥωμανός, | . . . Λ ?]ούκις, Τιβερεῖνος | . . . διοσς ὁ καὶ Σιρίκι[ο]ς | . . . ις Μερκούριος Ἀσ | [κληπ . . . . .]ινος Παλικας . . .

Le fragment a peut-être appartenu à une dédicace pour le salut de Septime-Sévère, Caracalla et Géta (209-112 ap. J.-C.) consacrée au Zeus Héliopolitain. La fréquence des noms latins (Romanus, particulièrement caractéristique, Tibérius, Siricius, Mercurius), s'explique par le fait qu'Héliopolis était une colonie romaine. Plus intéressant est le composé Βελβάραχος ou [Βεε]λβάραχος - aucune autre restitution, ce semble, n'est possible. Ce nom théophore s'était déjà rencontré sous la forme sémitique בלברך « Bel-bénit » (De Vogüé, *Inscriptions sémitiques*, n° 117).

Sur une face latérale de la même pierre, une inscription plus tardive avait été gravée dans un cartouche:

Μνησ[θῇ . . .
δεκανίας . . .

Pour la formule: Μνησθῇ . . ., cf. *supra*, p. 193 l'inscription de Mashtala.

46-47. *Soûk-Ouâdi Barada.* — J'ai revu à la gare de Tékyé, où elles étaient déposées, près du château d'eau, les quatre pierres milliaires que M. Clermont-Ganneau a publiées en 1898, d'après un calque que lui avait communiqué M. Löytved, consul à Beyrouth (1), et qui depuis ont été reproduites en photogravures et étudiées à nouveau par M. Brown (2). Pour les trois textes latins, ma transcription, sauf un détail important que nous examinerons tantôt, ne fait que confirmer la lecture de leurs éditeurs précédents. Seul le grec, très imparfaitement déchiffré jusqu'ici et que M. Brown a restitué d'une façon arbitraire, offre une teneur très différente de celle qu'on lui a supposée. Je ne prétends pas que ma copie soit parfaite, il faudrait pour être sûr du texte un bon estampage, mais les mots essentiels Κωνσταντίνου, Λικιννίου, se distinguent nettement même sur le fac-similé de M. Brown.

(1) Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*, t. II, 1898, p. 35 ss. = *CIL.* III, Suppl. 14177, 1-3.

(2) Brown, *American Journal of Archaeology*, XV, 1911, p. 523 ss.

Je lirais donc :

dddd NNNN
CONSTANTINOMAXIMO
UICTORIACTRIUMFATORI
SEMPERAUGET *sic*
CONSTANTINOET
CONSTANTIOET
CONSTANTE NOBB
CAESS

ΚΙΑΤΩΙ N
ΙΝΙΩΝΗ
N
ΚΩ ΟΥΚΑΙ
ΚΩCΤΑΝΤΙΝΟΥΚΑΙ
ΛΙΚΙΝΝΙΟΥ ΚΑΙ
ΥΤΟVCΗ ΚΕΤΙ
CΟΥ

[Αὐτο]κ[ρ]ατό[ρω]ν | [δεσποτ ?]ῶν | ἡ[μετέρων] | [Λικιν]ν[ίου καὶ] | Κω[νσταντίν]ου καὶ | Κωνσταντίνου καὶ | Λικιννίου [νεωτέρου ?] καὶ | [Κρεί-σπ]ου . . . . .

Si cette restitution d'un fragment très mutilé est exacte, celui-ci appartient à un milliaire de Licinius et Constantin et des Césars associés à ces Augustes, Licinius le Jeune, Constantin II et Crispus, c'est-à-dire que l'inscription a été gravée entre 317 et 324. Il est probable que la restauration de la route, commencée à cette date, a été achevée par Constantin, devenu seul empereur après la mort de Licinius.

Nous ne tenterons pas de refaire ici le commentaire qui a été donné des milliaires latins, mais notre nouvelle copie apporte une rectification qui n'est pas sans conséquence. Le nombre des milles indiqués sur la borne d'Hadrien n'est pas II, comme on l'a lu jusqu'ici, mais LI. J'ai noté sur ma copie à côté de ce nombre: « Chiffre sûr », et on distingue même parfaitement celui-ci sur la photogravure de M. Brown. Le L, comme dans MIL de la ligne précédente, est un peu plus grand que le I, et la barre transversale est tracée plus bas, mais bien claire. M. Clermont-Ganneau, induit en erreur par la notation inexacte qui lui avait été communiquée, en a conclu qu'Abila était le point de départ de la numération des milles. Les éditeurs du *Corpus* ont accepté cette opinion en tentant de la justifier historiquement: *Milia numerabantur certe Hadriani aetate ab Abila, utpote regionis Abilenes capite.* Mais M. Clermont-Ganneau fait judicieusement observer lui-même (p. 24) que régulièrement le *caput viae* devrait être Héliopolis ou Damas, et il se demande s'il ne faudrait pas corriger le chiffre transmis.

Maintenant, d'où était calculée la distance de LI milles? Probablement d'Héliopolis, point de départ de la route. Si l'on consulte un guide en Syrie, on verra qu'il y a par le chemin de fer 26 kilomètres de Baalbek à Rayak et 49

de Rayak à Soûk-Ouâdi-Barada, près de laquelle les milliaires ont été découverts, soit au total 75 kilomètres et 51 milles valent 75,480 mètres. Il est vrai que la voie ferrée fait un détour en passant par Rayak, mais d'autre part dans la partie montagneuse elle coupe souvent ou court par des tranchées profondes, tandis que la route romaine devait suivre davantage les sinuosités de la vallée.

Seulement on peut faire à notre calcul une objection grave. La *Table de Peutinger* place Abila à XXXII milles, l'*Itinéraire d'Antonin* (1) à XXXVIII milles d'Héliopolis, et Abila est identique à Soûk-Ouâdi-Barada, c'est un point que M. Clermont-Ganneau a achevé de démontrer.

Il y a deux moyens de sortir d'embarras, c'est ou bien de supposer que la *Table* et l'*Itinéraire*, dont les notations ne concordent pas, donnent l'une et l'autre un chiffre fortement altéré, ou bien que les quatres milliaires, malgré la profondeur où un éboulement les avait enfouis, n'ont pas été découverts *in situ*, mais avaient été anciennement transportés et réunis pour être utilisés comme colonnes de quelque mosquée ou tombeau. La seconde hypothèse me paraît infiniment plus probable, car elle expliquerait qu'on ait trouvées ensemble deux bornes (2 et 3) au nom d'un seul et même empereur.

Des mensurations précises exécutées sur le terrain le long de l'ancienne route permettraient seules d'arriver à une solution certaine de ce petit problème.

48. **Sidon** (*Saïda*). — Petite plaque de marbre (l. 0,m20; h. 0,m13; ép. 0,035) trouvée à Saïda, où je l'ai acquise en 1907 pour le musée de Bruxelles (2).

ΑΒΕΔΜΕΛΕΧΕ	Ἀβεδμέλεχε
ΧΡΗΣΤΕ ΚΑΙ	χρηστὲ καὶ
ΑΩΡΕ ΧΑΙΡΕ	ἄωρε χαῖρε.

(1) *Itin. Anton.*, §§ 198, 199.

(2) *Musées royaux du Cinquantenaire. Catalogue des sculptures et inscriptions antiques*, 2e éd., 1913, p. 168, no 142. — On trouvera publiées ou republiées dans notre catalogue plusieurs autres inscriptions de Syrie: no 141, Dédicace à la déesse Leucothéa (= Cagnat, *Inscr. r. Rom. pert.*, III, 1075) — no 143, Épitaphe métrique d'Apion de Gadara (Clermont-Ganneau, *Rec. arch. or.*, II, 1896, p. 142; Perdrizet, *Rev. Archéol.*, 1899, II, p. 49) — no 144, Construction d'un mur par un gouverneur de Palestine (inédite) — no 145, L'inscription trilingue bien connue de Zébed — no 186, Épitaphe latine d'un soldat d'une cohorte syrienne (Clermont-Ganneau, *Rec. archéol. or.*, VI, 1905, p. 109 ss.).

Cette épitaphe, d'un type très fréquent en Syrie (cf. nos 9-12) n'offre de remarquable que le nom du défunt: 'Αβεδμέλεχος ne s'est pas encore rencontré, que nous sachions, dans l'épigraphie de ce pays. C'est la transcription exacte de עבדמלך « serviteur du Roi », le titre de roi étant appliqué à un dieu local, comme l'est celui de Ba'al « maître » (cf. Bäthgen, *Beiträge zur Semit. Religionsgesch.*, 1888, p. 37 ss.).

MANUSCRITS GRECS DE SYRIE

Il n'existe à ma connaissance aucun catalogue des manuscrits grecs conservés actuellement en Syrie, en dehors de la Palestine (1). Leur nombre ne paraît pas être élevé, ni leur importance considérable. Il serait néanmoins désirable qu'on en dressât un inventaire exact, aussi complet que le permettra leur état de dispersion. Les quelques notes qui suivent, prises en 1907, n'ont que la valeur d'indications provisoires.

Beyrouth. *Bibliothèque de l'Université Saint-Joseph.*

1) Ms. de papier épais; grosse écriture du XIVe siècle, 140 feuillets (17,5 × 12 ct.). Mutilé du commencement et de la fin. Euchologe grec et arabe. Inc. ... καὶ τοῦτο ποιήσαντες ἵστα (?) αὐτοῦ πάλιν κατὰ ἀνατολὰς κάτω τὰς χεῖρας ἔχοντα καὶ λέγει τρίτον· καὶ συντάσσωμαι τῷ Χριστῷ. Les titres sont souvent en arabe. Ainsi, f. 37, commence un « Rituel des mariages » avec titre arabe et texte grec. A partir du f. 54, le texte est entièrement arabe, puis, à la fin, une série d'hymnes en grec (ᾠδαί).

2) Ms. de papier, 45 feuillets (15 × 21 ct.); grosse écriture du XVIe siècle. Missel grec et arabe disposé parfois sur deux colonnes, une dans chaque langue. F. 1v, en arabe: « Prière à réciter avant l'offertoire ». F. 2v, en arabe: « Ordre de la messe » etc. Au dessous commence le grec: Οὐ μίασμά σοι προσφέρωμεν, Χριστὲ ὁ θεός, εἰς ὀσμὴν εὐωδίας κ. τ. λ.

3) Petit ms. de papier, 78 feuillets (8 × 11 ct.). Reliure orientale moderne. Écriture du XVIe siècle. Recueil liturgique. Les rubriques sont souvent en arabe. F. 1. « Ceci se dit le dimanche après ... à la VIe heure ». Inc. Ἦχος πβ'. Ἄξιόν ἐστιν ὅς (sic) ἀληθῶς τὴν ὑπὲρ θεὸν (sic pour ὑπέρθεον) ὑμνεῖν τριάδα. — Nombreuses miniatures représentant la Vierge, des Apôtres et des saints.

4) Fragment d'un beau ms. de parchemin. Quaternion (22 × 32 ct.) provenant de Homs. Écriture du XIIe siècle sur deux colonnes. Lectionnaire. Dans

(1) Cf. Gardthausen, *Sammlungen und Cataloge Griech. Handschriften*, 1903, p. 79 ss.

les interlignes notations musicales en rouge. Inc. Τῇ β' τῆς α' ἑβδ(ομάδος) ἡ γονὴ τοῦ νέου ἔτους. Ἀρχὴ τῶν καθημερινῶν εὐαγγελίων τοῦ Λουκᾶ: ἐκ τοῦ κατὰ Λουκᾶν. Une miniature détachée représente saint Luc assis devant un pupitre et portant l'évangile. — Desin. f. 4v ... καὶ ἡμῖν οἱ ἐμπεπλησμένοι ... —

Bibliothèque de l'évêché métropolitain de Beyrouth.

5) Ms. de parchemin; 180 feuillets, réunis par quaternions. Mutilé de la fin, non relié. Belle minuscule du XIIe siècle. Les Psaumes en grec et en arabe, actuellement au nombre de ρλζ'. Le texte est disposé sur deux colonnes, à gauche le grec, à droite l'arabe. Après le f. 97 on a intercalé deux feuillets sur papier de date plus récente portant des prières. — A la première page, des notes en arabe donnant le nom d'un patriarche possesseur du volume, etc.

Damas. On a découvert récemment des fragments importants de manuscrits remontant jusqu'au VIe siècle dans le trésor de la grande mosquée des Omméyades. Voir D. H. von Soden, *Bericht über die in der Kubbet in Damaskus gef. Hdssfragmente* (*Sitzungsb. Berlin. Akad.*, XXXIX, 1903, p. 829); cf. Violet, *Orient. Literaturzeitung*, IV, 1901, p. 384 ss., et aussi Schulthess, *Christl. Paläst. Fragmente aus der Omajjaden Moschee zu Damaskus* (*Abh. der Ges. Wiss. Gött.*, N. F., VIII), 1905; cf. *Byz. Zeitschr.*, XVI, 1909, p. 312.

Bibliothèque Méléket-Dahir. Je n'y ai pas trouvé de mss. grecs, mais plusieurs mss. arabes contenaient des feuillets anciens de parchemin ayant servi de reliure et portant des textes grecs. Ainsi:

6) Ms. no 81. On y trouve deux feuillets détachés d'un mss. du XIIe siècle provenant d'un euchologe. — *a*) Recto: Inc. ... ἀθανασίαν πηγὰς ἃς τοῖς βοῶσιν ... Vo: Ὠιδὴ θ'. Τὸ λατομητὸν ὄρος ... *b*) Titres: Στίχοι· εἱρμὸς α', ᾠδὴ α', ἦχος γ'. Inc., Τῷ ῥυσαμένῳ τὸν Ἰσραήλ etc.

7) Ms 51. La couverture est formée d'un feuillet d'un synaxaire du XIIe siècle. Titre: Μηνὶ Δεκεμβρίῳ ... ἡ μνήμη τοῦ ἁγίου Νικολάου ...

Au Patriarchat de Damas a été réunie une bibliothèque importante, comprenant plusieurs milliers de volumes catalogués. Je n'ai pu la visiter. Il s'y trouverait, dit-on, des mss. grecs.

A Seidnaya, près de Damas, il y a des mss. grecs dans la bibliothèque du couvent dit: Μονὴ τῆς Παναγίας Σεγδεναΐας (1).

Homs. À l'évêché j'ai trouvé deux mss.:

8) Ms. de papier, non folioté mais très épais (27 × 21 ct.). Écriture du XVIe siècle, imitant celle du XIIe, sur deux colonnes. — Évangéliaire, mutilé des dernières pages. Vers la fin. Rubrique: Μην(ὶ) Σεπτ(εμβρίῳ) α'. Τοῦ ὁσίου

(1) Cf. Ouspenski, *Isvestija de l'Institut russe de Constantinople*, t. VII 1902, p. 105 ss.

πατρὸς ἡμῶν Συμεὼν κατὰ τοῦ νέου ἔτους κατ' ἀρχῆς τῆς ἰνδ(ικτιῶνος). Εὐαγγέλιον ἐκ τοῦ κατὰ Λουκᾶν. — Puis β'. Τοῦ ἁγίου μάρτυρος Μάμαντος.

9) Petit ms. de papier (14,5 × 10 ct.) de 188 *pages* (paginé jusqu'à 135). XVIe ou XVIIe siècle. Reliure ancienne: Poème en grec vulgaire et en vers politiques. Le titre des divers sujets est inscrit en rouge dans la marge supérieure. F. 1. Ἱστορία τοῦ ἁγίου ὄρους (Σ)ινᾶ καὶ τῶν περιχώρων αὐτοῦ ... ποίημα κὺ(ρ) Παϊπὸτ (?) μητροπολίτου Ῥόδου (1). Κ(ύριε) | εὐλόγησον. Inc.: Τινές με παρεκάλεσαν λόγον διηγηθῆναι | Ἐγὼ δεόμαι ὑμῖν τὴν ἀκοὴν ἐκθῆναι ... — P. 125: Προσκυνητάριον περιέχων (sic) πάντα τὰ ὑπὸ Σ(ωτῆ)ρ(ο)ς ἡμῶν τερατουργημ(ένα) θεοσημεῖα ἐν τῇ ἁγίᾳ Ἰ(ερουσα)λὴμ καὶ πάντας τοὺς ἁγίους τόπους. Inc. Διήγησιν πανθαύμαστον βούλομαι νὰ λαλήσω | Περὶ τῆς Ἰ(ερουσα)λὴμ νὰ γράψω καὶ νὰ φήσω κ. τ. λ.

10) A l'église Saint-Julien des Orthodoxes. (Ἅγιος Ἰουλιανός), où l'on m'avait signalé une bibliothèque fort ancienne, je n'ai trouvé que quelques volumes grecs *imprimés*. Une édition des évangiles, parue à Venise en 1575 (αφοέ) ἐν οἰκίᾳ Χριστοφόρῳ τῷ Ζανέτῳ par les soins de Théophane Logarâs de Cypre (2), contient comme feuillets de garde des morceaux d'un évangéliaire du XIIe siècle.

11) L'église des Quarante Martyrs (τῶν Σαράνδα Μαρτύρων) possède un manuscrit liturgique qui n'est pas antérieur au XVIe siècle, en grec et en arabe. Les premiers feuillets sont en arabe exclusivement; suit sans titre un morceau grec: Τὴν ἑσπέραν πᾶσαν τελείαν ἁγίαν εἰρηνικὴν ... Le texte grec est dans la colonne de gauche, l'arabe dans celle de droite. Tous les titres et la plus grande partie du texte ne sont donnés qu'en arabe (3).

Au monastère de Deir-Balamant près de Tripoli existe une bibliothèque assez considérable. L'évêque orthodoxe d'Alep, qui en avait été supérieur, en possédait un catalogue en arabe. Il eut l'obligeance d'y relever pour moi les indications suivantes:

12) Ms. gréco-arabe daté de 1684. Matière ecclésiastique.

13) Ms. gréco-arabo-syriaque daté de 1613. Matière ecclésiastique.

14) Ms. gréco-arabe daté de l'année 1081 de l'hégire.

(1) Il faut lire Παισίου. Païsios Hagiapostolitès, métropolitain de Rhodes (fin du XVIe siècle), est l'auteur d'un poème sur le Sinaï et ses environs publié par Papadopoulos-Kérameus; cf. Krumbacher, *Byz. Literaturg.*, 2e éd., p. 422; Legrand, *Bibl. hellénique*, IV, p. 250.

(2) Cf. Legrand, *Bibl. hellén.*, t. II, p. 209, n° 273; t. IV, p. 191, n° 700.

(3) On peut suivre de même dans les livres liturgiques *imprimés* la disparition progressive du grec, dont l'usage se perdait dans le clergé. On commença par juxtaposer aux prières grecques leurs traductions arabes, puis celles-ci se substituèrent aux originaux.

Mais les manuscrits purement grecs paraissent avoir été omis par le rédacteur du catalogue, qui ne pouvait les lire.

Le monastère de Saint-Georges entre Tripoli et Homs dans le Djébel-Ansariyé contient aussi une vieille bibliothèque, que je n'ai pu visiter.

A Latakié, on montre aux fidèles des évangiles du Xe siècle (?) qui sont l'objet d'une grande vénération.

Alep. Bibliothèque de l'évêché.

15) Grand ms. de papier, non folioté; reliure ancienne rouge aux armes de l'évêque.

a) F. 1. Rubrique: Ἀρχὴ σὺν θεῷ ἁγίῳ. Σύγγραμμα γενόμενον παρὰ Νείλου μοναχοῦ τοῦ Δοξοπατρίου κατὰ κέλευσιν τοῦ εὐγενεστάτου ῥηγὸς Σικελίας Ῥογερίου περὶ τῶν πέντε πατριαρχικῶν θρόνων κ. τ. λ. Συνεγράφη δὲ ἔτους, ͵ϛχνά (1143), ἰνδικτιῶνος ϛ' (1).

b) Lettre du pape Libère à Saint Athanase et réponse.

Suivent d'autres petites pièces, puis: Ματθαῖος οἰκτρὸς ἐν μοναστ
αῖς καὶ θύτης πίνακα τοῦτον ὠργάνωσε κανόνων En tête une table des canons, disposée par ordre alphabétique, qui occupe huit feuillets. Suit le texte des canons conciliaires et décisions des Pères, que termine une annotation de la même main: Καὶ τόδε ἐκ βιβλίων τοῦ μακαριωτάτου καὶ ἁγιωτάτου πατριάρχου πρώην Ἀντιοχείας κυρίου κῦρ Ἀθανασίου ͵αψιβ (1712). — Suit, en arabe, la traduction.

16) Gros manuscrit de papier, non folioté. Reliure rouge, analogue à celle du n° 14, mais sans armoiries. Pas de feuillet de garde. Au dessous, ornements floraux en rouge et bleu; grande rubrique: Δεύτερον μέρος.

a) Commentaire (chaîne) des Psaumes. Les noms des écrivains ecclésiastiques dont sont tirés les extraits, sont inscrits en tête en rouge: Grégoire de Nysse, Eusèbe, Théodoret, Cyrille, Maxime, Athanase, Chrysostome, etc.;

b) La seconde partie du ms. est occupée par différents opuscules; p. ex. Ἀβακοὺμ τοῦ προφήτου (Commentaire) — Ὠιδὴ τῆς Θεοτόκου ἐν τῷ κατὰ Λουκᾶν ἐν εὐαγγελίῳ, κ. τ. λ.

A la fin, la suscription: Ἐγράφη τὸ παρὸν ἐν Βηρίᾳ (corr. de Ἰβηρίᾳ) (2) τῆς Συρίας διὰ δαπάνης καὶ ἐξόδου τοῦ μακαριωτάτου καὶ ἁγιωτάτου πατριάρχου Ἀντιοχείας καὶ πάπα ἀνατόλης κυρίου κῦρ Ἀθανασίου διὰ χειρὸς Γεωργίου τοῦ Ἐλευθερίου τοῦ ἐκ Βερίας (3).

(1) Dans Parthey, *Hieroclis synecdemus*, 1866, pp. 266-308; cf. Krumbacher, *Byz. Literaturg.*, 2e éd., p. 145.

(2) Il faut lire naturellement Βεροίᾳ = Bérée-Alep.

(3) Ce scribe n'est pas mentionné dans la liste de Vogel et Gardthausen, *Die Griechischen Schreiber*, (1909).

Plusieurs volumes grecs imprimés de la bibliothèque de l'évêché d'Alep, notamment un Suidas de 1498, ont appartenu au même Athanase, qui paraît avoir été un protecteur des études helléniques en Syrie (1).

(1) Athanase, né à Damas, moine de Saint-Saba, patriarche d'Antioche de 1686 à 1693, puis destitué et placé à la tête de l'église métropolitaine d'Alep, enfin réélu patriarche et mort vers 1724, était εἰδήμων τῆς Ἑλληνικῆς καὶ Ἀραβικῆς γλώσσης; cf. Lequien, *Oriens christ.*, t. II, p. 775.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 10, fig. 4, lire: « Vue prise de l'est vers le sommet ».

P. 24, n. 4. Mambidj fabriquait des manteaux de laine qui s'exportaient jusqu'en Arabie (Lammens, *Journal asiatique*, sept. 1915, p. 257). Il est probable que cette industrie renommée remonte à l'antiquité.

P. 26. Le philologue suédois Löfstedt (*Philologischer Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae*, Upsal, 1911, p. 6) incline à adopter pour le voyage de la pèlerine la date qu'a voulu lui attribuer Meister (*Rheinisches Museum*, LXIV, 1909, p. 337 ss.), c'est-à-dire 533-540 ap. J.-C. Nous ne pouvons examiner ici cette question d'un intérêt secondaire pour notre sujet. Mais nous ferons observer que le silence d'Éthéria sur toute église ou relique à Hiérapolis est peu favorable à la thèse de Meister. Au VI[e] siècle, le grand temple d'Atargatis avait certainement été transformé en un sanctuaire chrétien. D'autres raisons plus décisives empêchent d'ailleurs d'accepter cette date tardive. Cf. Weigand, *Byzant. Zeitschrift.*, XX, 1911, p. 1 ss. (qui place la *Peregrinatio* en 395 ap. J.-C.); De Coninck, *Revue biblique*, 1910, p. 432 ss. — Mgr Duchesne, qui a bien voulu m'éclairer sur cette question, donnera un avis autorisé dans la nouvelle édition de ses *Origines du culte chrétien*, qui paraîtra bientôt.

P. 48. M. Rendel Harris (*Zeitschr. für Neutest. Wissenschaft*, 1914, p. 98 ss.), fait connaître une nouvelle stèle funéraire d'Aïntab portant l'image de l'aigle. Cette image est accompagnée de l'épitaphe: Βαρλάα ἄλυπε χαῖρε. ἔτους ζλυ' (= 125/6 si l'ère est celle des Séleucides). Nous ne suivrons pas l'éditeur de ce petit texte dans toutes les déductions érudites qu'il en tire, mais il fait remarquer avec raison que le nom de *Barlaha*, c'est-à-dire *bar'alâhâ* = θεότεκνος, est porté aussi par un prêtre de Jupiter Dolichénus (*CIL*. III, 8785 = Kan, op. cit. [p. 173], n° 22) et que d'autres prêtres de ce dieu s'appellent *Aquila* (Kan, n°s 4, 17, 152). Il est donc infiniment probable que la croyance à l'aigle psychopompe était celle du clergé non seulement d'Hiérapolis, mais aussi de Doliché, dont le grand sanctuaire était voisin d'Aïntab.

P. 67, n. 5. Rapprocher du passage de Vettius Valens, Bucheler, *Carm. epigr.*, 1559, 13 s.: « ... Nam spiritus ivit | illuc unde ortus; quaerite fontem animae. | Quod fueram, non sum, sed rursum ero quod modo non sum ».

P. 68, n. 1. Même interprétation de la couronne des morts dans Suidas. s. v. Μελιττοῦτα. — En réalité la couronne semble avoir été placée autour de la tête des cadavres pour écarter d'eux les esprits malfaisants (cf. Köchling, *De coronarum apud antiquos vi atque usu*, 1914, p. 52). En magie elle a souvent ainsi une valeur apotropaïque. Mais de cette notion, le passage était aisé à l'idée que la couronne était le signe du triomphe obtenu sur les démons. La transition d'une conception à l'autre est particulièrement sensible dans le texte des *Acta Philippi* cité p. 66, n. 1.

P. 70, l. 1, lire: « plus haut, de chaque côté, un dauphin ».

P. 71. Une petite plaque funéraire conservée dans la *Galleria Lapidaria* du Vatican (XXX) porte une représentation où l'aigle symbolise manifestement l'ascension vers le ciel de l'âme victorieuse: au dessus de l'épitaphe (*CIL.* VI, 21988): *Manlia Severa Manliali Iucundae nutrici*, on voit deux Victoires volant qui emportent une guirlande sur laquelle un aigle est perché (*Monumenta Mattheiana*, III, p. 139, nº 44).

P. 73. Comparer avec les torches du bûcher d'Héphaistion celles qu'on plaçait aux coins des bûchers des empereurs divinisés; cf. Rutherford, *Journal of Roman Studies*, V, 1915, p. 151 ss. La continuité de la tradition se manifeste clairement dans ce détail.

P. 86, n. 1. Cf. Eustathe, *Comm. Iliad.*, Υ, 219 (p. 1205): Ἡ δὲ τοῦ Γανυμήδους ἁρπάγη ἄωρον αἰνίττεται τοῦ παιδὸς θανατὸν ὁποῖα πολλὰ οἱ μῦθοι πλάττουσι.

P. 94, n. 1. Au lieu de « p. 103, n. 1 » lisez « p. 103, n. 5 ».

P. 89, fig. 40. Au lieu de « trouvée » lisez « trouvé ».

P. 148. Un épisode curieux de l'histoire de Birah au moyen-âge est rapporté par Chabot, *Comptes-rendus Acad. Inscr.*, 16 mars 1917.

P. 168, n. 4. La chronique arménienne de Michel le Syrien n'est pas une traduction, mais un remaniement du texte syriaque (cf. *Oriens Christianus*, 1915, p. 284 s.). L'addition que nous signalons ne doit donc pas, comme telle, être suspectée.

P. 184. Un exemple remarquable de la persistance du culte des « hauts lieux » parmi les Syriens d'aujourd'hui m'a été communiqué par M. Sanders. Un missionnaire américain de Latakié, qui avait des rapports constants avec les Ansariés (Nosaïris), assista à une de leurs fêtes sur le Djébel-Akra, l'ancien mont Casius, qui était au temps du paganisme le siège d'un culte célèbre. Voici ce qu'écrivait le missionnaire: « They watched very eagerly for the rising of the sun, and as the sun was rising, they formed a ring and danced around the cone forming the extreme summit of the mountain with great excitement. They had some other ceremonies, which they took great pains to hide

from me, having a crowd come between me and the leaders who performed those ceremonies ». Il est curieux de comparer ce rite à un détail que rapporte la *Vie d'Hadrien* (c. 14): « Comme (l'empereur) avait fait l'ascension du mont Casius la nuit pour voir le lever du soleil, un orage éclata et la foudre en tombant frappa la victime et le victimaire, tandis qu'il sacrifiait ». Le rite pratiqué encore par les Nosaïris est donc une survivance du sacrifice qu'au temps du paganisme on offrait au Soleil levant sur le Casius suivant une coutume très générale en Orient (*Monum. myst. de Mithra*, t. I p. 28; p. 325, n. 1).

P. 200. Si l'on admet que le Zeus de Dolichè est originairement le dieu du ciel adoré par les Hittites, qui seraient eux-mêmes des Indo-Européens, on s'expliquera sans peine une particularité de son culte que nous révèlent les inscriptions. On y tenait en grande vénération les *Castores conservatores*, c'est-à-dire les Dioscures, qu'on trouve nommés immédiatament après le Jupiter Dolichénus et sa parèdre Junon (*CIL.* VI, 413 Dessau, 4320 Kan, op. cit., n° 71). L'importance de ces divinités est encore prouvée par le fait que les prêtres portent souvent le nom de Castor et de Polydeukès (*CIL.* III, 3908; 7520; *Inscr. res. Rom. pert*, I, 737 Kan, nos 3, 4, 33). Or, il est généralement admis que les dieux Jumeaux, appelés par les Grecs Dioscures et par les Védas Asvin ou Nâsatya, remontent à la vieille religion des Indo-Européens, et l'on sait que les Nâsatya sont invoqués avec Varouna et Mithra dans un traité conclu au XIVe siècle avant notre ère entre les Hittites et les Mitani établis dans le nord de la Mésopotamie (*Mystères de Mithra*, 3e éd., p. 2). M. Rendel Harris (l. c.) en rapproche le couple d'Aziz et Monimos, parèdres du Soleil à Édesse (Julien, *Or.* IV, p. 150, cf. *supra* p. 269, n. 2) et peut-être Cautès et Cautopatès, les deux génies porte-flambeau qui accompagnent Mithra, ont-ils la même origine aryenne.

P. 220. Nous avons admis l'existence d'un vieux culte du dieu Foudre en Syrie. Une preuve nouvelle nous en est fournie par un passage du « Livre des Scholies » de Théodore bar Khôni (Pognon, *Inscript. des coupes de Khouabir*, 1898, p. 157, 231). Dans son énumération des sectes, cet écrivain, qui vivait à la fin du IXe siècle (Van den Hoff, *Zeitschr. D. Morg. Ges.*, 1916, p. 26), consacre un paragraphe au Tonnerre des Gauznéens, c'est-à-dire des habitants de la Gauzanitide en Mésopotamie au bord du Chaboras (Khabour). Il raconte sur l'origine de ce culte une fable absurde: le Tonnerre (*barqa*) ne serait pas celui qui éclate dans les nuages, mais la statue d'un homme nommé Barqin, qu'on aurait regardée comme étant celle du Tonnerre. Cette explication évhémériste est aussi dépourvue de valeur que la plupart de ses pareilles, mais on peut conclure, semble-t-il, de la fable rapportée par le scholiaste, que de son temps il se trouvait encore dans la Gauzanitide une vieille statue du dieu Foudre vénérée par les habitants.

I.

INDEX GÉOGRAPHIQUE

Les noms antiques sont en caractères gras.

TABLE DES MATIÈRES

APPENDICES